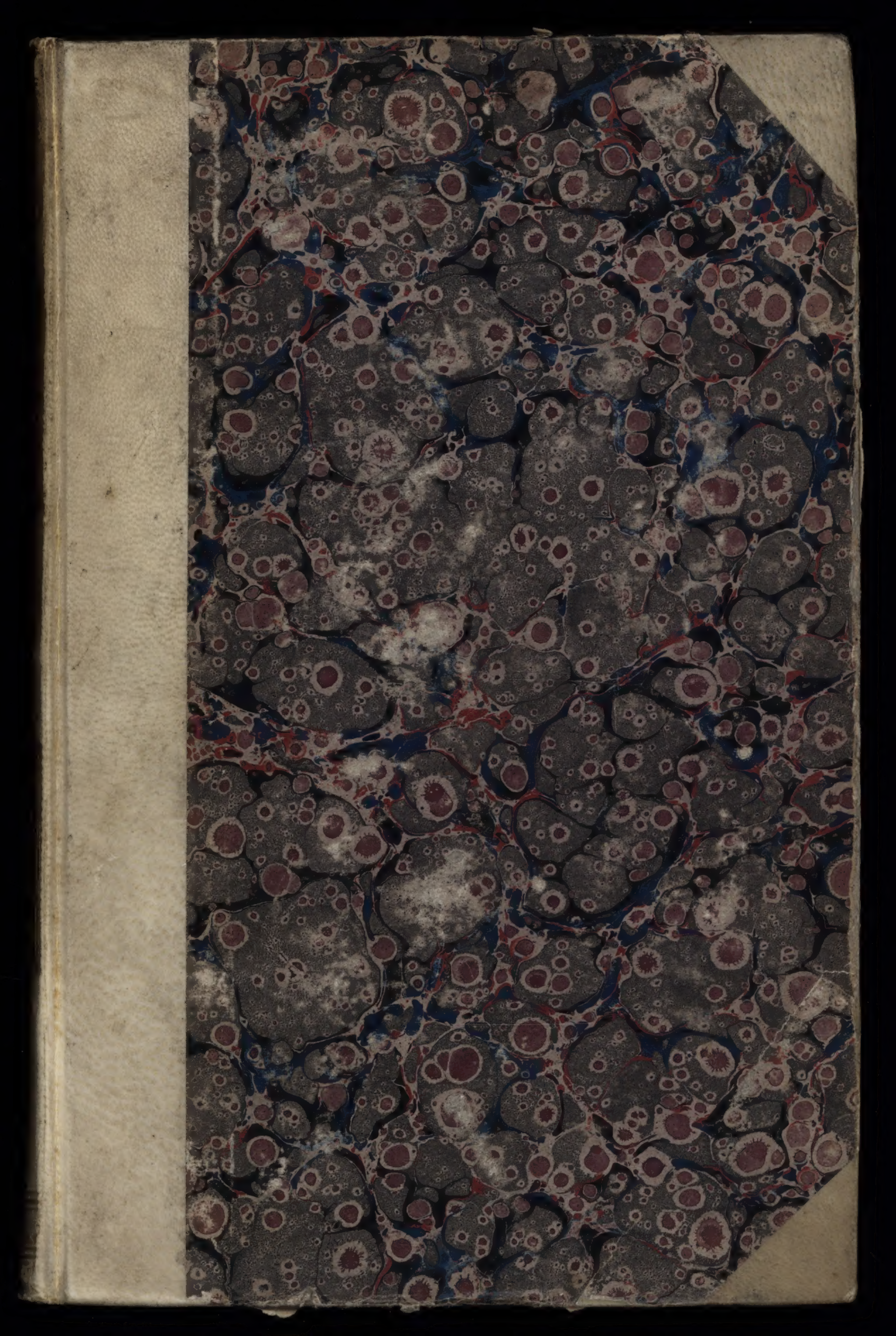



THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS


1 / VIII - 2
CHARLES · FREDÉRIC
EX-LIBRIS
ARCHITECTE
E S E
Nº 11 · Nº 3


F. MEWES

ICONOGRAPHIE
GRECQUE.

ICONOGRAPHIE GRECQUE

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES DES EMPEREURS, ROIS, ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ

PAR

ENNIUS QUIRINUS VISCONTI.

TOME PREMIER.

MILAN,
Chez J. P. Giegler, Libraire.
1824.



MILAN,

De l'Imprimerie et Fonderie
de JEAN-JOSEPH DESTEFANIS,
à S. Zeno, *N.°* 534.

TABLE DES CHAPITRES
DU
PREMIER VOLUME
DE
L'ICONOGRAPHIE GRECQUE.

PREMIÈRE PARTIE, HOMMES ILLUSTRES.

CHAPITRE I.er
POETES.

§ 1. *Homére.*
« 2. *Archiloque.*
« 3. *Tyrtée.*
« 4. *Alcée.*
« 5. *Sapho.*
« 6. *Anacréon.*
« 7. *Stésichore.*
« 8. *Eschyle.*
« 9. *Sophocle.*
« 10. *Euripide.*
« 11. *Ménandre.*
« 12. *Posidippe.*
« 13. *Moschion.*
« 14. *Aratus.*

CHAPITRE II.
LÉGISLATEURS ET SAGES ANCIENS.

§ 1. *Lycurgue.*
« 2. *Périandre.*
« 3. *Solon.*

§ 4. *Bias.*
« 5. *Thalès.*
« 6. *Pittacus.*
« 7. *Chilon.*
« 8. *Anaxagore.*
« 9. *Ésope.*

CHAPITRE III.

HOMMES D'ÉTAT ET DE GUERRE.

§ 1. *Miltiade.*
« 2. *Thémistocles.*
« 3. *Périclés.*
« 4. *Aspasie.*
« 5. *Alcibiade.*

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHES.

SECTE ITALIQUE.

§ 1. *Pythagore.*
« 2. *Apollonius de Tyane.*

SECTE ÉLÉATIQUE.

« 3. *Zénon d'Elée.*

SECTE IONIENNE.

« 4. *Socrate.*

ACADÉMICIENS.

« 5. *Platon.*
« 6. *Carnéade.*
« 7. *Théon de Smyrne.*

PÉRIPATÉTICIENS.

« 8. *Aristote.*

§ 9. *Théophraste.*
« 10. *Aristomaque.*

CYNIQUES.

« 11. *Antisthene.*
« 12. *Diogene.*

STOICIENS.

« 13. *Zénon de Chypre.*
« 14. *Chrysippe.*
« 15. *Posidonius.*

ÉPICURIENS.

« 16. *Epicure.*
« 17. *Métrodore.*
« 18. *Hermarque.*

MÉGARIENS.

« 19. *Euclide de Mégare.*

SUPPLÉMENT.

Héraclite.
Hipparque

CHAPITRE V.

HISTORIENS.

§ 1. *Hérodote.*
« 2. *Thucydide.*
« 3. *Théophane de Mytilene.*

CHAPITRE VI.

ORATEURS ET RHETEURS.

§ 1. *Lysias.*
« 2. *Isocrate.*
« 3. *Démosthene.*
« 4. *Eschine.*
« 5. *Léodamas.*

§ 6. *Mettius Epaphroditus.*
« 7. *Elius Aristide.*

CHAPITRE VII.

MÉDECINS ET PHYSICIENS.

§ 1. *Hippocrate.*
« 2. *Asclépiade.*
« 3. *Xénophon de Cos.*
« 4. *Modius Asiaticus.*
« 5. *Claudius Agathémerus.*
« 6. Médecins et Botanistes dont les images sont tirées des miniatures d'un ancien manuscrit.
Chiron.
Sextius Niger.
Héraclide des Tarente.
Mantias.
Xénocrate Aphrodisien.
Pamphile.
Machaon.
Galien.
Dioscoride.
Nicandre.
Rufus.
Andréas.
Apollonius de Memphis.
Cratévas.
« 7. *Sextus l'Empirique.*

CHAPITRE VIII.

FEMMES CÉLÈBRES.

§ 1. *Laïs.*
« 2. *Eucharis.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Quel plus beau spectacle, disoit Polybe, que la réunion des images de ces hommes dont les noms et les vertus retentissent dans la postérité (1)! L'*Iconographie ancienne* va réaliser le vœu de Polybe : elle présentera la collection de tous les portraits qui nous restent des hommes illustres de l'antiquité. On sera peut-être étonné du grand nombre de ces portraits, et on demandera comment à travers tant de siècles ils ont pu parvenir jusqu'à nous; quels sont les monuments qui les ont conservés; quels sont les hommes éclairés et laborieux qui les ont recueillis pour nous les transmettre; enfin quels moyens j'ai employés, quelle méthode j'ai suivie pour les rassembler tous, et pour surmonter les difficultés qu'offroit à chaque pas l'exécution de cette vaste entreprise. Je vais

(1) Polybe, liv. VI, c. 52 : Τὸ *γὰρ τὰς τῶν ἐπ' αρετῇ δεδοξασμένων ἀνδρῶν ἐικόνας ἰδεῖν ομου πάσας ὁιονεῖ ζῶσας καὶ πεπνυμένας, τίν' ὀυκ ἂν παραστῆσαι.*

essayer de répondre à chacune de ces différentes questions, en commençant par l'examen des usages qui ont prodigieusement multiplié les portraits dans l'antiquité, particulièrement chez les Grecs et chez les Romains.

Le désir de conserver les traits des personnes qui ont été l'objet de son affection et de son estime est naturel à l'homme: c'est à ce désir que les arts du dessin ont dû leur naissance. Les contours extérieurs d'un portrait, tracés par l'ombre, ont donné lieu aux premiers essais de la délinéation et de la plastique, c'est-à-dire aux premières ébauches de la peinture et de la sculpture (1).

---

(1) Pline, liv. XXXV, §§ 5, 43 et 44; Athénagoras, *Legat. pro Cristian.*, n.° 17, p. 272. Il ne faut pas croire, d'après ce dernier passage de Pline, qu'avant l'âge de Lysistrate, c'est-à-dire avant le siècle d'Alexandre, il n'y eût pas de véritables portraits. La juste valeur des expressions de Pline doit être appréciée d'après d'autres passages moins équivoques, tels que les deux autres que j'ai cités ici, et le § 34 du même livre. Lysistrate, à la vérité, saisit les ressemblances mieux que ses devanciers: il fut l'inventeur de la pratique de couler le plâtre sur la figure des personnes vivantes.

Ce goût a dû augmenter à mesure que ces essais répétés devenoient moins informes, et que l'art avançoit vers sa perfection. Alors l'imitation en ronde-bosse parut, aux hommes étonnés, fixer en quelque manière et soustraire aux changements et à la mort les formes fragiles et variables des êtres vivants. Ces êtres ainsi représentés devinrent, pour ainsi dire, immortels; et l'enthousiasme pour ces ouvrages de l'art fut une des sources de l'idolâtrie (1). Chez quelques peuples de l'antiquité la religion réprima cet enthousiasme; chez quelques autres, elle ne l'encouragea point (2); mais chez les Grecs au contraire elle l'excita et le porta jusqu'au plus haut degré d'exaltation.

Dans un temps où leur nation étoit la première des nations policées, ils étoient persuadés que l'usage de faire en ronde-bosse les portraits des personnes vivantes, ou de celles qu'on venoit de perdre, remontoit aux siècles héroïques.

---

(1) *Liber sapientiæ*, c. XIV, vers. 15.

(2) Numa ne vouloit point d'idoles dans les temples de Rome (Plutarque, *Numa*, c. 8). Les plus anciens temples de l'Égypte ne paroissent pas avoir renfermé la statue de la divinité qu'on y adoroit.

La statue d'Hercule, exécutée par Dédale du vivant de ce demi-dieu (1); le portrait sculpté de Protésilaüs, honoré par les larmes de Laodamie (2); et la tradition qui reconnoissoit dans le *palladium* l'image d'une vierge liée avec Minerve par l'amitié la plus tendre (3), constatent l'opinion qu'on avoit de la haute antiquité des ouvrage de ce genre.

Les temples des dieux devinrent bientôt les dépositaires des portraits des hommes; et ces portraits étoient ordinairement l'ouvrage de la plastique, de la toreutique, ou de la sculpture.

L'usage de consacrer dans ces lieux révérés l'image de ceux qu'on chérissoit, ou la sienne propre, recommandoit à la postérité la mémoire des personnages représentés; et par cette espèce d'apothéose leur nom,

---

(1) Apollodore, liv. II, c. 6, § 3; Pausanias, liv. VIII, c. 35.

(2) Ovide, *Héroïde* XIII, v. 152; Hygin, *Fable* CIII; Admete, dans l'*Alceste* d'Euripide, v. 349, se propose de faire exécuter par *la main d'artistes savants*, *σοφῇ χειρὶ τεκτόνων*, une image de son épouse.

(3) Apollodore, liv. III, c. 12, § 3.

quand même leur vie n'auroit rien offert d'intéressant ou d'honorable, étoit préservé de l'oubli. C'est ainsi qu'un des plus anciens monuments paléographiques nous conserve le souvenir d'un citoyen obscur de Sigée, qui avoit lui-même consacré son portrait dans un temple de sa ville natale (1); c'est ainsi que l'image de Timomachus, guerrier thébain qui, à une époque très-reculée, avoit combattu pour les Lacédémoniens contre les habitants d'Amicles, étoit conservée dans le temple d'Apollon Amycléen (2); enfin c'est ainsi que la statue triomphale de Romulus, si nous ajoutons foi au récit de Plutarque, fut placée, du vivant de ce prince, dans le temple de Vulcain à Rome (3).

---

(1) La célèbre inscription de Sigée, une des plus anciennes qui nous restent, est gravée sur le pilastre de l'hermès d'un certain Phanodicus Sigéen. la tête n'éxiste plus; mais la phrase ΦΑΝΟΔΙΚΟΥ ΕΙΜΙ, *Je suis* (le portrait) *de Phanodicus*, et la configuration du marbre, sont la preuve de ce que je viens d'avancer (voyez Chishull, *Antiquitates asiaticæ*, p. 32).

(2) Voyez les scholies sur Pindare, *Isthm.*, od. VII, v. 20.

(3) Plutarque, *Romulo*, c. 24.

Chaque particulier pouvoit déposer dans les temples son portrait ou celui d'un autre, sans avoir besoin de la permission ou du consentement de l'autorité publique. Ces images étoient regardées comme des offrandes religieuses que les adorateurs de la divinité lui présentoient, et qui faisoient un des plus beaux ornements des temples. Il est même rare qu'on les détruisît ou qu'on les cachât aux regards du public, lorsque le personnage représenté se souilloit de quelque crime, ou devenoit l'ennemi de la patrie. Mais il en étoit tout autrement des statues et des images qu'on avoit élevées ou placées dans les lieux ou dans les édifices publics destinés aux usages civils.

On avoit probablement commencé a décorer ces lieux de statues, parcequ'ils tenoient ordinairement aux temples, et qu'on pouvoit les regarder comme en étant des dépendances. De-là vient que l'acropole d'Athènes, où deux temples étoient élevés à Minerve, le Céramique et les portiques de cette ville, où des pompes et des cérémonies religieuses étoient célébrées, le Capitole de Rome que Jupiter lui-même paroissoit habiter, le forum, dominé par les temples con-

sacrés à Saturne, à Vesta, à Castor et à Pollux, étoint remplis de statues; mais ces lieux n'étant point renfermés dans l'enceinte même des temples, et servant aux assemblées du peuple et à l'exercice de plusieurs fonctions de la migistrature, on ne pouvoit y placer les images des citoyens, sans l'ordre, ou du moins sans la permission de l'autorité publique. Dès que cette loi fut établie, on mit une grande différence entre les images dédiées aux dieux par la volonté des particuliers, et celles que l'autorité publique décernoit, soit que ces images fussent placées, comme auparavant, dans les temples, soit qu'elles fussent exposées dans les lieux les plus fréquentés par le peuple; et l'acte par lequel un corps politique accordoit ce privilége à un particulier fut regardé comme un des honneurs les plus signalés qu'on pût rendre aux grands hommes et aux grands services. Cet honneur fut quelquefois décerné aux morts comme une espèce de dédommagement de ce qu'ils avoient eu à souffrir de l'esprit de parti et de l'injustice de leurs contemporains (1).

---

(1) Eschine, *Contra Ctesiphnot.*, page 576,

Le gouvernement avoit seul le droit de faire graver des portraits sur la monnoie. Dès que les Grecs eurent inventé et répandu l'usage de ce signe si utile au commerce, il fallut des types ou des empreintes qui attestassent la surveillance des magistrats, et servissent à garantir le titre et le poids des monnoies. Ces types furent les images des divinités tutélaires des nations, les emblêmes de ces divinités, ou les symboles des peuples et des villes. Les noms de ces peuples y étoient empreints, souvent même ceux des magistrats qui surveilloient la fabrication des monnoies.

Dans les pays où le gouvernement monarchique étoit établi, on gravoit sur la monnoie le nom du roi. Les rois perses firent frapper dans les villes grecques de l'Asie des monnoies d'or et d'argent sur lesquelles leur personne entière étoit représentée (1). Les

---

édition de Reiske; Pline, liv. XXXIV, § 14. Beaucoup d'autorités et d'exemples qui prouvent ces faits ont été recueillis par Figrelius, *De Statuis*, c. 9, 12 et 13; et par Fr. Junius, *De Pictura veterum*, liv. II, c. 8, § 6 et 7.

(1) Les Dariques.

rois de Macédoine les imitèrent : mais depuis qu'Alexandre-le-Grand parut égaler ou surpasser par ses hauts faits les héros de l'antiquité, qui s'étoient élevés au rang des dieux, on substitua ses traits à ceux d'Hercule, dont la tête, coiffée de la dépouille d'un lion, avoit été jusqu'alors l'empreinte la plus générale des monnoies frappées par les princes macédoniens qui se prétendoient issus de ce demi-dieu.

Depuis cette époque l'effigie du prince, dans les gouvernements monarchiques, devint l'empreinte ordinaire des monnoies. Cet usage, que les successeurs d'Alexandre établirent dans leurs états, passa aux rois des autres nations. Ceux du Bosphore Cimmérien, du Pont, de la Thrace, ceux des Arméniens et des Parthes, l'imitèrent à l'envi.

Même avant cette époque quelques villes grecques avoient déféré cet honneur à la mémoire des personnages illustres qu'elles avoient vus naître dans leur sein. Plusieurs peuples firent graver sur leurs monnoies l'image d'Homere ; les Mytiléniens y placèrent celle de Sapho (1). Cet usage se renouvela sous

---

(1) Strabon, liv. XIV, p. 646 ; Pollux, *Onom.* liv. 9, n.° 84.

les empereurs romains qui avoient permis aux villes grecques de frapper par leur propre autorité quelque espèce de monnoies (1). Assez long-temps auparavant, et sur la fin de la république, les magistrats romains faisoient souvent graver sur la monnoie les portraits des plus illustres de leurs ancêtres (2).

A l'exception des portraits de ces deux classes, c'est-à-dire de ceux qui étoient gravés sur les monnoies, et de ceux qu'on voyoit dans les édifices publics et civils, tous les autres étoient, ainsi que nous l'avons déjà dit, exécutés et placés suivant la volonté des particuliers. Les enceintes extérieures des temples auprès desquels étoient célébrés les jeux solennels de la Grèce, étoient cependant des lieux trop remarquables pour qu'on laissât aux athlètes la liberté d'y placer à leur gré leurs statues; le privilége en fut réservé aux vainqueurs dans les jeux; et encore la grandeur et les accessoires de ces statues furent réglés par des lois (3). Les athlètes qui n'as-

---

(1) Cet ouvrage en fournira plusieurs exemples.

(2) Eckhel, D. N., t. 5, page. 83.

(3) Pline, liv. XXXIV, § 9. En comparant ce passage avec un autre de Lucien, *Pro imaginibus*,

piroient pas à tant de gloire, se contentoient de faire placer leurs images au-dedans des palestres ou des lieux consacrés dans chaque ville aux exercices de la gymnastique (1).

Lorsque les Romains eurent réuni sous leur empire toutes les contrées entre l'Euphrate et les colonnes d'Hercule, ceux qui ne pouvoient obtenir la permission de faire placer leur statue dans le forum ou dans le Capitole cherchoient à se faire accorder cet honneur par quelque ville de province ou par quelque colonie romaine. Des libéralités faites au peuple de ces villes, des jeux, et des fêtes qu'ils y faisoient célébrer à leurs dépens, et quelques autres moyens semblables, leur faisoient décerner par le corps mu-

---

il paroît clair que le nom d'*iconiques*, qu'on donnoit aux statues des athlètes, se rapportoit principalement aux dimensions de la statue, qui étoient les mêmes que celles du personnage représenté, et qu'ainsi cette épithète étoit presque un synonyme d'*ἰσομέτρητον*, *grand comme nature*.

(1) Nous parlerons d'une figure équestre qui représentoit Isocrate dans son jeune âge, et qui étoit placée dans le *Sphæristerium*, ou jeu de paume d'Athènes, part. I, chap. 6, § 2.

nicipal une statue dont ils avoient le soin de faire les frais (1).

Quelques riches citoyens de Rome convertissoient, suivant l'expression de Pline, en une espèce de forum la cour de leurs maisons; ils s'y faisoient élever des statues (2) par leurs clients: d'autres en ornoient leurs maisons de plaisance (3). Les proconsuls et les gouverneurs de province obtenoient ces distinctions dans les villes qu'ils administroient; et il n'étoit pas ex-

---

(1) C'est ce que nous apprend un grand nombre d'inscriptions latines et grecques. Dans les premières, la phrase qui exprimoit l'empressement de la personne honorée pour défrayer de la dépense de la statue ceux qui l'avoient décernée, étoit devenue une formule; et cette formule souvent répétée ne s'exprimoit plus que par les initiales des mots qui la composoient, H. C. I. R., *Honore contentus impensam remisit.* Les femmes, ainsi que les hommes, étoient l'objet de cette distinction honorable.

(2) Pline, XXXIV, § 9.

(3) On a découvert depuis quelques siècles, dans les fouilles de plusieurs maisons de plaisance, situées aux environs de Rome, un grand nombre de portraits connus ou inconnus.

traordinaire qu'on leur décernât jusqu'à des honneurs héroïques et des temples (1).

Enfin depuis les temps les plus reculés les portraits des particuliers décoroient leurs monuments funéraires (2); les images des morts y étoient souvent réunies à celles de leurs parents encore vivants, et quelquefois à celles de leurs amis (3), ou des hommes les plus célèbres de leur profession. Près d'Athènes, le tombeau de l'orateur Isocrate, et celui de Théodecte, poëte tragique, étoient ornés des images de plusieurs poëtes et de plusieurs orateurs (4).

Ces portraits étoient ordinairement exécutés en marbre, soit de ronde-bosse, soit

---

(1) Voyez, dans les *Mém. de l'Acad des inscriptions et belles-lettres*, tom. I, pag. 353, le mémoire de l'abbé Mongault.

(2) Cicéron, *Pro domo*, c. 43.

(3) Ainsi la statue du poëte Ennius avoit été placée dans le mausolée des Scipions sur la voie Appienne (Tite-Live, l. XXXVIII, c. 9): les portraits de Sophocle et de Ménandre ornoient près de Rome le tombeau d'un poëte. Voyez ci-dessous, part. I, c. I, § 9.

(4) Voyez *Vitæ decem oratorum*, ouvrage attribué à Plutarque, *in Isocrate*.



en bas-relief : souvent pour éviter une trop grande dépense, on se contentoit de simples bustes ; et j'ai avancé ailleurs, comme une opinion très-probable, que le nom qu'on donne à ces images dans les langues modernes est dérivé du mot *bustum*, qui, dans la basse latinité, désignoit un tombeau (1).

La pompe même des funérailles exigeoit que les anciens Romains conservassent les images de leurs ancêtres pour les exposer aux regards du public : aussi les familles les plus distinguées gardoient dans des armoires placées dans les vestibules de leurs maisons les masques en cire de leurs aïeux (2). Quand quelqu'un de la famille mouroit, des hommes qui faisoient partie du cortége se couvroient de ces masques et prenoient le costume de ces anciens personnages, ainsi que les décorations des magistratures dont ils avoient été revêtus, comme si ces illustres

---

(1) Dans la *préface* au vol. VI du *Mus. Pie-Clément.*, et ci-dessous, part. I, c. VII, § 4, dans les *notes*.

(2) Polybe, liv. VI, c. 51, édition de Gronovius. Ces armoires étoient décorées de manière qu'elles ressembloient à de petits temples.

morts avoient quitté leurs paisibles demeures pour aller au-devant de leurs neveux qui venoient de sortir de la vie. Ces pompes funèbres étant devenues un privilége des familles qui avoient exercé les premières magistratures de la république (1), on conçoit sans peine combien ces familles durent s'occuper du soin de conserver et de multiplier les images de leurs pères.

Depuis que les arts et le luxe eurent atteint le haut degré auquel ils parvinrent sous les successeurs d'Alexandre, à Antioche, à Pergame, à Alexandrie, à Rome même vers la fin de la république, et ensuite sous les empereurs, il n'y eut presque aucune espèce d'ouvrage qui ne fût décorée de quelques portraits. L'art lithoglyptique les multiplia dans les bagues (2); l'orfévrerie dans les ornaments de la vaisselle (3) : on les ré-

---

(1) Cicéron, *in Verrem*, liv. V, c. 14; *Agraria*, II, c. 1.

(2) Kirchmann, *De annulis*, c. 12.

(3) Properce, liv. IV, él. VII, v. 47; Juvénal, sat. XI, v. 18. J'ai indiqué ailleurs un exemple de cet usage dans les portraits de deux époux, exécutés sur une boîte d'argent qui faisoit partie des meuble d'une ancienne toilette. Voyez ma *Lettera a Monsignor della Somaglia*; Rome, 1793, in 4.°

pétoit dans les broderies et dans les tapisseries qu'on appeloit attaliques et phrygiennes (1); on les plaçoit jusque dans les incrustations et dans les mosaïques (2). Cette multitude de portraits de personnes de tous les rangs et de tous les états, fatiguoit l'imagination; et l'attention affoiblie ne savoit souvent sur laquelle de ces images elle devoit se fixer de préférence. Cet embarras fit naître le désir d'avoir des collections choisies.

Déjà chaque famille avoit auprès de son foyer et autour de ses dieux pénates, dans les maisons de plaisance, ou dans le tombeau qui lui étoit réservé, les images de ses ancêtres: mais ces monuments domestiques ne pouvoient guère intéresser que ceux auxquels ils appartenoient. Les portraits historiques au contraire excitoient un intérêt général: on désiroit de connoître les physionomies des grands hommes; on désiroit de

---

(1) Trebellius Pollio, XXX *Tyranni*, c. 13.

(2) El. Spartianus, *Pescennius*, c. 6; Trebellius Pollio, XXX *Tyranni*, c. 25; *Antiquit. Constantinopol.*, liv. I, p. 11; dans l'*Imperium orientale* de Banduri.

les avoir habituellement sous les yeux. On aimoit pareillement à se procurer les portraits de ces hommes illustres dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, dont le nom et les ouvrages avoient passé à la postérité. Ainsi le désir de réunir dans un même lieu les portraits des princes, des guerriers, des hommes d'état, fit imaginer les *pinacothèques*, ou galeries de peinture et de sculpture, qu'on regardoit comme des parties essentielles d'une grande maison (1); et les portraits des philosophes et des grands écrivains ornoient les bibliothèques qui contenoient leurs ouvrages. Celles de Pergame et d'Alexandrie offrirent les premiers exemples des collections de ce genre (2): ces collections furent plus considérables à Rome dans la bibliothèque d'Apollon, fondée par Auguste près de son palais et sur la même colline; et plus encore dans la bibliothèque que Pollion éleva sur le mont Aventin avec une extrême magnificence (3). Quant aux ima-

(1) Pline, liv. XXXV, § 2 et 40, nº 43.

(2) Pline, *loco citato*.

(3) Suétone, *Tiberio*, c. 70; Horace, liv. II, *epist.* XI, v. 94; Juvénal, *sat.* VII, v. 29; Pline, liv. VII, § 31, et liv. XXXV, § 2.

ges que l'affection des familles avoit consacrées à des hommes obscurs, et même à celles que l'adulation et la crainte avoient seules fait ériger à des princes et à des hommes puissants, soit de leur vivant, soit peu de temps après leur mort, elles restèrent négligées dans les lieux où on les avoit placées, et on ne songea point à s'en procurer des copies. Mais le désir de compléter les collections des portraits des hommes illustres dont le nom vivoit dans l'histoire ou dans les annales des lettres et des arts, en fit multiplier les copies à l'infini. Les physionomies des grands hommes furent rendues par ce moyen familières à tout le monde; et les imitations qu'on en répétoit sans cesse retracèrent fidèlement les formes des portraits plus anciens, faits d'après nature et du vivant des personnages qu'ils représentoient; leurs traits furent fixés invariablement, et devinrent, en quelque sorte, ipérissables.

Alors le plus savant des Romains, Varron, voulant répandre plus généralement la connoissance de ces portraits et en rendre la jouissance plus facile à tous les curieux de l'empire, et sentant que ces collections, peintes ou sculptées en grand, excéderoient

les facultés de plusieurs d'entre eux, imagina de faire dessiner dans une petite proportion les portraits des hommes célèbres, et composa le premier ouvrage d'iconographie qui ait probablement jamais existé. Il réunit dans cet ouvrage, formé de cent parties ou de cent cahiers, sept cents portraits. Chaque partie en contenoit sept; et à chaque portrait, peint sans doute sur parchemin, Varron ajouta une notice historique sur le personnage représenté (1). Cette collection

---

(1) Pline, liv. XXXV, § 2; Aulugelle, liv. III, c. 10 et 11; voyez Vossius, *De Historicis latinis*, liv. I, c. 12; et Fabricius, *Biblioth. latin.*, liv. I, c. 7, § 9. Les éloges que Pline a donnés à cet ouvrage de Varron sont bien remarquables: *Non passus intercidere figuras, nec vetustatem ævi contra homines valere, inventor muneris etiam diis invidiosi, quando immortalitatem non solum dedit, verum etiam in omnes terras misit, ut præsentes esse ubique et claudi possent.* « Invention digne de rendre les dieux même jaloux! « Varron, par un tel moyen, n'immortalisa pas seu- « lement ces grands personnages, mais il multiplia « encore leur immortalité, les dissémina sur toute « la terre, les rendit présents dans tous les lieux, « et donna à tous les hommes la faculté d'avoir à « toute heure ces portraits sous l'enveloppe d'un « livre. » (Traduct. de M. Poinsinet de Sivry).

devint à son tour le dépôt où la plupart des imitateurs allèrent chercher les images qu'ils vouloient répéter; et comme elle devoit être très-précieuse et fort rare dans les bibliothèques particulières, les copistes ou *calligraphes* y cherchèrent pareillement le portrait de l'auteur de l'ouvrage qu'ils transcrivoient, et le copièrent en miniature pour le placer à la tête du volume qui contenoit les productions de son génie (1).

Les monuments que nous avons passés en revue étoient trop multipliés et de trop de genres différents pour que les siècles et la barbarie pussent les faire tous disparoître.

---

(1) Cet usage avoit commencé dans les bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame (Juste-Lipse, *de Bibliothecis*, c. 10). Pomponius Atticus avoit ajouté les images des Romains illustres aux traités qu'il avoit composés sur leurs généalogies et sur l'histoire de leurs familles (Cornelius Nepos, *Attico*, c. 18): il avoit même composé des épigrammes propres à être écrites au-dessous de chaque portrait. Des épigrammes ornoient aussi le recueil iconographique de Varron; il nous en reste deux, l'une rapportée par Aulugelle, liv. III, c. 11; l'autre par Nonius, c. 12: v. *Luces*. Quant aux miniatures des anciens manuscrits, on peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Schwarzius, *De ornamentis librorum*, Diss. I, § 6.

Si le temps a détruit presque tous les portraits en peinture, et la cupidité ceux de bronze ou d'autre métal plus précieux, les marbres ont été plus épargnés; et ils nous auroient transmis un plus grand nombre de portraits authentiques si les dégradations que ces monuments ont soufferts par la vétusté n'en eussent trop souvent effacé ou séparé les inscriptions, et relégué ainsi un grand nombre de portraits parmi les têtes inconnues. Mais quelquefois un portrait en marbre a été reconnu à l'aide d'une effigie empreinte sur une médaille et désignée par la légende; et alors l'ouvrage de sculpture a donné une idée plus exacte et plus complete d'une physionomie dont les empreintes des médailles n'indiquoient que les formes principales. Ces deux moyens réunis ont répandu un grand jour particulièrement sur l'iconographie des empereurs romains: leurs médailles sont en général assez communes, et leurs bustes existoient en si grand nombre sur toute l'étendue de leur immense empire, que plusieurs de ces ouvrages devoient parvenir jusqu'à nous.

Nous avons remarqué ci-dessus que les portraits de la plupart de ces princes furent rarement répétés après leur mort; mais qu'il

en étoit tout autrement de ceux des grands hommes qui occupent une place honorable dans l'histoire, des fondateurs des royaumes et des villes, et des hommes illustres dans les lettres et dans les arts. On en faisoit sans cesse de nouvelles copies, soit pour les placer dans les édifices publics et dans les temples, soit pour orner les vestibules des grands maisons, les galeries, les bibliothèques, les salles à manger, et les allées des jardins. La forme d'hermès qu'on avoit adoptée depuis l'origine des arts pour les portraits des hommes de génie étoit favorable pour les inscriptions qu'on plaçoit sur la gaîne. Plusieurs de ces monuments nous sont parvenus dans leur intégrité, et ont jeté une grande lumière sur l'iconographie des hommes illustres dans les sciences et dans les lettres. Le temps a peu respecté les statues qu'on avoit élevées en leur honneur; néanmoins, ainsi qu'on le verra dans cet ouvrage, il nous a conservé celles de deux poëtes célèbres de la comédie grecque, vraisemblablement les mêmes qui étoient autrefois placées dans le théâtre d'Athènes (1).

(1) Voyez, dans la première partie, les §§ 11 et 12 du chapitre 1.

Les bustes ont été beaucoup plus en usage chez les Romains que chez les Grecs, et il nous en reste un grand nombre. Plusieurs ont été reconnus, ainsi que nous l'avons déjà dit, à l'aide de la numismatique. Des inscriptions gravées tantôt sur la base, tantôt sur la poitrine de plusieurs autres bustes, ont donné le moyen de reconnoître les personnages représentés (1).

Quoique la plupart des monuments de bronze aient disparu, quelques-uns cependant ont échappé à la destruction par des circonstances heureuses, ou dans les colonies romaines, ou dans Rome même. Les cendres du Vésuve, qui ensevelirent Herculanum et d'autres villes de la Campanie aux environs de Naples, ont caché, durant plusieurs siècles, un grand nombre de statues et de bustes de bronze, dont plusieurs nous ont présenté les noms et les portraits de quelques personnages illustres (2).

---

(1) Voyez ci-dessous les bustes de Carnéade, de Théon Platonicien, de Posidonius, du médecin Asiaticus, etc., aux planches XIX, XXIV et XXXIII de l'*Iconographie grecque*; les bustes de Scipion et de Servianus dans l'*Iconographie romaine*.

(2) Tels sont les bustes d'Épicure, d'Hermar-

Suivant un usage très-ancien, qui des Grecs avoit passé aux autres nations, on plaçoit au milieu d'un grand bouclier rond les portraits qu'on vouloit consacrer aux dieux; et assez ordinairement ces portraits étoient peints sur le métal. Ces peintures circulaires représentoient quelquefois le père environné de ses enfants. Pline a comparé ces tableaux de famille à des nichées d'oiseaux (1). Mais le luxe toujours croissant ne tarda pas à vouloir rendre plus riches ces offrandes auxquelles la vanité avoit plus de part que la religion; on substitua la toreutique, ou sculpture sur métaux, à la peinture; et l'argent, le vermeil, et l'or même, au simple bronze. Pline prévoyoit que ces monuments seroient encore moins durables que les premiers (2): en effet aucun portrait de ces deux espèces ne s'est conservé. Mais la sculpture avoit imité en marbre quelques-uns de ces boucliers consacrés; et ce genre de monuments ne com-

---

que et de Démosthene aux planches XXVI, XXVII et XXX de l'*Iconographie grecque*.

(1) Pline, liv. XXXV, §§ 2 et 3.

(2) *Ut frangat heres, furis detrahat laqueus*; loc. cit., § 2.

portant pas les mêmes causes de destruction que les autres, quelques portraits d'hommes illustres sont parvenus jusqu'à nous sur ces modestes imitations des boucliers votifs (1). Ce sont presque les seuls que des bas-reliefs en marbre nous aient transmis. Nous en devons quelques-autres à l'art de la plastique (2). Les tableaux peints à l'encaustique ne promettoient pas une très-longue durée; aussi aucun ne nous est-il parvenu. Cependant la peinture qui décoroit les murs intérieurs des appartements, en nous conservant quelques imitations des peintures sur bois, a enrichi l'iconographie de quelques portraits (3).

On imitoit aussi la peinture par l'art de la mosaïque. Nous verrons un portrait de

---

(1) Par exemple ceux de Sophocle et de Ménandre, pl. IV et VI de l'*Iconographie grecque*; celui de Cicéron dans l'*Iconographie romaine*.

(2) J'ai fait mention dans le cours de cet ouvrage d'un bas-relief en terre cuite sur lequel on voit représenté Démosthene réfugié à Calaurée; et d'un autre avec l'image de Thalès.

(3) Voyez, à la planche LVI de l'*Iconographie grecque*, les portraits de Massinissa et de Sophonisbe, tirés d'une peinture antique.

Chilon tracé par les procédés de cet art, et tiré du pavé d'un ancien édifice (1).

Mais c'est aux médailles que nous devons le plus grand nombre des portraits historiques. Dans ces monuments solides par leur matière, et garantis de la destruction par leur forme circulaire et par leur petite étendue, nous retrouvons les effigies de tous les empereurs romains et celles de la plupart des rois depuis Alexandre-le-Grand, qui, suivant mon opinion, est le premier souverain dont on ait, de son vivant, gravé l'effigie sur la monnoie. Les portraits conservés par la numismatique, ayant été exécutés par ordre de l'autorité publique et par des artistes contemporains des princes qu'ils représentent, portent un grand caractère d'authenticité. On peut en dire presque autant d'un grand nombre de portraits empreints sur des médailles frappées quelquefois très-long-temps après la mort des personnages représentés. Les villes grecques ont souvent reproduit sur leurs monnoies les images des hommes de génie qui les avoient illustrées,

---

(1) A la planche XI de l'*Iconographie grecque*.

ainsi que celles des héros ou des princes qu'elles regardoient comme leurs fondateurs ou comme leurs restaurateurs. Ces portraits, quoiqu'ils ne soient pas l'ouvrage d'artistes contemporains, n'en sont guère moins authentiques, parcequ'on ne peut douter qu'ils n'aient été pour la plupart imités des portraits de ces mêmes personnages, dont il existoit un grand nombre, soit dans les édifices publics, soit dans les collections particulières.

Je regarde encore par la même raison comme authentiques, jusqu'à un certain point, quelques portraits qu'on ne trouve que sur les médailles appelées *contorniates*, et frappées à l'époque de la décadence des arts; c'est-à-dire dans les IVe et Ve siècles de l'ére chrétienne. Ces têtes, quoique reproduites par l'art après un intervalle de plusieurs siècles, ne doivent pas être considérées comme des portraits imaginaires. Des collections de monuments de toute espèce, qui existoient encore à cette époque à Rome et à Constantinople, présentoient des modèles que les graveurs des *contorniates* pouvoient imiter; et en effet ils y mettoient toute leur application, ainsi qu'on peut s'en assurer en comparant ces portraits avec ceux que des mo-

numents plus anciens nous ont conservés. On n'y remarque d'autre différence que celle qui résulte du peu d'habileté des graveurs des contorniates. Je présenterai dans le cours de cet ouvrage un exemple qui prouve à la fois le peu de lumières de ces artistes, et le soin qu'ils avoient d'imiter, autant qu'il leur étoit possible, des originaux authentiques (1).

Les mêmes considérations me font pareillement reconnoître un certain degré d'authenticité dans d'autres portraits plus récents encore, et qui nous ont été conservés dans les miniatures dont sont ornés quelques anciens manuscrits. J'ai déjà dit, d'après des autorités du plus grand poids, qu'à une époque où les arts florissoient dans l'empire romain, l'usage s'étoit introduit de placer les portraits des auteurs à la tête des manuscrits qui contenoient leurs ouvrages. Les amateurs qui, dans les siècles suivants, faisoient transcrire

---

(1) On pourra consulter à ce sujet ma remarque sur le portrait de Solon d'après les contorniates, au § 3 du ch. II, part. I de l'*Iconographie grecque*, et ce que je dirai dans l'*Iconographie romaine* à l'occasion d'un portrait qu'on croit être celui de Mécene.

ces anciens manuscrits, en faisoient le plus souvent copier aussi les miniatures pour avoir ces ouvrages avec tous leurs ornements; et il est facile de reconnoître à la disposition, au costume, et aux accessoires des figures, si elles ont été imitées de peintures plus anciennes, ou si elles ne sont dues qu'au caprice d'un peintre du moyen âge (1). Il s'ensuit de ces remarques que les miniatures des manuscrits peuvent être comptées parmi les monuments qui nous ont transmis quelques portraits anciens avec des caractères très-probables d'authenticité.

Je place au dernier rang un genre de monuments qui, par la finesse d'exécution qu'il exige et par la résistance qu'il oppose à la destruction, pouvoit être placé au premier: je veux parler des ouvrages de l'art lithoglyptique, ou des gravures sur pierres fines. La rareté des pierres gravées qui portent une

---

(1) Voyez mes observations sur les portraits de médecins et de botanistes, tirés des miniatures qui ornent un manuscrit de Dioscoride, dans la première partie de l'*Iconographie grecque*, cap. VII, § 6, et sur un autre portrait de Denys d'Halicarnasse, que j'examine dans la note à la fin du chapitre V.

inscription est la cause du peu de secours dont elles peuvent être pour l'iconographie ancienne. Cependant quelques-unes nous ont fourni des portraits désignés par des inscriptions authentiques ou par des symboles (1): d'autres, et particulièrement des camées, nous ont présenté, par l'excellence du travail, d'une manière plus complete et plus parfaite, la physionomie de quelques princes dont les traits principaux étoient déjà connus par les médailles (2).

Dès que le goût pour les lettres et pour les arts eut commencé à se réveiller en Italie vers le XIVe siècle, les portraits des grands hommes de l'antiquité devinrent un objet de curiosité et d'intérêt. Dans le siècle suivant

---

(1) Ainsi on trouvera à la planche XIV deux portraits de Thémistocle, gravés en pierre fine, et qu'on reconnoît par leurs accessoires; à la planche LII le portrait de Magas, gravé sur une améthyste et désigné par une inscription.

(2) On peut en voir un bel exemple à la planche LIII pour le portrait de Ptolémée Philadelphe, dans le superbe camée tiré du cabinet de S. M. l'impératrice Joséphine, et dans un autre camée de la même collection, à la planche XLVI, pour les effigies de Démétrius Ier et de Laodice.

on voyoit déjà réunis dans la bibliothèque du Vatican quelques portraits de ce genre; mais il arrivoit alors à-peu-près la même chose que Pline dit avoir eu lieu dans les temps antérieurs à celui où il vivoit (1); les anciens inventoient, suivant lui, les portraits qu'ils désespéroient de retrouver; les modernes aimoient mieux prendre ce parti que de se donner la peine de les rechercher. Ainsi les peintres du XV.e siècle avoient fait d'imagination, et en violant le costume d'une manière tout-à-fait bizarre, les portraits, qu'on ne connessoit pas encore, de Platon, d'Aristote, d'Artaxerce et de Scipion. Il en existe quelques-uns de ce genre dans la collection de la galerie de Florence, qui est une répétition de la collection formée par Paul Jove (2).

---

(1) Livre XXXV, § 1: *Quinimo etiam quae non sunt finguntur: pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.*

(2) Le peintre qui exécuta ces portraits par ordre de Côme Ier, et qui s'étoit transporté dans la ville de Come en Lombardie, pour y copier les portraits de la collection de Paul Jove avec un certain choix, étoit un élève de Bronzino, et se nommoit Cristoforo dell'Altissimo (Lanzi, *Istoria Pit-*

Le premier qui ait dirigé ses études vers cette partie de la science des antiquités est Fulvius Ursinus, savant Romain qui florissoit vers le milieu du XVIe siècle, et qui a d'ailleurs si bien mérité des lettres par ses ouvrages de critique, de philologie et de numismatique. Il avoit formé à Rome, mine féconde de monuments de l'antiquité, une collection de portraits d'hommes illustres, en marbre, en pierres gravées, et en médailles, ou en dessins exécutés d'après des originaux qu'il connoissoit, mais dont il n'étoit pas le possesseur. Un Français qui s'étoit établi à Rome, Antoine Lafrérie, entreprit de publier un recueil de belles têtes antiques copiées d'après des hermès. Parmi ces têtes, la plupart idéales et inconnues, il inséra un petit nombre de têtes d'hommes illustres, choisies, à ce qu'il paroît, dans la collection d'Ursinus, et il les fit graver par un artiste dont le burin sévère savoit rendre avec faci-

---

torica della Italia, t. I, p. 212 de la seconde édition). Une autre répétition de ces portraits orne la grande salle de la *villa Mondragone*, maison de plaisance de S. A. le prince Borghese, à Frascati.

lité et avec fermeté le grand caractère de l'antiquité (1). Cette édition est de l'an 1569 (2), et fut bientôt suivie d'une seconde, donnée par le même Lafrérie en 1570 (3). Fulvius

---

(1) Je n'ai pu trouver aucun renseignement sur cet artiste anonyme dont le faire rappelle les estampes de Marc-Antoine.

(2) Cette première édition ainsi que la seconde de 1570 ont été exécutées, pour le tirage des gravures, à Rome (*Antonii Lafrerii formis*), et pour l'impression, à Venise, chez un autre Français (*in aedibus Petri de Uchino Galli*). Achille Statius, savant Portugais établi à Rome, adressa cette première édition au cardinal de Granvelle avec une lettre qui sert de préface, et qui est datée de l'année précédente, 1568. Souvent cette première collection iconographique est citée comme celle d'Achille Statius. Mais comme on sait que ce savant étoit fort lié avec Fulvius Ursinus, et qu'on voit que plusieurs planches de cet ouvrage sont les mêmes dans la seconde édition qui a pour titre *Imagines ex bibliothecâ Fluvii Ursini*, on a cru, avec une grande probabilité, que ce dernier avoit fourni à Achille Statius les hermès représentant des portraits. Aussi a-t-on indiqué la préface de ce dernier, placée à la tête du recueil des hermès, comme étant faite pour la collection des portraits d'hommes illustres, réunis par Fulvius Ursinus.

(3) Cette seconde édition est la première qui soit accompagnée d'un texte.

Ursinus, qui n'avoit pris aucune part à la première, corrigea dans la seconde quelques erreurs qu'il avoit remarquées dans la précédente. On n'avoit point fait attention que des hermès qui portoient les noms de quelques personnages illustres avoient été trouvés sans tête dans les fouilles de la *villa Adriana*, à Tivoli, et qu'on y avoit substitué des têtes antiques qui n'appartenoient pas aux mêmes hermès. L'antiquarie romain, dans cette seconde édition, a eu soin de faire disparoître ces portraits apocryphes; et il a joint des remarques à la plupart des gravures. En même temps qu'il a supprimé les têtes mythologiques et inconnues, il a augmenté le nombre des portraits d'hommes illustres; et au lieu de se borner à les copier d'après des hermès, il a mis à contribution les monuments de toute espèce. A la vérité les planches ajoutées dans cette seconde édition, quoiqu'elles soient d'une grande utilité pour l'iconographie, sont bien loin d'atteindre le grand caractère qu'on remarque dans les dessins et les gravures de la première (1).

(1) Au bas du frontispice on voit le monogramme ꝶ,

Il a inséré dans cette seconde édition quelques hermès sans tête, mais dont les gaînes présentent le nom d'hommes illustres; et cette insertion l'a engagé à remplacer assez souvent le portrait du personnage par une inscription antique quelconque dans laquelle il croyoit lire le nom de ce même personnage. Il s'est quelquefois trompé dans ces jugements, ainsi que dans ceux qu'il a portés sur quelques médailles et sur quelques pierres gravées (1).

Fulvius Ursinus ayant continué pendant toute sa vie à compléter sa collection de portraits, on prit soin, après sa mort, de la faire connoître par un nouvel ouvrage (2).

---

qui désigne Alexandre Mair. Le burin de cet artiste a été souvent employé dans les ouvrages de Marc Velser (voyez *Christ*, Dictionnaire des monogrammes).

(1) Les médailles sur lesquelles il croit voir les effigies de Pollion et de Varron, la pierre gravée de Solon, et d'autres, peuvent servir d'exemples de ces méprises. D'ailleurs Joseph Castalion a remarqué que ce savant n'étoit pas à Rome l'homme qui eût le coup-d'œil le plus sûr pour distinguer l'authenticité des antiques (*Vita Fulvii Ursini*, Rome, 1757, in-8°, p. 9).

(2) Peu d'années après l'édition de son ouvrage,

C'est celui qu'a publié Jean Faber, ou le Febvre de Bamberg, médecin romain qui a donné une collection d'environ deux cents portraits, la plupart copiés d'après les originaux que Fulvius Ursinus avoit recueillis ou indiqués, et que Théodore Galle avoit dessinés et gravés (1). Quoique dans cette

---

André Thevet, d'Angoulême, cosmographe du roi Henri III, publia en 1584, à Paris, in-folio, un recueil de *Portraits et Vies des hommes illustres grecs, latins et païens*, qu'il dédia à ce prince. Quoique l'auteur assure que la plupart de ces portraits sont tirés des miniatures qui ornent les anciens manuscrits, il est évident, par le goût des dessins autant que par les altérations qu'il s'est permises dans les portraits mêmes du recueil d'Ursinus, que, ni la science des antiquités ni la critique, n'ont présidé à ce choix. Les portraits contenus dans l'ouvrage de Thevet ne présentent par conséquent aucun caractère d'authenticité.

(1) Théodore Galle les avoit publiés sans aucun texte, en 1598, à Anvers. Voici le titre de cette édition, *Illustrium imagines ex antiquis marmoribus, numismatibus, et gemmis expressae, quae exstant Romae, major pars apud Fulvium Ursinum. Theodorus Gallaeus delineabat Romae ex archetypis, incidebat Antuerpiae*, 1598. Les explications de Jean Lefebvre, ajoutées à la seconde

collection on trouve des sujets mythologiques mêlés avec les portraits des personnages connus par l'histoire; qu'on y ait donné place à des têtes rapportées sur des hermès que Fulvius Ursinus avoit éliminées de la collection; qu'on ait admis parmi les monuments authentiques de l'iconographie ancienne quelques médailles fabriquées par d'habiles falsificateurs (1), et qu'on soit tombé

édition de ces gravures, faite à Anvers, avec un *appendix*, ont pour titre, *Joannis Fabri Bambergensis, medici Romani, in imagines illustrium ex bibliothecâ Fulvii Ursini commentarius*, *etc.*, *Antuerpiae*, *ex officinâ Plantinianâ*, *apud Jo. Moretum*, 1606. L'auteur, qui a dédié cet ouvrage au cardinal Cynthius Aldobrandini, nous apprend, dans la dédicace, que Fulvius Ursinus avoit prié Gaspard Scioppius, homme de lettres assez connu et très-lié avec lui, de composer les explications des planches gravées par Galle, mais que la mort d'Ursinus et d'autres occupations ayant empêché Scioppius de se livrer à ce travail, celui-ci en avoit chargé Lefebvre. L'ouvrage de ce dernier, traduit en français par Baudelot, a été réimprimé à Paris en 1710, in-4.°

(1) Par exemple les médailles d'Anacréon, d'Aristippe et de Cynégire, n.os 13, 32 et 51; et dans l'*appendix*, celles d'Aratus de Sycion et de Cimon. (*Lettres* C et G).

dans plusieurs autres fautes; cette seconde collection est encore, après la première, la plus fidèlement dessinée que nous ayons: elle présente aussi un recueil plus complet d'iconographie ancienne, que plusieurs ouvrages faits postérieurement, et qui, par cette raison même, auroient dû être plus corrects, plus soignés et plus riches.

L'Iconographie de Jean-Ange Canini, romain, publiée par son frère (1), est, à la vérité, recommandable par de belles gravures (2): mais cet avantage ne peut compenser le manque d'exactitude dans les dessins, et le défaut de choix et de critique dans tout l'ouvrage. Canini étoit un artiste médiocre, et son frère étoit encore moins bon

(1) A Rome, l'an 1669, in-fol., et dédiée à Louis XIV. Ce que dit M. l'abbé Lanzi, *Istoria Pittorica dell' Italia*, t. II, p. 169, que Jean-Ange Canini avoit présenté lui-même son ouvrage au roi de France, ne doit s'entendre que du recueil encore incomplet de ses dessins: ce monarque lui témoigna sa satisfaction en l'honorant d'un riche collier d'or. L'ouvrage de Canini a été réimprimé à Amsterdam, l'an 1731, in-4.°, avec une traduction française.

(2) On y distingue celles de Bernard Picard.

antiquaire. La plus grande utilité qu'on ait tirée de ce recueil, c'est le titre que l'auteur lui a donné, et qui indique très-bien cette branche de l'étude des antiquités. La connoissance et la recherche des portraits des hommes illustres a été, depuis cet ouvrage, désignée par le nom d'*Iconographie* (1), et on a réservé celui d'*Iconologie*, qui a presque la même signification, à l'étude et à la recherche des traits et des attributs caractéristiques, propres à faire reconnoître, non les portraits des hommes illustres, mais les figures des personnages mythologiques et allégoriques dont les arts sont obligés très-souvent de représenter les images.

J. P. Bellori ayant découvert un petit nombre de portraits authentiques qui manquoient aux collections précédentes, publia un nouveau recueil d'iconographie ancienne (2): mais il ne s'occupa point de compléter sa collection. On y cherche en vain un grand nom-

(1) Ce mot grec est composé du mot εικὼν (*eikôn*), *image*, *portrait*, et du verbe γράφειν (*graphein*), qui souvent signifie *dessiner*, *peindre*. Le mot *iconologie* est composé du même mot *eikôn*, et du verbe λέγειν (*legein*), *discourir*, *raisonner*.

(2) Imprimé à Rome l'an 1685, in-fol.

bre de portraits bien avérés qu'on trouvoit dans les collections précédentes; et on est étonné de voir, dans ce recueil, des têtes que l'antiquaire, par des motifs erronés ou frivoles, n'a pas fait difficulté d'attribuer à divers porsonnages illustres.

Jacques Gronovius, dans les trois premiers volumes de son *Trésor des Antiquités grecques* (1), a cherché à faire croire qu'il publioit un grand recueil iconographique complet; mais il a mêlé encore plus que ses prédécesseurs les personnages mythologiques avec ceux de l'histoire; et pour ces derniers, non-seulement il n'a rien donné de nouveau, mais la mauvaise exécution des gravures a tellement altéré les portraits, qu'ils sont à peine reconnoissables.

Dans tous ces recueils on avoit presque entièrement négligé les portraits des empereurs. Ils étoient cependant les plus faciles à reconnoître dans leurs médailles de fabrique romaine, qui sont ordinairement d'un beau travail, et sur lesquelles leurs effigies sont empreintes. Les antiquaires qui ont travaillé sur la numismatique des Césars ont

---

(1) Imprimé à Leyde en 1697, in-fol.

fait graver ces effigies dans plusieurs ouvrages particuliers (1); mais les dessinateurs modernes ont très-rarement saisi le véritable caractère des têtes.

Vaillant, qui a rendu de si grands services à l'histoire et à la numismatique des rois, s'est aussi occupé de leur iconographie; mais dans ses louables efforts il n'a pu éviter plusieurs défauts, dont les deux plus considérables sont, 1.° la confusion des personnages homonymes, qui lui fait souvent attribuer à un prince le portrait d'un autre; 2.° l'altération que les traits caractéristiques des figures ont soufferte lorque le dessinateur a voulu agrandir dans sa copie les petites effigies gravées sur les médailles.

Outre ces ouvrages et ces travaux, qui regardent directement l'iconographie ancienne, les éditeurs des grandes collections d'antiques ont tâché aussi de faire avancer cette partie de la science des antiquités. Mais la plupart d'entre eux, plus soigneux de vanter les richesses du cabinet qu'ils avoient entrepris de publier, que d'étendre les con-

---

(1) On fera mention de ces ouvrages dans la préface à l'*Iconographie romaine*.

noissances à l'aide d'une bonne critique, se sont empressés de décorer d'un nom illustre chaque tête qui avoit l'air d'un portrait, sans chercher à justifier par des preuves, ou du moins par des conjectures probables, les dénominations qu'ils appliquoient aux monuments, dénominations qui souvent n'avoient d'autre source que ces médailles apocryphes, fabriquées en trop grand nombre par des artistes italiens du XVIe siècle.

C'est ainsi que les noms donnés à des têtes gravées sur des pierres fines du cabinet de France ou de celui de Florence, dans les ouvrages de Mariette et de Gori, sont pour la plupart erronés, ou ne sont étayés d'aucunes preuves. Souvent la pierre gravée qui offre ces figures n'est pas même antique, et a été faite par quelque artiste de la même époque où l'on frappoit tant de médailles fausses.

Cependant les collections de sculpture ont présenté quelques portraits plus certains. Le *Musée Capitolin*, par Bottari (1), contient

---

(1) Imprimé à Rome l'an 1750, in-fol. Le premier volume contient les portraits des hommes illustres, le second ceux des empereurs.

des têtes inédites et bien constatées de plusieurs hommes illustres, et un grand nombre de portraits de la suite impériale, authentiques, et assez bien dessinés. Toutefois cet ouvrage n'est pas exempt des défauts que nous avons reprochés aux auteurs des collections des pierres gravées, et on y trouve un grand nombre de dénominations arbitraires.

Les antiquaires postérieurs qui ont examiné avec une critique plus sévère les monuments, soit de la numismatique, soit de la gravure en pierres fines, soit de la sculpture, ont, à la vérité, fourni à l'iconographie quelques portraits jusqu'alors inconnus; mais comme cette partie de la science des antiquités n'étoit pas leur objet principal, ces portraits sont en petit nombre, et pour l'ordinaire assez mal rendus par les dessinateurs, principalement par ceux des médailles, copistes qui ont eu presque toujours la manie de chercher à embellir leurs originaux.

Trois autres ouvrages, publiés à la fin du dernier siècle ou au commencement de celui-ci, ont rapport à l'iconographie, et je dois les indiquer. L'un est la collection des bronzes antiques trouvés près de Naples dans les fouilles d'Herculanum et des villes voi-

sines (1). Des bustes en bronze, avec des inscriptions grecques, nous ont fait connoître les portraits authentiques de plusieurs personnages illustres : mais, excepté les monuments qui portent une inscription, les autres ont très-rarement fourni aux antiquaires de Naples des conjectures heureuses. Souvent les gravures et les dessins, quoique exécutés avec beaucoup de soin et une grande dépense, n'ont point rendu le caractère des originaux dont ils offrent les copies.

La seconde collection est celle des antiques du Musée du Vatican, dont j'ai donné les explications ; j'ai publié, dans le sixième volume de cet ouvrage (2), un certain nombre de têtes et de bustes qui sont pour la plupart les portraits d'hommes illustres ou d'empereurs romains. Parmi ces portraits, plusieurs étoient inédits, et sont bien constatés par des inscriptions. Quant à ceux que sur de simples conjectures j'ai attribués à quelques hommes célèbres, je dois avertir

---

(1) C'est le volume V des *Antiquités d'Erculanum*, qui est le premier des *Bronzes*, imprimé à Naples l'an 1767.

(2) Publié à Rome l'an 1792.

que, d'après un nouvel examen, j'en ai inséré quelques-uns dans l'ouvrage que je publie maintenant, et que j'en ai rejeté quelques-autres.

Enfin je ne dois pas oublier un troisième ouvrage rédigé par un antiquaire estimable qui m'honore de sa bienveillance. Son travail intéresse l'iconographie, quoiqu'elle ne soit pas le principal objet qu'il s'est proposé. Je veux parler des gravures ajoutées par M. Mongez à son *Dictionnaire d'Antiquités*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique* (1). Ce savant n'a réuni qu'environ cent soixante têtes historiques, tant grecques que romaines et barbares, et en y comprenant les portraits imaginaires des personnages qui appartiennent à l'histoire héroïque; telles que les têtes d'Ulysse, de Priam, de Pergame, etc. Son but principal étoit d'être utile aux artistes, en leur faisant connoître les caractères et les costumes de différents portraits

---

(1) Ce volume a pour titre, *Recueil d'Antiquités*, et il a été publié à Paris l'an 1804 : la première partie regarde l'iconographie, et la troisième l'iconologie ; la deuxième, qui a pour sujet les costumes des différents peuples, n'a pas encore paru.

d'hommes célèbres : il ne s'est en conséquence occupé qu'à rassembler avec critique les monuments avoués par des antiquaires habiles, et n'a point voulu s'engager dans des discussions ou dans des recherches nouvelles : ainsi son travail, recommandable sous d'autres rapports, n'a pu rien ajouter à la masse des connoissances iconographiques, ni offrir aux antiquaires aucun progrès dans cette partie de leurs recherches.

Ce que nous venons de dire a déjà dû faire sentir une partie des difficultés qu'il falloit surmonter pour acquérir des connoissances exactes et étendues dans l'iconographie ancienne. Ces difficultés n'étoient pas les seules : les antiquaires avoient souvent des opinions contradictoires sur le même monument ; les effigies attribuées au même personnage ne ressembloient pas l'une à l'autre dans différents ouvrages de l'art : en voyant une médaille, un hermès, une tête antique, on étoit étonné, avec raison, de la prodigieuse différence qui existoit entre les gravures de ces monuments et les monuments mêmes. Le nombre des portraits tirés de médailles fausses, ou de quelques gravures en pierres fines, exécutées par des artistes mo-

dernes, inspiroit une juste défiance sur les monuments du même genre, dont on voyoit les dessins dans plusieurs ouvrages: souvent il falloit chercher dans quelque livre peu connu un portrait intéressant qu'on ne trouvoit dans aucune collection iconographique (1): enfin un grand nombre de portraits bien authentiques de rois et de personnages illustres de l'antiquité étoient inconnus, parce-qu'on n'avoit point publié les médailles et les autres monuments de differénts genres qui nous les ont conservés.

S. M. l'empereur, à qui rien de grand, de beau et d'utile ne peut échapper, avoit le désir de connoître les traits des grands hommes ses devanciers, qui, suivat l'expression d'un écrivain élégant, sont ses aïeux de gloire: il a daigné ordonner qu'on recherchât leurs images, et qu'on en formât une collection; et pour que cette collection eût toute l'utilité dont elle est susceptible, il

(1) Tel est, par exemple, le portrait de Marius, tiré d'une pâte antique de verre du cabinet du feu prélat Casali, et gravé pour vignette sur le frontispice d'un opuscule du même prélat, qui a pour titre, *Lettera su d' una antica terra cotta trovata in Palestrina*, *Roma*, 1794, in-4.°

a voulu qu'elle embrassât tous les hommes illustres de l'antiquité, soit qu'ils dussent leur célébrité à leurs vertus, à leurs talents, ou à leur puissance. Sa Majesté a voulu, en un mot, que cet ouvrage fût un corps complet d'iconographie ancienne, et qu'une notice historique et chronologique accompagnât chaque portrait. S. E. le ministre des relations extérieures m'a transmis les ordres du Souverain, et a fourni aux dépenses nécessaires pour les mettre à exécution.

Mon premier soin, en me chargeant d'un travail si considérable, a été de réunir tous les portraits qui devoient entrer dans ce recueil. Je me suis occupé d'en examiner l'authenticité, de la discuter, de faire un choix entre les différents monuments qui offrent le même portrait; de faire dessiner et graver ceux que j'avois cru devoir préférer, de manière que le véritable caractère des physionomies ne fût point altéré; enfin de disposer cette grande collection dans un ordre convenable, et de joindre à chaque portrait une courte notice propre à donner une idée juste du personnage, du temps où il a vécu, et de la place qu'il occupe dans l'histoire, soit politique, soit littéraire.

Pour rendre cette immense collection la plus complete qu'il me fût possible, non-seulement j'ai mis à contribution tous les ouvrages qui traitent de l'iconographie ancienne, ou qui en éclaircissent quelque partie; mais j'y ai ajouté tout ce qu'une longue étude des monuments de l'antiquité m'a fait découvrir; et ces nombreuses additions paroissent ici pour la première fois.

L'usage dans lequel étoient les anciens de faire sculpter sur leurs tombeaux leurs images accompagnées de leur nom, et de les faire graver sur des pierres fines montées en bagues, en y joignant aussi assez souvent leur nom, m'auroit fourni des moyens faciles de grossir ce recueil d'un grand nombre de portraits d'hommes obscurs et qui n'inspireroient aucun intérêt: mais je n'ai point cru devoir les admettre dans l'iconographie ancienne. Je me suis toutefois écarté de cette règle pour les portraits d'hommes inconnus gravés sur les médailles des villes grecques: j'ai pensé qu'un particulier qui avoit obtenu l'honneur d'avoir son effigie empreinte sur la monnoie de l'état devoit être un homme très-considérable, et que sa

mémoire nous seroit parvenue si les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains grecs et latins n'avoient pas été perdus. Je n'ai point eu le même égard pour les statues municipales. On sait que la plupart des villes de l'empire romain prodiguoient l'honner de la statue à des citoyens riches ou puissants qui faisoient, ainsi que je l'ai dit plus haut, de grandes dépenses pour leur donner des fêtes et des jeux, ou pour les embellir de quelques édifices publics, qui leur rendoient des services dans la capitale, ou qui aidoient de leur autorité et de leur crédit les citoyens des provinces : j'ai cru que des portraits de ce genre ne pouvoient être regardés comme historiques.

J'ai pensé au contraire que les portraits des rois ou des chefs des nations, dont aucun écrivain ne nous a transmis le nom, appartenoient à l'histoire politique des peuples, et qu'on ne devoit pas les omettre. On doit en effet regarder les monuments de ces princes inconnus comme un supplément à l'histoire ; et ils deviennent, sous ce rapport même, un objet digne de curiosité.

Comme les limites qui séparent l'histoire ancienne de celle du moyen âge ont été dif-

féremment posées par divers historiens et par divers antiquaires, il falloit fixer un terme chronologique à mes recherches. Je l'ai trouvé dans la nature même de la chose, c'est-à-dire dans l'état et dans l'histoire des arts du dessin. La décadence dont ils furent frappés au IVe siècle de l'ére vulgaire, et particulièrement ceux qui ont pour objet l'imitation de la figure humaine, est si sensible pour quiconque a la plus légère connoissance des monuments des arts, que j'ai cru ne pas devoir étendre ma collection au-delà du milieu de ce siècle; et pour m'arrêter à un point fixe dans l'histoire, j'ai choisi l'époque à laquelle la famille de Constantin-le-Grand s'éteignit avec Julien l'apostat.

Ce terme exclut de mes recherches les portraits qui appartiennent à l'histoire ecclésiastique. On peut croire, à la vérité, que plusieurs des images conservées sur les monuments du christianisme, et qui représentent des personnages antérieurs à cette époque, peuvent avoir été imitées de quelques portraits plus anciens: mais les raisons qui m'ont fait admettre dans cet ouvrage quelques monuments du Ve siècle ne peuvent s'appliquer aux monuments chrétiens. Il est certain, ou

du moins très-probable, que les portraits des grands hommes ou des grands écrivains profanes ont été exécutés par des artistes qui étoient leurs contemporains: mais cette certitude ou cette probabilité n'existe point pour les portraits des héros de la religion; étrangers à toute ambition et à tout amour de la gloire de ce monde qu'ils méprisoient, ils devoient avoir de la répugnance à se prêter au pinceau ou au ciseau des artistes.

Lorsque j'eus déterminé quels seroient les portraits admis dans l'ouvrage, je travaillai à me procurer des dessins exacts de ces portraits, et à les faire rendre avec fidélité, élégance, et netteté, par la gravure en taille-douce. Toutes les fois que j'ai pu avoir un de ces portraits en ronde bosse, je l'ai préféré à tout autre, et je l'ai fait graver sous deux vues, pour donner ainsi une idée complete de la physionomie en la présentant de face et de profil. Mais quand, pour reconnoître ce portrait en sculpture, il m'a paru nécessaire de le comparer avec quelque autre monument, je n'ai pas manqué de faire graver les deux monuments, l'un pour constater l'authenticité du portrait, l'autre pour en mieux développer la physionomie.

Lorsqu'un portrait, comme la plupart de ceux qui nous sont parvenus, n'étoit connu que par les médailles, j'ai fait dessiner ces médailles avec la plus grande exactitude et dans leur véritable dimension, ayant remarqué que le dessinateur qui donne aux traits d'une physionomie une dimension plus forte que celle qu'ils ont sur le monument original, altere très-souvent le caractère du portrait. Je me suis seulement permis quelquefois, sur-tout lorsque la médaille très-petite étoit d'un beau travail, d'en donner deux dessins, l'un de la même dimension que la médaille, l'autre d'une dimension un peu plus forte, et telle que la médaille paroît être en la regardant avec une loupe (1).

Le travail extrêmement fin des pierres gravées ne pouvant que très-difficilement être rendu avec la même perfection dans un dessin de la même petitesse, je n'ai pas cru devoir, comme pour les médailles, donner au dessin la dimension exacte de l'original: j'en ai fait graver plusieurs dans une dimension double. Par ce moyen la gravure en

---

(1) Voyez les portraits d'Alcée, de Sapho, et de Pittacus, aux planches III et XI.

taille-douce a pu représenter le travail précieux de la gravure en pierres fines.

Quant aux médailles dessinées dans cet ouvrage, la richesse immense du cabinet de la bibliothèque impériale m'a procuré la facilité de choisir celles qui non-seulement sont les mieux conservées, mais qui sont en même temps d'un travail plus soigné, et sur lesquelles l'artiste ancien paroît s'être plus appliqué à rendre la physionomie avec vérité. Tous les dessins de cet ouvrage ont été exécutés d'après les monuments originaux, ou du moins d'après les plâtres ou les empreintes de ces monuments mêmes. Aucun dessin, autant qu'il a été possible, n'a été copié d'après un autre dessin ou d'après une estampe; et dans les trois cents portraits qui composent l'*Iconographie grecque*, il n'y en a pas douze pour lesquels je me sois écarté de cette règle que je m'étois prescrite.

Pour ce qui concerne les dessinateurs et les graveurs que j'ai employés, l'inspection seule de l'ouvrage suffira pour donner une idée très-avantageuse de leur habileté; et je puis dire, sans les flatter, qu'aucune collection de portraits imités de l'antique n'a

été exécutée avec autant de soin et de talent que celle-ci : je dois ajouter que l'exactitude des dessinateurs, pour rendre le caractère des physionomies, a été surveillée par moi-même avec la plus grande attention. Lorsque le monument n'existoit point à Paris, je l'ai fait copier sur les lieux par d'habiles artistes dont d'autres artistes ont comparé, à ma demande, les dessins avec l'antique d'après laquelle ils avoient été exécutés ; et on a recommencé tous ceux qui ne paroissoient pas rendre le portrait original avec une fidélité parfaite.

La division des antiquités en antiquités grecques et romaines a réglé celle de l'ouvrage. En effet, l'iconographie ancienne est grecque ou romaine; car les antiquités égyptiennes, étrusques, et celles des peuples barbares, ne fournissent aucun portrait bien avéré; et les suites des princes qui ont régné sur quelques peuples de l'Orient nous ont été conservées, à quelques exceptions près, sur des monnoies frappées par des Grecs, et dont la légende est grecque; ainsi on peut, sans blesser la convenance, ranger ces effigies dans l'iconographie grecque.

Ayant divisé de cette manière l'iconographie

générale, la subdivision de chacune des deux parties se présentoit d'elle-même. Les portraits antiques représentent des hommes célèbres ou des princes et des chefs de peuples: ainsi une partie de l'iconographie grecque devoit comprendre les portraits des hommes illustres, soit dans les lettres et les sciences, soit dans la guerre et dans l'administration des républiques; une autre devoit être consacrée aux suites des rois dont les médailles font une des principales richesses des cabinets numismatiques. Pour les hommes illustres, l'ordre chronologique simple offroit des inconvénients: on aime à trouver dans un recueil comme celui-ci les poëtes avec les poëtes, les guerriers avec les guerriers, les philosophes avec les philosophes. Fulvius Ursinus avoit adopté cet ordre; et on s'en étoit écarté sans raison. J'ai donc distribué les portraits des hommes illustres en différents chapitres, suivant les différents genres de leur illustration, et j'ai suivi dans chaque chapitre l'ordre chronologique entre les personnages. La première partie de l'*Iconographie grecque* m'a fourni huit chapitres, dont le premier contient les poëtes; le second les législateurs et les sa-

ges anciens; le troisième les hommes d'état et de guerre; le quatrième les philosophes; le cinquième les historiens; le sixième les orateurs, les rhéteurs, les sophistes; le septième les médecins et les physiciens; le huitième les femmes célèbres.

L'ordre dans lequel ces chapitres sont placés est réglé par celui des temps. Le chapitre des poëtes est le premier, parceque Homere est le personnage le plus ancien de toute l'iconographie; les législateurs occupent le second, parceque Lycurgue est, après Homere, le plus ancien des personnages représentés dans ce recueil. Miltiade étoit le contemporain de Pythagore; ainsi on auroit pu assigner la troisième place au chapitre des philosophes; mais j'ai cru devoir la donner à celui des hommes d'état et de guerre, par la raison que les sujets qu'il contient appartiennent tous à des temps plus anciens que ceux où ont vécu la plupart des philosophes. Hérodote, moins ancien que Miltiade et que Pythagore, m'a fait assigner le cinquième chapitre aux historiens; et Lysias, contemporain d'Hérodote, mais bien plus jeune, a dû faire placer les orateurs et les sophistes dans le sixième. Hippocrate se rap-

prochoit des temps d'Hérodote et de Lysias; ainsi le septième chapitre contient les images des médecins; et enfin le huitième et dernier est consacré aux femmes célèbres.

Quant à la seconde partie, qui contient les portraits des rois, dont les plus anciens appartiennent à peine au V.e siècle avant l'ére vulgaire, j'ai exposé dans l'ouvrage même la nécessité de ne pas séparer les uns des autres les portraits des princes qui ont régné sur le même pays; ainsi j'ai disposé leurs suites dans l'ordre geographique adopté par les numismatistes, et qui a répandu tant de lumière sur la science des médailles, sur la chronologie et sur l'histoire. La table des chapitres qui contiennent ces suites se trouvera à la tête de l'ouvrage.

Je suivrai la même marche dans la distribution des diverses parties de l'*Iconographie romaine*: la première partie comprendra les portraits des hommes illustres, divisés en différents chapitres; la seconde la suite impériale, où seront rangés les portraits des empereurs, des Césars et des impératrices.

Dans la préface qui précédera l'*Iconographie romaine*, je rendrai un compte exact

de la méthode que j'aurai suivie pour fixer l'ordre des chapitres de la première partie : l'ordre chronologique sera le seul que je suivrai dans l'arrangement de la seconde.

J'ai accompagné chaque portrait d'une notice historique sur le personnage qu'il représente, et j'ai tiré cette notice, autant que je l'ai pu, des auteurs anciens, et même des monuments. J'ai puisé dans ces sources un assez grand nombre de détails fort curieux qu'on chercheroit en vain dans les écrivains modernes qui ont traité de l'histoire ou de la biographie ancienne. Au reste, ce n'est pas à moi qu'il appartient de juger combien mes remarques, mes combinaisons, mes conjectures, et les monuments inédits que je publie, peuvent être utiles à l'histoire et à la chronologie.

Je n'ai pas suivi la même méthode dans toutes les notices; je leur ai donné plus ou moins d'étendue, suivant le plus ou le moins de célébrité et d'importance des personnages : je suis entré dans moins de détails sur ceux qui jouent un grand rôle dans l'histoire, parcequ'on trouve ces détails dans un grand nombre de livres; et je me suis attaché de préférence à relever et à détruire les erreurs

dans lesquelles sont tombés des écrivains accrédités, soit relativement à la biographie de ces personnages, soit relativement à l'explication des monuments qui les concernent. Quant aux personnages moins connus, j'ai tâché de recueillir le plus grand nombre de faits qu'il m'a été possible, et particulièrement ceux qui paroissent avoir échappé aux recherches des écrivains modernes.

Pour les uns et pour les autres j'ai cherché à saisir les traits qui peignent leur caractère et qui retracent, pour ainsi dire, leur physionomie morale.

De longues discussions insérées dans le texte auroient rebuté la plupart des lecteurs; d'un autre côté les faits que je rapporte et les époques que j'assigne ne pouvoient être justifiés sans entrer dans des discussions, ou sans en donner des preuves bien évidentes, tirées des écrivains ou des monuments anciens: ainsi je n'ai pu me dispenser de joindre des remarques à mes notices, soit pour y placer les citations des auteurs, les examiner et les éclaircir, soit pour y discuter quelque point d'histoire, de chronologie ou de critique.

De l'histoire abrégée de chaque personnage

je passe à l'examen et à l'explication du monument qui nous a conservé son portrait. J'ai tâché d'établir l'authenticité de ces portraits sur des faits certains et sur des raisonnements aussi clairs qu'il m'a été possible, et d'éviter les discussions qui ne me paroissoient pas être indispensablement nécessaires. Il eût été aussi fastidieux qu'inutile d'indiquer ou de réfuter tous les ouvrages dans lesquels on trouve des portraits apocryphes. Je me suis borné à relever les erreurs qui, offrant quelque vraisemblance, auroient pu être adoptées par des personnes instruites.

Je ne puis terminer ce que j'avois à dire sur mon travail sans donner un témoignage public de ma reconnoissance à M. Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut, qui, sans autre intérêt que celui des lettres, et avec une bienveillance aussi éclairée que constante et infatigable, a bien voulu revoir mon ouvrage pour en faire disparoître les phrases incorrectes, les locutions défectueuses, et en général les fautes contre la langue, que ne pouvoit guère éviter un homme né en Italie, qui n'en est sorti que depuis

un petit nombre d'années, et qui ne s'étoit point exercé auparavant à écrire en françois.

Je dois aussi des remerciments à M. Millin et à M. Gosselin, conservateurs du cabinet des médailles et antiques de la bibliothèque impériale, qui m'ont donné la facilité de visiter, à toute heure et toutes les fois que je l'ai désiré, la précieuse et incomparable collection confiée à leurs soins, et de faire dessiner les monuments que je me proposois de publier dans mon ouvrage.

Quant aux autres savants, antiquaires et amateurs, qui ont eu la complaisance de m'ouvrir leurs cabinets ou de me communiquer leurs observations, je me ferai un devoir de les nommer toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et j'éprouverai la satisfaction la plus vraie à leur offrir ce foible tribut de ma gratitude.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ICONOGRAPHIE GRECQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

HOMMES ILLUSTRES DE LA GRÈCE.

CHAPITRE PREMIER.

POËTES.

PLANCHES I ET II.

§ I.° HOMERE.

L'HISTOIRE commence presque toujours par la fable; ainsi on a placé à la tête de l'Iconographie grecque le portrait idéal de cet homme merveilleux qui a précédé d'un grand nombre de siècles les autres écrivains profanes, comme il les a tous surpassés par la force de son génie. En vain quelques modernes ont voulu révoquer en doute l'as-

sertion de Pline, qui regardoit les portraits d'Homere comme apocryphes (1): au défaut de toute autre preuve, la diversité des physionomies attribuées à Homere par l'antiquité suffit pour appuyer l'opinion du naturaliste romain, qui aujourd'hui est la seule reçue.

Ce poëte divin, la source de toute littérature ancienne et moderne (2), a fleuri environ dix siècles avant J. C. (3). Plusieurs villes célèbres se disputoient l'honneur de lui avoir donné la naissance; mais il paroît vraisemblable qu'il a vu le jour près de Smyrne (4), et qu'il étoit issu, au moins du

---

(1) Pline, Hist. nat., liv. XXXV, § 2: *Quinimo etiam qui non sunt finguntur, pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.* Léon Allatius, Bellori, Fabretti, et Bottari qui les a suivis, paroissent malgré cela vouloir reconnoître, sur les médailles et sur les marbres, des portraits d'Homere, imités de ceux qu'on avoit faits de son vivant (*Tab. Iliac.*, pag. 345 et suiv). L'opinion de Pline a été soutenue par Spanheim (*de U. et P. numism.*, t. I, p. 53); par Cuper (*Apothéos. d'Homere*, n. 25, t. II du *Supplément* de Poleni aux *Trésors* de Grevius et de Gronovius); et par la plupart des critiques et des antiquaires.

(2) « Toute la postérité (dit Manilius) n'a été fertile « que de la fécondité d'Homere. » *Omnis posteritas . . . unius fœcunda bonis.* (II, v. 9 et 11).

(3) Ce calcul, qui s'appuie sur l'autorité d'Hérodote (II, c. 53), a été discuté et fixé avec autant d'érudition que de sagacité par mon illustre confrère M. Larcher, p. 283 et suiv. du deuxième volume de sa traduction d'Hérodote, dernière édition de 1802.

(4) Voyez Lami, *Delizie de' dotti e degli eruditi*, t. I, p. 58, 62 et suiv. C'est aussi l'opinion la plus commune des auteurs latins.

côté de sa mère, d'une famille athénienne qui descendoit des premiers fondateurs de cette colonie. Sa vie fut errante comme celle des poëtes de son temps: il visita dans de fréquents voyages les différentes villes des deux continents séparés par la mer Egée, et les îles qui bordent ces continents, composant des hymnes pour les fêtes des dieux, et récitant ses poëmes dans ces assemblées religieuses et solennelles. Ce qu'il y a de plus probable dans les mémoires incertains de ses aventures, c'est qu'il perdit la vue avant la vie, qu'il vécut pendant quelque temps à Chio (1), et qu'il

---

(1) Suidas, V. Ομηρος. Homere lui-même, dans son hymne à Apollon, a parlé de sa cécité et de sa demeure à Chio. Je sais qu'on ne veut pas ranger les hymnes d'Homere dans le nombre de ses productions authentiques: mais il me paroît que l'autorité de Thucydide, pour l'authenticité de l'hymne à Apollon, est d'un très-grand poids, d'autant plus que les observations opposées par David Ruhnkenius (Ep. crit. 1) ne prouvent pas le contraire. Cet hymne, dit-il, prouveroit incontestablement qu'Homere étoit né à Chio: or, comme toute l'antiquité n'a pas regardé cette assertion comme démontrée, il s'ensuit que toute l'antiquité ne partageoit pas sur cet hymne l'opinion de Thucydide. Ce raisonnement manque de fondement; l'auteur de l'hymne dit bien que Chio est sa demeure; mais il ne dit nulle part que Chio est sa patrie. Athénée, ajoute J. A. Fabricius (*Bibl. gr.*, lib. II, c. 2, § IV), a douté de l'auteur de l'hymne à Apollon (lib. I, § 40, où il en cite quelques vers); les critiques du temps d'Athénée n'adoptoient donc pas sur ce point le jugement de Thucydide. Ce raisonnement, qui pouvoit paroître assez concluant du temps de Fabricius, a perdu toute sa force depuis que

mourut assez âgé dans la petite île d'Ios (1).

Quoique les poëtes soient assez naturellement portés a penser que leur renommée ne périra point, il est difficile de croire qu'Homere ait pu se flatter d'obtenir cette gloire immortelle que tous les âges et presque toutes les nations de la terre ont déférée à sa mémoire (2). Si quelquefois il fut

---

Ruhnkenius lui-même a fait voir que l'hymne qui est placé le premier parmi ceux d'Homere est composé de deux hymnes fort différents l'un de l'autre, quoique tous deux en l'honneur de la même divinité. Or les vers rapportés par Thucydide comme étant d'Homere se trouvent à la fin du premier; et ceux qu'Athénée a cités, et dont l'auteur lui paroît incertain, se trouvent dans le second. Cette observation répond aussi à l'autorité des anciens écrivains qui peuvent avoir fait mention de quelques hymnes en l'honneur d'Apollon, attribués à Homere, et dont ils ne reconnoissent pas l'authenticité. Comme il existe plusieurs de ces hymnes, on ne peut assurer que leurs doutes tombent sur celui que Thucydide a reconnu pour authentique (III, § 104): je me crois donc fondé à suivre l'opinion de cet historien, et à alléguer le témoignage d'Homere lui-même, pour prouver sa cécité, ainsi que son séjour à Chio. D'ailleurs ces deux assertions ne manqueroient pas d'un grand nombre de garants irrécusables. (V. Fabricius, *Bibl. gr.*, lib. II, c. 1, § 8).

(1) Nous aurons, à la planche suivante, occasion de parler de cette île, où étoit le tombeau d'Homere.

(2) Les vers de l'hymne d'Homere en l'honneur d'Apollon, où le poëte paroît prédire sa gloire à venir, ne sont dus qu'à une interpolation. Elle n'a pu échapper à la savante critique de Ruhnkenius. Mais l'allégorie la plus ingénieuse sur la gloire de ce poëte a été exprimée par Apollonius de Priene, dans le célèbre bas-relief représen-

obligé, pendant sa vie, de mendier un asile, en revanche la postérité lui décerna des temples après sa mort (1). Son génie parut une divinité, et les arts de la Grèce, qui avoient donné une physionomie caractéristique à Jupiter, à Minerve, à Apollon, ne se refusèrent pas à créer le portrait d'Homere. Mais comme l'imagination des artistes, suivant la diversité de leurs conceptions, donnoit aux figures du même dieu des traits bien dissemblables, il dut en être de même pour les portraits

---

tant l'apothéose d'Homere. L'Univers et le Temps personnifiés soulevent avec leurs mains les rouleaux de ses poësies, et couronnent le poëte. Voyez les dissertations de Cuper et de Schott, dans le II[e] vol. du Supplém. de Poleni aux *Trésors des Antiquités;* et le I[er] du *Museo Pio-Clementino*, pl. B.

(1) Cicéron, Strabon, Pline et Elien, cités par Fabricius (*Bibl. gr.*, lib. II, c. 1, 5, 7), parlent des temples élevés à Homere par les Smyrnéens et par Ptolémée Philopator. Lucien fait aussi mention d'un autre temple consacré à ce poëte (*Encam. Demosth.*); et nous verrons ci-après que les Argiens lui rendoient des honneurs divins. Homere a été révéré par presque tous les grands hommes de l'antiquité; et c'est un fait à conserver dans l'histoire des lettres, que Lycurgue a été le premier à réunir les différents morceaux des poëmes d'Homere, que Pisistrate a partagé ces soins, et qu'une édition de l'Iliade avoit été préparée par Alexandre-le-Grand. Ce conquérant s'en étoit occupé au milieu de la guerre et de tous les soins qu'exigeoit l'établissement de cet empire immense qui devoit réunir l'Europe à l'Asie. Il daigna devenir dans ce travail le collaborateur d'Anaxandre et de Callisthene, auxquels il fit passer ses remarques (Strabon., liv. XII, page 594).

du poëte. Nous allons en présenter plusieurs dont la différence ne peut être équivoque.

Le portrait d'Homere, gravé sous les n.° 1 et 2 de la Ire planche, est presque le seul connu parmi les modernes (1). La preuve qu'il appartient au premier des poëtes est tirée de l'inscription et des épigrammes grecques écrites sur la gaîne d'un hermès, qui, avec une tête pareille à celle-ci, étoit conservé dans la collection Farnese. Il est vrai que cette gaîne fut déterrée sans tête; mais bientôt on trouva dans la même fouille une tête antique du même marbre, dont les proportions et les cassures répondoient si parfaitement à celles de l'hermès mutilé, qu'il fut impossible de douter qu'elle ne lui appartînt (2).

La certitude de cette découverte est confirmée par un autre hermès qu'on voit dans le musée du Capitole, et dont la tête, ayant la même physionomie, est ceinte d'un diadême et couverte d'un

(1) Ce buste, d'un travail excellent, est maintenant au musée Napoléon. Il étoit auparavant au Capitole, et il a été gravé dans le premier volume du musée Capitolin, pl. 55. Bottari y raconte comment il a été découvert. Voyez aussi la *Notice de la galerie des Antiques du musée Napoléon*, n. 199, édit. de l'an XII—1804.

(2) Voyez Joh. Fabri, *Imagines illustrium ex Bibliotheca Fulvii Ursini*. Antuerpiæ, 1606; Plantin, in-4°, à la page 46: cette assertion de J. Faber est confirmée par l'inspection du monument original, qui est maintenant à Naples. Le même auteur cite aussi une petite statue d'Homere avec inscription; elle offroit le même portrait, et avoit le même bandeau autour de la tête.

voile, en signe d'apothéose (1). Ce costume est absolument le même que celui d'une petite figure sculptée sur un vase antique d'argent trouvé à Herculanum (2), et qu'il est impossible de ne pas reconnoître pour celle d'Homere, aux deux figures allégoriques représentant clairement l'Iliade et l'Odyssée, placées auprès de la figure principale, et qui, comme deux filles immortelles, accompagnent leur père divinisé (3).

L'artiste qui a imaginé le premier ce portrait d'Homere devoit être profondément pénétré de son sujet: la physionomie qu'il a composée inspire l'admiration; elle nous paroît porter l'empreinte du génie (4). Cette tête est plus souvent répétée dans la sculpture ancienne que les suivantes. Il est vraisemblable que les Romains l'avoient empruntée d'un original qui existoit dans la Grèce, où l'on connoissoit des portraits d'Homere d'une antiquité assez reculée, tels que celui dédié par Smicythus à

---

(1) Ce buste intéressant et curieux n'a pas encore été publié.

(2) Il en a paru une belle gravure dans les *figures d'Homere par M. Tischbein*, 1er cahier, pl. 3. La tête voilée en signe d'apothéose se voit aussi dans les portraits des impératrices après leur consécration, et plus tard dans ceux des empereurs romains.

(3) Καὶ τάσδ' ἀντιθεῳ ψυχῇ γεννήσαο κόυρας.

Un poëte anonyme, dans les *Analecta* de Brunck, *Adesp.*, 491. Antiphile de Byzance ne balance pas à augmenter de ces deux filles d'Homere le nombre des Muses (*Ibid.*, ep. II).

(4) On peut voir à ce sujet les rêves du bon Lavater, *Essais de Physiognomonie*, IIe part., 15e frag., p. 343.

Olympie (1). La ville d'Argos avoit aussi honoré le poëte d'une statue en bronze (2).

Le mouvement de la tête jetée en arrière sur les épaules (3), et le froncement de la peau autour des yeux, paroissent indiquer la cécité dont cet homme extraordinaire avoit été frappé. Le cordon ou *strophium* qui lui ceint la tête est un ornement donné par les artistes grecs aux têtes des dieux et des héros (4).

On voit sous les n.os 3 et 4, même planche, la face et le profil d'un autre hermès. J'ai découvert ce second portrait d'Homere par la parfaite ressemblance de ses traits, de sa barbe, et même

(1) Pausanias (V, 26): Smicythus ou Micythus, qui avoit dedié cette statue à Olympie, vivoit plus de 473 ans avant J.-C. Voyez M. Larcher, *Tables chronologiques*, au tome VII de son Hérodote. La statue en question étoit l'ouvrage de Dionysius d'Argos. On voyoit aussi à Delphes une petite statue d'Homere, en bronze, placée dans le portique du temple (Pausanias, X, 24).

(2) L'auteur de la *Contestation d'Homere et d'Hésiode* nous a conservé l'épigramme qu'on lisoit au-dessous de cette statue, et il fait aussi mention des honneurs divins accordés à Homere par les Argiens, en reconnoissance de ce que le poëte avoit parlé honorablement de leurs ancêtres. Il est à croire que le portrait d'Homere ne différoit pas dans cette statue de celui qui étoit à Olympie, puisque ce dernier étoit aussi l'ouvrage d'un Argien.

(3) Ce mouvement est encore mieux marqué dans un buste du musée Capitolin (tom. I, pl. 54).

(4) Platon lui-même, en exilant les poëtes de sa république, ne leur refuse pas l'honneur de les couronner auparavant d'un bandeau de laine (*de Rep.*, L. III).

des accessoires, avec celui qu'on voit sur les médailles d'Amastris (1). Comme cette ville de la Paphlagonie étoit vraisemblablement une colonie de Smyrne (2), on ne doit pas douter que ce portrait, qui est absolument le même sur plusieurs coins différents, ne soit celui que les Amastriens

(1) Cet hermès existe à Rome dans la collection du Capitole, où il porte mal-à-propos le nom d'Apollonius de Tyane. Il est gravé dans le tome I du musée Capitolin, à la planche 53; la planche 52 offre un autre buste avec le même portrait.

(2) Il est vrai, comme Spanheim l'a observé, qu'aucune autorité ne prouve que les Amastriens de la Paphlagonie étoient Ioniens ou Smyrnéens d'origine; mais on peut répondre à cela, 1° que, suivant le témoignage de Strabon (VII, p. 299), plusieurs colonies ioniennes s'étoient établies sur le même rivage méridional du Pont-Euxin, où étoit l'ancienne ville de Sesamus, qui, changeant de nom, s'appela Amastris; et que d'après ce fait, qu'on ne peut contester, il devient très-probable qu'Amastris étoit du nombre de ces colonies; 2° que cette probabilité augmente par la découverte d'une autre médaille de la même ville, portant au revers l'image du fleuve Melès, qui coule près de Smyrne. En effet les fleuves dont le nom ou l'image se trouve sur les médailles des villes grecques, sont toujours ceux du pays des peuples qui les habitent: or la rivière qui coule près d'Amastris est le Parthenius, et non pas le Melès; donc si le Melès a été gravée de préférence sur les médailles des Amastriens, c'est parcequ'il baignoit leur ancienne patrie. Il paroît en général que les villes de ce rivage rendoient une espèce de culte aux fleuves qui arrosoient leur patrie primitive. La figure du Xanthus troyen, qui se voit sur les médailles de Germanicopolis, autre ville de la Paphlagonie, n'a probablement d'autre motif que l'origine phrygienne de ses habitants.

avoient reçu de leur mère-patrie, qui étoit aussi la patrie d'Homere. L'*Homeréum*, ou le temple consacré à sa mémoire, élevé près de Smyrne, avoit peut-être fourni, dans la statue qu'on y vénéroit, ce prototype au sculpteur de notre buste, ainsi qu'au graveur de la médaille qui l'a fait reconnoître.

Cette physionomie offre quelque chose de plus majestueux et de plus divin que la précédente ; mais elle annonce moins de chaleur. Le premier portrait nous donne l'idée d'une imagination plus vive et plus ardente : le second est cependant moins âgé. Les descriptions que des écrivains grecs du Bas-Empire nous ont laissées d'une statue d'Homere en bronze, placée à Constantinople, se rapportent, dans presque tous les détails, à la figure de ce second hermès (1).

---

(1) Christodore et Cedrenus nous donnent des détails assez minutieux sur le portrait d'Homere, en bronze, qui étoit placé dans les thermes de Zeuxippe, et qui fut détruit par un incendie. Son visage étoit celui d'un vieillard, mais il avoit un air aimable ; ses cheveux, un peu clairsemés sur les deux côtés du front, n'étoient ni très-courts, ni frisés ; ils retomboient derrière les oreilles ; sa barbe se divisoit en deux, elle n'étoit point pointue ; ses joues étoient tant soit peu creuses et ridées, ses sourcils saillants, son nez bien proportionné. Pour ce qui a rapport à ses yeux, Christodore paroît avoir pris pour une marque de cécité l'omission de la prunelle, omission familière aux artistes anciens ; car il ajoute, il n'a pas l'air d'être aveugle. Cedrenus, qui décrivoit la statue après qu'elle avoit été détruite, a renchéri sur son prédécesseur, et nous l'a peinte

Les collections d'antiques renferment des têtes pareilles à celle-ci ; mais elles sont en moindre nombre que celles qui ressemblent au portrait gravé sous les n.[os] 1 et 2.

La médaille d'Amastris, dessinée sous le n.° 5, fournit la preuve de la vérité du portrait d'Homere gravé sous les n.[os] 3 et 4 (1). Le revers re-

---

avec les yeux fermés, circonstance qui est en contradiction avec les paroles de Christodore :

Εἴκτο μὲν ἀνδρὶ νοῆσαι
Γεραλ' ῳ, τὸ δὲ γῆρας ἔην γλυκὺ. . .
Αυχενι μὲν κύπτοντι γέρων ἐπεσύρετο βότρυς
Χαίτης, ἐισοπίσω πεφορημένος· αμφὶ δ' ἀκουας
Πλαζόμενος κεχάλαστο· κάτω δ' ἐυρύνετο πώγων
Αμφιταθὲις, μαλακὸς δὲ καὶ ἔυτροχος, ὀυδὲ γὰρ ηεν
Οξυτενὴς ἀλλ' ἐυρὺς ἐπέπτατο. . .
Γυμνὸν δ' ειχε μέτωπον . . .
. . . ἀμφὶ δ' ἀρ' ὀφρῦς
Αμφοτέρας προβλῆτας.
. . . Φαέων γὰρ ἐρημάδες ἦσαν ὀπωπαι.
Αλλ' ουκ ἦν ἀλαῷ εναλίγκιος ἀνδρὶ νοῆσαι.
Δοιαὶ μὲν ποτὶ βαιὸν ἐκοιλαίνοντο παρειαὶ
Γήραϊ ῥικνήεντι καταάσχετοι.

Christ. in Analect. Brunckii, t. II, p. 467.

Πώγων ἀυτῷ ἁπλῶς καθειτο, θρίξ τε ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ὁμόια, ἐν τοῖς ἑκατέρωθεν τοῦ βρέγματος ἀραιουμένη . . ῥὶς μὲν ἦν ἔχουσα μετρίως πρὸς ἅπαντα. ὄμματα δὲ συνημμένα τοῖν βλεφαροῖν (Cedrenus, *Synopsis histor*).

(1) Cette médaille a été dessinée sur l'original, qui est au cabinet de la bibliothèque impériale. Cette incomparable collection en possede une autre un peu moins bien

présente Rome victorieuse. Les villes de la Grèce et de l'Asie, qui du temps des empereurs romains avoient la permission de fabriquer des monnoies de bronze, ont usé bien souvent de ce privilége pour renouveler la mémoire des grands hommes leurs compatriotes. Cet usage est devenu pour nous une des sources les plus pures de l'Iconographie ancienne. La médaille que nous présentons peut être attribuée au siècle des Antonins. La légende de la tête offre le nom d'Homere, ΟΜΗΡΟϹ; celle du revers, ΑΜΑΣΤΡΙΑΝΩΝ, *des Amastriens*, indique la ville qui a fait frapper la médaille.

Ios contestoit à Smyrne l'honneur d'avoir donné le jour à Homere. Smyrne ne paroît pas avoir disputé à Ios le tombeau du père de la poësie. Cette île de la mer Carpathienne est l'une des moins considérables parmi les Sporades: aussi n'a-t-elle pas oublié ce titre de gloire dans ses médailles, dont la plupart nous présentent le portrait d'Homere (1).

Celui du n.° 1, planche II, tient encore plus de l'Homere des Smyrnéens que du portrait dessiné sous les n.os 1 et 2 de la planche I.re Il y a cependant des différences bien sensibles; mais elles sont telles qu'on peut les attribuer à la médiocrité

---

conservée du côté de la tête, mais avec le fleuve Melès au revers. On sait que le dieu de ce fleuve passoit, suivant une tradition vulgaire, pour le véritable père du poëte.

(1) Voyez ce que le savant Eckhel a observé sur les médailles d'Ios (D. N., t. II, p. 329).

du travail, et à la maniere de l'artiste. La tête d'Homere, sculptée par Apollonius de Priene sur le bas-relief qui représente l'apothéose du poëte épique, a peut-être plus de ressemblance avec ce profil qu'avec toute autre image de ce grand homme (1). A peine pourroit-on douter du sujet de ce type, quand même le nom d'Homere que nous lirons sur la médaille suivante ne leveroit pas toute difficulté à cet égard. Le revers a pour légende le mot ΙΗΤΩΝ, *des Iétiens* : le type est Minerve armée en attitude de combat, et lançant un javelot (2); le petit palmier placé aux pieds de la déesse est le symbole de l'île d'Ios, qui autrefois avoit porté le nom de *Phœnicé*, signifiant en grec un palmier (3).

Le n.° 2 offre un second portrait d'Homere frappé aussi dans l'île d'Ios (4) : ici la légende le fait connoître, ΟΜΗΡΟС, *Homere*. Le favori des muses a la tête ceinte d'un bandeau, comme dans toutes les images que nous venons d'en donner : mais

---

(1) Nous avons déjà cité ce monument singulier dans la remarque (2), pag. 66 et 67.

(2) Le type de Minerve ne signifie probablement ici que l'origine ionienne, c'est-à-dire, athénienne, des habitants de cette île. Il y auroit plus d'affectation que de vérité à expliquer ce type par les vers de Christodore, qui reconnoît dans Minerve la divinité par laquelle Homere fut inspiré (*Analecta Brunck.*, t. II, p. 368).

(3) Pline, l. IV, § 23. Cet accessoire distingue la médaille de bronze que nous publions des médailles déjà connues. Elle est au cabinet impérial.

(4) Cette médaille est tirée de la même collection.

dans celle-ci on s'est encore éloigné davantage du prototype smyrnéen; la barbe est plus longue; elle n'est pas aussi sensiblement divisée en deux touffes, comme dans le n.° 3 de la planche I.er Cette tête, telle qu'elle est ici, paroît avoir été, à son tour, l'original des portraits d'Homere connus à Rome dans les siècles suivants.

La figure de Minerve, gravée sur le revers, est d'une expression tranquille; elle paroît accepter des sacrifices, indiqués par le petit autel et par la patère qu'on voit dans la main droite de la déesse, armée d'ailleurs, et appuyée de la gauche sur sa pique. Sa légende est la même que dans le n.° 1.

Le médaillon n.° 3, avec le suivant n.° 4, sont du genre des *contorniates*, c'est-à-dire des médaillons frappés dans le courant des IVe et Ve siècles de l'ére vulgaire, et distribués à Rome à l'occasion des jeux du cirque (1). Quoique exécutés

---

(1) Ces deux *contorniates* appartiennent au cabinet impérial, ainsi que toutes les autres médailles que nous donnerons dans le cours de cet ouvrage, sans faire mention du cabinet qui les possede. L'aigle d'argent incrusté sur le médaillon du n.° 4 indique la collection où il se trouvoit auparavant: c'étoit celle des Gonzaga, souverains de Mantoue (*Liebe*, *Gotha numaria*, p. 29). J. Pelli, dans le *Saggio istorico della galleria di Firenze*, vol. I, p. 268 et suiv., a démontré, par des raisons tirées de la chronologie, que le marquis Maffei se trompe lorsqu'il prétend (*Verona illustrata*, partie III, page 203, fol.) que cet aigle est celui de la maison d'Este, et que les médailles qui portent cette marque ont appartenu au cabinet du duc de Modene.

dans un âge de décadence, il ne faut pas croire que ces portraits n'aient eu d'autre source que le caprice du graveur. La ressemblance qu'on découvre dans les têtes d'Homere, gravées sur différents *contorniates*, prouve au contraire qu'elles ont été tirées d'un original connu et commun; et j'observe que l'Homere sculpté sur le beau sarcophage du musée Napoléon, désigné sous la dénomination du sarcophage des Muses, offre les mêmes traits; ils paroissent imités avec quelque altération de la médaille d'Ios, dessinée sous le n.° 2.

Le médaillon du n.° 3 porte du côté de la tête le nom OMHPOC, *Homere*, correctement écrit; l'autre du n.° 4 a ωMHPOC, avec un ω, faute d'orthographe très-fréquente sur ce genre de médailles.

Le type des revers n'a rien de commun avec le portrait; ils sont tous deux sans légende: le premier offre le spectacle de la chasse au sanglier, telle qu'on la voit sur des *contorniates* de Néron; le second représente l'apothéose d'un empereur et de son épouse. On connoît des *contorniates* avec le même type au revers d'une tête d'Auguste (1).

(1) Schott a parlé d'un médaillon tout-à-fait semblable existant dans le cabinet de Brandebourg. Il en donne le dessin dans son *Apotheosis Homeri* (page 255 du vol. II du *Suppl.* de Poleni); et il observe que ce médaillon est faux, et que le coin exécuté par le *Padovano* étoit connu: peut-être a-t-il raison; mais le *Padovano* copioit les médailles antiques. D'ailleurs notre médaillon n'est pas ex-

§ 2. Archiloque.

Homere avoit vécu plus de deux siècles avant la fondation de Rome; Archiloque fut contemporain de Romulus. Hésiode et d'autres poëtes moins connus avoient pu disputer à Homere l'ancienneté; mais il étoit réservé au seul Archiloque de partager avec lui le premier rang, et d'atteindre au plus haut degré de la gloire poétique. Les taches même de son caractère moral, qui passèrent jusque dans ses ouvrages, ne purent nuire à sa réputation littéraire, ni lui dérober ce tribut d'admiration que lui payèrent après sa mort les hommes et les dieux.

Né à Paros d'une mère esclave, il suivit son père Télésiclès dans l'établissement de la colonie Parienne, à l'île de Thasos, l'an 720 avant notre ére (1). Son esprit inquiet et turbulent l'obligea souvent à changer de pays, et ne lui permit d'être heureux nulle part: sa méchanceté étoit telle qu'il força,

---

posé à la même censure; le premier coup-d'œil suffit au connoisseur pour s'en assurer; il prouve même que Schott étoit dans l'erreur quand il a pensé que, par le défaut de rapport entre ce type et la tête d'Homere, un pareil médaillon ne pouvoit pas exister; et que c'est par méprise qu'on avoit adapté ce revers, propre aux médailles d'Auguste, à la médaille de notre poëte. Schott n'avoit pas observé que presque tous les *contorniates* nous fournissent des exemples de disparates semblables entre la tête et le revers.

(1) M. Larcher a fourni de nouvelles preuves de ce point chronologique dans le VII[e] volume de son Hérodote, p. 556 et 599.

par la virulence de ses vers, Lycambe, qui l'avoit refusé pour gendre, et sa fille qu'il vouloit épouser, à se donner la mort; il ne put pas même, dans ses écrits mordants, épargner sa propre personne: tout le monde étoit révolté des expressions et des images plus que licencieuses qui souilloient sa plume.

Quoiqu'il nous ait conservé lui-même dans ses poësies un exemple de sa lâcheté, en avouant qu'il avoit abandonné son bouclier dans une bataille contre les Thraces, il n'étoit cependant pas toujours lâche: il mourut sur le champ d'honneur; et la Pythie refusa l'entrée du temple de Delphes au guerrier qui l'avoit tué dans le combat, quoiqu'il n'eût fait qu'user dans cette action du droit que donne la guerre contre un ennemi sous les armes (1).

Homere avoit inventé l'épopée: Archiloque a été regardé par l'antiquité comme le créateur de pres-

---

(1) Les académiciens Sevin et Burette, dans le tom X des Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, p. 36 et 239; Bayle, à l'article *Archiloque*; et J. A. Fabricius, B. Gr., liv. II, c. 15, § 16, fournissent, avec beaucoup d'érudition et de critique, les preuves de tout ce que je viens d'avancer. Je ne partage cependant pas l'opinion de Sevin, qui regarde la médisance et les calomnies d'Archiloque comme une des causes de la perte de ses ouvrages. L'académicien sans doute n'avoit pas réfléchi que les poësies d'Archiloque ont continué à être lues par les anciens huit à dix siècles après sa mort; et que par conséquent, à l'époque où elles ont commencé à disparoître, il n'y avoit plus personne d'intéressé à la mémoire des noms que notre poëte avoit flétris.

que tous les autres genres de poësie : il a été le père de la poësie lyrique, de la poësie satyrique, de l'apologue et de l'élégie.

Il n'a pas, à la vérité, été l'inventeur de la poësie dramatique ; cependant il en a été regardé comme la première source, pour avoir inventé le vers iambique, employé ensuite dans toutes les pièces de théâtre (1); pour avoir, dans ses libelles, indiqué le chemin, et pressenti le genre de la comédie; et pour avoir enfin, par ses découvertes et par ses créations musicales, perfectionné les chœurs, objet principal du théâtre des Grecs, et autour duquel toutes leurs inventions dramatiques se rattachoient.

J'ai cru devoir reconnoître le portrait d'Archiloque dans l'hermès à deux faces, n.° 5, planche II par les motifs que je vais exposer (2).

Les anciens ont fait usage de ces doubles hermès, pour réunir les portraits des hommes célèbres qu'une patrie commune, la ressemblance de la doctrine, ou le même genre de talents réunis-

---

(1) Il est maintenant hors de doute que le Margitès d'Homere, écrit en vers iambiques, étoit un ouvrage apocryphe, et supposé à la place du véritable, déjà perdu à une époque très-reculée, et qui n'étoit pas écrit dans ce genre de vers. Voyez les notes de E. Wassenbergh sur la vie d'Homere, imprimées à Franeker, avec les deux premiers livres de l'Iliade, en 1783. On a donc eu tort de révoquer en doute les droits d'Archiloque à une telle invention.

(2) J'ai produit autrefois ces conjectures dans ma description du Musée Pic-Clémentin, tome VI, pl. 20.

soient déjà dans l'histoire des lettres, et dans l'opinion générale. C'est ainsi qu'Euripide et Solon, nés dans l'île de Salamine, ont été réunis dans un même hermès (1); il en a été ainsi d'Epicure avec Métrodore, son ami et son disciple; d'Hérodote avec Thucydide, son imitateur et son rival; de Bias et de Thalès, ioniens tous deux, et comptés parmi les sept sages de la Grèce.

Qui pourrions-nous juger digne d'aller de pair avec Homere, si ce n'est Archiloque? Cicéron, Quintilien, Velleius Paterculus, Valere Maxime, parmi les Latins; Héraclide de Pont, Aristophane de Byzance, Dion Chrysostome, Philostrate, Longin, parmi les Grecs, ont réuni Archiloque avec Homere dans leurs écrits, dans leurs éloges, dans leurs jugements (2). Enfin le culte héroïque rendu à ces

---

(1) *Museo Pio-Clem.*, t. VI, p. 79.

(2) Velleius a observé qu'Homere et Archiloque sont les seuls parmi les poëtes qui aient atteint le souverain degré de perfection dans le genre dont ils étoient les inventeurs. Suivant Dion Chrysostome, ce sont les deux auteurs auxquels on n'ose en comparer aucun autre. Archiloque, suivant l'avis de Valere Maxime, est le plus près du plus grand des poëtes, s'il ne l'est pas lui-même, *Summus aut certe summo proximus* (VI, 3). Suivant Synesius, il est le plus parfait des poëtes, *κάλλιστος ποιητῶν* (*de laud. calvit*). Les rhapsodes ont chanté ses poësies, après sa mort, comme celles d'Homere: les grammairiens qui ont éclairci par leurs critiques les poëmes d'Homere, ont pris le même soin pour les ouvrages d'Archiloque, etc. Voyez les ouvrages cités à la pl. XX, *Museo Pio-Clem.*, t. VI, p. 123.

favoris d'Apollon les réunissoit tous les ans dans la même solennité (1).

Cette dernière circonstance, qu'on a déjà relevée pour expliquer la réunion des deux portraits d'Epicure et de Métrodore, dont la commémoration étoit aussi, comme nous le verrons, célébrée au même jour, paroît donner beaucoup de vraisemblance à la conjecture qui me fait reconnoître Archiloque dans ce portrait.

Ce marbre, déterré à Rome sur le mont Célius, a été restauré et placé dans le muséum du Vatican. La tête d'Homere avoit plus souffert que l'autre; cependant on peut y reconnoître assez clairement la physionomie de ce poëte, telle que nous l'avons donnée aux n.os 1 et 2 de la planche Ire. La tête d'Archiloque est mieux conservée; mais l'extrémité du nez est moderne. Cette physionomie n'est pas celle d'un homme ordinaire: son profil paroît annoncer de la hardiesse, peut-être de l'impudemce (2). Dans la face n.° 6 on peut observer un certain relâchement des parties qui avoisinent les

---

(1) Antipater de Thessalonique, dans une épigramme de l'Anthologie (XLV dans les *Analecta*), nous a conservé la notice de cet usage, déjà relevé par l'illustre Barthélemy (*Anacharsis*, ch. 76); mais nous ignorons quel étoit le jour consacré par la Grèce à la mémoire de ces deux grands génies. V. aussi Lucien, *Demost. Encom.*

(2) Adamantius, dans son *Traité de la Physionomie*, l. II, c. 35, compte parmi les caractères de l'impudence les yeux levés qui vous regardent en face, *ἄντιον ὁρῶν*: c'est l'idée que donne le profil n.° 5.

yeux, caractère que les anciens physionomistes ont donné au médisant (1).

Quant à l'existence du portrait d'Archiloque chez les anciens, plus de quatre siècles après sa mort, elle est bien constatée par une épigramme de Théocrite (2), composée exprès pour être inscrite au-dessous d'une image du poëte Parien. Puisque ce portrait étoit connu sous les successeurs d'Alexandre, il a pu très-aisément passer chez les Romains, dès que ces conquérants du monde eurent pris du goût pour les arts et pour la littérature de la Grèce.

PLANCHE III.

§ 3. Tyrtée.

Postérieur à Archiloque d'une génération, Tyrtée fut contemporain de Numa; il florissoit envi-

---

(1) Le même sophiste (liv. 2, ch. 42): Ὁ δὲ εἴρων καὶ παλίμβουλος τὰ ἀμφὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς λαγαρὰ ἐχέτω: « Le moqueur et le contrariant doivent avoir les « parties qui approchent les yeux, relâchées. » C'est ce qu'on peut vérifier sur le n.° 6. On ne doit pas être étonné si l'on ne trouve pas les mêmes expressions dans la traduction française d'Adamantius, imprimée dernièrement à Paris. Le traducteur s'est très-peu attaché à rendre les mots de son original. D'ailleurs je n'insisterai sur ces rapprochements physiognomoniques, tirés de l'antiquité, qu'autant qu'il est nécessaire pour faire voir jusqu'à quel point ces observations pourroient être appuyées sur des faits.

(2) C'est la XVIII[e] dans les *Analecta*.

ron sept cents ans avant l'ére chrétienne (1). Cependant son origine n'est pas aussi certaine que celle d'Archiloque; et le récit de ses aventures est obscurci par des fables (2). L'opinion commune le fait naître dans l'Attique; mais, suivant l'observation de Strabon, le témoignage de Tyrtée lui-même paroissoit s'opposer à cette tradition (3). Je pense qu'on peut concilier ces deux opinions, en supposant que le poëte, établi à Athènes, appartenoit par son origine à une famille dorienne. La seconde guerre de Messene fut l'occasion qui rappela Tyrtée vers les Lacédémoniens, descendants comme lui des Doriens; et ils en tirèrent un grand avantage. Si son corps étoit défectueux, son ame brûlante exhaloit dans ses poësies un enthousiasme

---

(1) L'époque de Tyrtée est assurée par celle de la seconde guerre de Messénie, qui eut lieu 680 ans environ avant J.-C. Voyez Corsini, *Fasti Attici*, III, p. 32; et la *Table chronologique* de M. Larcher.

(2) Telles paroissent être toutes ces traditions vulgaires que Pausanias a rapportées dans ses *Messéniques*, IV, c. 16: car il n'y a aucune vraisemblance que les Lacédémoniens, ayant leur roi, fussent allés chercher à Athènes, sur la foi d'un oracle, un chef pour leurs armées; que les Athéniens leur eussent envoyé un homme aliéné et boiteux, et que ceux-ci n'eussent eu aucune répugnance à le suivre.

(3) Livre VIII, p. 362. La correction proposée par Sévin, tom. VIII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 71, pour diminuer la force de ce témoignage allégué par Strabon, peche non-seulement contre les règles de la bonne critique, mais aussi contre celles de la prosodie, comme l'a justement observé M. Siebenkees.

guerrier qui rallumoit le courage dans tous les cœurs (1). Il commanda des corps particuliers de l'armée lacédémonienne, qu'il excitoit au combat par ses chants : Ira fut prise, et la Messénie subjuguée pour la seconde fois.

Les poësies de Tyrtée devinrent dans les siècles suivants les principaux chants guerriers des Spartiates. De longs fragments de ses élégies, conservés jusqu'à nos jours, respirent l'héroïsme militaire assaisonné d'une mâle harmonie et d'une antique simplicité (2).

Cette pierre gravée (pl. III, n. 1), de la collection de M. Vanhorn, étoit encore inédite : le sujet qui y est représenté rend ce merceau absolument unique.

On y voit un héros sans barbe, suivant le costume des Spartiates avant Lycurgue, attesté par les monuments de leurs colonies italiques : il tient sa pique de la main droite, le bras gauche est couvert d'un grand bouclier : il est debout, et sans

---

(1) Les autorités qui prouvent tout ce que j'avance sur la vie de Tyrtée se trouvent en abondance dans le mémoire de l'abbé Sevin, cité ci-dessus, et dans les deux dissertations de Klotz, qui accompagnent l'édition des fragments de Tyrtée, soignée par ce critique à Altenbourg, 1767.

(2) Je ne sais si aucune traduction poétique de ces élégies peut être comparée à la version italienne qui a été publiée à Paris, chez Treuttel et Würtz, 1801, in-8.°, par M. Louis Lamberti, bibliothécaire de l'université de Brera, à Milan, docte littérateur auquel les deux langues sont également familières.

autre vêtement qu'un petit manteau qui enveloppe une partie de ses bras. On peut attribuer aux arts d'un siècle très-reculé les proportions lourdes de cette figure. Peut-être a-t-on voulu faire allusion à la conformation imparfaite du poëte guerrier ; peut-être la tradition qui lui attribue ce défaut n'avoit-elle d'autre fondement que des images de Tyrtée très-anciennes, comme celle-ci, et tracées par les arts du dessin encore dans l'enfance.

L'épigraphe qu'on lit dans le champ de la cornaline est en deux lignes, et va de droite à gauche, à la manière orientale ; elle présente le nom de Tyrtée écrit ainsi :

TΔV1	TЯVT
ƎA	ƎA

Turtaë est l'ortographe usitée dans cette ancienne langue des Grecs italiotes, pour exprimer le nom de *Tyrtaeus*, Τυρτᾶιος (1), Τυρτάος; comme *Parthanapaë* exprime, sur une pierre du même style le nom du héros *Parthenopæus* (2).

Les pierres gravées, ouvrages des arts primitifs, avec des épigraphes du même genre de la

---

(1) Grégoire de Corinthe, *de Dialectis*, § 19 de la dialecte éolienne, donne pour exemple de ce changement Αλκάος, *Alcaüs*; pour Αλκαῖος, *Alcæus*.

(2) On peut voir ce que M. Lanzi a remarqué sur cette antique, passée du cabinet de Stosch dans celui de Berlin, pages 242 et 244, tome I, et 146, tome II de son ouvrage intitulé *Saggio di lingua Etrusca*, où il cite tous les antiquaires qui ont écrit avant lui sur cette pierre.

nôtre, se trouvent le plus souvent dans la Calabre et aux environs de Tarente (1). Les habitants de cette ville, colonie de Sparte, ont dû conserver et chérir la mémoire de Tyrtée, d'un poëte qui avoit tant contribué à la gloire de leur mère patrie dans la guerre, à son bonheur dans la paix, et dont les productions poétiques étoient regardées comme des sources intarissables où la jeunesse guerriere alloit puiser l'instruction et le courage.

§ 4. Alcée.

Né à Mytilene, dans l'île de Lesbos, six siècles avant l'ére chrétienne (2), Alcée égala presque la réputation d'Archiloque, avec lequel il a ce trait de ressemblance, d'avoir perdu son bouclier dans un combat, et d'en faire l'aveu dans ses vers : il mena aussi comme lui une vie agitée, fruit de son caractère ambitieux et turbulent. Tantôt l'ami, tantôt l'ennemi de Pittacus, qui cher-

---

(1) Ce fait, que M. Lanzi paroît avoir ignoré, n'est pas moins avéré pour cela : M. Carelli, à Naples, possesseur d'une collection précieuse de scarabées du même genre, me l'a confirmé il n'y a pas long-temps par son témoignage, et par celui de M. Capece-Latro, archevêque de Tarente.

(2) Tout ce que nous avançons sur l'époque et les aventures d'Alcée est discuté avec goût dans le dictionnaire de Bayle, article *Alcée*, et éclairci avec une érudition immense, dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque grecque* de J. A. Fabricius, t. II, p. 84.

choit ainsi que lui, mais avec plus de sagesse, ou du moins avec plus de bonheur, à établir la tranquillité dans Mytilene, il fut chassé de Lesbos. Ayant tenté d'y rentrer, il fut pris, et remis au pouvoir de son rival, qui lui fit grâce, et ne voulut voir dans le citoyen séditieux que le favori des Muses. Les poësies d'Alcée contractèrent, des vicissitudes de sa vie, cette teinte grave et politique qui faisoit un de leurs principaux charmes aux yeux des anciens, et particulièrement à ceux des Romains, par les applications qu'ils en pouvoient faire aux troubles de leur république (1). Alcée enrichit la poësie grecque d'un nouveau mètre; et c'est à lui que Rome a dû le lyrique de Venose. L'amour et le vin excitèrent aussi sa verve, et il chanta les plaisirs avec le même talent que les discordes civiles, sa fuite et ses malheurs.

Planche III, n. 2. ΑΛΚΑΙΟC ΜΥΤ. *Alcée:* (monnoie) *des Mytiléniens.* Tête de ce poëte vue en profil. Au revers, ΦΙΤΤΑΚΟC, *Pittacus:* tête en profil de ce sage.

Les Mytiléniens furent parmi les peuples de la Grèce ceux qui se montrèrent les plus jaloux de retracer sur leurs monnoies les portraits des personnages célèbres qui avoient illustré leur île, et de conserver ainsi leur mémoire. Nous aurons oc-

---

(1) *Horat. Carm., od.* XIII, lib. II, v. 26 et suiv. Le style de ce lyrique est comparé à un poignard dans une épigramme grecque anonyme. (*Analecta Adesp.*, DXIX).

casion de nous convaincre de ce fait dans le cours de cet ouvrage.

Cette médaille en bronze, du cabinet impérial, est unique. Fulvius Ursinus la possédoit dans le XVe siècle; et il en avoit, ainsi que nous, tiré le portrait d'Alcée (1). De son cabinet elle passa dans la collection de Gotofredi, à Rome; et de là dans le cabinet de la reine Christine de Suede, qui devint celui des princes Odescalchi. Pie VI l'avoit acquise pour en enrichir la collection du Vatican, d'où cette médaille a passé dans le cabinet impérial. C'est à tort que le savant Eckhel, n'ayant jamais vu aucune médaille pareille à celle-ci, en parle presque comme si elle étoit douteuse, lorsqu'il observe que l'authenticité de cette pièce unique ne repose que sur le témoignage d'un seul antiquaire (2). A présent tous les connoisseurs peuvent s'en convaincre: nous y reviendrons à l'occasion du portrait de Pittacus.

J'ai fait dessiner sous le n.° 3, même planche, la tête d'Alcée un peu plus grande que dans la médaille originale, telle précisément qu'on la voit en la regardant avec une loupe.

---

(1) J. Faber, *Imag. illustrium ex Bibliot. Fulvii Ursini*, n.° 3. On a répété le portrait d'Alcée d'après cette gravure de Galle, dans les collections iconographiques de Bellori, de Canini et de Gronovius.

(2) Eckhel, D. N., tom. II, p. 504. Je trouve dans la nouvelle édition de Fabricius, *loco citato (ff)*, qu'une médaille pareille à celle-ci a été le sujet d'une dissertation de l'antiquaire Bellotti; mais il ne m'a pas été possible de me procurer les *Atti eruditi della società Abrizziana*, où cette dissertation a été insérée.

Le mouvement de la tête en arrière donne à ce portrait un certain air d'inspiration; et quoiqu'il ne soit pas l'ouvrage d'un artiste habile, on voit par la belle disposition des masses des cheveux et de la barbe que l'original en sculpture datoit du plus beau temps des arts de la Grèce.

§ 5. Sapho.

Née dans le même pays qu'Alcée, son émule en talents, Sapho le surpassa peut-être en célébrité. Aucune femme, suivant le témoignage de Strabon, n'avoit égalé, dans le cours de six siècles, la gloire poétique de Sapho (1); et dix-huit autres se sont écoulés sans lui donner de rivales. Elle ressemble encore au lyrique son compatriote par ses aventures: il paroît même qu'elle avoit pris part comme lui aux troubles civils de Mytilene sa patrie, puisqu'elle fut forcée de l'abandonner (2). L'histoire de sa vie est pleine d'incertitudes qui se sont multipliées plus qu'on ne peut l'imaginer par l'existence, je dirai même par la célébrité d'une courtisane du même nom, lesbienne

---

(1) Liv. XIII, p. 617.

(2) *Marm. Oxon.*, XXIII, 51.
L'expression φυγοῦσα, *fugitive* ou *exilée*, prouve incontestablement que Sapho ne quitta pas sa patrie pour suivre Phaon en Sicile, comme l'a très-bien observé Barthélemy dans sa note au chapitre 3 de son *Voyage d'Anacharsis*. Il la croit enveloppée dans les intrigues séditieuses d'Alcée.

comme Sapho, et peut-être poëte, mais d'une époque moins ancienne, et née dans une autre ville (1). Les poëtes, qui ont vu dans ce qu'on raconte de cette femme trop fameuse un sujet propre à exercer leurs talents, ont ajouté à cette confusion. L'amour malheureux de Sapho pour Phaon, et le saut de Leucade, par lequel elle voulut s'en délivrer, sont des circonstances qui appartiennent sans doute à la moins ancienne; et je suis bien étonné que plusieurs illustres critiques se soient laissés entraîner par le témoignage d'Ovide, qui paroît ne connoître qu'une seule Sapho. D'autres écrivains contredisent cette supposition; et ceux qui ont écrit à une époque plus rapprochée de celle où vivoit la première Sapho, et qui ont parlé de ses amours et de ses égarements, par cela même qu'ils ne disent rien de sa fin tragique, me paroissent favoriser l'opinion que je présente, au point de la convertir en certitude (2). On a repoussé avec

---

(1) A Erese; Athénée, XIII, p. 596; Elien, XII, 19. Suidas, V. Σαπφὼ, a pris le change sur le nom de la patrie des deux Sapho.

(2) Je ne sais pas comment l'opinion contraire a pu devenir générale: elle est cependant celle de Fabricius (l. II *Bibl. gr.*, c. 15, § 54); de Hardion, dans sa dissertation sur le saut de Leucade, tom. VII des *Mém. de l'Acad. des belles-lettres*; de Bayle, de Bartélemy, etc. L'autorité de Ménandre et celle de Strabon seroient à la vérité d'un grand poids, si ces deux écrivains donnoient à entendre qu'en nommant Sapho ils ont voulu parler de la célèbre poëtesse de Mytilene: mais, ces auteurs ne la désignant point, il ne reste, comme je l'ai dit, que l'au-

moins de succès l'imputation de ce déréglement de mœurs qui paroît avoir été assez général parmi

---

torité d'Ovide (*Héroïde V*), suivie par quelques écrivains postérieurs; or peut-on la mettre en comparaison avec l'opinion contraire, qui non-seulement est fondée sur le silence des auteurs plus anciens, mais encore qui est appuyée sur le témoignage positif de plusieurs écrivains grecs, tels que Nymphis, Athénée, Elien, Suidas, Apostolius, parmi lesquels les deux premiers sont distingués par leur érudition, et paroissent avoir recueilli l'opinion généralement adoptée par les gens instruits? Ovide au contraire a pu faire usage, pour embellir son élégie, d'une opinion à laquelle lui-même n'ajoutoit peut-être pas foi, à l'exemple de quelques poëtes comiques qui avoient déjà altéré les aventures de cette femme extraordinaire, pour donner plus d'intérêt à leurs pièces: Athénée a fait cette remarque à propos de Diphilus (l. XIII, p. 599, D.).

Je crois devoir appuyer encore mon opinion de quelques preuves négatives que je ne pense pas avoir jamais été produites, et qui me paroissent propres à éclaircir ce point de l'ancienne biographie poétique.

1.° Hérodote, qui parle de Sapho (l. II, c. 135), en relevant quelques circonstances de sa vie, de sa famille et de ses poësies, se taît sur l'amour de la poëtesse pour Phaon, et sur le saut malheureux qui termina sa carrière. Cependant le saut de Leucade, usage religieux tout-à-fait bizarre, étoit bien dans le genre de ces faits qu'Hérodote se plaît à relever et dont il aime à rechercher l'origine. Il paroît probable que cet usage singulier n'étoit pas encore introduit, ou, si l'on veut, n'avoit pas encore été renouvelé du temps d'Hérodote, d'autant plus que Strabon lui-même n'en a pas trouvé un témoignage plus ancien que celui du poëte Ménandre, qui a vécu après Alexandre, et à la distance de plus de trois siècles de Sapho et d'Hérodote.

les femmes lesbiennes, et que les anciens ont reproché à Sapho. Quant à l'époque où elle a fleuri,

---

2.° Le récit même d'Hérodote rend la prétendue catastrophe de Sapho tout-à-fait invraisemblable : cet historien avoit lu des vers que cette poëtesse avoit écrits contre Charaxus, son frère, à l'occasion du rachat qu'il avoit fait de la courtisanne Rhodopé, esclave en Égypte pendant le règne d'Amasis : or ce roi ne commença à gouverner qu'en l'année 570 avant l'ére chrétienne ; et par conséquent Sapho, née au plus tard, suivant Suidas, la première année de la 42e olympiade, c'est-à-dire en 612, devoit être âgée d'environ 50 ans lorsqu'elle attaqua dans ses vers Charaxus. J'ai dit que Sapho étoit née au plus tard en 612 : les marbres d'Oxford, qui placent son exil de Mytilene en 596, seize ans seulement après cette date, confirment mon assertion ; car on ne peut pas supposer qu'une femme moins âgée et encore dans l'enfance, ait pris part aux troubles de sa patrie.

3.° Hermésianax, poëte plus ancien que Ménandre, a écrit une élégie sur les foiblesses des poëtes célèbres : il y allegue l'exemple et les égarements de Sapho, à laquelle il donne aussi du penchant pour Anacréon ; mais il se tait absolument sur Phaon, qu'il auroit dû nommer le premier, cette passion fatale convenant beaucoup mieux au plan et au but de son élégie que toute autre aventure de la poëtesse.

4.° Antipater de Sidon, qui a composé une épigramme relative au tombeau de Sapho, non-seulement ne parle pas de sa fin tragique, mais il suppose qu'elle a été ensevelie dans sa terre natale, où on lui a érigé un monument, et que sa mort a été naturelle. (Ep. LXX dans les *Analecta*).

5.° Pinytus, ancien poëte, dont la seule épigramme qui existe est une épitaphe pour Sapho, ne fait non plus aucune mention de cette mort causée par désespoir, à

on peut dire qu'elle a été contemporaine d'Alcée et d'Anacréon, mais qu'elle a vécu un peu plus tard que le premier, et un peu plus tôt que le second (1).

Num. 4 et 5. Médaille de bronze représentant d'un côté la tête d'une femme coiffée d'une étoffe unie que les anciens ont appelée *mitra*, et qu'ils ont donnée fort souvent aux têtes des muses et des déesses: la figure a plus d'embonpoint et des traits plus marqués qu'il ne conviendroit à une tête idéale.

Le revers porte les lettres MYTIΛ., initiales du mot Μυτιληναίων: (monnoie) *des Mytiléniens*. Le type est une lyre.

Quoique la tête gravée sur cette médaille ne soit

---

laquelle on ne trouve pas la moindre allusion dans un grand nombre d'épigrammes de l'Anthologie, qui ont pour sujet la poëtesse mytilénienne.

6.° Ptolémée Ephestion, dans un livre où il a fait l'histoire du saut de Leucade, et dont Photius nous a conservé un extrait, ne parle point de notre poëtesse. Il est vrai qu'il ne parle pas non plus de la mort de Sapho d'Erese: mais cette courtisane, n'avant jamais atteint à la célébrité de la poëtesse du même nom, a pu être omise plus vraisemblablement ou dans l'ouvrage, ou dans l'extrait. A la vérité Servius parle d'une femme qui fit le saut de Leucade pour l'amour de Phaon; mais il la traite comme une femme obscure, et ne la nomme pas (*ad Aen.* III, v. 374).

(1) Ce synchronisme a été l'objet d'une dissertation de J. C. Cramer, sur laquelle on peut voir la savante note de M. Harless, *Bibl. gr.* de Fabricius, t. II, p. 139 de la dernière édition.

pas accompagnée d'une inscription, il n'y a presque pas de doute qu'elle ne soit le portrait de Sapho. Pollux nous atteste que les Mytiléniens avoient fait graver sur leur monnoie l'image de cette femme célèbre (1).

Le caractère de la tête annonce un portrait; la coiffure et la lyre du revers conviennent parfaitement à celle qui fut appelée la dixième muse (2). J'observe aussi que les poëtes ont fait quelque mention de cet embonpoint qu'on remarque dans la figure que nous examinons (3); et il est vraisemblable que le nom de Sapho n'a été omis sur la médaille que comme inutile pour faire reconnoître un sujet dont les images devoient être assez communes à Lesbos, et très-familières aux Mytiléniens (4). Une statue de Sapho, exécutée

---

(1) Liv. IX, § 84.

(2) Platon l'épigrammatiste, épig. XII; Antipater de Sidon, épig. XLVI, dans les *Analecta*.

(3) Sapho est décrite par Damocharis (épig. IV, t. II, p. 70 des *Analecta*),

Αὐτομάτως ὁμαλή τε καὶ ὀυ περίεργα λιπῶσα·

« D'une peau très-unie sans le secours de l'art, et d'un « embonpoint qui n'est pas excessif. » Elle avoit donc de l'embonpoint: c'est ce que nous reconnoissons dans le portrait gravé sur cette médaille. Damocharis, poëte qui a vécu à Constantinople, avoit probablement en vue une ancienne statue de Sapho, placée dans les thermes de Zeuxippe, et décrite par Christodore.

(4) Eckhel a observé à cette occasion que les médailles de Smyrne, portant l'image d'Homere, et appelées par Strabon *monnoie homérienne* (liv. VIV), sont celles

en bronze par Silanion, et son portrait peint par Léon, sont connus dans l'histoire des arts (1). Je donne au n.° 5 cette tête un peu plus grande qu'elle n'est sur la médaille, et telle qu'on la voit en la regardant avec la loupe.

Cette médaille existe à Vienne, dans le cabinet de l'empereur d'Autriche (2). Un buste, dit de Sapho, parmi ceux du Capitole, n'appartient point à cette célèbre Mytilenienne (3) : l'inscription qui le lui attribue n'est pas antique ; d'ailleurs, puisque la ville d'Erese y est indiquée comme la patrie de Sapho, il n'auroit pu appartenir qu'à la courtisane de ce nom.

§ 6. ANACRÉON.

Voluptueux comme Sapho, Anacreon chanta avec tant de naïveté et de grâce l'amour et le vin, qu'un ancien écrivain a pu dire avec raison que les Muses même l'avoient formé pour la mollessse

---

où le nom de ce poëte ne se trouve pas inscrit, les autres qui en présentent la figure et le nom étant incontestablement postérieures à l'époque du géographe (D. NN., tom. II, p. 541, *b*).

(1) La statue avoit été enlevée du prytanée de Syracuse par Verrès (*Cic. Verr.* IV, 57). Pline fait mention du tableau (XXXV, § 39, 35).

(2) On l'a gravée dans le catalogue du musée de Vienne, pl. 3, n.° 13; mais avec peu de fidélité pour les traits de la figure. Eckhel en parle, D. N., tom. II, p. 503.

(3) Bellori, *Vet. illustr. imag.*, n.° 63.

et les plaisirs (1). Il naquit à Téos, sous le beau ciel de l'Ionie ; et ses mœurs faciles et aimables lui acquirent les bonnes grâces des hommes puissants. Polycrate, tyran de Samos, le traitoit en ami : Hipparque, qui gouvernoit Athènes après la mort de Pisistrate son père, l'invita à se rendre auprès de lui, et expédia une galere de cinquante rameurs pour le conduire aux bords de l'Attique. Quoique les amours d'Anacréon et de Sapho passent pour une fable, le poëte de Téos a bien pu connoître la muse de Mytilene (2): il florissoit dans le courant du VIe siècle avant J.-C. ; et malgré ses débauches, il ne mourut qu'au commencement du Ve

Planche III, n.° 6. Médaille de bronze du cabinet impérial: tête de Neptune en profil. Le dauphin et le trident qui sont dans le champ de la médaille caractérisent ce dieu. Téos étoit une ville maritime. La légende du revers porte CTρατηγου

---

(1) Julien, *Misopogon. exord.*, Tρυφᾶν γὰρ ἔλαχεν ἐκ Μουσῶν.

Un fragment d'hermès sans tête, trouvé à Tivoli, dans la campagne de Cassius, présentoit l'inscription suivante :

ANAK . . . *Anacréon*
ΣKΥ . . . . *Scythini*
THI . . . . *Teius.*

Le nom de Scythinus, donné par Suidas au père d'Anacréon, est confirmé par ce marbre; d'autres auteurs le nomment différemment. Voyez, sur Anacréon, la *Bibl. grecque* de Fabricius, t. II, p. 91.

(2) Voyez ci-dessus la remarque (1), p. 94.

ΤΙβεριου ΠΕΠΩΝΕως ΤΗΙΩΝ, *sous le préteur Tiberius Pepon*: (monnoie) *des Teïens*. On y voit un poëte ayant une longue barbe et jouant de la lyre (1). Cette image, quoique sans inscription, est certainement celle du poëte de Téos.

Sur une autre médaille de cette même ville on a gravé le nom d'Anacréon à côté d'une figure debout tenant la lyre (2): cet accessoire ne permet pas de méconnoître le poëte. Les médailles qu'on a publiées dans les collections de Fulvius Ursinus et de Gronovius, dans l'Iconographie de Canini, et ailleurs, n'ont aucune apparence d'authenticité. Le portrait et le nom de Bathylle, l'un des favoris d'Anacréon, se voient sur le revers. Les villes grecques faisoient graver sur leurs monnoies les portraits des hommes célèbres qui avoient illustré leur pays; c'étoit une espèce d'apothéose: mais celle de Bathylle n'auroit point d'exemple. Si cependant cette médaille existoit dans quelque cabinet, si elle présentoit des caractères non équivoques d'antiquité, on ne devroit pas la rejeter, seulement parcequ'elle seroit singulière; mais elle n'a été vue que par des antiquaires qui ont vécu à des époques où la critique de la science numismatique étoit encore dans l'enfance; des yeux plus clair-voyants n'ont jusqu'ici rencontré rien de semblable. Il est naturel de croire que, dans un

---

(1) Pellerin, *Supplém.*, III, page 104; Eckhel, D. N., II, p. 563, 6).

(2) *Numism. ex Museo Com. Pembrokiæ*, part. II, n.° 80.

siècle comme le XVI[e], où l'enthousiasme pour la numismatique et le talent des artistes avides ont produit tant de médailles fausses, on aura voulu procurer aux recherches des amateurs la médaille d'Anacréon et de Bathylle, de même qu'on l'a fait pour quelques héros et autres hommes célèbres de l'antiquité (1).

§ 7. Stésichore.

Ce siècle étoit pour la Grèce le siècle des poëtes lyriques : la poësie dramatique n'étant pas encore inventée, la pompe de la religion, l'amour des arts et des spectacles ne connoissoient rien de plus attrayant que les cœurs, qui faisoient le charme principal des fêtes de toute espèce. Une nation nombreuse ne manque jamais des talents qu'elle honore, et qu'elle recherche avec ardeur : aussi aucun âge n'a pu se vanter d'avoir eu tant d'écrivains du premier ordre dans un genre si difficile. Ces anciens poëtes ne s'occupoient pas seulement de la poësie ; ils composoient aussi la musique et même la danse qui accompagnoient leurs cantiques ; et le nom de Stésichore, qui signifie *instituteur des chœurs*, fut un titre d'honneur donné à ceux qui avoient introduit dans les chants

---

(1) Schott, dans sa nouvelle explication de l'apothéose d'Homere (*Suppl.* de Poleni, t. II, c. 3, § 5), apporte un autre exemple de ce genre de médailles : il en avoit, à ce qu'il dit, réuni près de quatre cents.

sacrés quelque invention nouvelle propre à augmenter le plaisir des yeux, des oreilles, ou de l'imagination. C'est ainsi qu'il y a eu différents *Stésichores*: il paroît que la seule ville d'Himéra en Sicile en avoit produit deux (1). Le premier étoit le contemporain de Sapho, et de ces grands lyriques dont nous avons rappelé l'histoire dans les articles précédents. Son véritable nom étoit Tisias, et on ne lui donna celui de *Stésichore* qu'après qu'il eut introduit les doux sons de la lyre dans les accompagnements de la musique des chœurs (2). Les aventures de ce poëte sont restées dans l'obscurité; et nous ne savons rien de certain sur sa vie, sinon qu'elle fut de longue durée.

Pl. III, num. 7. Cette médaille en bronze existoit dans le cabinet du feu prince de Torremuzza, en Sicile (3): le côté de la tête représente la ville d'Himéra personnifiée, ou plutôt celle de *Thermes*, où, après la destruction de l'ancienne Himéra, les habitants de cette ville s'étoient transportés.

---

(1) *Marm. Oxon.* XXIII, 65 et 85, où l'on peut voir les commentateurs.

(2) Suidas, art. Στησίχορος; Fabricius, *Bibl. grecque*, II, c. 15, § 52, avec les additions de M. Harless.

(3) Le prince de Torremuzza a publié le premier cette médaille singulière: je ne sais pas s'il en existe de semblables; et je n'ai pu que faire copier fidelement le dessin gravé dans l'ouvrage de cet illustre antiquaire (*Siciliæ Pop. et Urb. numi, Saracenorum epocham antecedentes*, Panormi, 1781, pl. 90, 13).

La légende du revers, ΘΕΡΜΙΤΩΝ ΙΜΕΡΑΙΩΝ, *des Thermites Himéréens*, prouve que la médaille a été frappée après le changement d'habitation que nous venons d'indiquer, et qui arriva environ 376 ans avant l'ére chrétienne (1). Le type représente un vieillard courbé et appuyé sur son bâton; il paroît lire sur un rouleau déployé qu'il tient à la main.

La conjecture heureuse du prince de Torremuzza est devenue l'opinion générale des numismatistes. Le vieillard est Stésichore lui-même; et le type offre la copie de cette belle statue que les habitants d'Himéra avoient élevée au poëte leur concitoyen, que les Carthaginois avoient enlevée, que Scipion Emilien leur avoit rendue, et que Verrès tenta de leur ravir une seconde fois. Cicéron la décrit telle que nous la voyons sur la médaille: « C'est, dit-il, la statue d'un vieillard « courbé, un rouleau à la main: on dit que c'est « un chef-d'œuvre: elle représente le poëte Sté- « sichore, dont la réputation et le nom ont été « et sont encore très-grands par toute la Grèce (2). »

§ 8. Eschyle.

Thespis et Susarion avoient jeté dans leurs chœurs

(1) Diodore de Sicile, XI, § 49.

(2) *In Verrem.*, l. II, § 35. On pourroit croire que la statue en bronze dont parle Christodore, et qu'on voyoit de son temps à Constantinople, n'étoit pas différente de celle dont Cicéron a parlé: *Analecta*, II, p. 461.

les premiers germes de la poësie dramatique; mais le théâtre, la scéne, la tragédie proprement dite, sont dus à Eschyle. Cet homme, né dans l'Attique vers la fin du VIe siècle avant l'ére chrétienne, avec une imagination brillante et vive, réchauffée souvent encore par les vapeurs du vin, étala le premier aux yeux étonnés des Athéniens la pompe d'un spectacle qui n'a cessé de faire depuis vingt-quatre siècles l'amusement le plus noble et le plus attachant des peuples civilisés. Les soins d'Eschyle descendirent jusqu'aux moindres détails de cet art qu'il avoit créé, l'habit et les masques des acteurs, leur debit (car il jouoit ses pièces lui-même); l'appareil, la composition et les figures des ballets; les mouvements des chœurs; les décorations de la scéne; tout fut imaginé par lui, et porté assez près de la perfection (1). On auroit pu croire que le génie de cet homme appartenoit tout entier aux Muses et aux arts: on se seroit trompé; il cultiva la philosophie (2); il fut soldat, il combattit, il reçut d'honorables blessures dans les trois fameuses journées de Marathon, de Salamine et de Platée (3). Eschyle cependant

(1) Horace, *de arte poetica*, v. 259; Dioscoride, ép. XVII, dans les *Analecta*; Athénée, liv. I, p. 21.

(2) Il étoit pythagoricien (Cicéron, *Tusc. Quæst.* II, 10: *Æschylus non poeta solum sed etiam pythagoreus*). Ceux qui ont voulu rapporter ce passage à un autre Eschyle sont contredits par Elien, qui fait aussi mention des études philosophiques de notre poëte (*de* N. A., VII, 16).

(3) Il se distingua particulièrement dans celle de Ma-

fut forcé de quitter sa patrie, non par les calomnies que l'humeur inquiete et envieuse de ses concitoyens avoient suscitées contre lui, mais par le dépit de se voir vaincu par le jeune Sophocle dans la noble carrière qu'il venoit d'ouvrir avec tant de gloire (1). Il se retira en Sicile, où il ne vécut pas long-temps, y ayant péri à 69 ans, par un accident des plus étranges. Un aigle, qui avoit enlevé une tortue, choisit la tête chauve du poëte pour y briser l'écaille de sa proie en la laissant tomber (2). Le coup fut mortel; et les citoyens de Géla, où cet illustre étranger avoit fixé sa de-

---

rathon, avec Aminias et Cynegirus ses frères: l'un d'eux y périt; l'autre y perdit la main. Voyez l'ancienne vie d'Eschyle et Elien, V. H., liv. V, c. 19. A propos de Cynegirus, il en existe une médaille qui est de la même fabrique que celle d'Anacréon, indiquée ci-dessus au § 6. Voyez Faber, *Imagin.*, n.° 51.

(1) Plutarque, dans la vie de Cimon. Voyez à ce sujet la belle remarque de Bayle, art. *Eschyle* (G). M. de Rochefort, dans la vie de ce tragique, insérée dans la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, a tâché de démentir ce fait par de prétendus anachronismes; mais ses calculs sont appuyés en partie sur une date erronée qu'on trouve dans la vie anonyme de Sophocle, et qui n'étoit pas échappée à la critique de Fabricius; en partie sur une faute chronologique de Meursius, que le P. Corsini avoit aussi redressée (F. A., t. II, p. 48, 49). L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* a eu donc raison de suivre le récit de Plutarque.

(2) Elien, H. A., l. VII, c. 16; Pline, l. X, c. 3. La durée de la vie d'Eschyle est un point de controverse; j'ai suivi l'autorité de la *Chronique de Paros*, XXIII, 74.

meure, satisfirent aux devoirs d'une généreuse hospitalité, en lui élevant un tombeau dont l'épitaphe en vers est parvenue jusqu'à nous (1).

La pâte antique du cabinet de Stosch (n.° 8), publiée par Winckelmann, représente la mort d'Eschyle (2). Nous ne pouvons pas nous former, d'après cette image, une idée bien claire de la physionomie du poëte: nous savions qu'il étoit chauve; nous le voyons ici avec une barbe pointue. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'artiste, en lui mettant une tasse à la main, ne s'est pas conformé à la tradition qui le peint dans cet instant appliqué à faire des vers, ou à philosopher: n'aura-t-il pas voulu nous faire sentir qu'Eschyle ne faisoit pas de vers à jeun, et que Bacchus étoit autant qu'Apollon le dieu qui inspiroit sa muse (3)?

---

(1) Pausanias (I, 14) et Athénée (XIV, 627) assurent que cette épitaphe avoit été composée par Eschyle lui-même quelque temps avant sa mort; et M. Harless paroît avoir rejeté trop légèrement cette opinion (*Biblioth. grecque* de Fabricius, t. II, p. 172, note *z* de la nouvelle édition).

(2) *Monum. inéd.*, n.° 167. L'artiste qui a gravé cette pierre a pu emprunter les traits d'Eschyle de la statue élevée en l'honneur de ce poëte dans le théâtre d'Athènes (Pausanias, I, 21). Il est bon d'avertir ici que le père de cet illustre Athénien s'appeloit Euphorion, et non Sophillus, comme le P. Corsini l'a nommé par méprise, le confondant avec le père de Sophocle (F. A., t. III, pag. 119).

(3) Voyez les auteurs cités par Bayle, *loc. cit.* (D).

PLANCHE IV.

§ 9. Sophocle.

Né à Colone, petit bourg près d'Athènes, qu'il rendit ensuite plus fameux par son OEdipe, issu d'une famille illustre (1), Sophocle commença sa carrière littéraire par le genre lyrique qui le conduisit à la principauté de la scéne grecque (2). Jeune rival du vieil Eschyle, nous avons vu comment il le vainquit dans le concours de la tragédie, et combien cet échec fut sensible à l'ancien poëte. Les succès du théâtre accompagnèrent Sophocle jusqu'au tombeau; ils furent même la cause de sa mort: il succomba, plus que nonagénaire, à l'excès de la joie que lui causa l'annonce de sa vingtième couronne (3). Sophocle ne

---

(1) Son père s'appeloit Sophilus, ou plutôt Sophillus, suivant l'ortographe des marbres d'Arundel, XXIII, 72; et suivant la prosodie de Simmias Thébain (*Analecta*, tom. II, p. 164). Cette prosodie prouve incontestablement que le nom de Théophile, substitué à celui de Sophilus dans le texte de Diodore, est une faute (XIII, § 103); et que les conjectures de ces érudits, qui ont cru voir le même nom sous ces deux formes différentes, sont tout-à-fait vaines.

(2) Statilius Flaccus, ep. IX, dans les *Analecta*; Pline, VII, 30. Au reste les faits que j'énonce au sujet de ce poëte sont appuyés sur le témoignage de l'auteur grec anonyme de la vie de Sophocle, et sur les anciens écrivains cités dans la *Bibl. gr.* de Fabricius.

(3) C'est le nombre fixé par l'auteur de la vie de Sophocle; d'autres écrivains lui en donnent encore davan-

se borna pas à la carrière des lettres ; il fut élevé aux honneurs de la république, et il commanda les armées. Son naturel doux et bienfaisant lui attira l'estime et l'amour de toute la Grèce; et ses compatriotes même, démentant à son égard la jalousie de leur caractère, n'osèrent le considérer que comme le bien-aimé des Dieux. L'antiquité l'a toujours regardé comme l'Homere de la tragédie (1), et le nom de Sirene attique lui fut donné par la divinité qui ordonna à Lysandre, lorsqu'il assiégeoit Athènes, de ne pas troubler la pompe funèbre, et de respecter le tombeau de ce favori de Bacchus et des Muses (2).

Num. 1 et 2. J'avois autrefois fait connoître au public ce petit buste de Sophocle, découvert à Rome en 1778, et conservé dans le musée du Vatican (3). Le dessin gravé sous ces numéro a été fait sur l'original avec plus de soin et d'exactitude. Le nom de Sophocle se lit clairement au bas, quoique la première syllabe soit mutilée. Le cordon dont est ceinte la tête du poëte est un symbole d'apothéose qui paroît le mettre au niveau d'Homere.

Num. 3. Pour qu'on ne puisse élever aucun doute sur l'authenticité du portrait précédent, j'en ajoute un autre du même poëte, tiré d'un dessin

---

tage. Au reste on a raconté sa mort de plusieurs manières différentes.

(1) Diog. Laërt., liv. IV, 20.

(2) Pausanias, liv. I, 21.

(3) *Museo Pio-Clementino*, t. VI, tav. 27.

fait d'après un petit médaillon en marbre, que j'ai vu autrefois parmi les antiquités farnésiennes, à Rome. Ce dessin très-fidele justifie la gravure qu'en avoit donnée J. Faber, et qui est un peu différente de celles qu'ont publiées Fulvius Ursinus, Bellori et Gronovius.

Ce médaillon, ou, comme l'appeloient les anciens, ce petit bouclier, ornoit près de Rome le tombeau d'un poëte (1).

Ce second portrait de Sophocle confirme le premier; d'ailleurs sa physionomie étoit bien connue de toute l'antiquité; sa statue se voyoit à Athènes du temps de Pausanias, accompagnée de celles d'Euripide, de Ménandre, et de plusieurs autres poëtes, dans les portiques de ce même théâtre qui avoit été celui de leur gloire (2).

---

(1) J. Faber, *Imag. illustr.*, n.° 136.

(2) Pausanias; *loco citato*. Philostrate le jeune (*Icones*, n.° XIII, édit. d'Oléarius, p. 884) fait la description d'un tableau qui représentoit Sophocle. Le poëte étoit accompagné de Melpomene et d'Esculape. Cette divinité lui avoit apparu en songe, et lui avoit demandé un hymne ou *pœan*. La muse et le dieu de la médecine regardoient Sophocle d'un air d'affection; et un essaim d'abeilles, emblême de la douceur de son style, voltigeoit autour de sa tête. Cette description prouve l'usage des compositions allégoriques pour les portraits des hommes illustres, compositions dont nous verrons un exemple au § suivant, pl. 5, n.° 4, dans un camée qui représente Euripide.

PLANCHE V.

§ 10. Euripide.

La tragédie grecque, entre les mains de Sophocle, avoit atteint la perfection: Euripide son contemporain, quoiqu'un peu plus jeune, parut ajouter aux agréments de l'art dramatique; mais il marqua en même temps le commencement de sa décadence (1). Sophocle s'étoit attaché à soutenir le caractère de ses héros et de ses héroïnes; Euripide, en affoiblissant celui des premiers, rendits ses pièces plus touchantes; et en donnant aux femmes la hardiesse des grands crimes, il parut augmenter l'intérêt de la tragédie. Cette dernière innovation, et quelques invectives contre les femmes, qu'il se permit dans ses ouvrages, le firent passer pour leur ennemi; mais une pareille opinion ne nuisit point à ses succès: le beau sexe à Athènes ne siégeoit pas au tribunal de la littérature. Disciple d'Anaxagore, ami de Socrate, Euripide transporta la philosophie sur la scéne; il chercha même à donner un but moral à quelques-unes

---

(1) C'est à-peu-près le jugement qu'ont porté sur ce tragique Aristote, *Poétique*, chap. 13; Denys, d'Halicarnasse, Αρχ. ἐξ., pag. 69 de l'édition de Sylburge, et Quintilien, J. O., liv. 5, ch. 1. Pour les faits que j'indique, on peut voir Suidas, Moschopulus, dans la vie d'Euripide; et parmi les modernes, Bayle, dans son dictionnaire, art. *Euripide*; Fabricius, *Biblioth. grec.*, liv. II, ch. 18; Jos. Barnes, dans la vie du même poëte, imprimée à la tête de la belle édition qu'il en a donnée.

de ses pièces. Ces ornements, dans les ouvrages d'Euripide, sont compensés par quelques imperfections. On n'admire pas dans ses tragédies, autant que dans celles de son rival, le naturel du dialogue, la convenance des caractères, la marche de l'action; la déclamation y prend même quelquefois la place du sentiment.

L'ennemi des femmes ne devoit pas s'attendre à être heureux dans son ménage: aussi ses chagrins domestiques l'engagèrent-ils à quitter Athènes, et à se rendre aux invitations d'Archélaüs, roi de Macédonie, qui attiroit à sa cour les plus beaux génies de la Grèce. Mais c'étoit là que sa mauvaise fortune lui préparoit une fin tragique semblable à celle d'Actéon (1). Le roi pleura son ami, et honora sa mémoire; et la nouvelle de sa mort causa une espèce de deuil public à Athènes. Euripide eut un tombeau magnifique en Macédoine, et un cénotaphe dans sa patrie.

On ne connoît aucun buste d'Euripide qu'on puisse comparer, soit pour la beauté du ciseau, soit pour la conservation, à celui qui est représenté ici sous deux vues (n.os 1 et 2), d'après le marbre original du musée Napoléon (2): le nez

---

(1) Sous l'archontat d'Antigene (ou l'an 407 avant J.-C.), suivant les marbres d'Oxford.; Corsini, F. A., t. III, p. 258.

(2) Il étoit auparavant dans le cabinet de l'Académie de Mantoue. Voyez la *Notice de la galerie des Antiques du musée Napoléon*, n.° 201, édition de l'an XII-1814.

est tout antique ; il ne manque à ce portrait que quelques mèches de cheveux dont celui du n.° 3 est mieux fourni.

La finesse et l'air pathétique de la physionomie paroissent annoncer la sensibilité de l'ame de ce poëte, et cet art d'attendrir et de faire couler les larmes que Racine a si bien connu.

L'hermès gravé suos le n.° 3 est précieux par le nom d'Euripide qu'il porte écrit sur la poitrine en caractères grecs. Sans cette inscription, nous n'aurions pu reconnoître ce poëte, sur plusieurs ouvrages de sculpture antique qui le représentent. Ce morceau est à Naples, dans le musée du roi (1).

Le camée gravé sous le numéro 4 est tiré de la superbe collection du cabinet impérial ; il est, à ce que je crois, inédit : il méritoit d'être connu par le sujet rare et intéressant qui y est représenté, autant que par le charme de sa composition. L'art admirable de l'ancien lithoglyphe y fait reconnoître Euripide, malgré la petitesse de la figure, et quelques dégradations causées par le temps. La femme qui paroît le serrer du bras droit, et qui a un rouleau dans la main gauche, est la Muse de la tragédie. En s'attachant à Euripide, la déesse

---

(1) Cet hermès a été publié dans persque tous les recueils d'Iconographie, d'après la gravure que Galle en avoit insérée dans l'ouvrage de J. Faber, n.° 60. On l'a fait dessiner de nouveau, d'après un bronze moulé sur le marbre original, pour s'assurer encore plus de ses véritables traits : le nez est restauré.

a l'air de solliciter le congé de son client auprès d'une autre femme, assise sur un rocher qui supporte un petit hermès. Cette femme est la palestre ou la gymnastique personnifiée, et assise, comme elle l'est dans un tableau décrit par Philostrate (1) : elle étoit fille de Mercure. Le petit hermès, image de ce dieu, ornement très-commun des gymnases, devint le symbole distinctif de ce personnage idéal (2). Pour saisir toute la finesse de ce tableau allégorique, il faut se rappeler que Mnésarque, père d'Euripide, vouloit faire de son fils un athlète ; et que ce ne fut qu'après quelques débuts équivoques que le jeune homme quitta la gymnastique pour la philosophie et la littérature (3). De

(1) Philostrate, *Imagines*, II, 32.

(2) Voyez *Museo Pio-Clem.*, tom. V, tav. XXVI et XXVII; et l'épigramme que je cite de Xénocrate.

(3) La persécution essuyée par Anaxagore détermina Euripide à s'abandonner entièrement à son penchant pour la poësie dramatique (Suidas et Moschopulus): il n'étoit donc pas, lorsqu'il quitta la palestre, aussi jeune que le suppose Aulugelle (XV, 20). Anaxagore ne fut accusé que durant la faveur populaire et la puissance de Périclès, son disciple: or, celui-ci ne put exciter la jalousie des Athéniens qu'après l'olympiade LXXXIe, c'est-à-dire lorsque Euripide, né dans la LXXIIe, ou tout au plus tard au commencement de la LXXVe, étoit au moins âgé de 28 ou 30 ans: il s'étoit même auparavant essayé à la peinture (Suid. et Moschop.). Les dix-huit ans que lui donne Aulugelle, en supposant l'intégrité du texte, ne sont probablement que le résultat de quelques erreurs chronologiques sur la naissance de notre poëte, erreurs dont on retrouve les traces dans l'auteur anonyme de la

là cette indifférence avec laquelle la Palestre a l'air de laisser enlever son élève par cette autre femme qui paroît le chérir davantage. L'auteur de cette élégante composition a imité l'Hercule de Prodicus, et il a préludé au songe de Lucien; car je ne puis me persuader qu'un ouvrage tel que celui-ci, exécuté avec autant de facilité que d'esprit, soit postérieur au satirique de Samosate. Les portraits d'Euripide étoient bien connus dans l'antiquité; on voyoit ses statues au théâtre d'Athènes; et dans le Ve siècle elles ornoient les portiques de Constantinople (1).

PLANCHE VI.

§ II. Ménandre.

La comédie, née dans les bourgs de l'Attique 580 ans avant l'ére chrétienne, n'avoit pas tardé à dégnénérer, et étoit devenue une satire des plus effrénées. Les lois d'Athènes la supprimè-

---

Vie de Sophocle. Voyez les *Tables d'Hérodote* par M. Larcher, aux années 485, 480 et 471 avant J.-C. L'artiste qui a gravé le camée que nous avons sous les yeux n'a donc pas eu tort de représenter Euripide avec la barbe; d'ailleurs, il n'auroit pu faire comprendre sans inscription le sujet de son ouvrage, à moins qu'il n'y eût retracé la physionomie d'Euripide telle qu'on la connoissoit sur d'autres portraits.

(1) Pausanias, liv. I, 21; Christodore, dans les *Analecta*, t. II, p. 457.

rent (1); mais ce moyen parut trop sévère, et la loi fut retirée. Bientôt après, les poëtes comiques ne se montrant pas plus discrets que leurs prédécesseurs, on imagina de retrancher les chœurs (2); et alors les auteurs, obligés de se renfermer dans leurs sujets, eurent moins d'occasions de se livrer à ces déclamations poétiques faites pour flatter la malignité naturelle de la multitude.

Cette réforme, qui ne parut qu'une simple mesure de police, devint, par l'effet qu'elle produisit, l'une des sources de la perfection à laquelle l'art dramatique a été porté par les modernes.

La nouvelle comédie (car ce fut la dénomination qu'on lui donna) surpassa bientôt, par le développement des caractères, par l'intérêt de la fable, par la conduite naturelle et ingénieuse de l'in-

(1) Voyez les autorités et les éclaircissements qu'a donnés à ce sujet M. Larcher dans l'avertissement au canon chronologique, tom. VII de son *Hérodote*, pag. 560 et suiv.

(2) Horace, A. P., v. 281.

Successit vetus his Comœdia, non sine multâ
Laude; sed in vitium libertas excidit et vim
Dignam lege regi: lex est accepta, chorusque
Turpiter obticuit, sublato jure nocendi.

On voit clairement par ce passage que les chœurs furent retranchés de la comédie, à cause de leur médisance. L'auteur du *Voyage d'Anacharsis* paroît avoir envisagé ce changement sous un autre point de vue; mais je m'en tiens à Horace, qui avoit sous les yeux tout le théâtre comique des Grecs, perdu presque entièrement, et qui étoit à portée de mieux connoître que nous l'histoire de la littérature d'Athènes.

trigue, non-seulement l'ancienne comédie, mais la tragédie elle-même, qui, asservie à la pompe des chœurs, partie la plus attrayante de ce spectacle aux yeux du vulgaire, ne put s'affranchir des entraves du drame lyrique (1). Ménandre a été le modele de la nouvelle comédie; il l'avoit portée à un si haut degré de perfection, qu'il parut avoir fait pour ce genre de poësie ce qu'Homere avoit fait pour le poëme épique (2). La perte de ses ouvrages est d'autant plus à regretter, qu'ils contenoient la peinture la plus vraie, la plus spirituelle, et la plus exacte des mœurs, des usages et des manières de son siècle (3), qui étoit celui des premiers successeurs d'Alexandre (4).

---

(1) La nouvelle comédie des Grecs, à la peinture des mœurs près, est la même que la bonne comédie moderne: elle ne diffère pas non plus, par rapport à son économie, de la tragédie moderne elle-même, qui, à son exemple, s'est débarrassée des chœurs, ou ne les a employés qu'à la place des rôles secondaires et dans les entr'actes; en se séparant ainsi de la tragédie lyrique, plus semblable à la grecque, et qui en a conservé toujours le pompeux attirail.

(2) C'est ce qu'insinue une épigramme inscrite avec deux autres sur la gaîne d'un hermès sans tête, et qui portoit autrefois celle de Ménandre, couronnée de lierre. Ce marbre est maintenant dans le musée de Turin. L'épigramme que je cite se trouve aussi dans les *Analecta, Adespota*; DLXIX; Fulvius Ursinus l'attribuoit au sophiste Elien.

(3) Voyez l'extrait qui nous reste d'un ouvrage de Plutarque, sur la comparaison de Ménandre avec Aristophane; et mes explications du *Museo Pio-Clementino*, tome III, pl. 15.

(4) Il mourut à 52 ans, l'an 290 avant J.-C. (Corsini,

Ménandre vécut honoré par les monarques et par la nation; mais les juges du théâtre ne lui rendirent justice que très-rarement: il se vit souvent enlever la palme par des rivaux qu'il auroit pu mépriser (1).

La tête gravée sous les numéros 1 et 2 est celle de la belle statue de Ménandre, placée dans le musée Napoléon (2). Deux observations prouvent que

---

Fasti Attici, t. IV, p. 76). Cette époque est certifiée par une inscription grecque rapportée par Gruter, p. MXXVII, 2. Quant au genre de la mort de Ménandre, si nous en croyons un ancien scholiaste d'Ovide, il se noya dans le port du Pirée, en s'amusant à nager; et c'est à lui que se rapporte ce vers du poëme *in Ibin.*, v. 593:

Comicus ut mediis periit dum nabat in undis.

Il est à propos d'observer ici que M. Harless, qui a compté vingt et un Ménandre (*Bibl. gr.* de Fabricius, t. II, p. 454, *nnn*), en a omis un vingt-deuxième, qui n'est pas le plus obscur de tous; c'est Ménandre, roi grec de la Bactriane, un des successeurs d'Euthydeme. Nous aurons occasion de parler de ce prince dans le chap. XVII, § 2 de la 2e Partie.

(1) Martial, V, 10:

Rara coronato plausere theatra Menandro.

Voyez aussi Aulugelle, XVII, 4; Démétrius Poliorcete, et Ptolémée, fils de Lagus, avoient appelé ce poëte à leur cour, et envoyé des ambassadeurs pour l'y inviter, et des vaisseaux de guerre pour l'y transporter (Pline, VII, § 31).

(2) J'ai parlé assez au long de cette statue et de celle de Posidippe, dans l'ouvrage cité ci-dessus, t. III, pl. 15 et 16. Voyez aussi mes explications des Antiques du *Musée français*, aux livraisons 45e et 46e; et la *Notice des Antiq. du Musée Napoléon*, n.° 76.

cette statue le représente. La première, qui suffiroit toute seule, est la ressemblance avec le portrait du n.° 3, au bas duquel est écrit le nom de ce poëte; la seconde, moins forte à la vérité, mais qui sert néanmoins à confirmer la première, est que cette statue forme le pendant d'une autre sur laquelle est gravé le nom de Posidippe, poëte comique ainsi que Ménandre.

J'ai développé dans un autre ouvrage les motifs qui me font penser que cette statue, comme celle de Posidippe, avoit autrefois orné quelque monument d'Athènes (1). Il est très-probable qu'elles sont les mêmes que Pausanias avoit vues dans le théâtre de cette ville, où il dit que la statue de Ménandre étoit placée parmi les images de plusieurs autres poëtes dramatiques beaucoup moins célèbres (2). Les deux statues dont il est ici ques-

---

(1) J'ai observé un grand clou de fer fixé dans l'occiput de ces deux statues, qui servoit, à mon avis, à y soutenir un rond ou plateau de bronze en forme d'auréole (μηνίσκος), pièce dont les Athéniens avoient l'usage de munir la tête des statues placées à ciel ouvert pour en mieux conserver la propreté (*Museo Pio-Clem.*, t. III, pl. 15). Je ne doute pas que les plaques de cuivre qui paroissent avoir couvert les chaussures de ces deux poëtes, et dont il reste des fragments, n'aient été ajoutées à ces statues dans le théâtre d'Athènes, pour préserver ces parties de la sculpture des dégradations que pouvoit occasionner le frottement de la foule, *a tactu præter meantium*, comme dit Lucrece; circonstance qui a fait prendre à Rome la même précaution pour une statue sculptée par Michel-Ange.

(2) Pausanias, I, 21.

tion ont été trouvées à Rome, dans le XVI[e] siècle, parmi les ruines des thermes d'Olympias, épouse de l'empereur Constant (1), et fille d'Ablavius, préfet de Rome. Cet édifice étoit donc postérieur au voyage de Pausanias de plus de 150 ans; et nous savons d'ailleurs qu'on n'avoit pas encore cessé à cette époque de dépouiller la ville de Minerve de ses anciens ornements (2).

La petite image en bouclier (*clypeata*) a été trouvée avec celle de Sophocle que nous avons précédemment expliquée : nul doute par conséquent que le Ménandre dont elle porte le nom MENANΔPOC ne soit le prince de la comédie grecque, choisi judicieusement pour faire le pendant du prince de la tragédie (3). Ces deux images de Ménandre

---

(1) Voyez les Mémoires de P. S. Bartoli, n.° 29, réimprimés dans le 1[er] volume de la *Miscellanea filologica, critica e antiquaria* de M. Fea, p. CLXXVIII, sur l'endroit de la fouille où ces deux statues furent découvertes sous le règne de Sixte-Quint. Quant à la correspondance de cet emplacement avec les bains d'Olympias, voyez Nardini, liv. IV, c. 4; Venuti, *Descrizione topografica della antichità di Roma*, c. 6; et M. Fea lui-même, aux pages LVI et CCXXVI de l'ouvrage déjà cité. Aucun antiquaire ne s'étoit cependant avisé de parler de cette Olympias, qui avoit donné son nom à des thermes sur le mont Viminal, nom que cet emplacement a porté, sans doute par anticipation, dans les actes interpolés du martyre de S. Laurent.

(2) Synesius, epist. CXXXV.

(3) Ce portrait de Ménandre se trouvoit déjà dans plusieurs recueils *iconographiques*. L'estampe la moins infidele étoit jusqu'ici celle de Th. Galle, dans l'ouvrage de

ont l'une et l'autre les yeux sans prunelles, comme un grand nombre de portraits grecs. Cette méthode des artistes anciens n'a jamais été appliquée plus à propos que dans le portrait de notre poëte, qui, au rapport de Suidas, étoit louche.

PLANCHE VI, *a*.

Posidippe.

Ce poëte, natif de Potidée ou Cassandrée dans la Macédoine, marcha dans la carrière de la comédie sur les traces de Ménandre, mais toujours à une assez grande distance. Cependant les anciens ont montré de l'estime pour ses ouvrages; ils les ont souvent cités, et ils nous en ont conservé quelques fragments qui annoncent un écrivain élégant et moral (1).

La tête de la statue de Posidippe est représentée dans ces deux dessins, n.os 4 et 5.

J. Faber, n.o 90. On craint que ce médaillon, ainsi que celui de Sophocle, pl. 4, n.o 3, ne soient égarés: du moins les dernières recherches que j'en ai fait faire à Rome et à Naples ont été infructueuses. Les dessins gravés ici sont tirés de croquis très-exacts, faits autrefois sous mes yeux. C'est une erreur de J. Gronovius et de quelques-autres (*Thes. ant. gr.*, tom. II, p. 98) de croire que ce buste de Ménandre soit sculpté au revers du même médaillon de marbre qui offre le buste de Sophocle.

(1) Voyez les explications du *Museo Pio-Clementino*, t. III, pl. 16. Posidippe florissoit vers l'an 286 avant l'ére chrétienne.

Cette statue a toujours fait le pendant de celle de Ménandre. Le nom de Posidippe, qu'on lit sur le devant de la plinthe, fait connoître qu'elle est la sienne, et nous donne une assurance de plus que l'autre statue est celle de Ménandre.

Celle-ci a, comme la première, des indices auxquels on reconnoît qu'elle a été exposée à l'air sur le théâtre d'Athènes. Elle étoit sans doute du nombre des statues érigées à la mémoire de plusieurs poëtes dramatiques bien inférieurs à Ménandre, et auxquels Pausanias paroît voir avec indignation qu'on ait accordé les mêmes honneurs (1).

Num. 6. ΠΟΣΕΙΔΙΠΠΟΣ, *Posidippe.* Ce nom est copié exactement tel qu'il est gravé sur le devant de la plinthe de la statue de ce poëte (2). Une cassure ancienne a détruit cette partie de la statue de Ménandre; et ce n'a été que par une combinaison très-heureuse que cette perte ne nous a pas empêchés de le reconnoître.

PLANCHE VII.

Moschion.

Les talents distingués de Moschion sur les scé-

---

(1) Liv. I, c. 23.

(2) Gronovius avoit donné un dessin de la statue entière, avec l'inscription qu'elle présente (*Thes. ant. gr.*, t. 2, p. 100). On l'a donnée plus exactement dans le IIIe vol. du *Museo Pio-Clement.*, pl. 16; et dans le *Musée français*.

nes tragiques et comique, et peut-être sa personne même, seroient restés ensevelis dans l'oubli, si Clément d'Alexandrie et Jean Stobée ne l'avoient pas cité, et ne nous avoient pas conservé plusieurs morceaux tirés de ses tragédies et de ses comédies, et qui contiennent des traits de morale. Nous ignorons la patrie de ce poëte, et le temps où il a vécu: le titre d'un de ses ouvrages fait voir qu'il étoit postérieur à Thémistocle; et les pensées philosophiques répandues dans ses vers prouvent qu'il l'étoit aussi à Euripide et à Platon (1).

La petite statue, n.° 1, que l'inscription de la plinthe, ΜΟΣΧΙΩΝ, *Moschion*, assure à ce poëte, est tirée de la collection farnésienne, et se trouve actuellement à Naples, dans le musée du roi. Elle a été dessinée dernièrement sur le lieu avec la plus exacte fidélité (2).

Les numéros 2 et 3 donnent la face et le profil de la tête dans la grandeur de l'original. La couronne de lierre, ornée de deux bandelettes ou *lemnisques*, ne se voyoit sur aucun des dessins publiés jusqu'à ce moment. Cette omission avoit laissé les antiquaires dans l'incertitude à l'égard du sujet représenté; ils ne savoient si c'étoit le poëte ou

---

(1) Voyez entre autres les fragments de Moschion, rapportés par Stobée, *Serm.* 293 et 296, *Ecl. Eth.*

(2) On en connoissoit déjà le dessin gravé dans le recueil de Fulvius Ursinus; il a été répété depuis dans les ouvrages d'iconographie ancienne: mais il manquoit d'exactitude, comme la comparaison avec celui que nous publions peut le démontrer.

le médecin Moschion ; car il y a eu plusieurs personnages de ce nom : la couronne, prix des concours dramatiques, ne laisse plus aucun doute (1).

ARATUS.

Ce poëte, cher à Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, étoit né à Soles, petite ville de la Cilicie, où il professoit la médecine. Cultivant les sciences et la littérature, il tâcha de les allier ensemble par la poësie didactique, dont Hésiode et d'autres anciens avoient donné le modele, et qui reçut un nouveau lustre sous la plume d'Aratus. Ce fut à la prière d'Antigonus qu'il composa le poëme astronomique des *Phénomènes*, qui a excité l'admiration de ses contemporains et de toute l'antiquité. Le jugement moins favorable qu'en a porté un auteur moderne, qui paroît avoir une idée très-médiocre du mérite poétique de cet ouvrage (2), ne sauroit être mis en balance avec le jugement de Callimaque et de Cicéron (3). Ce poëme, qu'on a cru devoir assurer à l'auteur une réputation dont la durée égaleroit celle des astres qu'il

---

(1) Simmias Thébain, dans les *Analecta*, tome I, page 168; Callimaque, épigr. XXXVI. Nous avons vu ci-dessus, à la remarque (2) de la page 114, qu'une statue de Ménandre étoit de même couronnée de lierre.

(2) Montucla, *Histoire des Mathém.*, vol. I, p. 227, note (*b*).

(3) Callimaque, épigr. XXXV, dans les *Analecta*; Cicéron, *de Orator.*, I, 16.

a chantés (1), a fait autrefois les délices des grands, Germanicus l'avoit traduit en beaux vers latins; et il nous reste une épigramme à la louange du poëte, composée par le roi Ptolémée (2). Après la mort d'Aratus, qui termina sa carrière à la cour du roi de Macédoine, ses compatriotes lui érigèrent un tombeau ou cénotaphe qui est devenu célèbre, dans les notices des géographes et des naturalistes, par le phénomène étonnant que produisoient les pierres très-dures dont il étoit construit (3).

Pl. VII, num. 4. Cette tête, quoique sans inscription, peut être regardée comme un portrait bien certain d'Aratus. Elle est tirée d'une médaille très-rare frappée à Pompéiopolis, ville de Cilicie, la même que Soles, patrie de ce poëte (4). Il est évident

---

(1) Ovide, *Amor.*, liv. I, xv, 16:

Cum sole et lunâ semper Aratus erit.

S. Paul, Cilicien aussi, ne se fit pas de scrupule de citer, dans le discours qu'il tint aux Athéniens dans l'aréopage, un hémistiche de ce poëte son compatriote (*Act. ap.* XVII, 28). Chauffepié a donné un excellent article sur Aratus: on peut voir d'autres notices sur le même sujet dans la *Biblioth. gr.*, tom. IV, pag. 87 de la dernière édition.

(2) *Analecta*, tom. II, p. 66, ep. I. Ce roi Ptolémée étoit probablement Ptolémée Philadelphe, contemporain d'Aratus, qui florissoit environ 280 ans avant l'ére chrétienne.

(3) Pomponius Méla, liv. 1, ch. 13. Les pierres qu'on lançoit contre ce tombeau se brisoient.

(4) Cette médaille du cabinet du docteur Hunter, à

que les têtes gravées sur la médaille doivent appartenir à deux personnages illustres ; et Galien ne nous laisse pas en doute sur leurs noms, car il dit expressément que cette ville de la Cilicie seroit restée inconnue sans la réputation d'Aratus et de Chrysippe (1). On n'est pas embarrassé non plus pour reconnoître le personnage que chacune des deux têtes représente. Celle d'Aratus regarde tant soit peu vers le ciel, par une allusion ingénieuse à ses poëmes astronomiques et météorologiques ; et Sidoine Apollinaire nous assure qu'on donnoit même encore de son temps ce mouvement aux portraits d'Aratus (2). On verra quels sont les indices auxquels on doit reconnoître le portrait de Chrysippe, lorsque nous examinerons

---

Londres, a été décrite et publiée par M. Combe (*Catalog. Mus. Hunter*, pl. 43, n.° 23). Une autre tout-à-fait pareille, excepté par les caractères qui marquent l'époque, existoit autrefois à Paris, dans le cabinet des jésuites: Hardouin la cite (*ad Plin.*, V, § 22); et André Morell l'avoit publiée dans son *Specimen*, R. N., p. 240. Je l'ai retrouvée dans la collection du cabinet impérial, lorsque la planche VI avoit déjà été gravée. Je donnerai un dessin de cette médaille dans la planche LVII de supplément. Une troisième, tirée de la collection de Fulvius Ursinus, avoit été publiée par cet antiquaire et par J. Faber (*Imagin.*, n.os 26 et 104).

(1) *In protreptico*.

(2) Lib. IX, ep. IX: *Quod per gymnasia pingatur areopagitica vel prytanea curvâ cervice Zeuxippus*, ARATUS PANDA. Il nous reste plusieurs vies d'Aratus, écrites en grec; on en peut voir l'indication dans Fabricius, *Biblioth. gr.*, *loco citato*.

les images de ce stoïcien. C'est à cet endroit que nous nous réservons de parler de l'époque où ces médailles ont été frappées.

Addition de l'auteur.

En donnant le portrait de ce poëte cilicien, d'après une médaille frappée dans la ville de Pompéiopolis sa patrie, j'avois été obligé de faire copier cette médaille sur la gravure qu'en avoit publiée M. Combe (1). Je citois une médaille semblable qui avoit appartenu au collége de Louis-le-Grand, et que Morel avoit publiée ; mais je ne savois pas que la même médaille étoit maintenant dans le cabinet de la bibliothèque impériale. L'y ayant trouvée (2), je l'ai faite copier exactement ; et ce dessin est gravé sous le n.° 5, pl. VII ; les deux portraits d'Aratus et de Chrysippe qu'on voit représentés sur ce monument numismatique doivent être regardés comme les plus authentiques qu'on ait publiés de ces hommes illustres. On reconnoît, dans le portrait d'Aratus, ce mouvement du col qui fait élever la tête vers le ciel, *panda cervix*, et que Sidoine Apollinaire avoit remarqué dans les portraits du poëte astronome. On retrouve, dans celui de Chrysippe, ce poing serré qu'on regardoit comme un emblême de la logique. L'épo-

---

(1) *Catalogus Musei Hunteriani*, pl. 43, n.° 23.

(2) Elle est indiquée dans la *Description*, etc., de M. Mionnet, t. III ; *Cilicie*, n.° 353.

que ΘKC, ou l'an 229 de Pompéiopolis, se lit clairement sur la médaille, et justifie les conjectures que j'avois opposées aux doutes d'Eckel (1).

(1) Voyez le ch. IV, § 14, not.

NOTE.

Les antiquaires qui se sont occupés à reconnoître sur des monuments authentiques les portraits des hommes illustres de l'antiquité, ont enrichi leurs collections des noms et des images de quelques poëtes grecs qu'on ne retrouvera pas dans cette *Iconographie*. Je dois rendre compte de cette omission.

Les portraits en question ne sont appuyés ni sur des preuves tirées d'inscriptions antiques, ni sur des conjectures qui aient un degré assez fort de probabilité pour les faire admettre. Je ne puis cependant me dispenser de parler des portraits d'Hésiode, de Pindare et d'Aristophane, qui paroissent assurés par des inscriptions grecques.

Le premier présente à la vérité le nom d'Hésiode écrit au génitif, HCIOΔOY, sur le bord de la pierre gravée qui le contient J. Faber, n.° 68): mais l'authenticité de cette inscription, déjà suspecte, parceque, contre l'usage le plus suivi, elle offre le nom du sujet au génitif, a perdu tout crédit depuis qu'on a remarqué que la tête désignée par ce nom comme celle d'Hésiode est la même que d'autres monuments plus certains attribuent à Euripide.

L'inscription qui donne à Pindare un hermès du musée du Capitole à Rome (tom. I, pl. 38) ne mérite pas plus de confiance. Bottari s'étoit aperçu de l'imposture, et elle a été mise entièrement à découvert par une tête pareille, qu'une inscription véritablement authentique fait reconnoître pour celle de Sophocle: nous l'avons donnée à la planche IV.

Quant à Aristophane, Winckelmann avoit observé que l'hermès publié par J. Faber et par Bellori, et portant le nom d'Aristophane, n'appartenoit pas à la tête qui étoit placée dessus (*Monum. ined.*, n. 191). L'autre portrait du même poëte, que cet antiquaire a voulu substituer à celui-ci, sur le fondement de conjectures très-foibles, n'est évidemment qu'un masque de Silene. Un masque est aussi le prétendu Callisthene de Fulvius Ursinus; et le nom grec qu'on y lit n'a rien de commun avec le sujet de la sculpture. Le Théocrite de J. Faber (n. 142) n'est qu'un dieu des forêts couronné de feuilles de pin. Le Philémon des médailles de Pompéiopolis est plutôt Chrysippe, comme nous le verrons ci-dessous, à la pl. XXIII. Eckhel s'étoit déjà aperçu que, sur des médaillons de Colophon, une figure d'Homere, assise, avec le nom du magistrat Pythius, avoit été adjugée à Pythéus, poëte comique; et que le Thespis de J. Haym n'étoit qu'un Bacchus indien ou *Pogon* (D. N., t. II, p. 219 et 511).

Des gaînes sans tête, avec les noms écrits en grec d'Hésiode, de Pindare et de Bacchylide, ont été publiées par Fulvius Ursinus, et par moi (*Museo Pio-Clementino*, t. I, pl. VIII); mais elles ne font qu'exciter nos regrets sur la perte de ces portraits illustres. Le temps avoit déjà exercé ses ravages sur les statues des grands poëtes à l'âge de Plutarque ou de l'auteur, quel qu'il soit, des vies des dix orateurs; puisque cet écrivain atteste que la seule image d'Homere restoit encore parmi celles qu'on avoit élevées, sur le chemin qui d'Athènes conduisoit à Eleusis, en l'honneur des poëtes les plus distingués de la Grèce (*Vita Isocr.*). Les images de plusieurs poëtes, réunies à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe, que Christodore a décrites, et que nous n'avons pu remplacer, sont celles d'Alcman, de Simonide, de Pindare, de Cratinus, d'un Homere de Carie, poëte tragique, et de la poëtesse Erinna.

CHAPITRE II.

LÉGISLATEURS, ET SAGES ANCIENS.

PLANCHE VIII.

§ I. Lycurgue.

Les institutions du législateur de Sparte, et les vicissitudes de sa vie, ont fait le sujet de plusieurs ouvrages anciens et modernes (1). Il suffira de dire ici que ce grand homme, né à Sparte,

(1) Aristoxenus de Tarente avoit écrit sur Lycurgue; voyez Jonsius *de scriptoribus historiæ philosophicae*, lib. I, cap. 14, pag. 76. Nul doute que tous ceux qui, comme Théophraste et Apollodore d'Athènes, avoient pris pour sujets de leurs ouvrages les législateurs anciens, ne se fussent assez étendus sur le législateur de Sparte. Maintenant la vie de Lycurgue par Plutarque est la seule que nous ayons de cet illustre Spartiate. On peut la comparer utilement avec ce que nous apprennent de ce grand homme Hérodote, liv. I, chap. 65; Strabon, liv. X; Elien, V. H., liv. XIII, ch. 14 et 23; Justin, liv. III, ch. 2 et 3. Parmi les modernes, Barthélemy peut tenir lieu de tous les autres: il parle de ce législateur et de ses lois depuis le chapitre 43 du *Voyage d'Anacharsis* jusqu'au chapitre 51.

de l'une des deux familles royales de la race d'Hercule (1), neuf siècles environ avant notre ére (2), eut la régence de l'état pendant la minorité de Charilaüs son neveu (3); que, forcé de s'absenter de sa patrie, le pays alors le moins civilisé de la Grèce (4), où il se trouvoit en butte aux plus absurdes calomnies, il fit un voyage en Asie, d'où il rapporta en Europe le trésor le plus précieux, les poëmes d'Homere tout entriers. Il visita la Crete, peuplée de colonies lacédémoniennes, ou des nations qui reconnoissoient la même origine; et ce fut là qu'il étudia ces institutions et ces usages, qui, n'étant pas tout-à-fait étrangers aux habitudes de ses compatriotes, pouvoient s'accorder avec leurs mœurs (5). Rappelé à Sparte, après quel-

---

(1) De celle des Eurypontides.

(2) Cette époque a été fixée par M. Larcher, dans sa *Table chronologique* de l'histoire d'Hérodote.

(3) Il est constant que le nom de Léobotas ou Labotas, qu'on lit dans Hérodote, *loco citato*, au lieu de celui de Charilaüs, est fautif. Peut-être l'aura-t-on introduit postérieurement dans le texte, où le roi de Sparte, neveu de Lycurgue, n'étoit pas nommé.

(4) Hérodote, liv. I, c. 65.

(5) Teutamus avoit été le chef d'une colonie dorienne établie dans l'île de Crete avant que les Héraclides, à la tête d'une autre portion de ce même peuple, eussent fait la conquête de Sparte (Diodore, v. 80). Après cette conquête, Althémene, antérieur à Lycurgue de cinq générations, avoit transporté dans la même île une colonie lacédémonienne; elle y fonda plusieurs villes (Strabon, l. X). Strabon observe que les peuples de la Crete qui ne tiroient point leur origine de Sparte, mais des colonies do-

ques années, pour mettre fin aux désordres qui la tourmentoient, il s'y rendit, lui donna des lois, et fonda un systême social heureux et durable, qui, malgré plusieurs défauts, forma le caractère des Spartiates, et est devenu l'étonnement de tous les âges (1). Satisfait de son succès, Lycurgue

riennes, ainsi que ceux qui, descendant des Spartiates, avoient quitté leur pays antérieurement à la législation de Lycurgue, suivoient tous à-peu-près les mêmes usages que cette législation avoit consacrés à Sparte. Je releve soigneusement cette circonstance pour appuyer une observation de M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote*, c. 15, pag. 400 et 401). Ce savant est d'avis que le fond des institutions de Lycurgue existoit déjà à Lacédémone; et que le législateur ne fit que remettre en vigueur celles qui entroient dans son systême, les modifier, et en abolir d'autres qui avoient pris la place des plus anciennes. Or, rien n'est plus propre à établir cette opinion que de reconnoître les mêmes institutions dans les nations de la Crete, sœurs, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de la nation lacédémonienne; de voir que Lycurgue est allé dans cette île étudier les mœurs des habitants qui avoient conservé les institutions de leurs ancêtres plus pures qu'à Sparte, pour les rétablir ensuite dans sa patrie. Cette opinion admise, il sera aisé de concevoir comment des usages et des institutions aussi bizarres et aussi extraordinaires ont pu jeter de si fortes racines dans les mœurs d'une nation. Les Lacédémoniens se plièrent, sans beaucoup de difficulté, à une manière de vivre qui avoit été celle de leurs ancêtres, et dont ils avoient conservé eux-mêmes dans leurs mœurs des traces plus ou moins profondes.

(1) Cicéron admire les Lacédémoniens : *Qui soli toto orbe terrarum septingentos jam annos amplius, unis moribus et nunquam mutatis legibus vivunt* : « Qui seuls dans l'u-« nivers, après sept cents ans, n'ont jamais changé de

abandonna une seconde fois sa patrie pour aller consulter les oracles sur le sort de ses institutions et de son pays, après avoir préalablement exigé de ses compatriotes le serment de ne rien changer à ses lois avant son retour. Dès qu'il vit son ouvrage approuvé par les dieux, qui promettoient aux Lacédémoniens le bonheur et la gloire tant qu'ils conserveroient les lois qu'il leur avoit données, il ne songea plus qu'à lier par sa mort ses concitoyens à l'observation éternelle de leur serment: on dit qu'il se laissa mourir de faim (1). La reconnoissance des Spartiates lui décerna bien-

---

« mœurs ni de lois » (*pro Flacco*, § 26). Il est cependant à remarquer qu'on peut regarder comme la cause principale de cette durée l'ordre de succession à la couronne adopté, même avant Lycurgue, par les Spartiates seuls parmi les peuples de l'antiquité, et qui donnoit constamment et invariablement le droit à l'aîné des enfants du roi de régner à sa place, ordre qui étoit méconnu dans les autres monarchies, où l'on hésitoit souvent sur le choix entre le fils et le frère du roi mort. Au reste, l'expression de Cicéron, vraie jusqu'à un certain point, ne laisse pas d'être exagérée.

(1) Plutarque, Elien, dans les lieux indiqués. L'abbé Anselme, dans le Ve vol. des *Mém. de l'Académie des inscriptions*, pag. 12, a mieux aimé suivre là-dessus une tradition calomnieuse et sans fondement que Tertullien a rapportée sur la mort de ce législateur (*Apolog.*, cap. 4). Suivant lui, Lycurgue prit cette cruelle résolution par le dépit qu'il éprouva en voyant que les Lacédémoniens faisoient quelques changements à ses lois, ou, pour mieux dire, à ses institutions, puisqu'elles n'étoient pas écrites.

tôt les honneurs divins; et le temple qu'ils lui consacrèrent existoit déjà du temps d'Hérodote (1).

La tête dessinée sous les numéros 1 et 2 est celle d'une statue du musée du Vatican (2). J'ai pensé qu'elle pouvoit être une image de Lycurgue, à cause de la différence très-frappante qu'on remarque dans la conformation de l'œil gauche et des parties qui l'environnent, comparée à celle des parties correspondantes du côté droit du visage. Il est constant, par l'observation de quelques-autres ouvrages de sculpture ancienne, qu'on s'est contenté de cette inégalité de conformation, ou de ce défaut de symmétrie, pour caractériser un homme privé d'un œil (3): or le législateur de Sparte en avoit perdu un dans une émeute populaire; et ce malheur même avoit fait mieux connoître la grandeur et la bonté de son ame (4). En réfléchissant sur cette particularité, sur la simplicité du costume de cette figure, revêtue d'un simple manteau; sur le négligé de la chevelure et de la barbe, qui convient parfaitement à un Spartiate, je n'ai pas balancé à l'attribuer à Lycurgue; d'autant plus que ce législateur avoit des statues à Sparte (5), où il est probable qu'on avoit

(1) Hérodote, liv. I, c. 66.

(2) Voyez mon ouvrage sur le *Museo Pio-Clementino*, tom. III, pl. 13.

(3) *Museo Pio-Clementino*, tom. III, pl. 14.

(4) Plut., *vie de Lyc.*, § 16; Paus., l. III, c. 18.

(5) Pausanias, liv. III, c. 14.

créé son portrait, comme on a créé celui d'Homere, en partie sur des traditions nationales, en partie sur de simples convenances.

Le second portrait, n.os 3 et 4, copié d'après une tête en marbre de la collection Farnese, me paroît confirmer de plus en plus les conjectures que je viens d'avancer à l'occasion du premier (1). Le rapport des deux profils n'est pas équivoque, et la face offre la même irrégularité dans les yeux. La chevelure est encore plus dans le costume lacédémonien que celle du portrait précédent: et l'armure, dont on voit une partie sur l'épaule droite, convient très-bien à ce législateur guerrier (2), instituteur de la nation la plus guerrière de la Grèce, et dont les inventions utiles avoient perfectionné la tactique de ces peuples et de ces âges belliqueux, qui, plaçant la valeur militaire au-dessus de toute autre vertu, ne connoissoient cependant

(1) Le dessin en a été pris sur un bronze qui est au palais du sénat, et qui a été coulé sur le marbre original que j'ai vu transporter de Rome à Naples. Ce buste n'avoit jamais été gravé.

(2) Lycurgue passoit pour l'instituteur des *énomoties* (Hérodote, I, 65), et de l'*oulamos* (Plutarch., *Lycurgue*). Le premier nom signifie une subdivision dans une compagnie de fantassins; le second, une troupe de cavaliers. Plutarque ajoute que Lycurgue régla tout ce qui concernoit la guerre. Hippias le sophiste et Philostéphanus assuroient qu'*il fut bon capitaine et grand homme de guerre, comme celui qui s'étoit trouvé en plusieurs batailles* (Plutarque, *vie de Lycurgue*, traduction d'Amyot, § 50; Xénophon, *Lacæd. resp.*, c. 11).

ni l'art de la guerre, ni la science des grands capitaines.

J'ai fait dessiner sous les n.os 5 et 6 deux médailles lacédémoniennes, en bronze, très-communes dans les cabinets, et qui ont pour empreinte la tête de Lycurgue, indiquée par son nom : Lycurgue, ΛΥΚΟΥΡΓΟC, dans le n.° 5; et ΛΥΚΟΡΓΟC dans le n.° 6.

Ces médailles, frappées sous la domination romaine (1), sont d'un travail si médiocre, qu'on ne doit pas s'attendre à y voir le portrait de Lycurgue ni artistement ni uniformément tracé. Il nous suffira d'y remarquer la même chevelure que dans le buste des n.os 3 et 4. Le n.° 6 offre la tête du législateur ceinte d'un cordon en signe d'apothéose; le revers représente un caducée, symbole de la félicité publique, enté sur une massue, emblême de la force et du courage, et d'ailleurs propre à Sparte, royaume jadis fondé par les Héraclides. Les lettres ΛΑ sont les initiales du nom des Lacédémoniens; et les monogrammes sont ceux des éphores ou des magistrats de la ville, qui, dépendants des proconsuls de l'Achaïe, conservoient néanmoins dans le gouvernement de Sparte une foible image de leur ancienne autorité.

---

(1) L'époque des médailles autonomes de Lacédémone, en bronze, a été bien constatée par Eckhel (D. N., t. II, p. 281), au moyen des noms des magistrats qui se retrouvent les mêmes sur quelques médailles frappées sous les empereurs romains.

PLANCHE IX.

§ 2. Périandre.

Les sept personnages de la Grèce qui, suivant d'anciennes traditions, furent décorés du titre honorable de Sages, et qui jouirent pendant leur vie de la considération attachée à ce titre (1), n'étoient, suivant l'observation de Dicéarque, ni des savants, ni des philosophes (2); c'étoient des hommes d'esprit qui cherchoient à renfermer dans de courtes maximes les préceptes les plus propres à régler la vie, et qui avoient appliqué leurs ta-

---

(1) Diogene de Laërte, d'après Démétrius de Phalere, nous a transmis l'époque précise à laquelle on commença à désigner par le nom de Sages sept hommes qui avoient acquis, par leurs lumières, la plus grande célébrité dans les villes grecques d'Europe et d'Asie :

Septem sapientes nomen quibus istud dedit
Superior ætas, nec sequuta sustulit.

Auson, ccc, v. 1.

Ce fut l'an 584 avant J.-C. (Diogene de Laërte, liv. I, 22; Corsini, F. A., t. III, p. 84; *Diss. Agon.*, p. 31).

(2) *Οὔτ σοφούς οὔτε φιλοσόφους ἀυτοὺς γεγονέναι, συνετούς δέ τινας καὶ νομοθετικούς* (Diogene de Laërte, I, 40). Cette observation de Dicéarque n'étoit cependant pas applicable à Thalès, savant et philosophe à-la-fois; et il est à observer que l'on citoit des maximes en vers de presque tous ces Sages, preuve qu'ils avoient cultivé la littérature. Au reste Archétimus de Syracuse et Andron d'Ephese avoient écrit aussi des ouvrages sur les sept Sages; mais il paroît que leur récit étoit entremêlé de fables (Jonsius, *de script. Hist. Phil.*, lib. I, cap. 3 et 8).

lents au perfectionnement des lois dans leurs patries respectives. On n'étoit bien d'accord ni sur leur nombre ni sur leur nom: on ne l'étoit pas non plus sur les maximes caractéristiques attribuées à chacun d'eux (1). Cependant l'opinion la plus générale a décoré de ce titre Périandre, roi de Corinthe; Solon, législateur d'Athènes; Bias, né à Priene dans l'Ionie; Thalès de Milet, ionien comme lui, et qui le premier dans la Grèce enseigna la philosophie naturelle; Cléobule de Rhodes; Pittacus de Mytilene, et Chilon de Sparte (2).

Périandre étoit le plus âgé de ces grands hommes qui ont été tous ses contemporains (3), et que le roman plutôt que l'histoire lui a donnés pour convives (4). Fils de Cypsélus, roi, ou, comme

---

(1) Diogene de Laërte, *loco citato*.

(2) Antipater de Sidon, dans les *Analecta*, ép. LX; Hygin, fab. 221; Ausone, *Ludus* VII, *sap.*; Sidoine Apollinaire, *carm.* XV, et d'autres, ne permettent pas de douter que l'opinion la plus générale de l'antiquité n'ait été en faveur des sept personnages que nous venons de nommer, à quelque différence près, et même malgré l'autorité de Platon, qui donne la place de Périandre à un Myson, né à Chen, bourgade du mont OEtas (*in Protagora*).

(3) Ayant pris les rênes du gouvernement à Corinthe, immédiatement après la mort de Cypsélus son père, en 633, ou, tout au plus tard, en 626 avant l'ére chrétienne, âgé à-peu-près de quarante ans, Périandre devoit être né vers 670.

(4) On s'aperçoit à la simple lecture que le dialogue de Plutarque, intitulé le *Banquet des sept Sages*, est, non un morceau d'histoire, mais un conte fait à plaisir, où

on l'appeloit alors, tyran de Corinthe (1), il passa pour l'un des plus anciens inventeurs de ces maximes d'état qui tendent à conserver les gouvernements sans révolutions, et les nations sans orages (2). Juste, modéré, éloigné de toute espèce d'orgueil (3), quarante-quatre ans d'un règne pai-

---

cependant le moraliste ingénieux a inséré très à propos différentes maximes attribuées à ces hommes illustres, et différentes anecdotes de leur vie et de leur siècle. Il fait réunir les sages chez Périandre; Archétimus les rassembloit chez Cypsélus.

(1) Les ancêtres de Cypsélus avoient régné sans interruption sur Corinthe depuis plus de quatre siècles. Il est vrai qu'il fit cesser le gouvernement monstrueux des Bacchiades, qui régnoient ensemble et sans partage, au nombre de plus de deux cents, et qu'il réunit en lui seul toute l'autorité de cette famille à laquelle il appartenoit par sa mère, et qui étoit issue de celle des Héraclides: cette action, dans les siècles suivants, fit donner à Cypsélus le titre de tyran.

(2) Aristote, *Politic*, V, c. 11.

(3) Héraclide, *de Politiis*, c. 5, p. 206 de l'édition de M. Coray, Μέτριος δὲ ἦν.... μήτε ἄδικος μήτ' ὑβριστικός, « La bienveillance, et non la force des hommes armés, fait la véritable garde des princes: » c'étoit aussi une des maximes que Périandre avoit inculquées à ses successeurs dans un ouvrage en vers (Diog., 1, 97). Ce fut lui qui institua à Corinthe un sénat pour régler la dépense publique sur les finances de l'état. Bayle s'est trompé lorsqu'il assure que Périandre, en formant ce sénat, régla la dépense de ceux qui le composoient: il a pris l'actif pour le passif, ἔφιεσαν pour ἐφέθησαν (Héraclide, *de Politiis*, *loc. cit.*; Bayle, Diction., art. *Périandre*, à la fin).

sible (1) prouvèrent assez la sagesse de sa conduite; et les défaites des ennemis de Corinthe attestèrent sa valeur. Heureux si ses foiblesses et les dissentions domestiques qui en furent la suite n'eussent répandu de l'amertume sur ses jours, et quelque tache sur son règne! On ne peut lire sans intérêt le récit qui en a été tracé par Hérodote (2). Périandre termina sa longue carrière, qui fut néanmoins abrégée, à ce que l'on dit, par ses chagrins, vers l'an 384 avant J.-C. (3).

L'hermès gravé sous les numéros 1 et 2, et conservé à Rome dans le musée du Vatican, est ce-

---

(1) Aristote, *loco citato*, c. 12; Diogene de Laërte, qui paroît avoir puisé ces époques à de bonnes sources, differe de quatre ans, en ne le faisant régner que quarante. M. Larcher, dans sa *Chronologie d'Hérodote*, p. 532 et suiv., prolonge le règne de Périandre jusqu'à soixante-dix ans: il se fonde sur les chapitres 94 et 95 du Ve livre de son historien, où il est parlé de Périandre comme du médiateur de la paix entre les Athéniens et les Mytiléniens, au sujet du Sigée. Cependant M. Larcher lui-même, sur les traces de Walckenaër, avoit très-bien distingué la guerre élevée entre les deux peuples que nous venons de nommer, à l'occasion du Sigée, d'une autre guerre postérieure qui eut lieu entre les mêmes peuples, et à l'occasion de la même place, du temps d'Hégésistrate, fils naturel de Pisistrate; et il reproche au président Bouhier de les avoir confondues (voyez la note (265), au livre V d'Hérodote). Mais je ne sais pourquoi, lorsqu'il s'agit de fixer la chronologie de Périandre, il revient à l'opinion qu'il avoit détruite.

(2) Livre III, ch. 48 et suiv.

(3) Suivant la computation d'Aristote, *loco citato*.

lui qu'on deterra, en 1780, près de Tivoli, dans la maison de campagne de Cassius, avec l'hermès de Bias, et les fragments de ceux de Solon, de Thalès, de Pittacus, et de Cléobule (1).

---

(1) *Mus. Pio-Clem.*, tom. I, pl. 13 et 14; tom. VI, pl. 22 et 25, où je publiai le premier cet hermès. La forme des caractères est remarquable pour la figure carrée de l'□ et du ⊟. Cette forme nous étoit connue par les inscriptions de plusieurs hermès, et par la légende de quelques médailles. Fulvius Ursinus a publié sept inscriptions gravées sur la gaîne d'autant d'hermès, qui nous offrent les mêmes caractères dont il est question. Ces inscriptions sont celles de Miltiade, d'Hésiode, d'Euripide, d'Aristote, de Lysias et d'Eschine. Nous verrons la même forme d'□ dans les médaillons grecs d'Orode Ier, et de Phraate IV, roi des Parthes. Ce dernier exemple répond au siècle qui précède immédiatement l'ère chrétienne. Il faut néanmoins observer qu'on trouve des □ carrés, mais placés un peu obliquement, sur quelques médailles beaucoup plus anciennes de la ville de Posidonia, dans la grande Grèce. Les médaillons des rois parthes sont du même temps que Cassius, dans la campagne de qui notre hermès a été déterré avec plusieurs autres que nous rapporterons dans la suite. Il paroît que la forme carrée des hermès a fait adopter aux anciens artistes une forme analogue de caractères: Bergier a porté la même opinion (*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, liv. IV, sect. 43, § 4).

« Dans cette *note* j'ai parlé de la forme carrée qu'on « a donnée à l'O, et au Θ, et quelquefois au Σ, dans « les inscriptions des hermès, et j'ai indiqué quelques e- « xemples de ces caractères. M. Fauvel, correspondant de « la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Ins- « titut impérial, et vice-consul de France à Athènes, a « envoyé à la classe la copie d'une inscription qu'il a vue

Ce portrait est d'une parfaite conservation : les prunelles exprimées par la sculpture donnent un caractère plus animé à la physionomie, qui annonce d'ailleurs un homme ferme et résolu.

Les inscriptions gravées sur la gaîne font connoître le sage que la tête représente, et sa maxime caractéristique :

ΠΕΡΙΑΝΔΡ□Σ
ΚΥΨΕΛ□Υ
Κ□ΡΙΝΘΙ□Σ

ΜΕΛΕΤΗ ΠΑΝ

« près de Pélica (l'ancienne bourgade de *Pélécès*) dans « l'Attique le 26 novembre 1806. Elle présente ainsi que « les inscriptions des hermès des sept sages les □ carrés, « mais les Σ de la forme ordinaire. La voici :

□□ΡΟΣΑΡΤΕ
ΜΙΔ□ΣΤΕΜΕ
Ν□ΣΑΜΑΡΥ...
...ΑΣ

« Je la lis : Ο' ὅρος Αρτέμιδος τεμένους Αμαρυσίας, « *Limite du lieu consacré à Artemis* (ou Diane) *Ama-* « *rysia*. Pausanias (l. I, c. 13) parle du nom et du culte « de Diane Amarysia dans l'Attique, et je pense que *τέ-* « *μενος* est ici pour *τεμένους*, suivant l'usage plus an- « cien de marquer par un O ce son simple, que posté- « rieurement on a marqué par la dipthongue ΟΥ.

« Quant au ⊏ carré de cette forme tel qu'on le voit « dans l'hermès de Solon, à Florence (voy. pl. IX, *a*), « sur les médailles des Arsacides, et ailleurs, on en a des « exemples très-anciens dans la numismatique ; témoin la « médaille paléographique d'Agrigente du cabinet impé- « rial (*description de médailles*, etc., par M. Mionnet, « *Sicile*, n. 26, et pl. 33, n. 81). » (*Addition de l'auteur*).

Périandre,
fils de Cypsélus,
corinthien.

L'étude est tout (1).

Une épigramme d'Agathias (2) prouve que les portraits en bronze des sept sages par Lysippe, ou plutôt par Aristodeme son élève, étoient connus dans l'antiquité. Il est probable que ces hermès en marbre ne sont que des copies de ceux en bronze, qui étoient plus anciens. Périandre avoit d'ailleurs assez occupé les artistes de son temps pour qu'ils n'aient pas négligé de transmettre son portrait à la postérité (3).

---

(1) Le dialecte dorien dans lequel cette maxime se trouve quelquefois énoncée, ΜΕΛΕΤΑ ΠΑΝ, a été la source d'un doute. On a cru que *μελέτα* étoit ici pour *μελέταε*; et alors le sens de la maxime ne seroit pas celui que nous lui avons donné, mais cet autre : « Ne fais rien « sans t'y préparer. » L'auteur anonyme d'une épigramme de l'Anthologie latine a suivi cette dernière interprétation dans ce vers, contenant l'apophtegme de Périandre :

Ille nihil rerum fieri jubet immediatum.

Mais notre inscription ne laisse plus aucun doute, et confirme l'expression du biographe des philosophes, qui a énoncé cette maxime avec l'article, *μελέτη τὸ πᾶν.* Au reste, presque tous les anciens s'accordent à la regarder comme la maxime caractéristique de Périandre, à l'exception d'un poëte grec anonyme qui lui donne celle-ci : *χολου κρατέειν*, « Se posséder dans la colère » (*Analecta Adesp.*, ep. XXX).

(2) Le XXXVe dans les *Analecta*. Nous entrerons dans quelques détails sur ces portraits, à l'occasion de celui d'Esope, pl. XII.

(3) Les ouvrages précieux, consacrés dans les temples

PLANCHE IX, *a*.

§ 2. SOLON.

Ce grand homme, issu d'une famille qui remontoit aux anciens rois de l'Attique, naquit à Salamine, où ses parents s'étoient retirés. Dès sa première jeunesse adonné au commerce et à la navigation, il sut par ce moyen rétablir sa fortune, et acquérir des connoissances qui n'étoient pas communes dans sa patrie. De là cette grande réputation de lumières et de talents, qui, embellis par la poësie et rehaussés par un caractère moral également doux et élevé, le portèrent aux premières magistratures d'Athènes, et enfin à une espèce de dictature que les troubles civils et le manque de lois avoient rendue nécessaire. Ce fut alors que Solon, devenu le législateur d'Athènes, donna une nouvelle forme à cet état, et sut tenir un juste milieu entre les deux partis qui le déchiroient. Ses lois ont été célèbres dans l'histoire, à cause de la sagesse et de la modération qui en étoient la base, et qui en vivifioient le systême entier; mais dans sa constitution, le sénat des quatre cents, qu'il mit à la tête du gouvernement populaire, étoit trop nombreux: peuple lui-même, il manquoit de force pour contenir

---

de la Grèce par la dynastie des Cypsélides, ont été célèbrés de tous les temps (Aristote, *Politic.* V, cap. 11; Pausanias, liv. V, ch. 2; Plutarque, *loco citato*).

le peuple ; et Athènes pancha toujours vers l'anarchie quand un homme ambitieux ne sut pas gagner la confiance de la multitude, et l'enchaîner à ses volontés. C'est ce qui arriva du vivant même de Solon, lorsque Pisistrate se mit à la tête d'une république où chaque application de la loi excitoit des troubles, et d'où Solon lui-même venoit de se retirer, fatigué d'être obligé tous les jours d'interpréter sa propre législation. Ce Sage mourut dans l'île de Chypre, à l'âge de quatre-vingts ans, l'an 559 avant l'ére chrétienne (1).

Solon, quoique d'un caractère pacifique, et même adonné aux voluptés, ne manquoit pas de valeur guerrière : il fit reconquérir par les Athéniens Salamine sa patrie, dont les Mégariens s'étoient emparés : il voulut dans sa vieillesse prendre les armes contre Pisistrate; mais personne ne le suivit ; et Pisistrate, maître d'Athènes, n'eut garde de vouloir se venger d'un vieillard admiré par toute la Grèce, qui avoit été l'ami de sa jeunesse, et qui n'étoit plus dangereux.

D'autres écrivains ont grossi le nombre des exploits guerriers de Solon par le récit de ceux qu'il fit, suivant eux, dans la guerre de la Phocide ; mais sa gloire doit infiniment plus au soin que Plutarque a pris de prouver qu'il n'eut point de

---

(1) Plutarque, dans la *vie de Solon ;* Diogene de Laërte, liv. I, c. 45 et suiv. ; Elien, V. H., liv. VIII, c. 16 ; Corsini, F. A., t. III, p. 100 ; Barthélemy, V. d'Anac., introd., part. II, sect. 1, et ailleurs.

part à cette guerre. Ces écrivains, en effet, au lieu d'honorer le législateur d'Athènes, comme ils en ont eu l'intention, flétrissent sa mémoire, en lui attribuant la funeste invention d'empoisonner les sources des eaux qui couloient dans Cirrhe, où les ennemis étoient assiégés et tourmentés par la soif (1). Solon acquit un titre plus juste à la reconnoissance de la Grèce, en retranchant les honneurs immodérés et les avantages qu'on accordoit aux athlètes vainqueurs, pour les répandre sur les soldats qui mouroient pour la patrie, et sur leurs familles. On a dû peut-être à cette innovation salutaire les victoires de Marathon et de Salamine.

Les numéros 3 et 4 représentent le buste de Solon, conservé dans la galerie de Florence. Le Sage y paroît la tête ceinte d'un cordon, symbole d'apothéose; le bout du pallium ou manteau retombe sur l'épaule gauche. L'inscription suivante, gravée au-dessous de la poitrine, fait connoître le personnage représenté :

ϹΟΛωΝ
Ο ΝΟΜΟΘΕΤΗϹ
Solon
le législateur.

Ce buste unique n'avoit jamais été publié (2).

---

(1) Pausanias, liv. X, c. 37.

(2) Torricelli, artiste connu, l'avoit cependant gravé en creux sur une pierre fine, au commencement du siècle dernier. L'empreinte se trouve dans plusieurs collections dactyliographiques.

La physionomie, qui annonce le calme et la force de l'ame, a probablement été copiée d'après la statue en bronze que les Athéniens avoient érigée à Solon, dans le Pœcile (1).

Un portrait romain sans barbe, exécuté en pierre fine par un autre Solon, artiste du siècle d'Auguste, avoit été pris pour le portrait de Solon le législateur (2). Baudelot avoit découvert cette erreur (3); mais on n'avoit point remplacé jusqu'ici,

---

(1) Pausanias, liv. I, c. 16; Elien, *loco citato*. Une autre statue de Solon existoit à Salamine du temps de Démosthene et d'Eschine: ces orateurs en font mention Dem. *de fals. Leg. et in Aristog.*, p. 420, 807; AEsch. *in Tim.*, p. 4, 52, éd. Reisk.). Un second hermès de ce législateur a été trouvé sans tête, dans la maison de plaisance de Cassius, à Tivoli; il porte le nom de ce Sage, celui d'Exécestide son père, et la maxime célèbre ΜΗΘΕΝ ΑΓΑΝ, *Rien de trop*. Un hermès réunissant les têtes de Solon et d'Euripide, tous les deux nés à Salamine, existe à Vellétri, dans le cabinet formé par le feu cardinal Borgia. J'en ai publié les inscriptions (*Museo Pio-Clem.*, VI, pl. 28, § 7); mais les portraits ont été dégradés par le temps. L'épigramme grecque anonyme, insérée dans les *Anal. Ad.* DVI, avoit été écrite sous une image de Solon.

(2) Fabri, *Imagines*, n.° 135.

(3) Dans sa *Lettre sur le prétendu Solon des pierres gravées*, Paris, 1777, in-4.°, pag. 16. Il est à regretter que l'observation très-juste de cet antiquaire se trouve mêlée avec des conjectures dépourvues de toute vraisemblance; celle, par exemple, dans laquelle le travail barbare d'un médaillon *contorniate*, où l'on voit ce prétendu portrait accompagné du nom de Solon, est attribué à l'artiste grec de ce nom, l'un des plus habiles dans la gravure en pierres fines. Nous reviendrons sur ce médaillon, lorsqu'il s'agira du portrait de Mécene.

dans les ouvrages sur l'iconographie ancienne, le portrait apocryphe par le véritable.

PLANCHE X.

§ 4. Bias.

En commençant par Périandre et Solon la suite des Sages de la Grèce, nous avons gardé l'ordre chronologique de leur naissance. Mais si l'on nous demande pourquoi le portrait de Bias est ici à la troisième place, nous pourrons répondre avec l'oracle que parmi ces grands hommes il n'y avoit ni premier ni dernier (1): d'ailleurs l'ordre prescrit par la critique nous oblige à présenter Bias avant Thalès, puisque ce sera au portrait de Bias bien connu que nous devrons la connoissance de celui de Thalès.

Bias, né à Priene, ville de l'Ionie, fut préféré par quelques biographes aux six autres Sages, parmi lesquels Satyrus et Héraclide lui avoient assigné la première place (2). Les bases de l'administra-

---

(1) L'oracle ordonna que les noms des sept Sages fussent gravés autour d'un cercle. Cette disposition excluoit toute préférence :

Recte olim ineptum Delphicus jussit deus
Quærentem ; quisnam primus sapientum foret ?
Ut in orbe tereti nomina eorum incideret,
Ne primus esset, ne vel imus quispiam.

Auson., cccii, 5.

(2) Diogene de Laërte, V, 82 et 88.

tion monarchique établies par Périandre, l'organisation d'une démocratie formée, pour ainsi dire, d'un seul jet par Solon, étoient des faits assez éclatants pour appeler sur ces législateurs l'attention de la Grèce. Des qualités plus modestes relevoient le mérite de Bias: le talent de la parole, employé toujours en faveur des opprimés, ou pour le bien public, une activité bienfaisante, une conduite toujours égale et toujours mesurée, firent aimer autant qu'admirer le Sage de Priene (1). Il termina sa carrière honorable d'une manière digne de sa vie; il expira dans le barreau, entre les bras de son petit-fils, à la fin d'un plaidoyer par lequel il venoit de faire gagner la cause d'un de ses amis. Bias, suivant Hérodote, avoit exhorté les Ioniens à quitter tous ensemble les rivages délicieux de l'Asie, pour se soustraire à la domination des Lydiens et des Perses, et à s'établir dans l'île de Sardaigne, dont il paroît avoir eu une opinion beaucoup trop favorable (2).

La même fouille de Tivoli, dont nous avons parlé à la planche précédente, nous a procuré le portrait de Bias, n.os 1 et 2, constaté par des inscriptions qui portent son nom et son apophthegme (3).

---

(1) Diogene, I, 82 et 84; Diodore de Sicile, *in Excerpt. Vales*, p. 552, édit. de Wesseling.

(2) Hérodote, I, c. 170.

(3) Cet hermès, conservé à Rome dans le musée du Vatican, a été publié par moi dans le VI[e] volume du *Museo Pio-Clem.*, pl. XXII et XXIII.

Les deux premières lignes donnent ces deux mots :

ΒΙΑΣ
ΠΡΗΝΕΥΣ
Bias
de Priene ,

où l'I de la première syllabe du mot Πριηνεύς, *de Priene*, a été omis par le sculpteur des lettres. Le nom de Teutamus, père de Bias, n'y est point marqué.

Les trois lignes inférieures présentent la maxime connue de Bias :

ΟΙ ΠΛΕΙΣΤΟΙ
ΑΝΘΡΩΠΟΙ
ΚΑΚΟΙ

La plupart des hommes sont méchants (1).

L'usage de la vie et du barreau lui avoit appris cette triste vérité.

Addition de l' auteur.

J'ai publié le portrait de ce sage de la Grèce d'après deux hermès du Vatican. Aucun antiquaire ne s'étoit encore douté que la ville de Priene, patrie de Bias, eût fait empreindre sur ses monnoies l'image de cet homme illustre. La médaille de bronze de cette ville de l'Ionie, gravée sous le

---

(1) Les anciens ont, sans aucune contestation, assigné cet apophthegme à Bias.

num. 3 de la planche X, présente d'un côté le buste de Minerve en profil; et au revers, la figure debout de Bias, caractérisée par le trépied qui est placé derrière (1). Ce trépied est célèbre dans l'Histoire des sept Sages (2). On dit que, trouvé dans la mer par des pêcheurs milésiens, l'oracle d'Apollon déclara qu'il devoit être donné en présent au plus sage des hommes. Suivant la tradition la plus accréditée, il fut offert à Bias, qui le consacra dans le temple d'Apollon Isménien à Thebes (3). La légende de la médaille porte les noms *des Priéniens*, ΠΡΙΗΝΕΩΝ, qui l'ont fait frapper: le type retrace le souvenir de leur illustre compatriote (4). Le nom du magistrat semble être ΒΙΩΝ, *Bion.*

---

(1) Cette médaille appartient au cabinet de M. Millingen, qui me l'a confiée pour en faire prendre le dessein.

(2) Diogene de Laërte, l. I, n. 82 et sequ.

(3) La ville de Priene étoit originairement une colonie des Thébains.

(4) Cette figure de Bias, placée debout devant le trépied, semble confirmer la conjecture de Spanheim et de Schott, qui reconnoissoient ce sage dans une figure placée de même sur le bas-relief représentant l'apothéose d'Homere (*Homericae apotheosis nova explanatio*, c. II et III, dans le IIe volume du *Tresor* de Poleni). Schott a cependant hésité dans cette explication (*loco citato*, c. VI); et j'en avois proposé une autre dans le *Museo Pio-Clementino* (t. I, pl. B., p. 281). La comparaison de la médaille augmente toutefois la probabilité de l'opinion de Spanheim.

PLANCHE X, *a.*

§ 5. Thalès.

Fondateur de la secte ionienne, et le père, pour ainsi dire, de la philosophie grecque, Thalès, ayant quitté de bonne heure la politique et les affaires, s'adonna tout entier à la recherche et à la contemplation des vérités naturelles. Il profita de ses voyages (1), particulièrement de ceux qu'il fit en Égypte, pour se livrer à l'étude des mathématiques, dont il sut faire l'application à l'astronomie et à la science des temps. Ce connoissances le mirent en état de prédire une éclipse de soleil dans une occasion importante (2), et de régler sur les saisons la période de l'année, dont il fut le premier d'entre les Grecs qui fixa la durée à trois cent soixante-cinq jours, durée qui

---

(1) A une époque où il n'existoit ni professeurs ni livres, les voyages etoient le seul moyen d'acquérir une instruction plus étendue, en observant la nature sous des climats différents, et en s'enrichissant de l'expérience et des découvertes des nations étrangères.

(2) L'éclipse dont il s'agit arriva l'an 597 avant J.-C., le 9 juillet de l'année julienne proleptique, suivant l'opinion du P. Petau, aujourd'hui la plus suivie. Hérodote (liv. I, c. 74) assure ce fait, qui étoit aussi rapporté par Eudémus, disciple d'Aristote, dans son *Histoire de l'Astrologie* (Clément d'Alex., *Strom.* I). Il ne paroît pas, d'après des autorités aussi évidentes, qu'il reste aucun fondement aux doutes de Dodwell (*Dissert. de Cyclis*, p. 911).

étoit probablement déjà connue par les Égyptiens (1).

L'activité de l'esprit de Thalès et la force de son imagination lui firent enfanter un de ces systêmes de physique générale où l'on remonte jusqu'aux premiers principes des choses. Si dans ces recherches abstruses il ne rencontra pas la vérité, ses successeurs ont eu le même sort (2). On s'est trompé sur la véritable signification de quelque mot technique, lorsqu'on a voulu lui faire honneur d'avoir enseigné le premier la doctrine de l'immortalité de l'ame (3).

---

(1) Diogene de Laërte, I, 27. Solon, contemporain de Thalès, en réformant l'année attique, l'avoit portée, par le moyen des mois intercalaires, presqu'à la même durée.

(2) Outre les grands ouvrages de Stanley et de Brucker, on peut consulter utilement sur ce sujet l'article *Thalès*, dans le dictionnaire de Bayle; et la dissertation de l'abbé de Canaye, dans le tome X des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

(3) La doctrine de l'immortalité de l'ame formoit, du temps d'Homere, la croyance générale des Grecs, puisque les fables des enfers, les nécyomanties, etc., la supposent nécessairement. Comment donc Chœrilus pouvoit-il dire que Thalès a été le premier à reconnoître ce dogme (Diog., I, 24)? Je pense que cette erreur est un effet de l'abus des synonymes. Thalès a été le premier à regarder les ames humaines comme toujours existantes, n'ayant ni commencement ni fin, ἀϊδιούς, *éternelles*: mais ce mot étant quelquefois l'équivalent de ἀθάνατος, *immortel*, à la place duquel on le trouve souvent employé, on l'a mal à propos substitué à ce dernier, et on a fait de Thalès l'inventeur d'une doctrine qui avoit depuis bien des siècles jeté de profondes racines parmi les nations policées du paganisme.

Mais ce qui prouve l'étendue de son génie, c'est le projet d'un état fédératif qu'il a été le premier à concevoir; systême qui, rejeté alors par ses compatriotes, a été regardé depuis comme l'une des inventions les plus bienfaisantes d'une politique éclairée (1).

Les anciens, qui possédoient le mieux l'histoire des connoissances humaines, étoient persuadés que Thalès s'étoit borné à instruire par ses discours, et n'avoit laissé aucun écrit qui pût transmettre sans altération à la postérité le dépôt de sa doctrine. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que des hommes remarquables par leurs lumières lui ont déféré le titre du plus sage parmi les Sages (2).

Thalès mourut aux jeux olympiques, presque nonagénaire, accablé par la soif et par la chaleur excessive que son grand âge l'avoit mis hors d'état de supporter, l'an 548 avant notre ère (3).

Le numéro 4 représente le profil d'un hermès à deux faces (4), dont l'une, savoir celle à gauche, est évidemment le portrait de Bias: il suffit,

---

(1) Hérodote, I, c. 170.

(2) Timon, rapporté par Diogene de Laërte (I, 34); Cicéron (*de Leg.*, II, 9); Apulée (*Florid.*, p. 816).

(3) Sosicrate, rapporté par Diogene (I, 34); Corsini (F. A., t. III, p. 108).

(4) Cette antique se trouve aussi au Vatican; et je l'ai publiée dans le VI[e] vol. du *Mus. Pio-Clem.*, à la pl. 24. Elle étoit sortie de la même fouille que l'hermès d'Homere et d'Archiloque, rapporté à la pl. II.

pour s'en convaincre, de la comparer avec le profil gravé n.° 2.

Je pense que la face placée du côté droit, gravée ici n.° 5, est le portrait de Thalès. La réunion de ces deux têtes sur le même hermès est le principal fondement de ma conjecture.

Qu'on se rappelle ce qui a été dit sur les deux portraits réunis d'Homere et d'Archiloque, et sur les exemples d'une pareille réunion de deux portraits, tels que ceux d'Epicure et de Métrodore son disciple, de Solon et d'Euripide, nés tous deux à Salamine ; et l'on verra que les mêmes motifs portent à reconnoître ici Thalès.

Bias et lui étoient les seuls des septs Sages qui fussent nés dans le continent de l'Asie : Ioniens l'un et l'autre, et habitants de deux villes voisines, Milet et Priene, ils étoient amis ; et les auteurs qui avoient écrit sur les sept Sages ne séparoient pas dans leurs écrits les noms de Bias et de Thalès (1). Au surplus il est naturel de penser que l'image de Bias n'a pas été réunie avec une autre que celle d'un des Sages : or le portrait que nous examinons ne peut être celui ni de Solon, ni de Périandre, ni de Chilon, ni de Pittacus ; nous connoissons ces quatre portraits avec trop de certitude pour pouvoir en douter. Il ne reste donc à choisir qu'entre Cléobule et Thalès : mais, si on en excepte la place assignée à Cléo-

---

(1) Voyez les catalogues de Dicéarque et d'Hippobote dans Diogene de Laërte (I, 42).

bule parmi les Sages de la Grèce, il n'y a entre Bias et lui aucun des rapports que nous avons indiqués, et qui réunissent naturellement Thalès avec Bias.

Un portrait de Thalès, publié dans quelques recueils iconographiques, et différent de celui que je présente, ne peut rien diminuer de la force des conjectures que je propose. Fulvius Ursinus lui-même, qui l'avoit examiné le premier, a eu soin d'avertir que l'inscription par laquelle il étoit désigné comme celui du sage Milésien étoit fausse (1): cet avertissement n'a pas empêché que la même image de Thalès n'ait été reproduite par Bellori (2), qui a dédaigné d'imiter en cela la sage retenue de J. Faber.

Au reste l'air concentré de ce portrait paroît annoncer un penseur profond; et sous ce rapport il n'est pas indigne de Thalès (3).

---

(1) Dans la préface, à la tête de l'édition des portraits des hommes illustres, faite à Rome en 1570, in-fol.

(2) *Imagines illustrium*, n. 37. Une épigramme, écrite autrefois sous le portrait de Thalès, se trouve dans les *Analecta Adesp.* DIV.

(3) L'hermès de ce Sage, trouvé dans les fouilles de la maison de Cassius, à Tivoli, est sans tête: l'inscription grecque mutilée ne contient que le nom de *Thalès milésien, fils d'Examyus*, ⊟ΑΛΗΣ ΕΞΑΜΥ⊟Υ ΜΙΛΗΣΙ□Σ. L'apophthegme a été emporté: il étoit sans doute celui qu'on assigne communément à ce Sage, ΕΓΓΥΑ ΠΑΡΑ Δ ΑΤΑ, « L'infortune suit de près les engagements » (Ménage, *ad Diog. Laërt.* I, 73; *Museo Pio-Clementino*, t. VI, tav. 22). Il est à propos d'observer

Addition de l'auteur.

Le comte de Caylus a publié un petit bas-relief de terre cuite, en forme de camée, sur lequel on voit le buste de Thalès, ayant sur la poitrine l'inscription grecque ΘΑΛΗΣ (Recueil, tom. III, pl. 36, n.° 5). Ce morceau ne se trouve point parmi ceux qui, de la collection de cet académicien, ont passé au cabinet de la bibliothèque impériale : ainsi je ne puis juger ni de l'authenticité de cette terre cuite, ni de celle de l'inscription qu'elle porte. Cependant une certaine conformité qu'on remarque entre les traits de Thalès, tels que les présente ce monument, quoique d'un travail médiocre, et tels que nous les voyons dans le portrait, grand comme nature, que j'attribue à Thalès sur des conjectures très-probables, me fait penser que le petit monument publié par Caylus n'étoit pas apocryphe.

PLANCHE XI.

§ 6. Pittacus.

La simplicité des mœurs (1), la force et la gé-

---

que cette maxime de Thalès, tracée sur les murs du temple de Delphes, a reçu une interprétation bien différente dans le *Voyage d'Anacharsis*, t. 2, c. 22, p. 14.

(1) On peut juger de cette qualité de Pittacus par son exercice favori, celui de moudre le bled ; il ne l'avoit point abandonné, même lorsqu'il étoit le chef suprême de Lesbos (Ménage, *ad Laërt.* I, 82).

nérosité de l'ame, auroient placé Pittacus parmi les Sages de la Grèce, quand même les Mytiléniens ne l'auroient pas regardé comme le sauveur de leur pays (1). Il y donna des lois, et y exerça la dictature pendant dix ans, après lesquels il en vécut encore dix autres, sans s'exiler de sa patrie comme Lycurgue et Solon; mais au contraire en y jouissant paisiblement du respect et de la reconnoissance de ses concitoyens. Les satires et les invectives d'Alcée, qui fut son rival dans les troubles politiques de Mytilene, n'ont pu ternir la mémoire du Sage de Lesbos aux yeux de la postérité, qui n'a jamais perdu de vue le pardon généreusement accordé par celui-ci au poëte turbulent que le sort des armes avoit mis en son pouvoir.

Brave soldat et bon capitaine, Pittacus commanda les armées de Lesbos; et l'antiquité a cité avec éloge un de ses stratagèmes, qui n'étoit cependant au fond qu'une indigne supercherie. Les Athéniens disputoient aux Lesbiens la possession du Sigée: il fut convenu qu'un combat singulier décideroit cette querelle; Pittacus fut nommé par les siens; les Athéniens eurent pour champion le chef de leur armée, Phrynon, vainqueur autrefois aux jeux d'Olympie. Pittacus se présenta sur le champ de bataille avec un filet caché sous son bou-

---

(1) Diogene de Laërte, I, 74, *segg.*, avec les autorités que Ménage y a ajoutées dans ses notes; Hérodote, V, 95; Plutarque, *Conviv.* VII *sap.*, sont les sources de ce que j'avance à l'égard de Pittacus.

clier (1); il en enveloppa son ennemi, et le tua. Les Mytiléniens eurent ainsi l'avantage: mais Périandre, choisi peu de temps après pour arbitre, malgré la victoire de Pittacus, rendit aux Athéniens la région contestée. Cette ruse de Pittacus pouvoit trouver une excuse dans les mœurs de son temps, où tout paroissoit permis pour la défense de la patrie.

Dolus an virtus quis in hoste requiret?
« Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse (2)? »

étoit alors une maxime avouée par le droit des gens, ou du moins par celui de la guerre. Il est plus étonnant que cette action ait pu trouver un admirateur dans Plutarque (3).

Pittacus mourut à Mytilene, l'an 570 avant l'ére chrétienne, âgé de plus de soixante-dix ans (4).

Voici, n.° 1, le portrait de ce Sage tel qu'il est

---

(1) Polyen, *Strateg.* I, c. 25; Strabon, liv. XIII. Winckelmann a donné dans ses *Monumenti inediti*, n.° 116, une image de ce Phrynon, d'après une pâte antique: Caylus (t. IV, pl. 53) l'avoit déjà donnée; mais il y avoit vu un de ces gladiateurs appelés *rétiaires* (*retiarii*); la fausse idée que certains antiquaires s'étoient faite de ces gladiateurs a induit l'un et l'autre en erreur. Cette pâte antique représente un *Mirmillon*, autre espèce de gladiateurs, assis et enveloppé dans le filet que le *rétiaire* a jeté sur lui. Phrynon ne seroit pas représenté assis; et le gladiateur enveloppé dans le filet n'est jamais un *rétiaire*.

(2) Virg., *Æn.*, lib. II, v. 290, traduction de M. Delille.

(3) *De Herodoti malign.*

(4) Corsini, F. A, tom. III, pages 56, 81 et 90.

représenté sur une médaille dont on a déjà parlé à l'occasion du portrait d'Alcée (1).

Ici on a agrandi celui de Pittacus, en le rendant dans le dessin tel qu'on le voit avec une loupe.

L'inscription donne ainsi le nom du personnage, ΦΙΤΤΑΚΟC, *Phittacus*, au lieu de ΠΙΤΤΑΚΟC, *Pittacus*. Cet emploi de la tenue Π, *p*, au lieu de l'aspirée Φ, *ph*, n'est pas sans exemple dans les dialectes de la Grèce (2).

Le numéro 2 présente la même médaille dans la grandeur de l'original, et avec le revers portant la tête d'*Alcée*. Ansi la gloire nationale et la renommée littéraire ont fait réunir sur un monument de quelques lignes d'étendue deux émules qui ne purent tenir ensemble dans leur pays natal.

Le portrait de Pittacus existoit avec ceux des autres Sages dans la maison de plaisance de Cassius, à Tivoli; mais son hermès a été trouvé sans tête: l'inscription qu'on y lit porte le nom du Sage, celui d'Hyrrhas son père, et celui de Mytilene sa

---

(1) Chap. I, § 4.

(2) Ainsi la ville de Πυγέλη, *Pygele*, dans l'Ionie, se trouve appelée aussi *Phygele* (Pline, V, 31, *et ibi Harduin*). Pindare appelle Proserpine Φερσεφόνα, au lieu de Περσεφόνα (*Pyth. od.* XII, v. 3); φιδάκνη se lit dans Aristophane, au lieu de πιθάκνη; et Strabon (livre VII) atteste que l'île de Pharos, dans la mer Adriatique, s'appeloit ainsi au lieu de Paros, car elle étoit une colonie des Pariens, de la mer Égée, etc.

patrie, avec la maxime caractéristique de Pittacus: « Sachez connoître le temps (1). »

§ 7. Chilon.

Si la renommée n'a pas célébré ce Sage autant que les six autres, la haute opinion qu'on avoit de sa vertu a été si répandue et si unanime, que plusieurs écrivains lui ont donné la première place parmi les sept (2). Lacédémonien et fils de Damagete, il vécut à Sparte, à une époque où la législation de Lycurgue étoit dans toute sa vigueur, où nulle agitation civile, nulle guerre étrangère dangereuse, n'exigeoient des Spartiates ni de grands exemples de courage et de dévouement, ni des actions extraordinaires. Chilon parvint, l'an 556 avant l'ére chrétienne, à la primière place de l'état après celles des rois, à la dignité de premier éphore (3). Il n'est pas vraisemblable, ainsi qu'on l'a néanmoins avancé, qu'il ait travaillé pendant sa ma-

---

(1) *Mus. Pio-Clem.*, tom. VI, tav. 22:

ΠΙΤΤΑΚ□Σ
ΥΡΡΑ
ΜΥΤΙΛΗΝΑΙ□Σ
ΚΑΙΡ□Ν ΓΝΩ⊟Ι.

(2) « Il fut par la sagesse le premier des sept Sages. » Ces mots se lisoient sous le portrait de Chilon (Diog. Laërt., I, 73). Ce que nous rapportons de lui est tiré de la même source.

(3) Corsini, F. A., tom. III, p. 103 et 10.

gistrature à étendre l'autorité des éphores aux dépens de celle des rois (1). Citoyen paisible, il jouit long-temps d'une vie que le témoignage de sa conscience, l'étude de la poësie, et ses lumières, rendoient heureuse, et dont une fin également heureuse marqua le terme. Chilon expira, comme Thalès, aux jeux olympiques, mais dans les bras de son fils vainqueur au pugilat. Ceux qui prétendent que sa mort arriva en 552 ne peuvent en donner aucunes preuves (2).

Le portrait de Chilon, tracé, quoiqu'imparfaitement, sur un fragment de pavé en mosaïque, et réprésenté sous le numéro 3, est l'unique monument qui nous ait conservé l'image du Sage de Lacédémone. On le voit à Vérone, dans la bibliothèque du chapitre de l'église cathédrale (3). Le

---

(1) Cette opinion de Ménage n'est fondée que sur l'interprétation forcée qu'il a donnée à un passage de Diogene (I, 68): mais ce passage, à le bien considérer, ne contient autre chose que la méprise de quelques écrivains qui, ayant lu que Chilon avoit été premier éphore, entendoient cette phrase comme s'il eût été le premier des éphores, ou l'instituteur de cette magistrature.

(2) Corsini, *loc. cit.*, p. 107. Ce savant a placé la mort de Chilon à cette époque, parcequ'il a trouvé un Lacédémonien vainqueur aux jeux de la LVIIe olympiade. Mais le Spartiate que le P. Corsini a trouvé étoit le vainqueur à la course du stade: le fils de Chilon l'avoit été au pugilat.

(3) Bianchini, *Demonstr. hist. eccles. quadri-partitæ*; sæc. II, tab. II, n.° 127, tom. I, part. II, pag. 565; Ficoroni, *Notizie d'Antichità*, n.° 22 de l'édition insérée dans les *Miscellanea* de M. Féa, p. cxxv.

prélat Bianchini avoit enrichi sa patrie de cet intéressant fragment déterré à Rome sur le mont Aventin, au commencement du siècle dernier. La célèbre maxime ΓΝΩΘΙ CΑΥΤΟΝ, *Connois-toi toi-même*, a fait reconnoître Chilon dans cette mosaïque, tant par Bianchini que par Winckelmann (1).

Cette maxime, qu'on lisoit écrite dans le temple de Delphes, n'a pas été attribuée à Chilon sans contestation; ceux-mêmes qui la lui attribuent sont d'avis que le Sage n'a fait qu'adopter une réponse donnée par l'oracle (2). Quoi qu'il en soit, la plupart des anciens en font honneur à Chilon (3). On peut croire, avec assez de probabilité, que ces pavés en mosaïque étoient ceux de la bibliothèque de Pollion (4), édifice somptueux élevé

---

(1) *Monum. ined.*, n.° 165. La gravure donnée par Winckelmann avoit été exécutée d'après un dessin colorié de la bibliothèque du Vatican. Le dessin que nous présentons ici a été pris de nouveau sur l'original, et avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

(2) C'étoit l'opinion d'Antisthene (Diog. Laërt., I, 40), et postérieurement celle de Porphyre (Joh. Stobæus, *Serm.* XXI).

(3) Cicéron a fait sur cette maxime une observation aussi juste que piquante, en disant que cette connoissance de soi-même ne doit point se borner à réprimer notre orgueil, mais qu'elle doit aussi nous faire sentir tout ce que nous valons: *Et illud, γνῶθι σαυτὸν, noli putare ad arrogantiam minuendam solum esse dictum, verum etiam ut bona nostra norimus (ad Quintum fratrem,* lib. III, ep. VI*)*.

(4) La bibliothèque construite par Pollion, auprès du

sur l'Aventin, et célèbre par la collection des portraits des hommes illustres qu'il renfermoit.

§ 8. Anaxagore.

Ce disciple d'Anaximene, né à Clazoménes, dans l'Ionie, apporta le premier la philosophie à Athènes (1). L'amour du jeune sage pour les connoissances étoit si ardent, que, pour pouvoir donner plus de temps à la culture de son esprit, il abandonna à ses parents toutes ses propriétés. Il avoit imaginé, pour expliquer l'origine des choses et la physique générale, un de ces systêmes ingénieux qui figurèrent quelque temps dans les écoles (2). Mais, ce qui lui assigne une place plus distinguée

---

portique ou *atrium* de la Liberté, étoit effectivement sur cette même partie de l'Aventin où la mosaïque fut déterrée (Nardini, *Roma vetus*, VII, c. 9; Ficoroni, *loco citato*): mais le superbe bas-relief représentant Endymion, trouvé dans la même fouille, rend cette opinion beaucoup plus probable (Ficoroni, *loco citato*, *Mus. Capit.*, tome IV, pl. 53); car nous apprenons par Pline que Pollion prit soin d'enrichir d'un grand nombre de chefs-d'œuvre de sculpture les monuments qu'il avoit élevés. Ce Romain avoit employé les portraits des hommes illustres à l'ornement de sa bibliothèque publique.

(1) On peut consulter, sur Anaxagore, Diogene de Laërte, l. II, n. 6 et seqq.; Bayle dans son article *Anaxagoras*; et Brucher, Histor. crit. philosophiæ, t. I, 492.

(2) C'est le systême des *homoeomoeries*, ou des particules composant les corps, et douées de la même nature que l'ensemble.

dans l'histoire de la philosophie, c'est qu'il fut le premier à enseigner, ou du moins à développer le dogme d'une intelligence qui avoit débrouillé l'ancien chaos, et qui en étoit distincte (1). Il fut aussi un des premiers à observer les aérolithes, et à reconnoître que la lune étoit une autre terre, et le soleil une masse enflammée. Peu s'en fallu que ces deux propositions, regardées comme des blasphêmes, ne lui coûtassent la vie: ni en fut quitte pour l'exil. Cependant on ne doit pas attribuer entièrement sa disgrace au zèle superstitieux des Athéniens; il faut en rechercher la cause principale dans l'influence d'une faction qui vouloit humilier Périclès, n'osant l'attaquer directement, elle se déchaînoit contre les amis et les protégés de ce grand homme, qui devoit une partie de ses belles qualités aux leçons et au conseils d'Anaxagore. Le philosophe se retira à Lampsaque, où il vécut, jusqu'à sa soixante-douzième année, honoré de tout le monde. Il laissa des écrits; et, après sa mort, le respect pour sa mémoire n'eut plus de bornes; on le mit au rang des dieux, et on lui éleva des autels (2).

J'avois désespéré de trouver une image d'Anaxagore; mais je crois l'avoir découverte sur une médaille de bronze de Clazoménes sa patrie (3).

---

(1) D'après ce dogme, on donna le surnom de Νοῦς ou d'intelligence, à Anaxagore lui-même.

(2) Aelien, *Var. hist.*, l. VIII, c. XIX.

(3) Cette médaille est au cabinet de la Bibliothèque du

Le type de cette médaille (n.° 4) offre un philosophe demi-nu, ayant un globe dans la main. Pythagore et Hipparque son représentés sur les monnoies de Samos et de Nicée, leurs villes natales, avec le même symbole et dans le même costume (1). Je crois devoir conclure de cette comparaison que la figure gravée sur la médaille des Clazoméniens est celle de leur illustre compatriote. Mon opinion est confirmée par une autre médaille de la même ville, qui existe dans le Musée Britannique, et sur laquelle une figure semblable est assise sur le globe, signe évident d'apothéose (2);

Roi. Voyez la *Description de Médailles*, etc., par M. Mionnet, t. III. *Jonie*, n. 70. Les légendes sont: ΚΛΑΖΟΜΕΝΕ, *Clazoméne*, du côté de la tête tourrelée d'une femme qui représente la ville personnifiée; et ΚΛΑΖΟΜΕΝΙΩΝ (monnoie) *des Clazoméniens*, du côté de la figure, que je crois représenter Anaxagore.

(1) Voyez l'Iconogr. grecque, pl. XVII, n. 1 et 2; LVII, n. 3.

(2) *Veterum populorum et regum numi qui in Museo Britannico adservantur;* Londres, 1814, in-4.°, par M. Taylor Combe, pl. IX, n. 22. Le savant auteur, ainsi qu'il a bien voulu me l'écrire, est d'avis que la figure assise sur le globe est plutôt celle d'un empereur déifié. Il me semble que le costume de cette figure et la comparaison de la médaille du Musée Britannique avec celle du cabinet du Roi, favorisent mon opinion. Dès qu'Anaxagore a obtenu des autels, il n'est pas étrange de le voir assis sur le globe céleste, sur ce ciel que le philosophe regardoit comme sa patrie (Diogene de Laërte, l. II, n. 7). Le berger Daphnis déifié s'éleve aussi au-dessus du globe céleste.

Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.

(Virg., Ecl. V, v. 57).

et nous venons de voir que les honneurs divins furent décernés à la mémoire d'Anaxagore. Il est à regretter que les Clazoméniens n'aient pas fait graver sur leur monnoie la tête du philosophe plutôt que son image entière. On aimeroit à y reconnoître cette physionomie grave et immobile que le sourire n'avait jamais égayée.

PLANCHE XII.

§ 9. Ésope.

Ésope, né en Phrygie, esclave à Athènes, ensuite à Samos, est le premier qui se soit fait une réputation durable par l'apologue (1), genre inventé en Orient dès les âges les plus reculés. Ses fables, ses maximes, et ses réparties ingénieuses, lui procurèrent la liberté, et le firent presque regarder comme l'égal des sept Sages, dont il étoit le contemporain. Il fut accueilli avec distinction à la cour de Crésus; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Après s'être élevé,

---

(1) Voyez, sur Ésope, l'article qui le concerne dans le dictionnaire de Bayle; la vie de ce fabuliste par Bachet de Meziriac; et sur-tout le chap. 9, liv. II de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, avec les additions de M. Harless. La vie d'Ésope, écrite en grec par Maxime Planude vers la moitié du XIV[e] siècle, est une compilation d'un grand nombre de traditions anciennes sur ce personnage, choisies sans aucune critique, et entremêlées de contes tout-à-fait absurdes.

par son esprit et sa sagesse, d'une condition abjecte à un état honorable, il périt à Delphes, victime de la plus noire calomnie, l'an 560 avant J.-C. (1): il fut précipité comme un sacrilége du rocher Hyampéen. Les remords des Delphiens ne laissèrent pas ce crime impuni; ils crurent voir dans tous les malheurs qui leur arrivèrent par la suite les effets de la vengeance céleste; et à la troisième génération ils tâchèrent d'expier le forfait de leurs pères (2).

Ceux qui ont voulu porter le scepticisme jusqu'à douter de l'existence d'Ésope n'ont pas fait attention à l'époque où Hérodote à écrit. Cet historien, postérieur à Ésope seulement d'un siècle, avoit pu voir le Samien qui, descendant d'Iadmon, autrefois maître du fabuliste, fut appelé à Delphes pour recevoir la satisfaction expiatoire du meurtre dont on vient de parler. Socrate, Platon, Aristote, ne révoquoient point en doute l'existence du sage Phrygien (3). Les fables de celui-ci, conservées par la tradition, et écrites dans des temps postérieurs, furent mises en vers grecs très-élégants par Babrias, poëte antérieur à l'âge d'Auguste: Phedre, qui fleurit sous ce prince, les ren-

---

(1) Cette époque a été bien assurée par M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote*, ch. 19), malgré la méprise d'Eusebe et l'opinion du P. Corsini.

(2) Hérodote, II, c. 134.

(3) Socrate, dans le *Phædon* de Platon, Platon, *Alcibiad.* I; Aristote, *Rhet.* II, 20; et ailleurs.

dit en vers latins; et l'inimitable fabuliste, qui a rempli la même tâche en notre langue, a surpassé Phedre, et ne nous laisse plus regretter Babrias (1).

Cet hermès à demi-figure (n.os 1 et 2), quoique sans inscription, paroît être une image d'Ésope (2) : la forme d'hermès ou de terme, usitée pour les portraits des hommes illustres, et la conformation défectueuse et raccourcie du personnage réprésenté, qui est bossu, qui a le ventre gonflé et la tête pointue, et qui est tel en un mot qu'on nous peint Ésope (3), ne permettent guère d'en douter. Ces défauts du corps sont compensés en partie par l'air spirituel de la figure, qui differe entièrement de celle que les anciens ont donnée aux images de nains et de bouffons, dont la physionomie est toujours ridicule, et bien souvent stupide (4). Les probabilités qui portent à

(1) Tout ce qui concerne Babrias, ses fragments, son âge, son mérite, a été éclairci avec beaucoup d'érudition et de critique par Tyrwhitt (*Dissert. de Babrio*, Londres, 1776, in-8.°).

(2) L'original est à Rome à la *villa Albani* : l'extrémité supérieure du terme d'où sort la demi-figure d'Ésope est également antique, et tient aux cuisses. Il est mal désigné sous le nom de buste dans l'*Indicazione antiquaria della villa Albani*, n. 392 de la première, et 375 de la seconde édition.

(3) Φοξὸς ἦν. . . σιμὸς τὸν τράχηλον. . . προγάςωρ, βλαισὸς καὶ κυφός: *Il avoit la tête pointue . . . le cou raccourci . . . le ventre saillant ; il étoit cagneux et bossu* (Maxime Planude, dans la vie d'Ésope).

(4) On peut voir des images de ces nains, appelés *moriones* par les Romains, dans les *Bronzes d'Herculanum*, tom. II, pl. 92, où ce sujet est bien éclairci dans les notes.

reconnoître dans ce marbre l'ancien auteur des Apologues augmentent encore, quand on observe que le portrait d'Ésope, sculpté par Lysippe, existoit autrefois à Athènes, et qu'il étoit placé à la suite de ceux des Sages de la Grèce (1), vraisemblablement en hermès, comme on avoit représenté ceux-ci. Un portrait d'Ésope, modelé par Aristodeme, avoit acquis, au dire d'un écrivain du deuxième siècle, presque autant de célébrité que les fables de ce moraliste (2); ce qui n'est pas

---

(1) Phedre, *epilog.*, lib. 2, v. 1:

Æsopi ingenio statuam posuere Attici,

où la correction de Bentley, qui lit *ingenio* au lieu d'*ingentem*, me paroît nécessaire; et Agathias, ep. XXXV, dans les *Analecta*:

Εὖγε ποιῶν, Λύσιππε γέρων, Σικυώνιε πλάστα;
Δέικελον Αἰσώπου στήσαο τοῦ Σαμίου
Ἑπτὰ Σοφῶν ἔμπροσθεν κ. τ. λ.

Fictorum Lysippe decus Sycionie, laudo
Æsopi Samii quod senis effigiem
Antelocas septem Græciæ sapientibus . . . .

Grotius.

Mais l'*antelocas* et le *senis* ne sont pas dans l'original. Le poëte ne donne la qualité de vieillard qu'à Lisippe, et il le loue d'avoir placé Ésope vis-à-vis des sept Sages, non pas de l'avoir mis à leur tête.

(2) *Tatian. Adv. Græc.*, p. 55. Ce passage de Tatien m'a donné lieu de conjecturer que l'image d'Ésope, prise par Agathias pour un ouvrage de Lysippe, n'étoit guère différente de ce portrait modelé par Aristodeme. Cet artiste, à l'âge où il a fleuri, a pu être le disciple ou l'imitateur de Lysippe; et le portrait d'Ésope, modelé par Aristodeme, auroit atteint difficilement ce degré de ré-

difficile à concevoir, si on suppose l'image dont Tatien a parlé semblable à celle que nous examinons, avec une exagération de difformités bien propres à fixer l'attention de la multitude.

Je finirai par deux remarques auxquelles ce portrait donne lieu. La première a rapport à un passage de La Fontaine, où cet écrivain trouve étrange qu'Ésope n'ait pas été compté dans le nombre des Sages de la Grèce (1). Nous venons de voir que les Grecs le mettoient en effet, pour ainsi dire, au même rang et dans la même catégorie, lorsqu'ils plaçoient ses images à côté de celles de ces hommes illustres, et c'est ce qu'à leur exemple nous nous croyons autorisés à faire ici, en don-

---

putation dont parle Tatien, si Lysippe avoit traité le même sujet. Agathias, écrivain du VI[e] siècle, a pu prendre le change, et donner sous le nom du maître l'ouvrage de l'élève; c'est ce qui arrive tous les jours aux connoisseurs, à l'égard des tableaux des anciennes écoles d'Italie. Ce qui pourroit confirmer cette conjecture, c'est la notice que Pline nous a transmise sur Aristodeme, dans laquelle il attribue à cet artiste des portraits de philosophes (l. XXIV, § 19, n.° 26): nous avons vu qu'Agathias, en parlant de l'Ésope de Lysippe, fait aussi mention des portraits des sept Sages, sculptés par le même maître.

(1) La Fontaine, *vie d'Ésope*, au commencement: « Quant « à Ésope, il me semble qu'on le devoit mettre au nom- « bre des Sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui « enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec « bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions « et des règles. »

nant au portrait d'Ésope la même place dans l'Iconographie grecque.

La seconde observation porte sur l'abus des preuves négatives. Plusieurs critiques, et des plus illustres, ont nié la difformité d'Ésope, sur le simple prétexte que les écrivains antérieurs au moine grec, auteur de la vie de ce fabuliste, ne l'ont point remarquée (1). C'est de leur silence qu'on

---

(1) Meziriac, *loc. cit.*; Bentley (*Dissert. de Fabul Aesopi*); La Croze et Jablonski (*Thes. epistolic. la Crozian.*, tom. II, p. 170; tom. III, p. 153), voyant que la vie d'Ésope par Maxime Planude fourmille d'anecdotes fausses et ridicules, ont mis au nombre des mensonges de ce moine, à l'égard d'Ésope, la description qu'il fait de la difformité de ce Sage. Mais comme le même auteur a rapporté sur ce fabuliste beaucoup de faits qui sont confirmés par des historiens plus anciens, il reste toujours à savoir si ce qu'il dit de la conformation d'Ésope étoit fondé ou non sur des témoignages authentiques. Le seul silence des anciens, dans le peu qu'ils nous ont laissé sur ce Phrygien, n'est pas décisif. Meziriac avoit cru pouvoir opposer aux assertions de Maxime un passage tiré d'un fragment d'Aphthonius; mais, outre que ce passage concerne seulement la voix et la manière de parler d'Ésope, que Maxime fait bégayer, et à qui Aphthonius paroît attribuer une voix harmonieuse, je crois que la musique dont il s'agit dans ce passage n'est autre chose, dans le style guindé de ce rhéteur du V[e] siècle, que l'instruction qu'Ésope avoit reçue des Muses, c'est-à-dire le talent de l'apologue. L'anecdote d'un vase sacré caché par les habitants de Delphes dans les malles du fabuliste, auroit pu paroître volée dans les livres saints, et transportée par Planude dans la vie d'Ésope: cependant nous retrouvons ce même fait dans les fragments d'Héraclide, auteur contemporain de Platon (*de Politiis*, c. 22).

prétend tirer cette induction ; comme si nous avions des écrivains anciens qui eussent parlé assez au long d'Ésope, ou comme s'il étoit indispensable, en racontant quelques particolarités de la vie de cet homme rare, de parler de ses défauts corporels. Voici un monument antérieur de bien des siècles au moine Planude, et qui nous présente l'image en hermès d'un homme d'esprit dont les formes expriment fidèlement les défectuosités les plus remarquables décrites par l'auteur de la vie d'Ésope : c'est un témoin qui parle aux yeux et qui dépose en faveur de la vérité de ce fait. D'ailleurs il n'est pas impossible de reconnoître dans les anciens écrivains quelques traces des défauts de conformation d'Ésope : on peut penser avec assez de vraisemblance que le siège fort bas sur lequel Plutarque le fait asseoir au banquet des Sages (1) n'a d'autre motif que la petite taille du fabuliste ; et que le passage de Lucien, où ce satirique introduit Ésope sous le rôle d'un plaisant ou d'un bouffon d'Épicure (2), n'a pas moins de rapport à la conformation grotesque du Phrygien qu'à la gaîté de son esprit.

---

(1) Plutarch., *Banquet des sept Sages*, à la p. 216 de l'édition de M. Dutheil : *Παρῆν ἐπὶ δίφρου τινος χαμαιζήλου παρὰ τὸν Σόλωνα καθήμενος*, « Ésope se « trouvoit assis sur un siège fort bas au dessous de So- « lon. » La tradition sur la difformité d'Ésope n'étoit point inconnue à Himerius, écrivain antérieur à Planude de plusieurs siècles. Voyez les ouvrages de ce sophiste, publiés par Wernsdorf, p. 592.

(2) Lucian., *Ver. Hist.*, lib. II.

NOTE.

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici les portraits de deux anciens législateurs de la grande Grèce, Zaleucus et Charondas. La médaille d'argent des Locriens d'Italie, rapportée par J. Faber, n.° 165, et sur laquelle on prétend avoir retrouvé la tête de Zaleucus leur législateur, est fausse, ou du moins altérée dans la légende des deux côtés. La tête couronnée qu'on y voit empreinte ressemble à celle de Jupiter sur les médailles authentiques de ce peuple; et le nom de cette divinité, ΖΕΥΣ, qu'on y lit ordinairement, paroît avoir été transformé en celui du législateur. La légende du revers, ΛΟΚΡΩΝ ΕΠΙΖΕΦΥΡΙΩΝ (des Locriens Epizéphyriens), décèle également l'imposture, les Locriens d'Italie n'ayant jamais ajouté d'épithète à leur nom dans leur véritable monnoie. Une tête chauve et barbue, gravée sur de petites médailles d'argent, frappées à Catane en Sicile, et portant au revers le foudre et le nom de cette ville, a paru à quelques numismatistes présenter le portrait de Charondas, né à Catane, et législateur des Sybarites (voyez la lettre de Trichet Dufresne à L. Seguin, dans le Xe volume du *Trésor d'Antiquités* de Gronovius). Mais d'autres, avec plus de raison, y ont reconnu la tête de Silène ou de Pan, qui paroît sur ces médailles tantôt avec des oreilles de chèvre, tantôt avec des cornes, tantôt aussi sans aucune monstruosité. Le foudre du revers n'a pas plus de rapport, il est vrai, avec Silène qu'avec Charondas: mais les types des médailles autonomes de cette contrée n'en offrent souvent aucun entre les têtes et les revers, qui présentent les attributs de différentes divinités, de manière qu'on ne peut rien conclure de cette circonstance. Les deux portraits en question, s'ils ont jamais existé, n'étoient probablement que des images idéales qui n'auroient aucun droit à nos regrets. Il n'en est pas ainsi des portraits véritables de Cléobule le Rhodien, l'un des sept Sages, et de Pisistrate, qui asservit les Athéniens: ces portraits ont existé: le musée

du Vatican conserve encore les gaînes en marbre de deux hermès qui les représentoient (*Museo Pio-Clem.*, t. I, pl. 8, et t. VI, pl. 22); mais les têtes sont perdues. L'inscription suivante se lit sur la gaîne qui avoit appartenu au portrait de Cléobule; elle indique son nom, sa patrie et son apophtegme:

ΚΛΕΟΒΟΥΛΟΣ
ΛΙΝΔΙΟΣ
ΜΕΤΡΟΝ ΑΡΙΣ
ΤΟΝ

« Cléobule de Lindos. Le bien se trouve dans la juste « mesure. »

Le nom d'Evagoras, son père, y est omis, de même que celui de Teutamus, père de Bias, dans l'hermès de ce Sage (pl. X). L'inscription qui indiquoit le portrait de Pisistrate n'en présente que le nom, ΠΕΙϹΙϹΤΡΑΤΟϹ, *Pisistratus*. Ce nom est gravé sur le soubassement de la gaîne, d'où sortent les pointes des pieds. Si l'on en doit juger par la forme des caractères, cette inscription paroît moins ancienne que celle des hermès représentant les Sages de la Grèce, contemporains de ce tyran d'Athènes.

CHAPITRE III.

HOMMES D'ÉTAT ET DE GUERRE.

PLANCHE XIII.

§ 1. Miltiade.

Le guerrier que Pausanias regardoit comme le plus ancien des bienfaiteurs de la Grèce (1), Miltiade, fils de Cimon, étoit issu d'une famille qui se vantoit d'une noblesse héroïque; il comptoit Ajax et les Eacides parmi ses aïeux (2). Quoique citoyen d'Athènes, il succéda dans la souveraineté de la Chersonese à Stésagoras son frère, qui tenoit cet état d'un autre Miltiade, fils de Cypsélus, et son oncle (3). Les incursions des Scythes

(1) Pausanias, liv. VII, ch. 52, regarde Miltiade comme le premier parmi les bienfaiteurs de la Grèce entière, et Philopémen comme le dernier.

(2) On peut voir dans Hérodote, l. VI; dans Cornelius Nepos, *in Miltiade*; dans les notes de M. Larcher sur le premier de ces deux auteurs, et dans celles qui se trouvent sur le second dans l'édition de van Staveren, les preuves de ce que j'avance concernant Miltiade.

(3) Cornelius Nepos n'a pas su distinguer le Miltiade fils de Cimon, de l'autre Miltiade, frère de ce même Ci-

et l'inimitié des Perses l'obligèrent à retourner dans son ancienne patrie, où l'autorité légitime et paternelle qu'il avoit exercée dans la Chersonese fut regardée comme un crime: heureusement ses talents militaires et ses vertus civiles l'emportèrent dans la balance, et il fut absous.

L'an 490 avant l'ére chrétienne, lorsque Datis et Artapherne débarquèrent à Marathon avec l'armée innombrable des Perses, il fut un des dix généraux nommés par les Athéniens pour commander la leur; et ayant fait prévaloir son avis d'attaquer l'ennemi, quoiqu'avec des forces vingt fois plus petites, il eut seul le commandement (1), le jour du combat, du consentement de ses collègues. L'habileté du général, le courage et la discipline des Athéniens, décidèrent de la victoire. Les Perses frappés d'une terreur panique se rem-

---

mon, et fondateur de la colonie athénienne de la Chersonese. Hérodote, plus voisin de l'époque où vivoient ces hommes illustres, les avoit bien distingués (voyez les notes de Perizonius sur Elien, V. H., XII, 35). Un Miltiade encore plus ancien avoit été archonte d'Athènes l'an 660 avant J.-C.: on ne sait pas s'il étoit de la famille du héros de Marathon. Un quatrième Miltiade, fils de Patérius, Athénien, qui vivoit probablement dans le V[e] siècle de l'ére vulgaire, étoit sans contredit de cette même famille: son épitaphe en vers grecs se lit dans l'Anthologie de Céphalas, et dans les *Analecta* de Brunck; *Adesp.*, n. 690.

(1) Plutarque, dans la vie d'Aristide, attribue à la sagesse de ce grand homme le parti pris par les dix généraux de remettre le commandement au seul Miltiade.

barquèrent en désordre après avoir abandonné leur camp, et laissé six à sept mille hommes sur le champ de bataille. Miltiade, en mémoire de cette journée glorieuse, consacra une statue au Dieu Pan (1); mais il ne put obtenir de ses concitoyens jaloux la couronne d'olivier qu'il sollicitoit pour unique récompense de sa valeur (2). Peu de temps après, ayant tenté sans succès une expédition maritime contre l'île de Paros, il fut accusé de trahison; et il auroit été condamné à mort sans la courageuse résistance du président de l'assemblée, qui refusa de recueillir les suffrages du peuple (3). Il fut cependant condamné à une peine pécuniaire qui équivaloit au montant des frais de cette expédition malheureuse. Ne pouvant payer cette amende, qui s'élevoit à cinquante talents, il fut mis en prison conformément aux lois, et il y mourut de la suite de ses blessures. Sa mort désarma l'envie : on permit qu'il eût son tombeau

(1) Nous apprenons ce fait particulier par une épigramme de Simonide conservée dans l'Anthologie (n.° XXVIII dans les *Analecta*). Les Païens regardoient le dieu Pan comme la cause surnaturelle des terreurs subites qui se répandent dans la multitude presque sans motif: c'est de là que cette frayeur peu raisonnable a été appelée terreur panique.

(2) Plutarque, *vie de Cimon*, § 13.

(3) Nous devons cette anecdote à Platon *in Gorgia*. M. Larcher, qui l'a relevée avec sa critique ordinaire, observe que dans la constitution d'Athènes l'*épistate* ou président avoit cette insigne prérogative (Hérodote, tome IV, p. 487).

sur le champ de bataille de Marathon (1), où étoient déjà ensevelis ses compagnons d'armes, auprès du trophée qui ne laissoit pas dormir Thémistocle.

Les Grecs possédoient plusieurs portraits de Miltiade. Panænus, frère de Phidias, avoit peint ce général dans le tableau qui représentoit la bataille de Marathon, et qui ornoit le Pœcile : ce portrait ainsi que ceux de Callimaque et de Cynégire étoient faits sur des originaux peints ou modelés d'après nature (2). Miltiade avoit une statue dans le prytanée d'Athènes; mais du temps de Pausanias on en avoit effacé l'inscription, et peut-être en avoit-on aussi enlevé la tête pour mettre à la place celle de quelque magistrat romain (3). Phidias enfin exécuta en marbre une statue de Mil-

---

(1) Pausanias, I, 23.

(2) Pline, liv. XXX, § 34. *Adeo ars perfecta erat ut in eo prœlio (Panœnus Phidiœ frater) iconicos duces pinxisse tradatur, Atheniensium, Miltiadem, Callimachum, Cynegirum; Barbarorum, Datim, Artaphernem.* Callimaque étoit le polémarque : son suffrage fit prévaloir l'avis de donner bataille, sur laquelle les dix généraux étoient partagés; il périt, ainsi que Cynégire, dans cette journée: par conséquent le mot *iconicos, iconiques*, employé par Pline, ne peut avoir d'autre sens que celui que j'ai exprimé dans le texte. Eschine nous rapporte une autre anecdote sur cette peinture; c'est que l'on permit au peintre de représenter Miltiade dans l'attitude de donner le signal de l'attaque, mais qu'on ne voulut point permettre qu'une inscription fît reconnoître l'image de ce général. *Contr. Ctes.*, p. 576, ed. de Reiske.

(3) Pausanias, I, 18.

tiade, qui fut placée dans le temple d'Apollon à Delphes. La valeur de cette statue avoit été prise sur la dixième partie des dépouilles conquises sur les Perses à Marathon, que les Athéniens avoient consacrée à ce dieu (1).

Fulvius Ursinus a publié le premier le buste de Miltiade que nous donnons sous le numéro 1. L'inscription suivante, en caractères carrés,

ΜΙΛΤΙΑΔΗΣ
ΚΙΜΩΝΟΣ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ

Miltiade,
fils de Cimon,
athénien,

ne laisse aucun doute sur ce partrait. On ne sait pas ce que le marbre original est devenu (2).

---

(1) Pausanias, X, 10.

(2) J'ai choisi cet hermès de Miltiade entre les deux que Fulvius Ursinus a publiés, parcequ'il m'a paru mériter plus de confiance, à cause de la ressemblance qu'il a avec les autres images de ce guerrier, réunies dans cette planche, et de la forme carrée des caractères grecs, usitée dans ce genre de portraits. L'autre, découvert sur le mont Célius, à Rome (Fabr. *Imag*, n. 92), soit qu'il eût été dégradé par les restaurations, ou que l'estampe ait été gravée d'après un mauvais dessin, n'offre qu'une très-légère ressemblance avec le premier. L'un et l'autre ont disparu; les deux épigrammes qu'on lisoit sur le second ont été publiées plusieurs fois, et nous les ajoutons ici:

La tête ornée d'un casque, gravée sous les numéros 2 et 3, appartient au musée Napoléon (1). Elle nous offre le même portrait, reconnoissable à la sérénité du regard et à la disposition des cheveux et de la barbe, particularités qui sont les mêmes dans les deux bustes: la différence dans le nez ne peut faire aucune difficulté, cette partie de la sculpture antique étant ordinairement restaurée.

Le casque dont cette tête est couverte confirme notre opinion sur le personnage qu'elle représente, puisque dans la partie qui descend sur le col on voit en bas-relief le taureau furieux de la Crete, qui avoit infesté du temps de Thésée les plaines de Marathon, où il fut domté par ce héros, et qui depuis a été connu dans la mytologie sous le nom de *Taureau de Marathon.* Les habitants de cette bourgade attique le prirent dès-lors pour symbole de leur contrée, et ils consacrèrent son image en bronze dans la citadelle d'Athènes (2). Cet ornement du casque est donc ici caractéristique, et

---

Qui Persas bello vicit Marathonis in arvis,
Civibus ingratis et patriâ interiit.

Πάντες, Μιλτιάδη, ταλαρήϊα ἔργα ἴσασιν
Πέρσαι, καὶ Μαραθὼν σῆς ἀρετῆς τέμενος.

« Tous les Perses, ô Miltiade, connoissent tes exploits « guerriers, et Marathon est le monument de ta valeur. » Brunck a changé le mot ταλαρήϊα en τά σ' ἀρήϊα.

(1) *Musée Napoléon*, par T. Piroli, t. II, pl. 80.

(2) Pausanias, I, 27. Strabon, liv. IX, en parlant de la bourgade de Marathon, réunit dans la même période la victoire de Miltiade, et la fable de ce taureau.

sert à faire reconnoître dans ce buste le vainqueur de Marathon.

Le buste gravé sous le numéro 4 est celui d'un guerrier couvert pareillement d'un casque : la forme de la coiffure et les traits du visage rappellent le profil n.° 3. Cette cornaline antique (1), en répétant le portrait que le buste en marbre nous a fait connoître, augmente le poids de nos conjectures; car elle constate de plus en plus la célébrité de ce portrait.

PLANCHE XIV.

§ 2. Thémistocle.

Né pour le salut de son pays, on ne peut dire ce que seroient devenues toutes les nations de l'Occident sans cet homme extraordinaire (2). Le projet formé par Xerxès de soumettre la Grèce en-

(1) Cette pierre gravée appartient au cabinet de M. de la Turbie, à Turin. Si la chlamyde paroît, contre l'usage, attachée sur l'épaule gauche, c'est qu'on a copié fidèlement l'empreinte de la pierre originale, et que les anciens lithoglyphes ne prenoient pas toujours la précaution de graver en sens contraire, pour que l'empreinte des pierres pût offrir les objets dans leur sens naturel.

(2) Les sources de tout ce que j'avance sur Thémistocle sont Hérodote et Thucydide, ses contemporains; le premier au livre VIII, et le second au Ier; Diodore de Sicile, liv. II, Cornelius Nepos, et Plutarque : ces derniers dans les vies qu'ils nous ont laissées de ce grand homme.

ropéenne, comme ses ancêtres et lui-même avoient déjà soumis la Grèce asiatique, étoit au moment de réussir : mais Athènes avoit vu naître dans ses murs un homme capable de diriger et de maîtriser les destinées de sa patrie. Prévoyant qu'elle ne pourroit être sauvée que par les forces de mer, il lui donna une marine, lorsqu'elle ne songeoit pas à construire un seul vaisseau ; il fomenta pour y réussir la haine du peuple contre les Éginetes ses voisins, afin qu'il fît par ce motif les sacrifices nécessaires pour créer une flotte ; il séduisit les oracles pour obliger ses compatriotes à adopter le seul moyen de défense qui pût leur permettre quelque espoir de succès ; il corrompit ses collègues et le commandant en chef des forces navales de la Grèce réunie, pour les empêcher de prendre des résolutions qui eussent été fatales à l'intérêt commun ; enfin il alla jusqu'à feindre la trahison auprès de l'ennemi, pour le tromper et l'engager à attaquer les Grecs dans le seul endroit où ils pouvoient vaincre, et où ils ne vouloient pas combattre (1).

Après la bataille de Salamine, qui eut lieu le 30 septembre julien de l'an 480 avant l'ére chrétien-

(1) Il lui fallut user de moyens semblables après la bataille, pour faire retirer Xerxès en Asie, contre le vœu des Athéniens, à qui cependant une conduite différente de l'ennemi auroit pu devenir funeste ; car Mardonius, resté en Grèce avec une très-petite partie des forces de Xerxès, balança le sort de ce pays à la journée de Platée. Cette réflexion est de Plutarque (*Themist.*, pag. 120).

ne (1), Thémistocle ayant délivré Athènes de la crainte des Perses, entreprit de lui assurer la domination de la Grèce. Toute la grandeur d'Athènes, dans les temps qui suivirent, ne fut que le résultat des opérations de ce grand homme. Il fut néanmoins bientôt arrêté dans sa marche par le soupçon que l'on conçut qu'il ne travailloit que pour satisfaire sa propre ambition, et peut-être ce soupçon n'étoit-il pas tout-à-fait sans fondement. Quoi qu'il en soit, les Athéniens le bannirent par l'ostracisme; et les Lacédémoniens, qui ne purent lui pardonner l'accroissement de la puissance d'Athènes, l'accusèrent d'être d'intelligence avec le roi de Perse pour asservir ses concitoyens; de sorte que Thémistocle, ne trouvant plus d'asile dans le pays qui lui devoit son salut, fut contraint de se jeter dans les bras du roi de Perse, l'ennemi commun de la Grèce, et sur-tout l'ennemi d'Athènes.

Ce prince étoit probablement Artaxerxès, fils de Xerxès (2), qui, ne voulant pas se laisser vaincre en générosité, combla Thémistocle d'honneurs et de richesses. Tout annonçoit que les Grecs ne tarderoient pas à se repentir de leur ingratitude envers ce grand homme: mais la mort vint si à propos le sauver de l'affreuse nécessité de pren-

---

(1) J'adopte ici, comme à l'ordinaire, la *Chronologie* de M. Larcher.

(2) L'autorité de Thucydide m'a paru préférable à toute autre.

dre les armes contre son pays, qu'on s'est plu, quoiqu'avec peu de fondement, à croire qu'elle fut volontaire (1). L'époque la plus probable de cet évènement est l'année 450 avant l'ére chrétienne (2). Cet illustre Athénien mourut à Magnésie, dans l'Ionie, à l'âge de soixante-cinq ans. On lui érigea un monument dans cette ville: mais ce tombeau ne fut bientôt qu'un simple cénotaphe: les descendants de Thémistocle rendirent ses cendres à sa terre natale; ils les ensevelirent sur un rocher entouré par la mer, à l'embouchure du Pirée.

Les arts des anciens avoient conservé le portrait de Thémistocle. Outre les statues qu'on lui avoit élevées à Magnésie (3), ses descendants avoient consacré son image, dans le Parthénon d'Athènes (4), sur un tableau qu'on y voyoit encore dans le II[e] siècle de notre ére. Une autre image, mais plus petite, et vraisemblablement en sculpture,

---

(1) Voyez à ce sujet Thucydide (I, 138), et Cornelius Nepos (*Themist.*, § 10). Si l'opinion que la mort de Thémistocle fut volontaire est devenue la plus générale, Cicéron en a très-judicieusement assigné le motif: « C'est, dit-il, que ce genre de mort se prêtoit mieux « aux déclamations des rhéteurs, et aux narrations tra-« giques » (*Bruto.*, § 11).

(2) Je me rapproche ici de la chronologie de Dodwell (*Annales Thucididei*, an. A. C., 449), qui m'a paru s'accorder le mieux avec toutes les circonstances de l'histoire de ces temps.

(3) Cornelius Nepos, *Themist.*, § 10.

(4) Pausanias, liv. I, c. 1.

existoit au même siècle dans le temple de Diane *Aristobule*, ou du *Bon-Conseil*, temple érigé par Thémistocle lui-même (1) pour perpétuer la mémoire des conseils qu'il avoit donnés, et qui furent la cause de la victoire de Salamine. Il l'avoit dédié à Diane, parceque la première rencontre des flottes avoit eu lieu près d'un promontoire de l'île d'Eubée, appelé *Artemisium*, et consacré à cette déesse. Enfin une statue de Thémistocle étoit placée dans le prytanée d'Athènes en pendant avec celle de Miltiade; mais du temps de Pausanias l'une et l'autre étoient défigurées : celle de Thémistocle, dont on avoit probablement changé la tête, paroissoit avoir été élevée en l'honneur d'un Thrace (2).

Les anciens Romains s'étoient procuré des portraits de cet illustre Athénien. Fulvius Ursinus avoit découvert un hermès sur lequel étoit inscrit le nom de Thémistocle, celui de son père Néoclès, et celui de sa patrie (3); mais cet hermès étoit sans tête. Pour se consoler de cette perte on s'efforça de se persuader qu'on avoit retrouvé Thémistocle sur une pierre gravée, sur laquelle on lisoit le

---

(1) Plutarch., *Themist.*, pag. 123.

(2) Pausanias (I, 18) dit simplement que l'inscription de cette statue l'attribuoit à un Thrace. Ce Thrace étoit probablement un Rhémétalcès, prince dont les Athéniens avoient éprouvé les libéralités, et qu'ils mirent au nombre de leurs Archontes. Voyez le ch. V, § 4 de la 2.e Partie.

(3) Faber., *ad Imag. vir. ill. ex Bibl. Fulvii Ursinii*, n.° 141.

mot abrégé ΘΕΜΙΣΤ., *Thémist.*, au-dessous d'un buste sans barbe, et avec une chevelure dans le costume romain (1). Les critiques ont observé avec raison que ces caractères peuvent commencer le nom de Thémistius aussi-bien que celui de Thémistocle (2); que rien dans ce portrait ne désigne un guerrier; qu'il paroît plutôt représenter un Romain qu'un Grec, attendu qu'il est sans barbe, et que du temps de Thémistocle les Athéniens la laissoient croître.

Je désespérois presque de placer dans ce recueil le portrait de ce grand capitaine, lorsque deux pierres, n.os 1 et 2, sur lesquelles est gravée la tête d'un guerrier, m'ont paru présenter des indices suffisants pour attribuer cette tête à Thémistocle.

Le portrait certain de Miltiade, gravé à la planche qui précede, prouve sans contredit que le sujet représenté sous ces deux numéros est un guerrier grec; le casque et la disposition de la barbe sont tellement semblables sur ces têtes et sur celle de Miltiade, que si l'une et les autres étoient inconnues, on seroit porté à les regarder comme celles de deux contemporains.

Auprès de la tête du n.° 1 est placé un dau-

---

(1) J. Faber, *loco citato*.

(2) Il y a eu aussi un philosophe stoïcien appelé Thémistocle, qui a vécu au IIIe siècle de l'ére chrétienne, et à qui le costume romain pourroit assez bien convenir (Fabr., *Bibl. gr.*, vol. I, p. 430).

phin (1) : ce symbole de Neptune et de la mer peut faire conjecturer que le héros grec représenté sur cette pierre s'étoit signalé dans la marine, et l'imagination vole aussitôt vers Thémistocle, qui est en effet le personnage le plus illustre dans la marine militaire des anciens. Cimon se fit aussi à la vérité une grande renommée par des victoires navales ; mais ce portrait ne peut être le sien, car il a les cheveux droits, et ceux de Cimon étoient naturellement frisés (2). Le surnom de Ναυμαχος, *Naumachos*, ou *le héros de la guerre navale*, donné par les anciens à Thémistocle (3), s'accorde d'ailleurs très-bien avec le symbole du dauphin ; et l'opinion des Athéniens qui regardoient ce grand homme comme ayant presque rendu à Neptune la protection de leur ville, que Minerve s'étoit exclusivement appropriée, et ayant substitué, comme dit Plutarque, le gouvernail et la rame à la pique et au bouclier de ses compatriotes (4), ne

---

(1) On ignore le cabinet qui possède cette antique : la pâte en verre existoit dans la grande collection de Dolce, à Rome, comme on peut s'en convaincre par son catalogue (t. II, lettre V, n.° 52). J'ai soigneusement examiné cette empreinte, et je l'ai fait examiner à mon confrère M. Jeuffroy, pour mieux juger de l'antiquité de l'original. Cet excellent artiste, qui s'est prêté à ma prière, n'a point de doute sur l'antiquité de cet ouvrage.

(2) Plutarch., *Cimon.*, pag. 481, Οὐλῇ καὶ πολλῇ τριχί.

(3) Le scholiaste de Thucydide nous a conservé cette particularité (*ad Thuc.*, I, 93).

(4) Plutarch., *Themist.*, p. 113. Thémistocle, en exé-

paroît pas expliquer moins heureusement l'emblême du dauphin.

Cette conjecture très-probable se convertit presque en certitude par l'examen d'une autre cornaline antique représentant le même portrait, et gravée au n.° 2. Celle-ci appartenoit autrefois au cabinet du roi (1): la tête est couverte d'un casque comme la précédente, mais avec cette différence que le casque est orné d'une couronne d'olivier. Or cette décoration refusée à Miltiade par sa patrie, et accordée à Thémistocle par les Lacédémoniens (2), se voyant sur un portrait que des raisons plausibles peuvent déjà faire attribuer à cet Athénien, porte notre conjecture assez près de la démonstration, d'autant plus qu'on retrouve dans cette figure cet air majestueux et héroïque remarqué par Plutarque (3) dans le portrait de Thémistocle.

---

cutant ce projet, éprouva de l'opposition de la part de Miltiade, qui préféroit les forces de terre à celles de mer. C'est ce qu'assuroit Stésimbrote, cité par Plutarque. Mais cet écrivain n'a jamais dit ce que pourtant l'illustre auteur d'*Anacharsis* lui fait dire, que Miltiade, lors de la seconde invasion des Perses, proposa de les combattre en rase campagne (*Voyage d'Anacharsis*, tom. I, p. 178): lors de la seconde invasion des Perses, il y avoit plusieurs années que Miltiade n'existoit plus.

(1) Mariette l'a publiée (*Pierres gravées du cabinet du roi*, IIe partie, têtes n.° 86). Les dessins gravés ici ont une dimension double de celle de ces deux antiques.

(2) Plutarch., *Themist*, p. 113.

(3) Idem, *loco citato*, p. 123, *Κάι φαίνεται οὐ ψυχὴν μόνην ἀλλὰ καὶ τὴν ὄψιν ἡρωϊκὸς γενόμενος.*

La tête gravée sous les n.os 3 et 4 est en marbre, et n'a point encore été publiée; elle existe à Rome dans le musée du Vatican. Les traits du guerrier qu'elle représente ont beaucoup de ressemblance, à l'éxception du nez qui est restauré, avec les traits de Thémistocle, sur les deux pierres gravées n.os 1 et 2; peut-être même pourroit-on penser, avec quelque vraisemblance, que cette tête a appartenu au même hermès dont la gaîne, portant pour inscription le nom de Thémistocle, a été connue de Fulvius Ursinus.

Les médailles gravées sous les deux numéros 5 et 6 ont été frappées dans la ville de Byzance, et elles présentent d'un côté la tête idéale de Byzas, héros mythologique dont cette ville portoit le nom (1). Je les ai jointes ici pour faire voir que c'est à tort que quelques antiquaires ont donné le dom de Byzas au guerrier représenté sur les deux cornalines n.os 1 et 2. Il n'y a de commun entre ces deux figures et les deux autres que la forme du casque et la longueur de la barbe: les traits sont différents; et d'ailleurs les têtes des deux médailles ne ressemblent pas l'une à l'autre, ce qui prouve qu'elles sont tout-à-fait imaginaires.

---

(1) Ces deux médailles ont été tirées de la bibliothèque impériale: dans la *Description des médailles*, etc., par M. Mionnet, elles sont décrites sous les n.os 79 et 82 de Byzance.

PLANCHE XV.

§ 3. Périclès.

Disciple d'Anaxagore, appelé à gouverner Athènes par sa naissance et par son ambition, Périclès fut pendant quarante ans le maître de la république (1). Il sut se maintenir dans cette position glissante et dangereuse, en se servant habilement, pour flatter le peuple, du talent de la parole qu'il tenoit de la nature et que l'art avoit perfectionné, et pour le corrompre, des revenus publics, et des trésors de la Grèce. Chef de l'état, et placé souvent à la tête de ses armées, Périclès eut de la valeur et des succès; mais il ne s'éleva jamais au niveau des grands capitaines, quoique sa prudence et la connoissance parfaite qu'il avoit des hommes et des choses l'aient fait sortir assez honorablement de quelques mauvais pas. S'il commença la guerre du Péloponnese, qui fut fatale à la puissance des Athéniens, on pourra toujours dire que l'issue de cette guerre auroit été moins favorable aux ennemis d'Athènes, si Périclès eût assez vécu pour la conduire au terme; car personne n'ignore que les excès d'une popu-

(1) Plurarch., *Périclès*, p. 161. Cette vie est le fonds principal d'où j'ai tiré ce que je dis de Périclès. Bayle, dans son Dictionnaire, à l'article *Périclès*, et l'auteur *d'Anacharsis*, dans l'*Introduction*, m'ont fourni des autorités pour le reste.

lace insolente qu'il avoit délivrée de tout frein (1) n'eurent alors plus de bornes, et que depuis sa mort on vit peu de grands hommes à la tête des affaires.

Sa réputation la plus durable, et qui le fait distinguer le plus entre les autres Athéniens illustres, est fondée sur les arts: les monuments superbes dont il embellit Athènes, et que le temps n'a pas encore entièrement détruits, devinrent pour lui, suivant l'observation de Plutarque, la source d'une gloire immortelle; et pendant qu'on travailloit à les élever, ils répandirent l'abondance dans toutes les classes du peuple en vivifiant la circulation, et portèrent l'aisance au sein de l'industrie et des talents. On auroit dit, ajoute le même historien, que ces édifices étoient l'ouvrage de plusieurs siècles, ou du moins de plusieurs générations; et cependant ils s'élevoient par les ordres et sous le gouvernement d'un seul homme (2).

Périclès mourut l'an 429 avant l'ére chrétienne, troisième année de la guerre du Péloponnese (3), d'une maladie chronique, suite de la peste qui ravageoit Athènes, et après avoir vu périr par le même fléau sa famille presque entière.

C'est de nos jours que le portrait authentique de Périclès, inconnu jusqu'alors, a été découvert

---

(1) Il avoit rendu presque nulle l'autorité de l'Aréopage.

(2) Plutarch., *loco citato*, p. 159.

(3) *Dodwell. Annal. Thucyd.* A cette année.

près de Tivoli, dans les ruines de la maison de plaisance de Cassius, et placé au musée du Vatican (1). Cet hermès, dessiné sous deux vues, n.os 1 et 2, porte sur la poitrine l'inscription grecque qui suit:

ΠΕΡΙΚΛΗΣ
ΞΑΝΘΙΠΠΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ

Périclès,
fils de Xanthippe,
athénien.

La forme oblongue et trop élevée du crâne de Périclès est cachée par le casque, ménagement que les artistes du temps n'avoient garde d'oublier pour dissimuler ce défaut de conformation dans la personne de leur protecteur (2). La profondeur de la pensée, la finesse du jugement, la fermeté calme du caractère, sont des qualités qu'on croit découvrir sur le front, dans les yeux, et sur les lèvres de ce portrait (3).

---

(1) Je l'ai publié dans le VIe volume du *Museo Pio-Clementino*, à la planche 29; mais le dessin n'en est pas assez fidèle. J'ai fait mention dans le même ouvrage d'un autre portrait de Périclès trouvé dans la même fouille, transporté en Angleterre, et gravé dans Stuart, *Antiquities of Athens*, t. II, c. 5, dans le cul de lampe.

(2) Plutarque nous a conservé cette anecdote, *loco citato*, p. 153.

(3) Périclès ressembloit beaucoup à Pisistrate par la physionomie; il lui ressembloit encore plus par le son de la voix, et par la manière de débiter ses harangues:

Une statue de Périclès étoit, du temps de Pausanias, dans la citadelle d'Athènes (1): Pline fait mention d'un portrait de ce grand homme peint par Aristolaüs (2); et Christodore, d'une statue qui existoit encore au Ve siècle dans le gymnase de Zeuxippe, à Constantinople (3). Phidias l'avoit ciselé sur le bouclier de Minerve; Périclès y paroissoit sous les traits d'un héros athénien combattant contre les Amazones. C'est probablement de cette figure (4) que les portraits de Périclès, avec le casque en tête, ont tiré leur origine.

PLANCHE XV, *a.*

§ 4. Aspasie.

On ne doit pas séparer le portrait de Périclès de celui d'Aspasie, de cette courtisane milésienne qui sut s'élever au-dessus de son état au point de parta-

---

des vieillards qui avoient entendu Pisistrate ne remarquoient pas cette ressemblance sans quelque frayeur (Plutarch., *loc. cit.*, p. 155).

(1) Pausanias, I, 25. Le même auteur indique le tombeau de Périclès dans les environs de l'Académie (I, 29).

(2) Pline, XXXV, § 40, 31. Cet Aristolaüs étoit le fils et l'élève du célèbre Pausias, peintre de Sycione.

(3) C'étoit une statue en bronze (*Anal.*, tom. II, page 460).

(4) Plutarch., *Périclès*, page 169. Il appelle ce portrait de Périclès par Phidias *ἑικόνα παγκάλην*, *Une image parfaitement belle.*

ger les destinées d'un homme qu'Athènes avoit fait l'arbitre des siennes (1). Tous les dons de la nature, réunis aux agréments de l'esprit, aux charmes de la littérature, aux lumière de la philosophie, aux vues les plus justes et les plus profondes dans les affaires politiques, avoient rassemblé auprès d'Aspasie les premiers personnages de la république. Périclès s'étoit attaché à elle avec une affection si forte et si constante, qu'après l'avoir eue pour maîtresse il la prit, au moyen d'un divorce, pour sa femme légitime. Il paroît, par le témoignage des anciens, que la théorie ou l'art de la rhétorique dut de grands développements à la pénétration et aux études de cette femme célèbre.

Le nom ΑΣΠΑΣΙΑ, *Aspasia*, écrit en caractères grec vers le bas du terme d'un seul bloc, dont la partie supérieure est terminée par la tête dessinée ici sous deux vues, n.os 3 et 4, nous fait reconnoître dans cette tête le portrait d'Aspasie (2).

---

(1) Voyez sur Aspasie la vie de Périclès par Plutarque, Athénée, liv. V, pag. 219, XII, pag. 533, et ailleurs; et la remarque (O) à l'article *Périclès*, dans le Dictionnaire de Bayle. Un extrait de l'histoire d'Aspasie se trouve dans le tome XXXI de l'*Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres.*

(2) Ce monument unique, déterré de nos jours sur le rivage de *Civita Vecchia*, dans l'emplacement de l'ancien *Castrum novum*, aujourd'hui *Torre della Chiaruccia*, à douze lieues de Rome environ a été placé après du buste de Périclès, dans le musée du Vatican. Je l'ai publié dans le *Museo Pio-Clementino*, tom. VI, à la planche 30.

Il est extrêmement rare de voir des portraits de femmes en hermès, cette forme ayant été réservée pour les portraits des hommes illustres : mais personne, je crois, ne pourra trouver Aspasie indigne de cette exception. Une femme qui dans la politique a été le conseil de Périclès, et de qui Socrate n'a pas dédaigné de recevoir des leçons de rhétorique (1), a pu être placée sans difficulté parmi les hommes d'état ainsi que parmi les philosophes.

Le voile qui couvre la tête d'Aspasie nous la représente sous le costume d'une matrone grecque ; et c'est sans doute cet ajustement qui lui fit donner malignement par quelques poëtes le nom de Junon: elle étoit en effet la Junon de ce Jupiter que les foudres de son éloquence avoient fait surnommer l'Olympien.

L'arrangement des cheveux frisés sur le front, en boucles parallèles et verticales, est le même qu'on retrouve dans les portraits de quelques reines grecques de l'Égypte, postérieures de plusieurs générations à la belle Milésienne. La mode étoit-elle dans ce temps-là moins inconstante que de nos jours ? ou les graveurs du siècle des Ptolémées préféroient-ils déjà le costume ancien à celui de leur temps ?

Ce qu'on peut assurer sans le moindre doute, c'est qu'Aspasie est la première personne de son sexe dont le portrait soit parvenu jusqu'à nous.

---

(1) Platon, *Menexeno*, p. 517.

PLANCHES XVI, XVI *a*.

§ 5. Alcibiade.

Cet homme extraordinaire dont on a tant parlé, qui réunit à un si haut degré les qualités les plus opposées, cet Athénien dont l'imagination vive et prompte, le caractère adroit et flexible savoient prendre toutes les couleurs, et se plier à toutes les circonstances, étoit neveu de Périclès. Alcibiade paroissoit appelé par la nature et par la fortune à remplacer son oncle dans le pouvoir suprême, dont il avoit su se revêtir (1): mais Alcibiade ne possédoit pas, comme Périclès, l'art de la dissimulation; et une forte dose de frivolité dégradoit ses talents, et en détruisoit même quelquefois tout l'effet (2).

---

(1) Cornelius Nepos, et Plutarque *in Alcibiade*, Thucydide, Diodore de Sicile, Justin, sont les sources où j'ai puisé. Les orateurs grecs Lysias et Andocide, le premier dans la première oraison contre le fils d'Alcibiade, le second dans son discours contre Alcibiade lui-même, fournissent des anecdoctes très-curieuses sur cet homme singulier. C'est avec ces matériaux que J. G. Hauptmann a composé son *Alcibiades Andocideus*, qu'on peut lire dans le VIII volume des *Orateurs grecs* de Reiske, à la page 575.

(2) Cette frivolité fait une des principales différences entre le caractère d'Alcibiade et celui de César, caractères que quelques écrivains ont voulu rapprocher. On peut voir une des preuves de ce défaut d'Alcibiade dans l'anecdocte rapportée par Plutarque, d'une caille vivante que cet Athé-

Ce jeune Athénien se distingua d'abord par sa magnificence; et bientôt son éloquence le fit admirer à la tribune. Ce talent n'étoit cependant pas chez lui un don de la nature; il étoit le fruit des conseils et des leçons que le fils de Clinias devoit à l'amitié de Socrate. Il se signala dans plusieurs rencontres par une valeur brillante qui le fit placer de bonne heure à la tête des armées. Déjà il étoit général en chef, et il commandoit l'imprudente expédition de Sicile, dans laquelle son crédit avoit entraîné la république d'Athènes, lorsqu'une accusation portée contre lui pour des attentats contre la religion, funestes effets du débordement de ses mœurs et de ses caprices effrénés, le précipita dans la disgrace. Condamné par ses concitoyens, transfuge à Lacédémone, il servit les ennemis de sa patrie; et Aristophane a eu raison de dire que, rappelé par les Athéniens, il ne sut pas les dédommager des maux qu'il leur avoit faits (1). Il n'obtint en Asie, après son rappel, que des succès douteux qui devinrent la cause de sa seconde proscription. Il se retira chez un satrape qui le trahit; et après avoir vu Athènes

---

nien, sortant en public, portoit dans les plis de son manteau, et qui fut l'occasion des liaisons qu'il forma avec un certain Antiochus, liaisons qui firent perdre aux Athéniens la bataille navale du cap *Notium*, et devinrent la cause du second bannissement d'Alcibiade.

(1) *Ranæ*, vers 1427 et suiv. Aristophane écrivoit cela du vivant d'Alcibiade. Lysias le répétoit après sa mort (*Orat.* XIV, p. 543 et suiv. de l'édition de Reiske).

asservie à Sparte, il périt malheureusement, l'an 403 avant notre ére, à l'âge de quarante ans, percé de fléches par des assassins, lorsqu'il cherchoit à s'enfuir d'une chaumière où il s'étoit réfugié, et qu'ils avoient incendiée.

L'hermès représenté sous ces deux numéros 1 et 2, planche XVI, est un portrait authentique d'Alcibiade: les cinq premières lettres de son nom, ΑΛΚΙΒ ..., *Alcib...*, ne permettent pas d'en douter (1). On est sans doute un peu surpris, en regardant ces dessins, de n'y pas retrouver cette beauté tant vantée sur laquelle les anciens écrivains ne tarissent pas: mais on peut observer, pour diminuer la surprise, que ce portrait fait, suivant toutes les apparences, après la mort d'Alcibiade, paroît le représenter tel qu'il étoit peu de temps auparavant. Les auteurs nous apprennent, il est vrai, qu'Alcibiade, à toutes les époques de sa vie, étoit remarquable par l'espèce de beauté qui étoit convenable à son âge (2): mais le marbre ne peut rendre tous les éléments de la beauté d'un homme vivant; la couleur, la fraîcheur, et l'éclat du teint, la vivacité des yeux, les grâces du sourire, sont au-delà de ce que le ciseau peut exprimer. D'ailleurs cette tête n'est pas l'ouvrage d'un grand ar-

---

(1) J'ai publié le premier ce monument dans le VI volume du *Museo Pio-Clem.*, pl. 31. Déterré de nos jours dans les jardins de M. le marquis Fonseca, sur le mont Célius, il a été placé au Vatican.

(2) Plutarch., *Alcib.*, p. 192.

tiste ; et néanmoins la physionomie qu'elle retrace n'est pas ordinaire ; elle est même intéressante, et s'accorde assez bien avec le caractère connu d'Alcibiade, par l'espèce d'incertitude où elle nous laisse sur les qualités morales du sujet représenté. On ne peut nier sur-tout que la figure vue de face n'ait un air noble et agréable, et qu'on n'y apperçoive les traces profondes qu'y ont laissées l'infortune et les égarements du cœur. Il paroît probable que ce portrait d'Alcibiade est une copie de celui que l'empereur Adrien avoit placé à Mélisse en Phrygie, sur le tombeau de cet Athénien (1).

La tête n.° 3, pl. XVI, *a*, est copiée d'après une estampe publiée par J. Faber qui l'avoit prise sur une pierre gravée du cabinet de Fulvius Ursinus (2). Cet antiquaire étoit persuadé qu'elle représentoit Alcibiade ; et il en tiroit la preuve d'une autre pierre antique, sur laquelle étoient gravées les têtes de Socrate et d'Alcibiade, accompagnées l'une et l'autre du nom du personnage en caractères grecs.

Il me semble que ce dernier portrait d'Alcibiade, plus jeune, appuie l'authenticité de celui qu'on voit gravé sous les n.os 1 et 2. Toutes les

---

(1) Athénée, liv. XIII, p. 574, F, où il ajoute que ce portrait étoit de marbre de Paros, et que le même empereur avoit ordonné d'honorer chaque année le tombeau d'Alcibiade par le sacrifice d'un bœuf.

(2) *Imag. ex Bibl. F. Ursini*, n.° 4.

parties qui avoisinent les yeux, la joue, la barbe naissante qui couvre le dessous du menton, fournissent des points de ressemblance non équivoques entre ces deux portraits; et il est à observer que celui de Fulvius Ursinus, ayant passé par plusieurs copies, doit nécessairement avoir subi quelques altérations (1).

Les numéros 4 et 5 donnent le même portrait que je retrouve dans un hermès qui n'est qu'ébauché, et qu'on voit au musée Napoléon (2). Le nez de cet hermès est tout antique. Si cette figure étoit terminée, elle nous présenteroit Alcibiade dans la fleur de l'âge, exécuté par un meilleur artiste que celui qui a fait l'hermès du Vatican.

On connoissoit dans l'antiquité un grand nombre de portraits d'Alcibiade. Des tableaux qu'il avoit fait peindre lui-même, et qu'il avoit placés dans l'un des temples joints aux Propylées, attestoient ses victoires dans les jeux sacrés de la

---

(1) On remarque dans ce portrait d'Alcibiade la chevelure frisée qu'il paroît avoir eue dans sa jeunesse; et nous pouvons découvrir aussi dans cette tête une certaine ressemblance avec celle de Mercure, lorsque ce dieu est représenté avec un peu de barbe autour de ses joues, comme sur quelques médailles romaines de la famille Manilia; ressemblance qui nous explique un passage de Clément d'Alexandrie (*Admonit. ad gen.*, page 35), où cet écrivain nous apprend que plusieurs images de Mercure avoient eu Alcibiade pour modèle.

(2) *Musée Napoléon*, par Th. Piroli, tome IV, pl. 71.

Grèce, dans ceux d'Olympie, de Némée, et de Delphes. Ces tableaux étoient l'ouvrage d'Aglaophon de Thasos (1). Les peuples de l'Ionie, du vivant d'Alcibiade, lui avoient consacré une statue en bronze dans le temple de Junon, à Samos (2). Pline fait mention d'une autre statue du même Athénien, également en bronze, exécutée par Pyromachus (3), et conduisant un quadrige: Nicérate, suivant le même auteur, avoit sculpté en bronze Alcibiade et sa mère (4). Nous ne savons pas si ces statues sont les mêmes que celles dont parle Dion Chrysostome, et dont l'une, ouvrage de Polyclès, étoit déjà mutilée du temps de ce rhéteur; l'autre, au moyen d'une inscrip-

---

(1) Athénée, XII, page 534. Le tableau qui faisoit allusion à la victoire néméenne existoit, du temps de Pausanias, dans le même endroit (I, 22). Comme la ville d'Olimpie, celle de Pytho ou de Delphes, et la forêt de Némée, étoient personnifiées dans ce tableau, Athénée observe que la beauté d'Alcibiade effaçoit celle de ces femmes allégoriques. Plutarque attribue ce dernier tableau à Aristophon, fils d'Aglaophon et frère de Polygnote; cet artiste y avoit peut-être travaillé sous son père.

(2) Pausanias, VI, 3.

(3) Liv. XXXIV, § 19, n. 20. Le même écrivain ajoute que la statue en marbre de Cupidon, un foudre à la main, qu'on voyoit à Rome dans le portique d'Octavie, et dont on ignoroit l'auteur, passoit pour un portrait d'Alcibiade dans son adolescence (XXXVI, § 4, n. 8). Ce même Cupidon foudroyant étoit, suivant Plutarque (*Alcibiad.*, page 188), l'emblême qui distinguoit le bouclier doré de ce guerrier voluptueux.

(4) L. XXXIX, § 19, n. 31.

tion récente et mensongère, paroissoit élevée en l'honneur du Romain Domitius Ahénobarbus (1). Enfin une autre statue du même Athénien étoit placée à Rome dans le *Forum*, près du lieu appelé *Comitium*: elle faisoit le pendant d'une statue de Pythagore (2). On les avoit élevées l'une et l'autre au commencement du Ve siècle de Rome, pour obéir à l'oracle de Delphes, qui, consulté par les Romains sur l'issue de la guerre qu'ils alloient entreprendre contre les Samnites, ordonna que pour se rendre les dieux favorables on érigeât à Rome deux statues, l'une au plus vaillant, l'autre au plus sage des Grecs. Les Romains choisirent Alcibiade et Pythagore: les voyages de ces deux illustres Grecs en Italie furent proba-

(1) Orat., XXXVII, page 465, *ed. Morellii.*

(2) Pline, XXXIV, § 12; Plutarch., *Numa*, p. 65. L'auteur latin assure que ces deux statues en bronze n'avoient été déplacées que du temps de Sylla, qui fit bâtir la *Curia*, ou le palais des assemblées du sénat, dans le même endroit. J'ai cru qu'une statue de marbre existante à Rome dans le musée Vatican pouvoit être une copie de cette statue d'Alcibiade: mais la partie antérieure du visage a été emportée, et la ressemblance avec le portrait de ce guerrier ne se retrouve que dans l'extrémité des joues, dans la disposition des cheveux, et de la barbe qui couvre, comme dans le portrait du n. 2, tout le dessous du menton. Je l'ai publiée dans le II volume du *Museo Pio-Clement.*, pl. 42. Voyez aussi la planche A, n. 1, du VI volume, où j'ai donné le trait d'un autre buste d'Alcibiade, trouvé de nos jours à l'*Ariccia*, et possédé par M. le cardinal Despuig.

blement la cause d'un pareil choix. Cet honneur, au jugement de Pline, étoit dû par préférence à Thémistocle et à Socrate.

NOTE.

Les portraits de ces rois qui ont commandé leurs armées par eux-mêmes, et qui ont obtenu une place distinguée dans l'histoire militaire de l'antiquité, se trouveront rangés dans les suites qui forment la seconde partie de l'*Iconographie grecque*: nous y placerons Alexandre et ses capitaines, Démétrius Poliorcete, Ptolémée Evergete, Antiochus-le-Grand, Mithridate, Phraate, et plusieurs autres princes guerriers.

Annibal, carthaginois, et comme tel ni grec, ni romain, ne laisse pas d'appartenir à l'histoire de ces deux nations. Ses exploits font une partie considérable de l'histoire romaine; et ses dernières années se trouvent liées avec celles des successeurs d'Alexandre et des rois d'Asie. Pour ne pas interrompre l'ordre de l'histoire grecque tracée par cette suite de portraits, et par d'autres motifs qu'on développera dans la suite, nous avons renvoyé son portrait parmi ceux de quelques princes d'Afrique, contemporains de ce grand homme.

Peu de mots suffiront pour la critique de quelques autres portraits de grands capitaines qui se trouvent dans divers ouvrages d'iconographie, et qu'on n'a pas insérés dans celui-ci. Le portrait de Cimon, fils de Miltiade, et celui d'Aratus de Sicyone, donné par J. Faber, et reproduits par Gronovius, ne sont tirés que de médailles apocryphes fabriquées dans le XVI siècle. Nous avons assigné ci-dessus la même origine au portrait de Cynégire. Celui d'Épaminondas et quelques autres n'ont pas de meilleures sources. Le portrait de Phocion paroissoit avoir quelque authenticité: il étoit copié d'après un

superbe camée qui passoit pour l'ouvrage de Pyrgotele, et sur lequel on avoit inscrit le nom de cet artiste, ainsi que celui de Phocion. Il est maintenant hors de doute que ce camée est l'ouvrage d'Alexandre Césari, excellent graveur en pierres fines, qui a fleuri vers le milieu du XVI siècle (Bracci, *de Antiq. Scalpt.*, tome II, page 183. Je viens d'exposer, dans la notice qui accompagne la quarantième livraison du *Musée français*, les motifs qui m'ont fait renoncer à une conjecture par laquelle j'avois cru reconnoître ce vertueux Athénien dans la statue d'un guerrier, transportée du musée du Vatican au musée Napoléon (*Museo Pio Clementino*, tome II, pl. 43). Le portrait en hermès que Winckelmann attribuoit à Xénophon étoit soutenu par des conjectures si foibles, qu'on auroit pu omettre d'en parler sans faire tort à la sagacité de cet illustre antiquaire (*Monum. ined.*, n. 171). Maintenant que cet hermès se trouve au musée Napoléon, tout le monde peut reconnoître qu'il présente une image d'Hercule, d'un caractère entièrement idéal, dans laquelle ce héros est couronné d'olivier, comme vainqueur aux jeux olympiques (*Musée Napoléon*, par Th. Piroli, tome II, pl. 33). Enfin je n'ai point inséré dans ce chapitre l'image de Lysandre, lacédémonien, que M. Lanzi avoit cru retrouver sur une pierre gravée d'ancien style, où le nom de Lysandre est écrit auprès de la figure d'un guerrier. Ce guerrier est représenté sans barbe, contre l'usage connu des Lacédémoniens, et contre le témoignage exprès de Plutarque, qui, décrivant la statue de Lysandre, placée à Delphes, dans le trésor des Achanthiens, observe qu'elle est *iconique*, c'est-à-dire portrait, et qu'elle a une longue barbe et un ample chevelure (*Lysandr. in princ.*). La pierre gravée de M. Lanzi n'est donc pas une image de Lysandre; et si les caractères qui expriment son nom sont véritablement antiques, ils ne désignent point le vainqueur d'Athènes. Ce nom a été porté par d'autres Grecs; et les noms qu'on lit sur d'anciens ouvrages de ce genre désignent bien souvent les propriétaires de ces pierres, qui leur servoient

de cachet, sans que ces inscriptions aient aucun rapport avec le type.

Les gaînes avec des inscriptions grecques observées par Fulvius Ursinus, et contenant les noms de Cimon et de Phocion, étoient, suivant toutes les apparences, bien authentiques; mais les hermès dont elles faisoient partie, ayant été retrouvés sans tête, ne peuvent être d'aucun usage pour l'iconographie ancienne. Je dis la même chose de l'inscription que j'ai publiée autrefois, et qui appartenoit à l'hermès de Chabrias (*Museo Pio-Clementino*, t. I, p'. 8). Ce fragment n'est cependant pas inutile à la biographie de ce grand capitaine athénien. Les lettres qu'on y lit,

ΧΑΒΡ..
ΚΤΗΣ..
ΑΙΞ..

donnent le nom de Ctésippe, père de Chabrias, et celui de la bourgade d'Æxonie, où Chabrias étoit né. Nous connoissons par Plutarque (*Phocione*) et par Démosthène (*in Lept.*) le nom du fils de Chabrias, qui s'appeloit Ctésippe, et pouvoit faire supposer que son aïeul s'appeloit de même; mais nous n'en avions pas une entière certitude. Le nom de la bourgade sert à nous prouver que le Chabrias d'Æxonie, vainqueur à la course des quadriges aux jeux pythiques, et dont l'auteur de l'oraison *in Neæram* a parlé, étoit le célèbre guerrier de ce nom.

Spon a rapporté une inscription mutilée qu'il avoit lue sur la gaîne d'un hermès sans tête, placé à la *Villa Mattei* (*Miscell.*, sect. IV); on la trouve aussi dans les *Monum. Matthæiorum*, t. III, p. 118 : elle présente ces mots :

ΤΙΜΟΘΕΟΣ ΑΘΗ...
ΠΟΛΥΚΡ...

L'hermès portoit sans doute autrefois la tête de Timothée, fils de Conon, célèbre capitaine athénien, dont Cornélius Népos a écrit la vie; et cet ouvrage en marbre étoit probablement une copie exécutée d'après un bronze modelé par Polycrate.

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHES.

PLANCHE XVII.

SECTE ITALIQUE.

§ I. PYTHAGORE.

PYTHAGORE (1), fils de Mnésarque (2), s'est rendu à jamais mémorable, en donnant au monde et à la philosophie les noms qu'ils conservent encore aujourd'hui. Né à Samos, il montra dès son enfance des dispositions merveilleuses pour les sciences; et après avoir fréquenté dans sa jeunesse la

(1) On peut retrouver dans Fabricius (*Bibl. gr.*, l. II, c. 12, p. 250); dans Brucker (*Hist. crit. phil.*, p. 982, deuxième éd.); dans le Dictionnaire de Bayle, art. *Pythagoras*; dans le *Voyage d'Anacharsis*, c. 73, la plupart des autorités qui m'ont servi de guide; auxquelles il faut ajouter les trois vies de Pythagore qui existent en grec, l'une par Porphyre, la seconde par Jamblichus, la troisième par un anonyme dont Photius a donné l'extrait: cependant je n'ai fait usage de ces dernières qu'avec beaucoup de réserve

(2) Mnésarque étoit, de sa profession, graveur de bagues, c'est-à-dire graveur en pierres fines.

société des hommes les plus estimés par leur sagesse et par leur esprit, il puisa dans le commerce des prêtres égyptiens, chez lesquels il se transporta, les éléments de cette doctrine qu'il vint enseigner en Italie. Il se fixa dans ce pays au retour de ses voyages, à l'âge de quarante ans, par la défiance que lui inspiroit Polycrate, qui exerçoit alors à Samos le pouvoir souverain. Crotone fut la première ville où il eut des disciples : le dogme de la métempsycose, ou de la transmigration des ames humaines, après la mort, d'un corps dans un autre, fut celui qui les frappa le plus. Pythagore joignoit des leçons de pratique aux théories qu'il enseignoit, et aux préceptes qu'il inculquoit: il ne se contenta pas d'avoir une école, il établit une secte. Les Pythagoriciens menèrent une vie exemplaire; leurs mœurs furent non-seulement vertueuses et pures, mais singulières et ascétiques. Leur silence, leur secret, leur abstinence, leurs symboles devinrent bientôt des objets d'admiration pour le vulgaire, et sont encore aujourd'hui la matière de beaucoup de disputes. Ils cultivèrent les sciences, et particulièrement la géométrie, l'arithmétique, la musique, l'astronomie et la médecine. Ils s'essayèrent à la politique et à la science du gouvernement, et s'élevèrent par ce moyen à une grande puissance; mais leur ambition éveilla la jalousie qui excita contre eux des persécutions auxquelles leur maître lui-même ne put échapper, et dont il périt victime (1), suivant

(1) Il paroît certain que Pythagore périt à la suite des

Eusebe, à l'âge de soixante-quinze ans, l'an 496 avant Jésus-Christ (1).

---

persécutions qui s'étoient élevées contre son école : mais le lieu et le genre de sa mort ne peuvent être que très-incertains parmi tant d'autorités contradictoires.

(1) La chronologie de la vie de Pythagore est un des points les plus contestés de l'histoire ancienne. Bentley, Loyd, Dodwell, de La Nauze, Fréret, le P. Corsini, MM. Meiners, Tiedemann et Larcher, ont eu sur ce sujet des opinions différentes qu'ils soutiennent avec beaucoup d'érudition et de sagacité. Je vais exposer les principes qui m'ont servi de guide. J'ai suivi l'autorité de la cronologie d'Eusebe, qui est positive, et qui place à cette année la mort de Pythagore : j'ai préféré l'âge de 75 ans à celui de 95, entre lesquels Eusebe hésite, par la raison que Lucien n'a point placé Pythagore parmi les *macrobii*, ou les hommes illustres qui ont joui d'une longue vie, et que malheureusement l'âge le moins avancé doit être regardé parmi les hommes comme le plus probable. Il y a plus ; je crois découvrir dans ce doute d'Eusebe une preuve de la bonté des sources où il a puisé ces détails. En effet il est très-facile de se méprendre entre 75 et 95 dans les chiffres grecs de la plus haute antiquité ; οε exprime 75 et ϙε 95 : le *koppa* de cette forme, ϙ, se trouve sur les monnoies les plus anciennes de la ville de Crotone. L'âge de quatre-vingts ans que Diogene de Laërte donne à Pytagore n'est fondé que sur des raisons de système, c'est-à-dire nulles. Suivant le calcul d'Eusebe, la naissance de Pytagore est arrivée en 571, à-peu-près à l'époque assignée par Dodwell ; son établissement en Italie en 531, époque où Polycrate régnoit à Samos. M. Larcher a préféré les autorités d'Éra-tosthene et d'Aristonique ; mais il me paroît évident que ces anciens écrivains ont été induits en erreur par la confusion qu'on avoit faite d'un autre Pythagore Sa-

Pythagore pendant sa vie avoit paru un homme inspiré ; la tradition de quelques miracles opérés par lui, le grand nombre de partisans qu'il avoit de sa croyance à la divination et même à la magie, le zèle de sa secte, que les persécutions n'avoient pu entièrement éteindre, firent de ce philosophe, peu de temps après sa mort, une espèce de demi-dieu. Nous avons vu qu'une statue fut élevée à Rome en son honneur (1). Le lieu de son habitation fut changé en un temple : celui de son école fut consacré aux Muses ; et si la secte italique parut s'éclipser pendant quelques siècles, elle brilla d'un nouvel éclat lorsque, le christianisme ayant montré aux hommes un genre de vertus jusqu'alors inconnues, les païens crurent apercevoir dans la vie de Pythagore quelque chose qui approchoit de ces merveilles. Alors parurent de nouveaux Pythagoriciens ; et l'admiration, je pourrois même dire la dévotion, pour la mémoire

---

mien, athlète et vainqueur aux jeux de la Grèce, avec notre philosophe ; confusion dont les anciens s'étoient déjà aperçus, et que Brucker a mise encore plus en évidence, *loco citato*, pag. 999, (*l*). Le calcul de M. Larcher fait arriver la destruction de Sybaris lorsque Pythagore étoit âgé de 98 ans ; ce qui paroît contredire le récit de Diodore (XII, 9). Suivant mon système, Pythagore a pu prendre part à cet évènement ; et il lui reste aussi le temps de se transporter de Crotone à Métaponte, où plusieurs autorités nous assurent qu'il s'étoit établi pendant ses dernières années.

(1) Chap. III, § 5.

du philosophe samien se ralluma plus que jamais. Il y eut même une secte chrétienne, celle des Carpocratiens, qui associa l'image de Pythagore à celle de Jésus-Christ (1). On voyoit encore au VI[e] siècle (2), suivant le témoignage de quelques écrivains de ce temps, des statues de ce philosophe ainsi que des tableaux sur lesquels il étoit représenté.

La médaille n.° 1, frappée à Samos, patrie de Pythagore, sous l'empire de Trajan Dece, qui régna depuis l'an 249 jusqu'à l'an 251 de notre ére, nous présente une image de ce philosophe constatée par la légende ΠΥΘΑΓΟΡΗϹ ϹΑΜΙωΝ, *Pythagore* : (monnoie) *des Samiens*. Le philosophe, assis et couvert seulement d'un *pallium* qui l'enveloppe jusqu'aux reins, paroît indiquer avec la baguette (*radius*) quelque objet tracé sur un globe qui est posé devant lui sur une colonne; sa main guache est appuyée sur un sceptre, symbole de divinité. Il y a lieu de conjecturer que ce globe est le globe céleste, emblême de la science astronomique de Pythagore à qui l'on attribuoit

(1) S. Augustin, *de Hæres. ad* Q. V. D., n. 7; Nicétas, cité par Fabricius, *Biblioth. gr.*, II, c. 12, § 1, (*a*).

(2) Une statue de Pythagore, en bronze, est décrite par Christodore dans le Gymnase de Zeuxippe, à Constantinople (*Analecta*, II, 460); elle est probablement la même qui fait le sujet d'une épigramme de Julien d'Égypte (*Analecta*, 34). Un tableau représentant Pythagore est indiqué dans une autre épigramme anonyme de l'Anthologie (*Anal.*, *Adesp.* 514).

des observations sur la planete de Vénus, intéressantes pour son temps. L'harmonie des sphères célestes, les intervalles des planetes, supposés proportionnels à ceux des tons dans la musique; enfin l'astrologie judiciaire et la divination par les astres, opinions adoptées par Pythagore lui-même ou par ses disciples, sont des motifs suffisants pour avoir placé le globe céleste auprès de son image (1).

La comparaison de cette pierre gravée (n.° 2), d'un travail excellent, avec la médaille du n.° 1, prouve que l'image sculptée sur cette cornaline est celle de Pytaghore. C'est un ouvrage de *Cœmus*, ΚΟΙΜΟΣ, artiste grec connu par quelques autres pierres gravées (2).

---

(1) Ce type, qui se retrouve aussi sur des monnoies de Nicée frappées sous Gallien, est plus fréquent sur celles de Samos, au revers de plusieurs empereurs: les plus anciennes sont frappée sous Commode. J'en ai publié une sur laquelle on voit Pythagore debout, la tête ceinte d'un diadême, *Museo Pio-Clementino*, t. VI, pl. B, n. 8. Le buste en marbre de Pythagore, que j'ai publié dans le même volume, pl. 26, n'est attribué à ce philosophe que sur des conjectures trop incertaines pour qu'on ose le reproduire ici. Parmi les sculptures qui ornoient le tombeau d'Isocrate, près d'Athènes, on remarquoit la figure de Gorgias regardant une sphère céleste. Ce sophiste étoit pythagoricien, et affectoit aussi la science de la divination (Plut. X, *Rhet., in Isocr.*).

(2) Cette cornaline se trouve dans la collection de M. le marquis de Salines, qui a bien voulu m'en laisser prendre une empreinte. Stosch et Bracci ont donné d'autres

Une troisième image du même philosophe se voit au revers du rare *contorniate*, n.° 3, (1): elle est indiquée par la légende grecque ΠΥΘΑΓΟΡΗC, *Pythagore*; de l'autre est la tête du Soleil, divinité tutélaire des jeux du cirque, à l'occasion desquels les médaillons de cette espèce ont été frappés.

Martial paroît avoir vu une image de Pythagore plus ressemblante à cette dernière qu'aux deux autres, lorsqu'il compare une longue barbe à celle de ce philosophe (2). Les villes de la grande Grèce cultivoient les arts, et les avoient portés à un très-haut degré de perfection au temps où vivoit le fondateur de la secte italique. Le fanatisme qu'il sut inspirer fut excessif et durable: son portrait peut avoir été fait à différentes époques de sa vie; ainsi l'image gravée par Cœmus peut être la copie d'un original qui représentoit Pythagore à

---

pierres antiques gravées par ce même ΚΟΙΜΟC, *Coemus*. Je ne trouve pas d'autre personnage de ce nom: il est cependant fait mention d'une femme nommée *Coemea* dans une inscription de Muratori, MCCLI, 4.

(1) Ce contorniate, du cabinet impérial, étoit inédit. Patin (*ad Sueton.*, I, p. 568) paroît en avoir vu un pareil, si ce n'est pas le même. Eckhel atteste n'avoir jamais rencontré de contorniates avec l'image de Pythagore (D. N., tom. VIII, p. 292). L'authenticité de celui-ci n'est point douteuse.

(2) Liv. IX, 48:

Sic quasi Pythagoræ loqueris successor et heres,
Præpendet mento nec tibi barba minor.

un âge moins avancé ; original plus ancien que celui de l'autre portrait, dont la copie a passé sur le contorniate.

§ 2. Apollonius de Tyane.

Ce trop célèbre imposteur naquit à Tyane, ville de la Cappadoce, dans les premières années de l'ére chrétienne. A son entrée dans le monde il se proposa Pythagore pour modele; mais son émulation ne se tourna pas vers les qualités par lesquelles cet ancien philosophe s'étoit rendu vraiment recommandable, l'étude des sciences, et la réformation des mœurs : il chercha plutôt à renouveller les merveilles que l'histoire attribuoit à cet homme extraordinaire, sa science théurgique et surnaturelle, ses prédictions, ses miracles. Il affectoit à la vérité une grande sévérité de mœurs, et menoit une vie dure et ascétique; mais sa vanité perçoit de toutes parts. Il parcourut les différentes provinces de l'empire romain, et même d'autres pays, pour que tout le monde pût admirer ses vertus; et il s'attachoit particulièrement à rétablir les rites du culte païen. Il alla deux fois à Rome, où l'on dit qu'il essuya quelques persécutions; et après avoir fait son séjour le plus ordinaire dans quelques villes de l'Asie, particulièrement à Smyrne et à Ephese, il déroba ses derniers moments, étant plus que nonagénaire, à la connoissance de ses disciples, vraisemblablement afin que son trépas eût l'air d'une apo-

théose (1). Il y eut dans le paganisme, avant et après sa mort, des hommes éclairés qui ne furent pas la dupe de ses impostures, et qui tâchèrent de les démasquer; mais la croyance dans ses vertus devint presque générale quand il n'exista plus. L'impératrice Julie, veuve de Septime Sévère, chargea Philostrate d'écrire la vie d'Apollonius. Ce sophiste, en se servant des écrits de Damis, disciple de l'imposteur, renchérit sur les mensonges de cet Assyrien, et nous laissa cette espèce de roman ou de légende où le bon sens et la critique de l'histoire sont oubliés à chaque page.

Un Hiéroclès osa, deux siècles après, opposer ce héros du paganisme au divin législateur des chrétiens. Ce trait d'impudence engagea l'évêque de Césarée, Eusebe, à écrire une réfutation d'Hiéroclès, qui prouve, par les ménagements qu'il se croit obligé de garder pour la personne d'Apollonius, jusqu'à quel point la mémoire du Pythagoricien étoit vénérée dans le monde (2).

---

(1) On peut voir dans Tillemont (*Histoire des Empereurs*, tom. II, à la fin de la vie de Domitien) un article très-bien fait sur Apollonius de Tyane, et un autre dans le dictionnaire de Bayle. Brucker a examiné et éclairci plus amplement la vie de cet imposteur (*Hist. crit. phil.*, t. II, p. 98 et suiv.); et l'on trouve aussi plusieurs renseignements sur le même sujet dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, liv. II, c. 13, et liv. IV, c. 24; dans la dernière édition, c. 22, § 15. J'ai puisé les détails que je donne dans les sources citées ou indiquées par ces auteurs.

(2) Euseb. Pamph., *Contra Hierocl.*, c. 4 et 5, où

Ce rare contorniate nous présente le buste d'Apollonius, la tête couronnée, et revêtu de la tunique et du *pallium*. La légende qui le fait connoître porte, APOLLONIVS TEANEVS, *Apollonius de Tyane*.

Le revers représente un cocher vainqueur aux jeux du cirque; il est monté sur un quadrige, la palme à la main. L'inscription, dont une partie est dans l'exergue, exprime le nom du vainqueur avec une acclamation usitée, ELIANE NIKA, *Aeliane vincas*; « ô Elien, puisses-tu vaincre (1)! »

---

l'évêque de Césarée paroît rejeter sur les historiens fabuleux de la vie d'Apollonius tous les traits qui sentent l'imposture. D'autres auteurs chrétiens, comme Sidoine Apollinaire (*Ep.*, l. III, 3), et Cassiodore (*in Chronico*), ont fait des éloges d'Apollonius. Le premier avoit traduit en latin la vie d'Apollonius, écrite par Philostrate; et on peut voir dans Fabricius, *Bibl. gr.*, t. V, p. 563, édit. de M. Harless) le catalogue des auteurs qui avoient écrit cette même vie. Quoi qu'il en soit, il paroît que ces jugements favorables sur Apollonius étoient dus au peu de critique de ces siècles de décadence, et au goût qui régnoit alors pour les doctrines théurgiques et mystiques. On a lieu de s'étonner de l'opinion de Gibbon, qui a pu croire qu'à présent nous ne saurions plus décider si Apollonius étoit un sage, un imposteur, ou un fanatique (*Decline and fall of rom. emp.*, c. 11, n. 63).

(1) J. Faber, qui avoit publié ce contorniate, mais d'un seul côté, a copié exactement les mêmes fautes d'orthographe qu'on remarque sur l'original du cabinet impérial; elles ont disparu dans le dessin d'Havercamp (*Diss. de Alex. M. num. et de num. contorniat.*, p. 152): et l'épigraphe du revers, mal lue, offre le nom de *Stephanus* à la place de celui d'*Elien*. Eckhel, qui a suivi

L'usage de reproduire les images des grands hommes de l'antiquité dans cette espèce de médaillons se trouve, comme nous l'avons vu, constaté par d'autres exemples. Rarement il y a quelque rapport entre la tête et le revers, où sont souvent rappelés les spectacles à l'occasion desquels on frappoit les *contorniates*.

Nous avons assez fait connoître quelle étoit à cette époque la réputation d'Apollonius, pour qu'on ne soit pas étonné de voir son portrait honoré de la même manière que celui d'Homere ou de Pythagore.

Ce portrait étoit fort en vogue chez les Païens, qui le plaçoient dans leurs temples (1). Alexandre Sévère l'avoit dans son *laraire*, accompagné de ceux d'Alexandre-le-Grand, et de Jésus-Christ (2). Aurélien, quoiqu'il eût passé sa vie dans les camps et à la tête des armées, connoissoit l'image d'Apollonius, puisqu'il se la représenta en songe lorsqu'il étoit sur le point de forcer et de détruire la ville de Tyane, patrie du Pythagoricien (3).

Havercamp, a établi une conjecture sur ce nom de *Stephanus*, pour découvrir un rapport entre la tête et le revers de ce médaillon (D. N., t. VIII, p. 292 et 297): effort inutile, le nom est celui d'Elien, cocher du cirque, connu par d'autres contorniates (Havercamp, n.º 63); ainsi la conjecture demeure sans fondement.

(1) Vopisc., *Aurelian.*, p. 475.

(2) Lamprid., *Alex. Sever.*, p. 930.

(3) Vopisc., *loc. cit. Norat vultum philosophi venerabilis Aurelianus, atque in multis ejus imaginem viderat templis.*

La couronne convient à la tête d'Apollonius, comme un ornement propre à ceux qui célébroient des sacrifices. Apollonius pratiquoit scrupuleusement ces actes de piété pendant sa vie, et en avoit fait le sujet de quelques ouvrages qui lui survécurent (1). Si les feuilles qui composent cette couronne sont celles du laurier, elles pourroient avoir rapport à la qualité de prophete ou de devin, qu'on reconnoissoit dans le Pythagoricien de Tyane.

SECTE ÉLÉATIQUE.

§ 3. ZÉNON D'ÉLÉE.

Dès que les hommes ont commencé à s'occuper d'idées générales et abstraites, la dialectique, ou l'art de raisonner et d'apprécier les arguments, est devenue nécessaire. Zénon d'Élée (2) ou de Velia, ville de la grande Grèce, élevé dans l'école italique (3), a été regardé comme l'inventeur de cet art. Les sages et les philosophes qui l'avoient précédé ne pouvoient à la vérité avoir acquis ces titres sans être de bons logiciens en

---

(1) Fabric., *Bibl. grec.*, V, 563, édit. de M. Harless.

(2) Voyez sur Zénon d'Élée, outre Diogene de Laërte, IX, 25; et Suidas à l'article Ζήνων; Brucker, *Hist. crit. phil.* tom. I, pag. 1167; Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. II, pag. 670, seqq.

(3) Son maître, Parménide, l'avoit adopté; son père s'appeloit Téleutagoras. Strabon a rangé Parménide et Zénon parmi les Pythagoriciens (VI, *in Pr.*).

pratique : mais Zénon paroît avoir le premier réuni les préceptes de la logique en corps de doctrine (1). L'inventeur de cet art en introduisit en même temps les abus : il avoit commencé par découvrir et réfuter des erreurs ; il finit par répandre le doute et l'obscurité sur les vérités les plus évidentes ; ce qui fit naître le scepticisme dont il paroît avoir donné le premier exemple.

Un homme de ce caractère devoit aimer à soutenir des opinions contradictoires sur les questions proposées : de là l'invention du dialogue, dont l'antiquité attribue l'origine à Zénon (2). Il eût été heureux pour lui de s'en être toujours tenu à ces disputes d'école ; mais il voulut contester à Néarque l'autorité que cet homme puissant s'arrogeoit dans la ville d'Élée : la conspiration dans laquelle Zénon avoit trempé fut découverte, et le philosophe expira dans les tourments qu'il endura courageusement pour ne point révéler ses complices. Il florissoit vers l'an 460 avant l'ére chrétienne (3).

Malgré son scepticisme, Zénon inventa un systême de physique générale qui étoit différent des

---

(1) Diog. Laërt., *loc. cit.*, qui allegue l'autorité d'Aristote ; Sextus Empiricus, *adv. Math.*, I, VII, 7.

(2) Diog. Laërt, III, 48 ; Apuleius, *Apologia* V ; M. l'abbé Rossi dans ses *Commentation. Laertian.*, § 68. D'autres ont attribué l'invention du dialogue à Alexamene de Téos.

(3) Suidas, V., *Ζήνων*. Il le place à la LXXVIII[e] olympiade.

systêmes de Thalès, de Pythagore, et de Parménide son maître. Sa patrie, qui étoit aussi celle de Parménide, donna le nom d'Éléatiques aux philosophes qui suivirent sa doctrine.

Le buste de Zénon, pl. XVII, n.os 5 et 6, existant à Naples, est le même que J. Faber avoit publié (1). Le nom grec, ΖΗΝΩΝ, *Zénon*, qu'on y voit inscrit, assure que c'est l'image d'un Zénon; mais duquel? car, parmi plusieurs philosophes de ce nom, deux, le Stoïcien et l'Eléate, avoient atteint un degré presque égal de célébrité. Si les conjectures qui m'ont porté à reconnoître Zénon le Stoïcien dans un autre hermès ont quelque fondement (2), on peut en conclure que notre buste appartient à l'Éléate. Peut-être m'objectera-t-on que ce portrait représentant le même homme qu'un hermès en bronze trouvé à Herculanum dans la même bibliothèque où étoit le portrait d'Épicure, et où l'on a découvert aussi des écrits de l'école épicurienne, doit appartenir plus probablement à un troisième Zénon, qui avoit professé la doctrine d'Épicure. Cette opinion est celle des antiquaires napolitains (3); mais je crois

---

(1) N.° 151. Cet hermès étoit à Rome, dans la collection Farnese, au palais dit de la *Farnesina*. L'estampe de Théodore Galle, qui se voit dans l'ouvrage cité, est assez ressemblante, excepté que le dessin en est trop maigre. Une partie du nez est restaurée.

(2) Nous les examinerons dans ce même chapitre au § 13, planche XXIII.

(3) *Bronzi d'Ercolano*, t. I, pl. 15 et 16.

qu'ils n'ont pas fait assez d'attention au rapport qui subsistoit entre Épicure et Zénon d'Élée : le philosophe de Gargette se rattachoit par Démocrite, dont il avoit en partie adopté la doctrine, à l'école d'Élée, et à Zénon lui-même qui avoit été le fondateur de l'école, et le maître de Démocrite. D'ailleurs les académiciens d'Herculanum, faute de dessins fideles, n'avoient pu apercevoir la parfaite ressemblance qui existe entre ce buste en bronze et celui en marbre que nous examinons (1). S'ils l'avoient reconnue, ils auroient senti le peu de probabilité d'une opinion qui attribue deux portaits semblables trouvés dans des pays différents, à un philosophe connu à peine parmi ses contemporains; tandis qu'au contraire Zénon d'Élée, à qui nous les attribuons, ne le cede en célébrité à aucun des personnages les plus renommés dans l'histoire de la philosophie.

La fermeté, je dirai même la dureté du caractère que les auteurs anciens ont remarquée dans le philosophe d'Élée, s'annonce dans cette physionomie par des traits peu équivoques (2): cette

---

(1) *Loc. cit.*, note (7). M. Montagny avoit dessiné les deux bustes pour cet ouvrage; les deux portraits se ressemblent à un tel point que je n'ai cru devoir faire usage que de l'un des deux. J'ai préféré le marbre, parcequ'il est d'un meilleur travail, et que le profil de ce buste étoit inédit.

(2) Diogene Laërte, IX, *in Zenone*, *passim*. Il méprisoit les grands; quand on l'attaquoit, il se mettoit en colere. Les circonstances qui accompagnèrent la fin de sa vie décelent autant d'aigreur qu'elles supposent de fermeté.

bosse à la racine du nez, ces sourcils froncés, ce menton saillant, sont des indices d'un caractère sévère éloigné de la foiblesse et de la complaisance (1).

(1) Platon et Diogene de Laërte parlent de la belle taille et de la physionomie de Zénon, qui avoit quelque chose d'agréable, particulièrement dans sa jeunesse. La face de cet hermès ne dément pas ce dernier éloge. Quant à deux autres portraits de Zénon, l'un gravé dans l'édition de Diogene de Laërte, par Wetstenius, l'autre dans les recueils de Fulvius Ursinus et de Bellori, on peut dire du premier que l'authenticité n'en est appuyée sur le témoignage d'aucun antiquaire connu : on peut élever les mêmes doutes sur le second, publié sans aucune indication de l'endroit où il existoit, et négligé dans l'édition plus complete des portraits recueillis par Ursinus, et que J. Faber a soignée. Un troisième buste avec le nom de Zénon est dans le musée du Vatican, à Rome; mais, outre que la tête a beaucoup de restaurations et de retouches, l'antiquité de l'inscription est au moins très-douteuse. Les académiciens d'Herculanum ont remarqué, dans une note (*loco citato*, 4), qu'il n'est fait mention par les anciens d'aucune statue ou d'aucun tableau avec le portrait de Zénon Éléate. Je ne crois pas qu'on puisse conclure de ce silence que le portrait de ce philosophe n'a point existé. Nous connoissons un grand nombre de portraits authentiques d'hommes illustres; sans que les écrivains nous aient appris l'existence de leurs portraits. Pour en donner des exemples, nous citerons les portraits d'Antisthene, de Posidonius, d'Hermarque, d'Euclide de Mégare, tous philosophes. D'un autre côté il est fait mention de plusieurs artistes qui s'étoient occupés à faire des portraits de philosophes, sans que ces portraits soient désignés (Pline, XXXIV, § 29, n. 27, 28 et 33). Le portrait de Zénon d'Élée a bien pu être de ce nombre.

PLANCHE XVIII.

§ 4. Socrate.

Socrate, fils de Sophronisque, marbrier, et d'une sage-femme appelée Phænarete, vit le jour près d'Athènes l'an 469 avant J.-C. (1). Il suivoit l'état de son père, et il étoit déjà parvenu à sculpter des figures, lorsque son génie naturel, secondé par les soins et l'amitié de Criton, lui fit abandonner sa profession pour l'étude des lettres, des sciences, et de la philosophie (2). Le jeune sage

---

(1) On peut voir sur les époques de la vie de Socrate, qui sont bien assurées, les observations du P. Corsini, insérées dans le *Symbolæ litterariæ* de Gori, tom. VI, pag. 81; et dans les F. A., t. 2, p. 46 et 320. Xénophon, dans les *Memorabilia*; Platon, dans l'*Apologie*, dans le *Criton*, dans le *Phœdon*, et ailleurs: Diogene de Laërte, II, 18, et suivants, sont les principales sources où j'ai puisé: ce qui n'est pas tiré de ces trois écrivains est fondé sur des autorités qui se trouvent dans l'ouvrage de Brucker, *Hist. crit. phil.*, seconde édition, tom. I, pag. 522 et seqq.; dans Fabricius, *Biblioth. gr.*, tom. II, pag. 674 et seqq. de l'édition de M. Harless, qui l'a enrichie à cet endroit d'un savant *épimetron*; et dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. 67, où la vie et la doctrine de Socrate sont exposées avec autant d'érudition que d'élégance. Ces mêmes matériaux m'ont fourni de temps en temps des remarques qui avoient echappé à ceux qui les ont employés avant moi.

(2) Le père de Socrate étoit sculpteur, mais d'un genre

découvrit bientôt la vanité des systêmes physiques de l'école ionienne, et il osa se frayer une route nouvelle pour arriver à la véritable science, la science de l'homme, en remontant aux sources des idées morales, et en tirant de ces idées des règles pour la conduite de la vie, et la réformation des mœurs. La conformité de ses actions avec ses principes, fut le fruit de cette étude. Bon citoyen, et même bon soldat, l'amour du bien l'embrasoit au point qu'il ne craignoit pas de démasquer les faux sages qui, par l'abus de leurs talents, s'étoient fait en Grèce une réputation dangereuse : il attaquoit les sophistes, les orateurs, les poëtes, par une suite de questions qui d'abord paroissoient dictées par le desir de s'instruire, et par l'admiration que lui inspiroient leurs talents, mais qui n'étant qu'un vrai persifflage, finissoient par les pousser à bout, et les mettre en contradiction avec eux-mêmes (1). Socrate étoit

---

subalterne : il n'est pas appelé ἀγαλματοποιὸς, *statuaire ;* mais λιθοξόος, *ouvrier en marbre* : on est même porté à se faire une idée pas trop avantageuse de l'habileté de Socrate dans la sculpture, en le regardant comme l'auteur d'une statue de Mercure et d'un groupe drapé représentant les trois Grâces, de ronde-bosse, placés l'une et l'autre à l'entrée de la citadelle d'Athènes, près des *Propylées.* Le scholiaste d' Aristophane (*Nub.*, *v.* 771), nous donne à entendre que toutes ces figures n'étoient sculptées qu'en bas-relief sur les murs des Propylées.

(1) C'étoit l'ironie de Socrate dont on a tant parlé, et que l'abbé Fraguier a si bien développée dans un mémoire inséré dans le IVe volume *de l'Académie des belles-lettres.*

séduit par la pureté de ses intentions au point de se croire chargé d'une mission divine pour l'instruction morale de ses contemporains, et favorisé d'inspirations surnaturelles qui lui dévoiloient quelquefois les évènements futurs (1). La jeunesse la plus distinguée d'Athènes et de la Grèce ambitionna ses leçons, que ne furent jamais vénales : mais les ennemis que cette conduite ne tarda pas à lui susciter réussirent à le perdre. Alcibiade, qui avoit pris les armes contre sa patrie, Critias le plus cruel des tyrans qui l'avoient opprimée, et quelques personnages du même rang et de la même trempe, avoient été du nombre des disciples et des amis de Socrate. Après la chûte des trente, la réaction du parti populaire, mal comprimé par la loi d'amnistie qu'avoit rendue Thrasibule, se réunit à la cabale des ennemis personnels du philosophe (2), et porta contre lui la double accusation d'avoir des opinions religieuses peu conformes au culte public, et d'enseigner des maximes propres à corrompre la jeunesse, et à faire de mauvais citoyens (3). Socrate fut condamné au

---

(1) Voyez le *Mémoire* de Fraguier, cité dans la remarque précédente.

(2) L'orateur Eschine n'assigne d'autre cause de la condamnation de Socrate que ses liaisons avec Critias, *in Timarch.*, pag. 168 de l'édition de Reiske.

(3) Il est étonnant que les ennemis de Socrate, ceux qui l'ont fait condamner, et les poëtes qui l'ont attaqué dans leurs comédies, comme Aristophane, n'aient jamais osé dénigrer ses mœurs; tandis que les écrivains

dernier supplice, qu'il subit avec toute la sérénité de l'innocence, en buvant la ciguë l'an 399 avant l'ère chrétienne.

Les vertus morales, et la vie entière de ce philosophe ont été regardées comme le modele le plus parfait que l'histoire du paganisme ait laissé à la postérité (1). Des regrets tardifs vengèrent

---

postérieurs se sont plus à le calomnier sous ce rapport, ou du moins à jeter des doutes sur la pureté de sa vie. Fraguier s'éleve avec raison contre une expression de Boileau, et il démontre jusqu'à l'évidence que des passages tirés de quelques dialogues de Platon, et sur lesquels les détracteurs de Socrate se fondent, même en supposant ces détails de toute vérité, ne prouvent que cette même ironie employée constamment par Socrate dans sa conversation. M. Schweighæuser, dans ses *Opuscula academica*, a donné encore plus de force à ce jugement, qu'il a savamment appliqué à l'explication de quelque autre passage du *Banquet de Xénophon*. Voyez cependant la remarque (1) suivante.

(1) Quand on parle des vertus morales de Socrate, on ne prétend pas les élever jusqu'à la hauteur et à la pureté des vertus chrétiennes. On ne peut trop répéter avec Brucker : *Non confundendam esse virtutem philosophicam cum christianâ, naturalem cum divinâ, quâ caruit Socrates, et ad quam respiciunt qui Socratem veræ virtutis alumnum fuisse negant* (tom. I, pag. 540). Je ne contesterai pas en conséquence la *bigamie* de Socrate, à laquelle une loi d'Athènes, dictée par les circonstances, l'autorisoit civilement (Diog. Laërt., II, 26; Athenæus, 13, p. 555). Ce fait, reconnu par Démétrius de Phalere, bienfaiteur et ami de la famille d'où la seconde épouse de Socrate étoit issue (Athénée, l. XIII, p. 555 et 556; Plutarque, *Aristides*, § 27), et confirmé par un grand nombre d'autorités, étoit, avec peu de rai-

sa mémoire dans le cœur de ses injustes concitoyens, qui, par une espèce d'expiation, l'honorèrent d'une statue de bronze modelée par Lysippe (1).

Si le portrait de Socrate n'étoit pas parvenu jusqu'à nous, on pourroit le restituer, avec assez de probabilité: en prenant l'ensemble d'une tête de Silene, et lui donnant, outre le nez camus, essentiel à ce caractère de figure, des yeux à fleur de tête, de grosses lèvres, et le haut du

---

son, mis en doute par Panétius, qui soutenoit aussi d'autres paradoxes à l'égard de Socrate (J. Schweighæuser, *Anim. ad Athenœum*, tom. VII, pag. 7). Lemproclès, fils aîné de Socrate, étoit né de Xanthippe, qui survécut à son mari. Socrate n'avoit donc point perdu sa femme lorsqu'il devint l'époux de Myrto, mère de deux enfants encore très-jeunes à l'époque de la mort de leur père. Platon, dans le *Phædon*, 65, sans exprimer formellement ce fait, le confirme, en faisant remarquer l'âge des enfants de Socrate, et en parlant au pluriel de *ses femmes*, *γυναῖκες*.

(1) Le nom de l'artiste suffit pour prouver que le repentir des Athéniens fut un peu plus tardif que plusieurs ne l'ont cru; leur opinion étoit déjà réfutée par le silence de Platon et de Xénophon, comme l'auteur d'*Anacharsis* l'a judicieusement remarqué. Tertullien paroîtroit avoir supposé que la statue élevée en l'honneur de Socrate étoit d'or, *imaginem auream*, s'il n'étoit pas facile de changer ce dernier mot en *æream* (*Apologet.* XIV). Cette statue avoit été placée dans le Πομπεῖον, *Pompeion*, d'Athènes (Diog. Laërt., II, 43): c'étoit un édifice orné de peintures, d'où partoient les processions solennelles des *Panathénées*. V. *Hardouin sur Pline*, XXXV, § 39, n. 33.

front presque chauve, nous aurions un portrait de Socrate bien ressemblant. Des écrivains qui avoient passé leur vie avec lui nous ont transmis tous ces détails de sa physionomie (1); et nous les retrouvons dans des portraits bien authentiques de ce philosophe. Ces portraits, connus de son temps en Grèce, y existoient encore au VI[e] siècle de l'ére vulgaire (2). Mais les hermès de Socrate qui nous restent, et qui ont orné autrefois les bibliothèques et les jardins de l'ancienne Rome, sont bien antérieurs à cette époque. Quelques-uns sont accompagnés d'une inscription qui indique le nom du personnage; tel est l'hermès que j'ai vu dans la collection Farnese, et qui, outre le nom de Socrate, présente écrites sur la gaîne ces mémorables paroles que Platon met dans la bouche du philosophe trois jours avant sa mort, lorque Cri-

---

(1) Platon, *in Theæteto et in Convivio;* Xénophon, *in Symposio*, et en outre Lucien, *Dial. mort. Menippi et AEaci;* le scholiaste d'Aristophane, *ad Nub.*, v. 223 L'auteur des explications du musée Capitolin n'a pas bien compris les expressions de Xénophon, *ὀφθαλμοὶ ἐπιπόλαιοι*, *des yeux à fleur de tête* (*in Sympos*, c. 5, § 5), lorsqu'il a prétendu en inférer que Socrate avoit les yeux de travers.

(2) Il existe deux épigrammes de Jean Barbucallus sur un portrait de Socrate en peinture. Ce poëte a chanté le renversement de Beryte, arrivé en 554 (Brunck, *Analecta*, t. III, p. 12). Lucien, dans le dialogue *de morte Peregrini*, parle de Socrate, qui expire au milieu de ses disciples, comme d'un sujet qui avoit exercé les talents de plusieurs artistes.

ton lui proposoit de s'évader : « Dans l'état où vous « me voyez à présent je suis tel que j'ai toujours « été incapable d'obéir à la voix de qui que ce soit « qu'à celle de la raison , qui me paroît être la « plus saine (1). »

Le buste du musée Napoléon, que nous présentons sous les num. 1 et 2 de cette planche, est d'une parfaite ressemblance avec l'hermès que je viens de citer, et il le surpasse par l'exécution. Nous pouvons le regarder comme l'image la plus fidelle et la plus authentique de Socrate : son ame tout entière y est exprimée ; la finesse de l'esprit et l'imperturbabilité du caractère s'annoncent par ses yeux et par la sérénité de son front : on aperçoit dans le mouvement de ses lèvres cette ironie délicate qui assaisonnoit sa conversation. Le bronze

---

(1) ΕΓΩΟΥΝΥΝΠΡΩ	*Non ego ab hoc*
ΤΟΝΑΛΛΑΚΑΙΑΕΙΤοΙ	*primum tempore,*
ΟΥΤΟΣΟΙΟΣΤΩΝ	*sed ita semper me*
ΕΜΩΝΜΗΔΕΝΙΑΛ	*habui, ut nulli*
ΛΩΙΠΙΘΕΣθαι	*meorum auscultarem*
ΗΤΩΙΛΟΓΩΙΟΣΑΝ	*magis quam rationi,*
ΜΟΙλογίΖοΜΕ	*quæcumque cogitanti*
ΝΩΙΒΕΛΤΙΣΤΟΣ	*mihi potissima*
ΦΑΙΝΗΤΑΙ	*videretur.*
	(Criton, p. 146).

La traduction française est celle de l'abbé Sallier, insérée dans le XIV[e] volume de l'*Histoire de l'Académie des belles-lettres*, p. 44.

de Lysippe a été probablement l'original de ce buste, et de quelques autres semblables (1).

Les images de Socrate en hermès, en bas-reliefs, en médailles, et sur-tout en pierres gravées, sont fréquentes dans les collections et dans les livres d'antiquités (2). Quelques antiquaires en ont

---

(1) Voici comme s'exprime Lavater à propos du front de Socrate: « Oui, dans cette voûte spacieuse habite « un esprit capable de porter le jour dans la nuit des « préjugés, et de vaincre une foule d'obstacles » (Fragment XVII, tom. I). Cicéron (*de Fato*, 5) et Alexandre Aphrodisien nous ont conservé le jugement de Zopyre sur les traits de notre philosophe : ce physiognomoniste prétendoit que le col de Socrate, sans aucune cavité, caractérisoit un homme stupide; que ses yeux, son nez, et sa conformation, annonçoient de la cupidité et du penchant pour la débauche. Ce jugement est le même qui se trouve dans les *Physiognomoniques* attribuées à Aristote (ch. 6), et dans Polémon (II, 23), au sujet des nez écrasés. Alexandre Aphrodisien ajoute que Socrate reconnoissoit la justesse de ce jugement. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa ressemblance avec les Silenes ne se bornoit pas aux traits du visage; son ventre et sa conformation entière le rapprochoient aussi des formes du précepteur de Bacchus (Xénophon, *in Symposio*, ch. 2, 19; et ch. 4, 19; ch. 5, 5). Adamantius au contraire fait un éloge des yeux de Socrate, qu'il décrit ainsi (liv. I, c. 9): *Ὑψηλοὶ ὀφθαλμοὶ, μέγαλοίτε καὶ ἐναγεῖς καὶ ὑγρὸν βλέποντες, δίκαιοι, συνετοὶ, φιλομαθεῖς, ἔρωτος πλήρεις, οἷος ἦν ὁ φιλόσοφος Σωκρατης.* « Des yeux grands, élevés, hu- « mides, brillants, indiquent un homme qui est juste, « qui a de l'esprit, qui aime à s'instruire, et qui est « porté à l'amour; tel étoit le philosophe Socrate. »

(2) On peut comparer d'autres bustes de Socrate dans

encore multiplié le nombre ; s'autorisant de la ressemblance remarquée par les anciens entre les traits de Socrate et ceux de Silene, ils ont cru reconnoître l'image du philosophe dans une multitude de monuments qui ne nous offrent que des assemblages bizarres de masques siléniques et bachiques (1).

ACADÉMICIENS.

PLANCHE XVIII, *a*.

§ 5. PLATON.

Le plus illustre parmi les disciples de Socrate, mais non pas le plus fidele à la doctrine de son

---

le *Museo Capitolino*, tom. I, pl. 14 et 15 ; dans le *Museo Pio-Clem.*, tom. VI, pl. 28 ; dans le *Trésor* de Gronovius, tom. II, n.° 66 ; dans le *Musée Napoléon* par Piroli, tom. II, pl. 71 et 72 ; dans les *Imagines* de J. Faber, n.° 134. Ce même antiquaire a publié un contorniate portant la tête et le nom de Socrate : il est tiré de la collection de Fulvius Ursinus. Ce dernier a fait dessiner aussi la figure de Socrate, un rouleau à la main, d'après un bas-relief antique. Un autre bas-relief, sculpté sur un sarcophage du *Musée Napoléon*, tom. II, pl. 23, représente Socrate assis en regard avec la Sagesse ; on y voit du côté opposé la figure d'Homere qui s'entretient avec la déesse de la Mémoire. Montfaucon croyoit que la femme placée vis-à-vis de Socrate étoit Xanthippe. Des pierres antiques gravées, où l'image de Socrate est retracée, se trouvent dans de La Chausse, *Gemme*, n.° 25 et 26 ; dans le *Musée Florentin*, tom. I, tab. 41 ; dans Stosch, *Gemmæ*, n.° 4, et ailleurs.

(1) Jean Chifflet, *Socrates* ; Beger., *Thes. Brandeburg.*, tom. III, pag. 321 ; et d'autres.

maître, Platon, par les charmes de son imagination poétique et abondante, par les grâces attiques de sa diction, surpassa bientôt en célébrité tous les sages ses contemporains (1). Il fut appelé l'Homere et le dieu de la philosophie (2). Cet homme célèbre étoit issu par sa mère d'une des plus anciennes familles de son pays, et qui tenoit à celle de Solon. La peinture, la poësie, la musique, furent l'étude et l'amusement de sa jeunesse; l'amitié de Socrate lui inspira le goût de la philosophie; mais Platon, en devenant philosophe, ne cessa jamais d'être poëte. Socrate n'avoit rien laissé par écrit; Platon composa un grand nombre d'ouvrages, presque tous respectés par le temps, et presque tous écrits en forme de dia-

(1) Les autorités que je ne cite pas, et qui prouvent ce que j'avance dans cet article, se trouvent réunies dans la *Bibl. gr.* de Fabricius, tom. III, pag. 57, sqq., de la nouvelle édition; et dans Brucker, *Hist. crit. philosoph.*, tom. I, par. II, l. II, c. 6.

(2) Ces expressions outrées sont l'une et l'autre de Cicéron (*Tuscul.*, I, 32; et *de N. D.*, II, 12). L'abbé Massieu, dans le II.e vol. des *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, a très-bien expliqué la manière dont Platon a pu être comparé à Homere: l'intérêt dramatique répandu dans les dialogues du philosophe, l'usage qu'il fait de la métaphore et de la fable, la vivacité de ses peintures, sont autant de points sur lesquels il paroît se rapprocher du poëte. La comparaison de l'économie de l'*Iliade* avec celle de la *République* de Platon, proposée par M. Garnier, tome XLII, pag. 11 de l'*Histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, ne me paroît qu'un tour d'esprit qui ne sauroit jamais obtenir l'assentiment d'un juge sans prévention.

logue : il parut avoir porté ce genre de composition à son plus haut point ; et Cicéron ne dissimule pas les efforts qu'il faisoit pour imiter ce modele (1).

Les notions les plus abstraites prirent une substance, et se transformèrent en êtres réels sous la plume de Platon : les dogmes des philosophes ioniens et pythagoriciens furent fondus avec la doctrine socratique ; et l'éclat de ce brillant mélange ne permit plus d'apercevoir combien le systême étoit incohérent et décousu. Socrate avoit fait descendre du ciel la philosophie pour lui faire habiter les villes et partager tous les soins de la vie privée et domestique. Platon la relégua dans les espaces imaginaires ; et l'ingénieux roman de sa République a pu être la première satire, comme il a été le premier exemple, des systêmes politiques qui ne sont pas fondés sur l'expérience.

Le philosophe, de retour de ses longs voyages, entrepris pour s'instruire, tâcha de réaliser auprès des tyrans de Sicile ses projets de gouvernement. Peu s'en fallut que sa première expérience ne lui coûtât la liberté ; les deux derniè-

---

(1) Denys d'Halicarnasse a été un peu sévère dans la critique qu'il a faite du style de Platon ; Longin cependant ne s'est pas éloigné de ce jugement. L'abbé Arnaud a pris la défense du philosophe contre ces deux critiques : s'il n'a pas réussi à le justifier complètement, il a pourtant atténué jusqu'à un certain point la force de cette censure (*Mémoires da l'Académie des inscriptions*, tom. XXXVII).

res, également inutiles au but qu'il s'étoit proposé, ne le furent pas entièrement pour sa fortune (1).

Retiré près d'Athenes, dans les jardins d'Académus, qu'il avoit acquis, il ne cessa, dans cette paisible retraite, de s'occuper de ses élèves et de la composition de ses ouvrages, qu'il ne se lassoit point de retoucher. Chef d'une école florissante, il mena dans le célibat des jours tranquilles et respectés jusqu'à sa quatre-vingtième année, où la mort le surprit dans un festin de nôces, l'an 347 avant l'ére chrétienne.

Une doctrine exposée avec le goût, la sagacité, et l'éloquence qui distinguent les écrits de Platon, ne pouvoit manquer de faire fortune même au-delà de son mérite intrinseque. L'art employé par cet écrivain pour aborder les objets qu'il vouloit traiter, en démêler les genres et les modifications, a toujours paru admirable : sa division de la vertu morale a passé sans altération dans la théologie chrétienne (2); et plusieurs écrivains de la primitive église ne balancèrent pas à revêtir la doctrine révélée, des formes et des noms usités

(1) Diog. de Laërt. porte à quatre-vingts talents les dons que le philosophe avoit reçus de Denys le jeune. Platon, par reconnoissance, quoique l'ami de Dion, ne voulut prendre aucune part aux démarches que fit ce dernier pour détrôner le tyran de Syracuse.

(2) Il a été le premier à reconnoître ces quatre vertus, la prudence, la force, la tempérance, et la justice (Diogene de Laërte, III, 80).

dans l'Académie (1). Les élèves de Platon, qui furent appelés académiciens, avoient appris de leur maître à ne pas s'attacher exclusivement à un systême: leur école en parut plus raisonnable; et les sociétés savantes de l'Europe moderne, en se parant du titre d'Académies, ne cessent de payer encore aujord'hui un tribut de vénération à la mémoire de ce sage.

Le buste de Platon, gravé sous les numéros 3 et 4, est le seul authentique qui soit connu: il appartient à la galerie de Florence, et on peut le croire le même qui fut trouvé près d'Athenes, et acquis à grand prix dans le XV[e] siècle par Laurent Médicis (2). Il est en marbre, de la grandeur de demi-nature; le nom de Platon se lit audessous, ΠΛΑΤΩΝ.

La tête du philosophe est ceinte d'un cordon ou *strophium*, marque de divinité: le titre de divin a été donné à Platon par les anciens et par les modernes. Aristote avoit élevé un autel en son honneur (3): l'ampleur de son front (4), ses sour-

---

(1) Basnage, *Histoire des Juifs*, t. IV, p. 29 et 79; Petau, *Dogmat. theolog.*, tom. III, prol. § 2; Heinecc., *Elementa philosophiæ rat. et moral.*, part. I, ch. 3, § 71.

(2) Ce fut Jérome de Pistoja qui le lui vendit (Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 69 (*ff*) de l'édition de M. Harless, où l'on cite le IV.[e] livre de Middendorp, *de Academiis*).

(3) L'auteur anonyme de la vie d'Aristote, attribuée à Ammonius, nous a transmis ce fait, et en même temps l'épigramme d'Aristote, qui formoit l'inscription de l'autel.

(4) Néanthe assuroit que le philosophe s'appeloit aupa-

cils arqués (1), son aspect vénérable, sont autant de caractères auxquels, d'après la description

---

ravant Aristoclès, et que le nom de Platon lui avoit été donné a cause de l'ampleur de son front; d'autres pensoient que ce nom avoit rapport à la largeur de sa poitrine, ou à la grandeur de sa stature, ou même à la richesse de son éloquence (Diogene de Laërte, III, 4, et les auteurs cités dans les *Commentaires* de Ménage). Olympiodore, en affirmant que la largeur du front et celle de la poitrine furent ensemble la cause de ce changement de nom, se sert de ces expressions remarquables: Ἐκλήθη δ' ὅυτως διὰ τὸ δύο μόρια του σώματος ἔχειν πλατύτατα. τό τε στέρνον καὶ τὸ μέτωπον, ὥς δηλουσι πανταχου ἀι ἀνακέιμεναι ἀυτου ἐικόνες ὅυτω φαινόμεναι: « On lui donna ce nom parcequ'il « avoit deux parties du corps bien larges, le front et la « poitrine, comme on peut s'en convaincre par ses ima- « ges placées en tant d'endroits, et toutes présentant la « même conformation » (*Vie de Platon*). Le sculpteur de ce buste n'a eu peut-être que ce motif pour ne pas l'exécuter en hermès; cette forme eût été moins favorable pour faire sentir la largeur de la poitrine. Cicéron possédoit une statue de Platon dans sa maison de plaisance de *Tusculum* (*Bruto*, § 6). Une autre, en bronze, se voyoit à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe (Christodore, *in Analectis* Brunck, t. II, p. 459). Ces images de Platon étoient probablement des copies de la statue originale exécutée par Silanion, et placée dans l'Académie aux frais d'un satrape de Pont, qui s'appeloit Mithridate, fils de Rhodobate (Diogene de Laërte, III, 25): mais la statue de Platon, décrite par Christodore à Constantinople, pouvoit bien être l'original même de Silanion; car cet artiste n'a travaillé qu'en bronze, et le silence de Diogene de Laërte sur la matière de la statue ne peut s'opposer à cette conjecture.

(1) Amphis, dans Diogene de Laërte II, 28.

que les anciens nous ont laissée de ses traits et de ses images, il est impossible de ne pas le reconnoître. J'oserai ajouter qu'on peut remarquer dans le profil cet air de vanité qu'on sait avoir été le principal défaut du philosophe, qu'il n'étoit pas toujours le maître de dissimuler (1).

Charles Patin possédoit une médaille grecque d'Auguste, ayant au revers le nom de Platon, et la tête en profil de ce philosophe (2). Je n'ai pu me procurer l'empreinte de cette médaille qui n'existe dans aucun cabinet connu. J'observerai simplement que la gravure qui accompagne la dissertation de Patin présente beaucoup de conformité avec le portrait de Platon, tel que nous le donne le buste de Florence (3).

---

(1) Voyez comme il s'exprime lui-même dans sa lettre à Denys le jeune.

(2) La médaille est gravée dans le IX.e volume du *Trésor des Antiquités grecques* de Gronovius, où cette dissertation a été insérée à la page 593.

(3) Bellori et Gronovius avoient donné l'image de Platon, vue de face, d'après ce même buste de Florence; Bellori s'étoit trompé dans l'indication, en remarquant que le marbre original étoit chez Fulvius Ursinus. Gronovius, qui a fait copier son Platon d'après celui de Bellori, a raison de s'étonner comment ce portrait ne se trouvoit point dans les différentes éditions des portraits des hommes illustres, tirés de la collection d'Ursinus. Comme les bustes de la galerie de Florence n'ont jamais été publiés, le seul portrait authentique de Platon étoit resté inconnu. M. l'abbé Lanzi le signala dans sa notice de la galerie de Florence, insérée dans le *Journal de Pise*, an 1782, tom. IV.

La plupart des recueils inconographiques offrent des images de Platon ; mais ces prétendus portraits ne sont à la vérité que de têtes idéales et barbues de Bacchus Indien (1). Quelques antiquaires avoient aperçu l'erreur qui avoit pour fondement une inscription grecque apocryphe gravée sur un hermès de ce genre, qu'on voyoit depuis long-temps au Capitole (2). Winckelmann avoit essayé de substituer à ce portrait du fondateur de l'Académie une autre image qui ne présentoit pas des caractères beaucoup plus solides (3) ; c'étoit une tête gravée sur une cornaline, et ornée au-dessus de l'oreille de deux ailes de papillon qu'il regardoit comme devant signifier l'immortalité de l'ame, et être le symbole du philosophe qui a développé ce dogme dans le Phædon. Mais ce symbole, propre à plus d'un sujet mythologique (4), n'étoit pas suffisant pour faire reconnoître Platon dans une tête dont la chevelure bouclée et garnie de perles ne peut nullement convenir au portrait d'un philosophe grec.

---

(1) Faber, *Imagines*, n.° 112 ; Canini, *Iconologie*, XLVIII ; Gronovius, *Thes. Ant. gr.*, tom. II, pag. 83.

(2) *Museo Capitolino*, t. I, pl. 22.

(3) *Monum. inedit.*, n.° 169.

(4) J'ai publié quelques observations à ce sujet dans le *Mus. Pio-Clem.*, t. I, pl. 27 et A. III, 5 ; A. IV, 8 ; t. II, pl. 41.

PLANCHE XIX.

§ 6. Carnéade.

Grec d'origine, Carnéade naquit en Afrique, dans la ville de Cyrene (1), l'an 213 avant notre ére (2). Il quitta son pays pour s'établir à Athenes, où il se livra à l'étude de la philosophie platonicienne sous Hégésinus, qui étoit alors le chef de l'Académie. Le jeune Carnéade devint en peu de temps un des plus ardents soutiens de l'incertitude, dogme dominant dans cette école. Il mérita de succéder à son maître, et fut bientôt regardé comme le chef d'une nouvelle doctrine, pour avoir apporté quelques adoucissements aux maximes d'Arcésilas. Carnéade permit au sage

---

(1) Nous avons une vie de Carnéade par Diogene de Laërte (IV, 61, et suiv.); un article sur lui dans Suidas : Cicéron, qui avoit adopté les opinions des académiciens, parle souvent de Carnéade. Parmi les modernes, Bayle nous a donné un excellent article sur ce philosophe; Ménage, dans ses *Commentaires sur Diogene*; Brucker, dans son *Histoire critique de la Philosophie*; Fabricius, dans la *Bibliothèque gr.*, tom. III, p. 160 de la nouvelle édition, ont recueilli plusieurs faits, et discuté quelques points de l'histoire et de la doctrine de Carnéade. Ces auteurs m'ont fourni la plupart des matériaux de cette courte notice.

(2) L'époque de sa mort ayant été fixée par Apollodore à l'an de la CLXII.e olympiade, c'est-à-dire à l'an 129 avant notre ére, sa naissance, arrivée quatre-vingt-cinq ans auparavant, repond à l'année que j'ai marquée dans le texte (Diog., IV, 65).

d'avoir une opinion, et de prêter son assentiment à quelques vérités, pourvu qu'il ne les regardât pas comme tout-à-fait démontrées, et qu'il fût toujours le maître de le retirer sans effort. Mais ce qui éleva Carnéade au-dessus de tous les philosophes de son temps, ce fut cette éloquence admirable et presque divine qu'il déployoit dans toutes les occasions sans être préparé (1). Ce talent et la réputation qu'il avoit acquise le firent choisir pour l'un des ambassadeurs chargés de réclamer auprès du sénat romain la suppression, ou du moins la diminution, d'une forte amende qui avoit été imposée aux Athéniens (2). Le sénat, ou entraîné par la force des discours des ambassadeurs, ou empressé d'éloigner de la jeunesse romaine des orateurs dangereux (3), se hâta de les satisfaire et de les renvoyer.

L'étude la plus profonde et la plus soutenue (4)

---

(1) *Divinâ quâdam celeritate ingenii et dicendi copiâ Carneades* (Cic., *de Orat.*, III, 18). Elle étoit soutenue par un puissant organe (Diogene, IV, 63).

(2) La date de cette mission répond au consulat de P. Cornelius Scipion Nasica, et de M. Claudius Marcellus, l'un et l'autre pour la seconde fois; c'est-à-dire à l'an de Rome 599, suivant Varron.

(3) Carnéade venoit de disputer publiquement à Rome sur le droit naturel. Conformément aux maximes de la secte, il tâcha un jour de prouver qu'il y avoit un droit de nature: dans la séance suivante il soutint le contraire avec une force de raisonnement qui dut effrayer.

(4) Absorbé dans ses méditations, il négligeoit tout soin de sa personne (Diogene, IV, 62): mais cet endroit a été mal entendu par J. Faber (*Imag. ill.*, n. 42). Voyez aussi Valere Maxime, VIII, 7, n.° 5, *in Ext.*

fournissoient avec abondance à Carnéade les matériaux que son talent employoit toujours d'une manière victorieuse. Ce philosophe ne dédaignoit pas même les moyens qu'on peut tirer de la médecine pour rendre plus faciles et plus promptes les opérations de l'esprit ; il se préparoit par des boissons purgatives aux disputes qu'il devoit soutenir contre les stoïciens (1). Il parvint à une vieillesse très-avancée, et mourut de phthisie à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (2), l'an 129 avant J.-C. Carnéade n'écrivit point d'ouvrages; mais sa doctrine étoit exposée dans ceux de Clitomachus, carthaginois, son ami et son successeur à l'Académie.

Le passage de Cicéron, que je vais rapporter, prouve à la fois la connoissance qu'on avoit alors de l'image authentique de Carnéade, et la haute estime que cet orateur philosophe avoit inspirée au prince de l'éloquence latine : « Quoique par« tout en ces lieux, dit Cicéron en parlant de « son voyage à Athenes (3), il y ait beaucoup

---

(1) C'étoit de l'hellébore, suivant Pline, XXV, § 21, et Valere Maxime, *loco citato*. C'étoit simplement du vinaigre, suivant Varron, dans ce fragment du *Sesquiulysses : Alteram viam deformasse Carneadem virtutis, e cupis acris aceti.*

(2) Il y avoit des biographes qui donnoient à Carnéade jusqu'à quatre-vingt-dix ans de vie : nous nous en sommes tenus au rapport de Diogene, puisé dans les *Chroniques* d'Apollodore, et confirmé par Lucien dans les *Macrobii.*

(3) *Hoc autem tempore etsi multa in omni parte Athenarum sunt in ipsis locis indicia summorum virorum, tamen ego illâ moveor exedrâ : modo enim fuit Carnea-*

« d'objets qui rappellent le souvenir des grands « hommes qui les ont habités, j'ai été touché en « voyant cet auditoire où Carnéade enseignoit : « il me semble le voir encore, car j'ai son image « présente à l'esprit ; il me semble même que sa « chaire, demeurée, pour ainsi dire, veuve de ce « grand homme, regrette sans cesse de ne plus « l'entendre. »

Le beau buste de la collection Farnésienne, gravé sous les numéros 1 et 2, est le portrait de Carnéade (1), ainsi que l'assure l'inscription, ΚΑΡ-ΝΕΑΔΗΣ, *Carnéade*, gravée sur le bord de la tunique. La physionomie, pleine d'esprit et de vivacité, présente les marques de cet âge avancé, qui a fait placer Carnéade parmi les hommes de lettres favorisés d'une longue vie. Sur la gaîne d'un hermès gravé dans le recueil iconographique de Fulvius Ursinus, publié par Antoine Lafrery (2),

---

dis quem videre videor, est enim nota imago ; a sedeque ipsâ, tantâ ingenii magnitudine orbatâ, desiderari illam vocem puto (de Fin. V, § 2).

(1) Il a été dessiné à Rome avec tout le soin possible, sur un plâtre que M. Albaccini, sculpteur, en avoit fait mouler lors de la translation de cette antique à Naples ; les recherches faites par M. Montagny pour en retrouver l'original, que j'ai vu souvent à Rome, ayant été inutiles. J. Faber l'a publié au n.° 42, mais sans l'inscription qu'il donne toutefois dans la note.

(2) A Rome, 1569, in-fol. Cette inscription porte :

ΚΑΡΝΕΑΔης
ΦΙΛΟΚΩΜου
ΚΥΡΗΝΑΙΟΣ

« Carnéade, fils de Philocomus, cyrénéen. »
Le père de Carnéade a été appelé par d'autres, Eucomus.

est écrit le nom de Carnéade, qui pourroit faire croire que la figure présente le portrait de ce philosophe : mais on sait que la tête antique de cet hermès, ayant été perdue, a été remplacée par une autre également antique, qui est celle d'Antisthene (1). Quant au buste que je publie, je me suis convaincu sur l'original même qu'un pareil échange n'a point eu lieu.

PLANCHE XIX, *a.*

§ 7. Théon de Smyrne.

Tandis que les images des Speusippe et des Arcésilas, noms les plus fameux dans l'Académie, ont péri avec leurs œuvres, ou demeurent ignorées, les traits et les ouvrages d'un platonicien obscur, qui fleurit vers le commencement du II.e siècle de notre ère (2), ont été préservés de la destruction et de l'oubli. Quelque partie des écrits de Théon de Smyrne figure toujours dans nos bibliothèques; et son portrait authentique, prouvé par une inscription, a survécu aux vicissitudes des empires, pour orner encore nos collections. Ce platonicien, adonné principalment aux mathématiques, nous a laissé des éléments de cette

---

(1) Voyez au § 11.

(2) Fabricius, *Biblioth. gr.*, tom. II, p. 100 de la première édition, et tom. IV, pag. 35 de la nouvelle, et les additions de M. Harless à celle-ci fournissent tout ce qu'il y a de plus certain sur ce philosophe.

science qui peuvent servir d'introduction à la lecture des écrits de Platon, et en faciliter l'intelligence (1).

Le buste gravé sous les numéros 3 et 4 est le même que Fouquier de Marseille avoit acheté à Smyrne, et que Spon a publié (2). On le voit maintenant à Rome, dans le musée du Capitole (3). L'inscription grecque placée sur le socle, qui est taillé dans le même bloc, nous fait connoître le philosophe que ce marbre représente:

ΘΕΩΝΑΠΛΑΤΩΝΙ	*Theonem Platoni-*
ΚΟΝΦΙΛΟΣΟΦΟΝ	*cum philosophum*
ΟΙΕΡΕΥΣΘΕΩΝ	*sacerdos Theon*
ΤΟΝΠΑΤΕΡΑ	*patrem (suum dicat).*

« Le prêtre Théon (consacre aux dieux l'ima-
« ge de) Théon, philosophe platonicien, son père. »

Le surnom de Platonicien se trouve également donné par Proclus à notre philosophe (4). Ce monument nous apprend que Théon de Smyrne eut

(1) Ismaël Bullialdus a publié une partie de ces ouvrages à Paris, 1644, in-4.° ; une autre partie est encore cachée dans les bibliothèques.

(2) *Miscellanea erud. antiq.*, sect. 4.

(3) Le cardinal Alexandre Albani, qui l'avoit acheté à Marseille, le céda avec tout le reste de sa première collection d'antiques à Clément XII, qui le plaça au Capitole. Ce buste est gravé dans le volume I du *Museo Capitolino*, pl. 29, avec plus de soin que dans les *Miscellanea* : le dessin que nous en donnons a été pris sur l'original avec une exactitude encore plus scrupuleuse.

(4) Lib. I, *in Timæum*.

un fils, et que ce fils avoit obtenu dans sa patrie les honneurs du sacerdoce. Rien n'indique ni la divinité, ni le temple dont Théon le fils étoit le ministre. Le lieu où ce buste étoit placé le disoit assez clairement pour les contemporains.

PHILOSOPHES PÉRIPATÉTICIENS.

PLANCHE XX.

§ 8. Aristote.

Il falloit, après les rêves ingénieux et séduisants de Platon, ramener la science dans le chemin de la vérité, l'appuyer sur l'expérience de la vie, sur l'observation de la nature, sur les faits positifs de l'histoire, qui sont les phénomènes du monde moral. Le génie qui devoit faire cet heureux changement ne tarda pas à paroître : l'époque approchoit où les Macédoniens devoient maîtriser le monde ; et Aristote naquit à Stagire (1). Un patrimoi-

---

(1) En 384 avant J.-C. (Denys d'Halicarnasse, *Ep. ad Ammœum*). Cet auteur ; Diogene de Laërte (V, 1) ; l'écrivain alexandrin qui nous a laissé une vie d'Aristote en grec, attribuée vulgairement à Ammonius ou à Jean Philopone ; l'anonyme de qui nous tenons une traduction latine de ce même ouvrage, avec des différences remarquables ; un autre anonyme qui a écrit aussi en grec la vie d'Aristote ; et Suidas dans son Dictionnaire, sont ceux parmi les anciens qui nous ont laissé le plus de notices sur ce philosophe. Les modernes qui se sont occu-

ne de science naturelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'attendoit dans sa famille. Nicomachus son père, issu de celle d'Esculape, étoit le médecin d'Amyntas son souverain, et admis à sa familiarité. Aristote eut à pleurer son père dans sa première jeunesse; mais, par la connexion qui régnoit alors entre la médecine et la pharmacie (1), il put presque dès son berceau apprendre à connoître la forme extérieure d'un grand nombre d'êtres de divers genres et d'espèces différentes, et acquérir de bonne heure une idée du moins superficielle de leur histoire, de leur usage, et de leurs propriétés. Ces premières connoissances irritèrent en lui le désir de s'instruire: Athènes fut le séjour, et l'Académie l'école qu'il se choisit. La doctrine de Platon fructifia promptement dans un esprit si bien disposé. Cette doctrine, en développant la sagacité, et en exerçant le jugement du jeune philosophe, l'eut bientôt mis en état de la soumettre elle-même à l'examen de la critique. Il sentit qu'avant d'élever l'édifice de la science il

---

pés de la vie et de la doctrine d'Aristote composent presque une bibliothèque; Hermannus Conringius et F. Patricius se distinguent dans la foule: on en trouve les citations dans Bayle, article *Aristote*; dans Brucker, *Hist. crit. phil.*, tom. I, pag. 776; dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius, tom. III, pag. 195, et seqq. de l'édition de M. Harless.

(1) Patricius a parlé de cette connexion. Les ennemis d'Aristote l'appeloient, par sobriquet, l'*apothicaire*; Platon au contraire l'appeloit le *lecteur*.

étoit nécessaire d'en rassembler et d'en préparer les matériaux; et par l'étude assidue d'un nombre immense de livres qu'il trouva le moyen de se procurer, et dont la réunion offre peut-être le premier exemple d'une bibliothèque formée par un savant pour son usage, il parvint à étendre dans tous les sens l'horizon de ses connoissances (1). L'histoire des nations, les systêmes de cent législateurs différents, les mœurs et les usages d'une infinité de peuples grecs et barbares, l'analyse des chefs-d'œuvre de la littérature, l'examen des opérations de l'esprit nécessaires pour les produire, offrirent au philosophe de Stagire une moisson presque intacte, et aussi riche qu'immense; et celui qui devoit être le prince des philosophes étoit déjà le premier des érudits.

Vingt ans employés à ces études, et le plus grand nombre auprès de Platon, l'avoient conduit au terme de la jeunesse. Pénétré de reconnoissance et de respect pour son maître, lorsqu'il mourut, Aristote quitta le séjour d'Athènes (2), et se re-

---

(1) Strabon a dit qu'Aristote a été le premier à faire une grande collection de livres (l. XIII, p. 608). Pisistrate, et même Euripide, avoient eu des bibliothèques avant lui; mais celles-ci étoient, presque dans leur totalité, des bibliothèques poétiques: Aristote recueillit des ouvrages de tous les genres.

(2) On a parlé de l'ingratitude d'Aristote envers son maître: on a dit que, pour le chagriner, il ouvrit presque sous ses yeux une nouvelle école (Elien, V. H., III, c. 19). Des anciens ont déjà réfuté cette tradition

tira dans la petite ville d'Atarnée en Troade, où il avoit été élevé (1). Hermias, gouverneur de cette contrée, l'accueillit avec bienveillance, et lui donna sa nièce en mariage (2). Trois ans s'étoient à peine écoulés, que les revers d'Hermias obligèrent le philosophe à quitter la Troade pour se rendre à Mytilene. C'est là qu'il reçut de Philippe de Macédoine cette lettre si flatteuse et si noble par laquelle le souverain invitoit le philosophe à se charger de l'éducation de son fils (3). Aristote se rendit avec empressement aux invitations d'un roi dont les ancêtres avoient toujours protégé sa famille; il donna pendant huit ans les soins les plus assidus à cette éducation importante; et le fruit des leçons d'Aristote fut Alexandre.

---

injurieuse à la mémoire de notre philosophe (Androclès, *ap. Euseb. Præp. Evang.*, l. XV, § 2; Ammonius, etc.): mais la suite des faits paroît le justifier d'une manière encore plus évidente. Aristote demeura à Athènes tant que Platon vécut; à sa mort, il se retira. S'il avoit élevé une école pour l'opposer à celle de son maître, il n'auroit pas abandonné le champ libre à Speusippe, qui ne valoit pas son oncle à beaucoup près. Les haines et les disputes des sectes opposées on fait revivre la calomnie contre la mémoire de leurs chefs, même long-temps après que la mort de ces hommes célèbres auroit dû lui imposer silence.

(1) Par un nommé Proxénus: Aristote adopta ensuite, par reconnoissance, Nicanor, fils de Proxénus.

(2) Elle s'appeloit Pythias.

(3) La traduction de cette lettre, conservée par Aulugelle (N. A., l. IX, c. 3), se lit dans le *Voyage d'Anacharsis*, ch. 62.

Lorsque ce héros partit pour la conquête de l'Asie, le philosophe retourna s'établir à Athènes, la patrie commune et la nourrice des grands talents dans tous les genres; et c'est dans cette ville chérie qu'il enseignoit tous les soirs sa doctrine en public dans la promenade du lycée. Le nom de Péripatéticiens, donné par la suite à ses disciples, n'a probablement eu d'autre origine que cette promenade, *péripatos*, où leur maître avoit professé. Les succès d'Alexandre, se multipliant avec une rapidité presque incroyable pour ceux qui ont vécu dans un autre siècle que le nôtre, lui inspirèrent cette munificence à jamais mémorable dans les annales des lettres, par laquelle le monarque accorda au philosophe la somme de 800 talents (1) pour lui fournir les moyens de se livrer à des recherches approfondies sur l'histoire naturelle, dont il avoit considérablement agrandi le domaine par ses nouvelles conquêtes, et particulièrement sur l'histoire des animaux, dont un grand nombre avoit été jusqu'alors inconnu en Europe.

Les soupçons et les intrigues d'Olympias, mère d'Alexandre, contre Antipater, que ce prince avoit laissé gouverneur de ses anciens états, et qu'Aristote regardoit comme son meilleur ami, semblent avoir été, vers la fin de la vie du conquérant, la cause de quelque refroidissement de sa part envers son ancien instituteur, plus encore que

(1) Athénée, l. IX, p, 398, E; Pline, VIII, § 17. Cette somme étoit l'équivalent de 4,320,000 liv. suivant le calcul de Barthélemy.

la conduite imprudente de Callisthene, parent du philosophe (1). Cependant il paroît certain qu'il n'étoit pas tout-à-fait disgracié à l'époque de la mort d'Alexandre, puisqu'il ne commença à craindre les calomnies des Athéniens que quand ce héros eut cessé d'exister. Ce ne fut qu'alors que les ennemis d'Aristote cherchèrent à lui intenter un procès d'impiété, sans autre prétexte que l'affection exaltée qu'il montroit pour la mémoire de son épouse et de son ami (2).

En se retirant à Chalcis, dans l'île d'Eubée, le philosophe empêcha les Athéniens de renouveler envers lui le crime qu'ils avoient commis en faisant mourir Socrate: mais sa santé, extrêmement affoiblie par une indisposition habituelle de l'estomac, ne le laissa pas jouir long-temps de sa paisible retraite; il y mourut âgé de soixante-trois ans, l'an 322 avant J.-C. (3). Il avoit fait son te-

---

(1) On ne pouvoit pas faire un crime à Aristote de la conduite de son neveu Callisthene, puisqu'il l'avoit constamment désapprouvée. Le motif que je viens d'indiquer me paroît plus vraisemblable.

(2) On supposoit qu'Aristote honoroit leur mémoire par une espèce d'apothéose, ce qui n'étoit pas vrai, et d'ailleurs n'auroit pas été étrange dans le paganisme. L'amitié d'Antipater, qui étoit alors l'ennemi d'Athènes, étoit la véritable cause de la persécution qu'on suscitoit contre Aristote.

(3) J'ai suivi la chronologie d'Apollodore, rapportée par Diogène (V, 9 et 10). Le conte sur le suicide d'Aristote doit être mis au rang des fables débitées contre ce grand homme; et je ne conçois pas comment Bayle a pu

stament ; et ce gage touchant des sentiments doux et honnêtes du philosophe est parvenu jusqu'à nous (1). Nicomachus, son fils (2), suivit la car-

---

se montrer un peu sceptique sur le genre de cette mort. Apollodore, écrivain très-exact, ne doutoit pas qu'il ne fût mort de maladie. Censorin paroît même avoir ignoré, ou du moins méprisé toute autre tradition. Il s'étonne comment Aristote, avec une santé aussi délâbrée que la sienne, ait pu arriver à sa soixante-troisième année : *Aristotelem Stagiritam . . . . naturalem stomachi infirmitatem, ceterasque morbidi corporis offensiones adeo virtute animi diu sustentasse, ut magis mirum sit ad annos sexaginta tres eam vitam pertulisse quam ultra non protulisse.* Je ne parlerai point d'une calomnie encore plus absurde qui range Aristote dans le nombre des conspirateurs contre la vie d'Alexandre. Si l'empereur Caracalla y a ajouté foi, et pour cela a fait la guerre aux péripatéticiens, ce fait prouve seulement que cet empereur étoit aussi mauvais prince.

(1) Qu'il me soit permis de faire une remarque sur un passage de ce testament. Le philosophe ordonne qu'on place à Stagire deux statues de quatre coudées, en marbre, pour satisfaire à un vœu qu'il avoit fait à Jupiter et à Minerve, dieux sauveurs, pour la santé de son fils adoptif Nicanor : *Ζῶα λίθινα τετραπήχη Διΐ σωτῆρι καὶ Ἀθηνᾷ σωτείρῃ* (Diogene de Laërte, V, 16). Toutes les traductions de ce passage, au lieu de *statues en marbre*, portent *animaux en marbre*. J'ai prouvé ailleurs que le mot grec *ζῶον*, dans ces phrases, ne signifie pas un animal, mais une figure (*Monum. Gabini*, pag. 171, sqq.).

(2) Il étoit issu d'Herpyllis, qu'Aristote s'étoit attachée après la mort de sa femme, et qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. Des auteurs modernes ont voulu croire qu'Herpyllis avoit été femme légitime d'Aristote : mais comment

rière de son père; mais les nombreux ouvrages d'Aristote, dont plusieurs nous ont été conservés, sont aussi sa véritable postérité, toujours prête à défendre ses titres à la gloire, et à justifier l'opinion presque non interrompue de tant de siècles en sa faveur (1).

L'antiquité possédoit un grand nombre d'images d'Aristote. Philippe lui avoit consacré une statue à Delphes, à la suite de celles de la famille royale de Macédoine (2). Aristote lui-même paroît avoir fait exécuter son portrait par le sculpteur Gryllion (3); et nous devons avoir une grande

---

expliquer, dans leur opinion, pourquoi Nicomachus, fils légitime et naturel d'Aristote, et dont la mère étoit vivante, fut bien moins favorisé dans le testament de son père que Nicanor, fils par adoption ?

(1) Malgré les reproches assez graves faits à la philosophie péripatéticienne, et même aux ouvrages attribués au chef de cette école, tous les âges ont admiré dans les écrits authentiques de ce grand homme l'empreinte de son génie universel. Son *Organum*, sa *Poétique*, sa *Rhétorique*, ses livres de politique et de morale, brillent de grandes lumières, et font regretter le corps entier de ses ouvrages, dont il ne nous reste que des portions mutilées et défigurées.

(2) Cette particularité, qui se trouve dans la vieille traduction latine de la vie d'Aristote attribuée à Ammonius, est confirmée par un passage d'Elien (V.H., XIV, c. 1). comme Périzonius l'avoit très-bien observé.

(3) Voyez son testament dans Diogene de Laërte (V. 2); il ne nomme pas les sujets des sculptures que Gryllion avoit eu ordre d'exécuter: mais il est clair par le contexte qu'il s'agissoit de portraits de famille, parmi les-

idée des talents de cet artiste, puisque nous apprenons que le philosophe avoit eu assez de goût et de fortune pour faire peindre le portrait de sa mère par Protogene (1). La statue placée à Olympie, et dont parle Pausanias (2), passoit pour avoir été érigée du vivant de ce grand homme; et celle que Théophraste lui avoit élevée dans son école n'appartenoit pas à une époque bien postérieure (3). Une image d'Aristote ornoit à Rome la maison d'Atticus (4); et ses portraits, suivant le témoignage de Juvénal, étoient nombreux dans cette ville (5). Ils furent honorés dans la suite par les hérétiques appelés Carpocratiens, ainsi que ceux de Pythagore et de Platon (6); et on voyoit à Constantinople, dans le gymnase de Zeuxippe, une belle statue de bronze qui le représentoit (7).

---

quels se trouvoit sans doute celui du testateur : il continue en commandant quatre autres portraits, celui d'Arimnestus son frère, celui de son fils adoptif Nicanor, et ceux du père et de la mère de Nicanor.

(1) Pline, XXXV, §. 36, n. 20, où il ajoute qu'Aristote exhortoit cet artiste à s'occuper des faits d'Alexandre-le-Grand.

(2) VI, 4. Cette statue étoit sans inscription. Pausanias se trompe en plaçant Stagire dans la Thrace ; cette ville appartenoit au territoire d'Olynthe : abattue par Philippe, elle fut rétablie par Alexandre, en considération d'Aristote.

(3) Diogene de Laërte, V. 51.

(4) Cicéron, *ad Atticum*, IV, 10.

(5) Sat. II, v. 6.

(6) Baronius, *Annal. Ecclesiast.*; *ad an.* 120.

(7) Brunck, *Analecta*, II, pag. 456.

Les antiquaires qui, dans le XVI[e] siècle, ont bien mérité de l'iconographie ancienne, ont négligé de prendre les soins nécessaires pour assurer l'authenticité du portrait d'Aristote qu'ils nous ont transmis : je vais essayer d'appuyer leur opinion de quelques preuves.

Le portrait de ce philosophe, que J. Faber a publié d'après un bas-relief de la collection de Fulvius Ursinus (1), n'est constaté par aucune inscription : cependant on peut le regarder comme authentique à cause de la parfaite ressemblance de sa tête avec celle d'un petit buste sur lequel étoit écrit, dans le piédouche, le nom de ce philosophe (2). On regrette avec raison que ce buste n'ait pas été gravé. Je me félicite de pouvoir y suppléer par une statue de grandeur naturelle et d'un travail excellent, qu'on voit à Rome dans le palais Spada (3). L'analogie du profil de la tête avec celui d'Aristote, dans la gravure de Théodore Galle, m'avoit frappé, lorsque j'y découvris dans la plinthe les cinq premières lettres ΑΡΙΣΤ...., du nom d'Aristote (V. pl. XX *a*, n. 2).

Quoique ces lettres puissent appartenir à plusieurs noms différents, je me persuadai qu'elles

---

(1) *Imag. illustr.*, n.° 85.

(2) Il avoit été déterré au pied du mont Quirinal. Comme la maison d'Atticus étoit dans cet endroit, on croyoit que ce buste étoit le même que l'image dont Cicéron a fait mention. Voyez Cic. *ad Att.*, IV., 10.

(3) Elle est gravée dans les *Statues de Rome*, par le chevalier Maffei, pl. 128.

commençoient ici le nom d'Aristote, et que ce nom étoit celui du personnage représenté par la statue (1). A la ressemblance que je viens de remarquer, et sur laquelle mon opinion est fondée, se joignent d'autres observations qui en augmentent la probabilité presque au point de la convertir en certitude. Les yeux petits, les joues ridées, la maigreur de la figure, sont en effet autant de caractères propres à faire reconnoître ce portrait (2). Le menton rasé et la chevelure courte (3), sans

---

(1) J'ai rendu compte de cette découverte dans le *Museo Pio-Clementino*, t. II, pl. XLI, *notes*. Après le T on entrevoit la trace d'un autre caractère effacé, où l'on croit démêler un trait perpendiculaire. On a pensé qu'il pouvoit être un I, et donner le nom du sophiste Aristide. Ce trait, s'il n'est pas accidentel, peut également appartenir à un □ carré, forme que nous avons vue très-souvent dans les inscriptions qui marquent sur les marbres antiques les noms des hommes illustres. En outre, cette statue ne peut être celle d'Aristide, dont nous avons le portrait (voyez à la planche XXXI ci-dessous), et qui portoit la barbe comme tous les Grecs de son époque.

(2) Aristote, suivant Diogene de Laërte, qui écrivoit d'après Timothée d'Athènes, grasseyoit, avoit les jambes minces, et les yeux petits : Τραυλὸς τὴν φωνὴν. . . ἰσχροσκελὴς καὶ μικρόμματος. Christodore, en décrivant la statue en bronze d'Aristote, observe que les joues étoient maigres et ridées, παρειαὶ συνιστάμεναι. Voyez, pour la signification de ce mot, le *Trésor* de Henri Etienne, V. συνίστημι.

(3) Diogene de Laërte, *loco citato*, parle du soin que mettoit le philosophe à se raser : il ne parle cependant pas expressément de la barbe ; le mot κοῦρα, qu'il emploie, est générique, et même il se rapporte plus com-

être cependant négligée, en sont d'autres non moins convaincants. L'usage de se raser la barbe étoit le plus général chez les Macédoniens ; et Aristote étoit né et avoit figuré à la cour des rois de Macédoine. J'ai cru reconnoître encore un autre caractère convenable au portrait d'Aristote dans la disposition de la figure, qui ne montre qu'un seul bras sortant de dessous le manteau ; c'étoit l'attitude des statues d'Aristote, *brachio exserto*, comme Sidoine Apollinaire (1) l'avoit remarqué. J'insiste d'autant plus sur cette particularité de la statue, que je l'ai retrouvée sur diverses pierres antiques sur lesquelles on voit le même portrait en buste. Cette comparaison suffit pour justifier Sidoine Apollinaire d'avoir regardé l'attitude en question comme le caractère distinctif des images d'Aristote. Nous donnons ici deux de ces pierres ;

---

munément aux cheveux : mais il est bien constaté, par les portraits d'Alexandre et de ses successeurs immédiats, ainsi que par celui de Posidippe, né en Macédoine (pl. VI, n.° 4 et 5), que les Macédoniens étoient dans l'usage de se raser. Je ne prétends pas que cet usage fût, à cette époque, établi chez les Macédoniens sans aucune exception : nous avons dans Suidas, v. *Λεόντιος*, et dans Polyænus (IV, c. 3, § 2) des exemples de Macédoniens qui portoient la barbe ; mais du moins l'usage de le porter n'étoit pas aussi général en Macédoine que dans le reste de la Grèce. Ainsi nous voyons la tête d'Hercule, qui est gravée sur les médailles des rois de Macédoine, prédécesseurs d'Alexandre, tantôt avec la barbe, tantôt sans barbe.

(1) Sidoine Apollinaire, l. IX, ep. 9.

celle qui est gravée au simple trait (pl. XX *c*, n. 6) représente le philosophe avec la tête chauve; et nous apprenons, par une épigramme (1), qu'Aristote avoit perdu ses cheveux. Enfin la planche XX *d*, n. 7, représente le trait d'une autre petite statue que j'ai vue à Rome: la physionomie a beaucoup de rapport avec les autres portraits réunis sur les planches XX *a*, *b*, *c*, *d*; et l'attitude de la figure est précisément la même que celle de la statue d'Aristote, décrite par Christodore (2). Le philosophe dans cette image avoit

---

(2) Cette épigramme satirique se trouve à la fin de la vie d'Aristote par un anonyme. Le premier vers est celui-ci:

Σμικρὸς, φαλακρὸς, τραυλὸς ὁ Σταγειρίτης·
« Le Stagirite est petit, chauve, et begue. »

(2) Christodore, *loco citato*, v. 16:

ἄγχι δ' ἐκείνου
Ηεν Αριστοτέλης σοφίης πρόμος· ἱστάμενος δὲ
Χειρε περιπλέγδην συνέεργαθεν· ουδ' ἐνὶ χαλκῷ
'Αφθόγγῳφρένας ειχεν ἀεργέας, αλλ' ἔτι βουλὴν
Σκεπτομένῳ μὲν ἔϊκτο· συνιστάμεναι δὲ παρειὰι
'Ανέρος αμφέλισσον ἐμαντένοντο μενοινὴν,
Κὰι τροχαλαι σήμὰινον ἀολλέα μῆτιν ὀπωπάι·

« Auprès d'Eschine étoit Aristote, le prince de la « philosophie. Sa statue étoit débout; les doigts de ses « mains étoient entrelacés: il ne paroissoit pas, quoique « de bronze, tenir sa pensée oisive; il sembloit se pré- « parer à donner des conseils: les joues, en contraction, « faisoient deviner le travail difficile qui l'occupoit; et « ses yeux, qui paroissoient mobiles, annonçoient la pro-

l'air pensif, ses joues étoient ridées; il se tenoit débout; il avoit les mains rapprochées et les doigts mêlés les uns avec les autres. Il est impossible de ne pas reconnoître pour le portrait authentique du précepteur d'Alexandre une figure dans laquelle toutes ces circonstances se trouvent réunies.

Le n. 1, pl. XX, présente la copie du bas-relief publié par J. Faber; et le n. 2, pl. XX *a*, donne le profil de la statue vue du côté droit (1): l'inscription mutilée qu'on lit sur la plinthe est en grandes lettres, ce qui n'est pas usité pour le nom des artistes.

La tête de la statue est représentée sous deux vues, et dans de plus grandes proportions; sous les n. 3 et 4, pl. XX *b*.

Le num. 5, pl. XX, offre le dessin d'une empreinte moulée sur une superbe cornaline représentant le même portrait un peu plus âgé et un peu plus maigre (2). Cependant la ressemblance de l'attitude avec celle de la statue n. 2, pl. XX *a*,

---

« fondeur de ses idées. » Les yeux étoient sans doute incrustés en argent, suivant la pratique la plus ordinaire des anciens dans les ouvrages de bronze.

(1) Les pieds de la statue sont modernes et hors de proportion; la tête, quoique détachée du buste, a été cependant autrefois du même morceau : elle appartient avec certitude à cette statue.

(2) Cette empreinte est tirée de la collection de Dolce (t. II, lettre S, n.° 34 et 35). J'ai remarqué à la p. 179, n. (1), que souvent les graveurs en pierres fines ne songeoient pas à l'effet des empreintes pour les partie droites ou gauches.

est facile à saisir, ainsi que la ressemblance du profil avec celui du n. 4, pl. XX *b*. Le bras qui soutient la tête, et qui dans l'empreinte devient le gauche, dans la cornaline originale, comme dans la statue, est le droit. Ce sujet est souvent répété sur les pierres antiques.

Le n. 6, pl. XX *c*, présente le trait d'une de ces répétitions (1). Au XVI[e] siècle on voyoit cette améthyste dans le cabinet de Lélius Pasqualini, à Rome, où l'on donnoit au portrait le nom d'Antisthene. Le philosophe est ici représenté tout-à-fait chauve.

La petite figure en marbre qui étoit autrefois dans la *villa Mattei*, à Rome (2), et dont le trait est gravé sous le n. 7, pl. XX *d*, ressemble par son attitude à la description que Christodore nous a laissée de la statue d'Aristote, en bronze, placée à Constantinople; elle ressemble aussi, par le caractère de la tête, aux autres portraits gravés sur nôtres planches; et par cela même elle en constate victorieusement l'authenticité (3).

---

(1) Gravée dans l'ouvrage de J. Faber, au n.° 20.

(2) Elle a été publiée à Rome, dans l'ouvrage qui a pour titre *Monumenta Matthæiorum*, t. I., pl. 72. Les auteurs des explications la donnent comme la statue d'un consul romain : ils n'ont pas fait attention au costume de cette figure, qui certainement n'est pas une toge.

(3) Je n'ai point parlé de ce prétendu portrait d'Aristote à longue chevelure et à longue barbe, copié d'une pierre gravée, et qu'on avoit inséré, probablement par

PLANCHE XXI.

§ 9. Théophraste.

Théophraste d'Erese (1) fut, parmi les disciples d'Aristote, celui qui montra le plus d'attachement à son maître, et que celui-ci regarda comme le plus digne de lui succéder. La douceur du caractère, les agréments de l'esprit, une érudition vaste et variée, un amour ardent pour le travail, une grande pénétration, une éloquence insinuante, étoient les qualités qui le rendoient recommandable. Les persécutions que quelques envieux cherchèrent à exciter contre lui tournèrent à leur confusion et à la gloire du philosophe. Agnonide, qui osa l'accuser d'impiété, faillit d'être condamné à l'amende; Sophocle le fut (2). Ce ma-

---

méprise, parmi les portraits tirés du cabinet de F. Ursinus, et publiés par Lafrerie, à la place du petit bas-relief que nous avons donné au n.° 1, pl. XX. J. Faber a eu raison de le rejeter, et d'y substituer le bas-relief qu'on vient d'indiquer. La robe à collet et le bonnet doctoral démontrent, même aux moins connoisseurs, la fausseté de ce portrait.

(1) Ville située dans l'île de Lesbos. Outre la vie de Théophraste par Diogene de Laërte, et tout ce que les commentateurs de ce biographe et Brucker ont recueilli sur le même sujet, on lira avec plaisir le discours que La Bruyère a mis à la tête de sa traduction française des *Caractères moraux* de ce philosophe.

(2) Ce Sophocle étoit fils d' Amphiclide, et il ne doit pas être confondu avec le poëte tragique du même nom.

gistrat avoit porté une loi qui défendoit à tous les philosophes d'enseigner en public : les Athéniens ne purent voir avec indifférence l'éloignement de deux mille écoliers, la plupart étrangers, et qui fréquentoient sous Théophraste les leçons du péripate ; la loi fut abrogée. Cassandre, qui étoit roi de Macédonie ; Ptolémée, fils de Lagus, le fondateur de la dynastie macédonienne en Egypte ; Démétrius de Phalere, qui gouvernoit Athènes, chérirent et honorèrent à l'envi Théophraste. Il surpassa son maître par le nombre de ses années comme par celui de ses écrits, dont la plupart ont pour objet l'histoire naturelle et la morale. Ses ouvrages sur la botanique sont encore regardés comme un héritage précieux par ceux qui cultivent cette science ; et ses *Caractères moraux*, qui ne nous sont parvenus que par extraits et interpolés, ont toujours été jugés dignes du philosophe qui eut pour élève Ménandre, le prince de la comédie. Théophraste mourut à Athènes, âgé de quatre-vingt-cinq ans (1) dans la 286 année avant l'ére vulgaire.

(1) La longueur de la vie de Théophraste a été un sujet de disputes. S. Jérome fait vivre ce péripatéticien jusqu'à l'âge de cent sept ans (*Epist. ad Nep.*) : ce fait paroît s'accorder avec l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans que Théophraste se donne lui-même dans l'avant-propos à ses *Caractères*. Mais les critiques ont reconnu à plus d'un trait que ce morceau est apocryphe. Si l'on ajoute foi à cet écrit, Théophraste avoit des enfants, ce qui est en contradiction avec ce que nous connoissons de sa

L'hermès de Théophraste que nous présentons (pl. XXI, n. 1, 2.) est le seul portrait autentique de ce péripatéticien, qui soit parvenu jusqu'à nous (1). Au XVI siècle on le voyoit à Rome, dans le palais du marquis Massimi, d'où il est passé dans la *villa Albani* (2). Quoique la tête soit détachée de la gaîne qui porte l'inscription, on peut assurer, par les rapports entre les deux parties de la cassure et par l'indentité du marbre,

---

vie, et avec son testament que Diogene nous a conservé. Si on désire plus d'éclaircissements sur ce sujet, on pourra consulter la *Bibliothèque greque* de Fabricius, tome III, page 411, édition de M. Harless, et une note très-bien faite de M. Schweighæuser, fils du savant professeur de ce nom, qu'on lit à la page XLIII des *Caractères de Théophraste* par La Bruyere, de l'édition stéréotype de M. Herhan.

(1) Il a été gravé parmi les images de Fulvius Ursinus, et répété par Th. Galle dans l'ouvrage de J. Faber, et après par Bellori, Gronovius, etc. Le dessin de Galle paroît présenter quelque différence dans les traits; cependant il a été pris sur le même original qui a servi aux autres graveurs dans les ouvrages que je viens de citer. Tous ce dessins manquent de fidélité; et celui qui a été copié sur cette planche a été exécuté de nouveau à Rome, d'après le marbre, et avec la plus parfaite exactitude.

(2) *Indicazione della villa Albani*, n. 472 dans la première édition, n. 449 dans la nouvelle. Cet hermès avoit été transporté en Angleterre; mais, après la mort du docteur Mead, qui le possédoit, il fut rapporté à Rome, le cardinal Alexandre Albani en ayant fait l'acquisition (Winckelmann, *Monumenti inediti*, pag. 77).

que cette tête antique a toujours appartenu au même hermès. Voici l'inscription:

ΘΕΟΦΡΑΣΤΟΣ	*Theophrastus*
ΜΕΛΑΝΤΑ	*Melantæ (filius)*
ΕΡΕΣΙΟΣ	*Eresius*

« Théophraste d'Erese, fils de Mélantas (1). »

Théophraste vivoit dans un temps où les successeurs d'Alexandre faisoient fleurir dans leurs états les arts de la Grèce: on ne peut guère douter que quelque savant ciseau n'ait alors retracé

---

(1) Le génitif, Μελάντα, convient au dialecte éolien qu'on parloit à Lesbos. Quant au nom du Théophraste, on a prétendu que ce n'étoit pas celui que ce péripatéticien portoit à sa naissance; qu'à Lesbos il s'appeloit Tyrtamus; et qu'Aristote, peu satisfait de ce nom barbare, le changea d'abord en celui d'Euphraste, *bon parleur*, et ensuite en celui de Théophraste, *parleur divin*. Il est bien possible que le jeune philosophe, en se fixant à Athènes, ait changé de nom pour en prendre un plus attique; mais le récit qu'on vient de lire a tout l'air d'un conte. Si Théophraste signifie *parleur divin*, il ne paroît pas que le disciple d'Aristote ait pu mériter sitôt un éloge si exagéré. Mais cette explication n'est point du tout conforme au génie de la langue grecque. *Théophrastos* ne peut signifier véritablement que *annoncé par les dieux*; ce qui pouvot être supposé très-aisément dans un pays où il y avoit tant d'oracles et tant de superstition: ainsi l'un des enfants de Thémistocle avoit porté le même nom bien des années avant Théophraste. Les disciples et les admirateurs de l'éloquence de ce philosophe, à l'aide d'une étymologie peu régulière, ont voulu trouver son éloge dans son nom.

la physionomie de cet homme illustre, qui étoit lui-même l'ami des arts, et qui avoit érigé un temple aux Muses, dans lequel il avoit consacré les statues d'Aristote et de Nicomachus, modelées par Praxitele (1). Le goût des Romains, qui aimoient à orner leurs jardins des portraits des hommes célèbres, nous a conservé celui de Théophraste. Le style de la sculpture et la forme des caractères donnent lieu de croire qu'il a été exécuté à-peu-près à la même époque que les hermès des sages de la Grèce, et qu'il avoit eu autrefois la même destination.

PLANCHE XXI *a*.

§ 10. Aristomaque.

L'histoire naturelle et l'agronomie ne furent négligées par le péripatéticiens, ainsi que le prouvent les ouvrages de Théophraste, et même ceux

(1) Diogene de Laërte, V, 52, où cet écrivain rapporte le testament de Théophraste. Cette particularité devient plus intéressante, parce qu'elle peut servir à déterminer avec assez de précision l'âge de Praxitele. On remarque dans ce même testament le legs fait par le philosophe à Nélée de Scepsis. Il lui laissa tous ses livres, parmi lesquels se trouvoient aussi les nombreux ouvrages d'Aristote. L'insouciance des successeurs de Nélée manqua de faire disparoître pour toujours ce précieux dépôt, que les péripatéticiens eux-mêmes avoient perdu de vue (Strabon, liv. XIII).

d'Aristote. Cette considération me porte à conjecturer que l'Aristomaque dont parlent Pline et Columelle (1), qui est célèbre par des observations faites pendant cinquante-huit ans sur les abeilles, et à qui l'on attribue aussi des ouvrages d'agriculture, est le même que le philosophe de ce nom, l'un des disciples les plus distingués de Lycon le péripatéticien (2). Nous ne savons rien de plus sur Aristomaque, sinon que, suivant Pline (3). il étoit né dans la ville de Soles en Cilicie, où le poëte Aratus et le philosophe Chrysippe avoient pareillement pris naissance.

Aristomaque vivoit probablement vers le même temps que ses illustres compatriotes, puisqu' il a survécu à Lycon, mort vers l'an 230 avant l'ére chrétienne (4).

---

(1) Pline, XI, § 9; Columelle, liv. IX, c. 13.

(2) Diogene de Laërte, V, 70.

(3) Pline fait mention aussi d'un Aristomaque, athénien (XIII, 47); et la conjecture de J. Gronovius (*Thes. Ant. gr.*, tome II, page 75), par laquelle il pense que l'Aristomaque de Soles avoit obtenu des Athéniens, comme plusieurs autres philosophes, le droit de cité, et que par conséquent il n'est pas différent de l'Athénien de ce nom, ne me paroît pas sans fondement, puisque j'observe que dans l'ouvrage cité par Pline, sous le nom d'Aristomaque, athénien, il est question de la nourriture des abeilles, et que le même auteur nous apprend que cet insecte avoit été l'objet des longues observations d'Aristomaque de Soles (Pline, XI, 9).

(4) Ce calcul est fondé sur le nombre des années pendant lesquelles Straton et Lycon, successeurs de Théophraste, ont été l' un après l'autre à la tête de l'école péripatéticienne (Diog. de Laërte, V, 58 et 68).

Léonard Agostini l'a reconnu dans cette cornaline (1) (pl. XXI *a*, n. 3), sur laquelle est gravé un vieillard à longue barbe, vêtu d'un simple manteau, costume que les anciens artistes donnent ordinairement aux philosophes, et assis auprès de quelques arbrisseaux, ayant l'air de regarder avec attention des ruches d'abeilles. Ce philosophe porte la main à son front, comme s'il étoit frappé d'étonnement. On ne peut nier qu'une pareille figure et l'attitude dans laquelle elle est ne doivent presque nécessairement rappeler à l'esprit la vie et les occupations d'Aristomaque.

Le dessin de cette pierre gravée a été fait d'après une empreinte qui se trouve dans la collection de Dolce (2).

PHILOSOPHES CYNIQUES.

PLANCHE XXII.

§ II. ANTISTHENE.

Élève de Socrate, émule et condisciple de Platon, Antisthene a fleuri environ quatre siècles avant notre ére (3). Ne pouvant ni par sa nais-

---

(1) Leonardo Agostini, *Gemme*, t. II, pl. 27.

(2) Dolce, *Catalogo*, t. II, lettre T, 15; Federigo Dolce; *Dugento Gemme*; Roma, 1792, n. 129.

(3) Diogene de Laërte, et les auteurs cités par ses commentateurs, par Brucker (*Hist. crit. phil.*, t. II,

sance (1) ni par sa fortune entrer en rivalité avec Platon, sans trop de désavantage, il chercha à égaler et même à surpasser Socrate par des qualités que son émule n'avoit pas, et qu'il étoit loin de vouloir imiter, c' est-à-dire par l'amour de la pauvreté et du travail, par le renoncement aux plaisirs et aux commodités de la vie, par le mépris de tout ce que les hommes honorent et ambitionnent, excepté la vertu. Socrate, qui remarquoit un jour le soin qu'Antisthene prenoit de faire paroître dans l'arrangement de son manteau le côté le plus déchiré, ne fut pas la dupe de cette feinte modestie : « Voyez, dit-il à ses disciples, comme Antisthene se pavane (2). » Ce fut lui qui le premier s'habilla sans tunique, se contetant de se couvrir d'un simple manteau doublé, et qui devint le chef des cyniques, et même des stoïciens. Après la mort de Socrate, il enseigna sa doctrine dans un gymnase d'Athènes appelé

---

p. 260) et par Fabricius (*Bibl. gr.*, t. II, p. 697 de la dernière édition) fournissent le fonds et les preuves de tout ce que j'avance au sujet d'Antisthene. Ce philosophe vivoit encore après la centième olympiade, ou l'an 375 av. J.-C.

(1) Il étoit Athénien, et il avoit le même nom que son père; mais il étoit né d'une femme étrangère, circonstance bien défavorable dans sons pays pour parvenir aux distinctions.

(2) Elien, V. H., IX, 35: « La vanité perce à travers les trous de ton manteau, » sont les mots que Diogene de Laërte fait dire à Socrate dans la même occasion, VI, 8.

Cynosarge, ou du *chien blanc*, et tenant à un temple d'Hercule (1); ce qui fit donner à sa secte la dénomination de cynique, dénomination que ses disciples justifièrent par le genre de vie bas et dégoûtant qu'ils avoient embrassé, et par l'amertume de leurs déclamations contre tous ceux qui ne leur ressembloient pas. Antisthene, avec beaucoup d'esprit (2), une grande fermeté de caractère, une vie irréprochable, et toute la singularité de sa philosophie, n'eut pas la même vogue que Socrate; et lorsqu'il mourut de phthisie, à l'âge de soixante-dix ans, il laissa plus de livres que d'élèves (3): mais Diogene fut un de ses disciples, et dut le consoler de n'en avoir pas un grand nombre.

---

(1) C'étoit l'endroit où se réunissoient les jeunes citoyens qui, n'ayant pas une mère athénienne, étoient regardés comme des bâtards.

(2) Parmi les reparties d'Antisthene, que Diogene de Laërte nous a conservées, il y en a une bien remarquable. Le philosophe, interrogé comment, pénétré comme il l'étoit d'amour pour la vertu, il pouvoit se résoudre à converser avec les méchants? « C'est, répondit-il, « parce que les médecins s'entretiennent avec les mala- « des » (VI, 6). Jésus-Christ fit précisément la même réponse aux Pharisiens qui le censuroient de fréquenter les pécheurs (S. Matth., c. 9, v. 11 et 12).

(3) Parmi ses ouvrages, dont la plupart avoient pour objet la philosophie morale, on trouvoit aussi quelques déclamations dans le style des rhéteurs: malheureusement le peu qui nous reste d'Antisthene n'appartient qu'à ce dernier genre.

Le portrait d'Antisthene, que nous présentons sous les n. 1 et 2, pl. XXII, ressemble parfaitement à un autre sur lequel est gravé le nom grec ANTICΘENHC, *Antisthene*, qui ne permet pas de le méconnoître (1). La chevelure négligée et la longue barbe (2) répondent à la description que les anciens nous ont faite de ce philosophe. Jamais un caractère n'a été mieux annoncé par la physionomie que celui d'Antisthene. On pourroit regarder cette tête comme le beau idéal de la figure d'un cynique austere et grondeur.

Les auteurs d'iconographie ont attribué jusqu'ici ce portrait à Carnéade (3), et ont cru voir des portraits d'Antisthene dans quelques bustes d'Aristote : la maigreur de ces têtes, malgré l'absence de la barbe (4), leur paroissoit une raison

---

(1) J'ai publié le premier ces deux hermès (*Museo Pio-Clementino*, t. VI, pl. 35) : celui qui porte ce nom en grec avoit été découvert à Tivoli, dans la campagne de Cassius; l'autre, que nous donnons ici, a été trouvé dans le même territoire, mais parmi les ruines de la *villa Adriana*. Il est de marbre grec, et d'un travail exquis : la gravure qui est dans l'ouvrage cité ci-dessus n'en représente que le profil. On l'a dessiné de nouveau à Rome, d'après le marbre original, et sous deux points de vue.

(2) Diogene de Laërte, VI, 13. Voyez aussi les notes de Ménage.

(3) Nous avons vu ci-dessus, p. 240, que cette équivoque avoit été occasionnée par une gaîne sans tête portant le nom de Carnéade, sur laquelle on avoit rapporté une tête d'Antisthene qui étoit encore inconnue dans ce temps-là.

(4) Ce faux jugement avoit eu lieu d'autant plus aisé-

suffisante pour y reconnoître un philosophe mort de phthisie.

PLANCHE XXII *a*.

§ 12. Diogene.

Ce disciple d'Antisthene renchérit encore sur l'austérité et la singularité de son modèle, au point que Platon, interrogé sur Diogene, le définit par ces mots : « C'est Socrate en délire (1). » Il ne débuta pas heureusement dans le monde, puisqu'il se vit forcé de quitter la ville de Sinope sa patrie, et même le Pont, comme complice de son

---

ment, que le passage du biographe grec où il est parlé de la longue barbe d'Antisthene avoit été omis par négligence dans la traduction latine d'Aldobrandin. Nous avons déjà restitué à Aristote ces portraits gravés sur des pierres fines (voy. la pl. XX, n.° 5, et pl. XX *c*, n.° 6). Des têtes d'Antisthene sculptées en marbre se font remarquer dans plusieurs collections d'antiques ; et j'attribue ce soin de multiplier les images du chef des cyniques à ce que les stoïciens regardoient, ainsi que les cyniques, Antisthene comme leur fondateur, et que leur secte jouissoit d'une grande considération à Rome vers la fin de la république, et même plus tard, notamment parmi les jurisconsultes.

(1) Diogene de Laërte, VI, 54, suivant la correction des critiques, Elien, V. H., XIV, 33. Les mêmes sources où j'ai puisé des renseignements sur Antisthene m'ont fourni la plus grande partie de ce que je dis sur Diogene (Diogene de Laërte, VI, 20 ; Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 516; Brucker, t. II, p. 871).

père, qui étoit accusé d'avoir falsifié la monnoie (1). Il trouva dans la bizarrerie de la secte cynique des moyens de rétablir sa réputation, et de se passer de la fortune, à laquelle il ne pouvoit plus guère prétendre. Il soutint la fermeté de son caractère, et observa constamment ses maximes dans toutes les vicissitudes d'une longue vie, dans l'esclavage comme dans la liberté, et toujours dans un dénuement volontaire et absolu de toute espèce d'aisance et de commodités. Cette fermeté fut, dit-on, admirée par Alexandre-le-Grand, lorsqu'étant à Corinthe (2) il eut la curiosité de voir le philo-

---

(1) Il répondit à un homme qui lui reprochoit ce crime : « Il fut un temps où je ne valois pas mieux que « toi ; mais tu ne vaudras jamais ce que je vaux maintenant » (Diogene de Laërte, VI, 56).

(2) On a cherché à répandre le doute sur l'entrevue de Diogene avec ce héros : elle est cependant appuyée sur des témoignages bien respectables, tels que celui de Varron (*in Marc.*, *apud Non.*), et de Cicéron (*Tusc.* V, § 32), sans parler de ce qui nous a été transmis par un grand nombre d'écrivains postérieurs. Alexandre ayant domandé au philosophe s'il pouvoit faire quelque chose d'agréable pour lui, le cynique répondit : « Que pour le « moment il le prioit de ne pas lui intercepter le soleil, » *Nunc quidem, paululum, inquit, a sole* (Cicéron, *loco citato*). Plutarque ajoute qu'Alexandre, charmé de voir que le philosophe soutenoit si bien son caractère, ajouta : « Si je n'étois pas Alexandre, j'aurois bien voulu être « Diogene. » Ce récit doit paroître d'autant plus vraisemblable, que Philiscus d'Egine, qui avoit enseigné au prince les premiers éléments de la littérature, avoit été luimême l'élève de Diogene (Suidas, v. φίλισκος Αἰγινήτης).

sophe, qu'il trouva dans la maison de Xénias, homme riche, qui, l'ayant acheté des corsaires, le laissoit vivre à sa manière, et lui avoit confié, non sans fruit, l'éducation de ses enfants. Diogene avoit ainsi renoncé dans ses dernières années à cette vie de mendiant qu'il avoit menée pendant son séjour à Athènes, où il n'avoit eu souvent d'autre habitation que les portiques des temples, quelquefois même qu'un tonneau d'argile (1). Il opposoit, disoit-il, le courage à la fortune, la raison aux passions, et la nature aux

---

(1) Quelques érudits allemands ont eu des disputes interminables sur le séjour de Diogene dans un tonneau: mais ce qui paroît hors de toute dispute, c'est que Diogene se retiroit véritablement quelquefois dans un grand tonneau d'argile, *dolium*, qui étoit dans l'enceinte du *Metroüm*, ou temple de la mère des dieux, bâti auprès du *Céramique* ou des *Tuileries* d'Athènes. Cette manière de se loger n'étoit pas inconnue aux Athéniens. Aristophane, plus ancien que Diogene, parle des pauvres paysans de l'Attique, obligés par la guerre de se refugier en grand nombre dans la ville, et de chercher un abri dans des tonneaux (*Equites*, v. 792). Quant à Diogene, plusieurs pierres gravées et quelques bas-reliefs antiques le représentent placé dans un *dolium*. Le morceau le plus connu est à Rome, dans la *villa Albani*; mais la figure d'Alexandre qu'on y voit aussi a été ajoutée presque tout entière par le sculpteur moderne qui l'a restaurée: elle n'a d'antique que deux bouts de doigts. Winckelmann, en publiant ce bas-relief (*Monum. ined.*, n.° 174), n'a eu garde de faire cette remarque. Les murs de la citadelle d'Athènes y sont représentés dans le haut, car le Céramique étoit dans la plaine.

lois (1). Il croyoit excuser la bizarrerie de ses manières en se comparant à un maître de musique qui exagere lui-même exprès le ton qu'il veut faire sentir, pour que ses élèves l'atteignent et le saisissent plus aisément (2). Il n'épargnoit point les vices ni les foiblesses de ses contemporains; et il savoit mettre de l'enjouement et même du goût dans les sarcasmes qu'il ne cessoit de lancer contre tout le monde: rien de plus spirituel que quelques-unes de ses reparties: sa conversation avoit un charme irrésistible (3).

Diogene étoit âgé de près de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'on le trouva mort, l'an 324 avant l'ére chrétienne, dans le gymnase de Cranée près de Corinthe, lieu qu'il fréquentoit pendant sa vie, et où ses restes furent déposés dans le tombeau. Alexandre mourut la même année à Babylone.

La petite statue gravée sous le n. 5, pl. XXII, *a*, représente sans contredit le philosophe de Sinope (4), le *cynique tout nu*, ainsi que Juvé-

---

(1) Diogene de Laërte, VI, 38.

(2) Diogene de Laërte, VI, 35. Phocion, élève de Diogene, a fait voir comment les leçons du cynique pouvoient fructifier dans une grande ame.

(3) Diogene de Laërte, VI, 79, et les commentaires de Ménage.

(4) Cette statue est à la *villa Albani* (*Indic. antiquaria, per la villa suburbana della casa Albani*, n. 593 et 399 de la première édition, et 564 de la seconde). Winckelmann l'a publiée dans les *Monumenti inediti*, n.° 172, et il en a fait graver la tête à part plus en

nal l'appelle (1). Le chien n'est pas ici seulement le symbole de sa secte, il est encore l'emblême particulier de Diogene, sur le tombeau duquel étoit placé un chien de marbre de Paros (2). Cette barbe longue et touffue qui ressemble à une chevelure, *barba comans* (3), a été rémarquée par un auteur ancien comme un caractère des portraits de Diogene. La tête de cette statue est présentée sous deux vues, et de la grandeur du marbre original sous les n. 3 et 4. Le profil sur-tout mérite attention; il paroît exprimer d'une manière non équivoque la finesse et la causticité du cynique.

On peut croire que cette petite statue et une autre qui lui ressemble parfaitement ne sont que des copies des statues en bronze que les habitants de Sinope avoient élevées en l'honneur de leur campatriote (4).

---

grand, n.º 173; mais le dessinateur n'a pas saisi le caractère du portrait. En général les planches de ce savant ouvrage sont peu soignées.

(1) Juvénal, sat. XIV, v, 308:

Dolia nudi
Non ardent cynici.

Diogene se montroit souvent en public tout luisant de l'huile dont il s'étoit frotté le corps (Diogene de Laërte, VI, 61.

(2) Ce monument de l'ancienne Corinthe avoit disparu dans la nouvelle ville rebâtie par César, comme l'a déjà remarqué Kühnius sur Pausanias, II, 2.

(3) Sidoine Apollinaire, *Epist.*, l. IX, 9. *Diogenes barbâ comante.*

(4) Diogene de Laërte, VI, 78.

Du reste la vérité de ce portrait est encore constatée par quelques-autres monuments qui n'ont point été publiés jusqu'à ce jour (1).

PHILOSOPHES STOICIENS.

PLANCHE XXIII.

§ 13. Zénon.

L'amour de la vertu, le mépris, ou du moins l'indifférence pour tout ce qui n'étoit pas elle, donnoient une sorte de grandeur au caractère des cyniques; mais il étoit déparé par un mélange bi-

---

(1) Fulvius Ursinus lui-même avoue que le nom de Diogene avoit été écrit récemment sur deux hermès qui supportoient des têtes inconnues : cependant ces portraits apocryphes ont été publiés par Lafrérie parmi les images recueillies par l'iconographe romain. J. Faber ne les a point insérés dans sa collection ; mais il les a remplacés par un autre qui n'est guère un portrait plus certain de ce philosophe. La tête de celui-ci est couverte d'une petite draperie que l'antiquaire a cru représenter le *duplex pannum*, le manteau doublé, du cynique. La conjecture n'est pas heureuse : cependant cette tête a été reproduite par Bellori, Gronovius, et d'autres. J'ai possédé autrefois un monument inédit propre à confirmer le véritable portrait de Diogene ; c'étoit une pierre noire gravée en creux, comme pour servir de moule ; on y voyoit un profil ressemblant beaucoup à celui du n.° 5, et à côté duquel étoient les lettres ΔΙΟΓ, initiales du nom de ce philosophe. Ce morceau curieux avoit été trouvé de mon temps dans une fouille sur le mont Esquilin.

zarre d'impudence et d'effronterie qui les ravaloit au niveau de la plus vile populace. Un marchand de l'île de Chypre, Phénicien d'origine, et né dans la petite ville de *Citium*, attiré par la simplicité, peut-être par la singularité de leur secte, abandonna son état pour la suivre (1); mais son ame noble ne peut s'accoutumer à ce que le cynisme avoit de trop révoltant (2), et il entreprit de l'en purger, ou plutôt de le tranformer en une nouvelle secte qui ne retiendroit de l'ancienne que la maxime fondamentale, « Que le seul et vrai bien « n'existe que dans la vertu. »

Zénon ne partagea point non plus ce mépris que ses maîtres affectoient pour les lettres et pour les sciences; il quitta même le cynique Cratès pour aller entendre les leçons de Stilpon, de Polémon, de Diodore; et après avoir formé de ce qu'il avoit appris un nouveau corps de doctrine, et un nouveau systême, il ouvrit une école publique. Le lieu qu'il choisit pour ses entretiens fut un des plus beaux édifices d'Athènes; celui que les peintures de Polygnote et de Pa-

---

(1) Quelques écrivains anciens ont prétendu qu'un naufrage avoit occasionné cette résolution de Zénon : cependant il paroît que ce stoïcien ne fut jamais pauvre, et sa sobriété fut même taxée d'avarice (Diogene de Laërte, VII, 13, 14, 16 et 25).

(2) On a dit par conséquent que les stoïciens ne différoient des cyniques que par la chemise, *tunicâ tantùm* (Juvénal, *sat.* XII, v. 121).

nænus avoient fait appeler *Pæcile*, ou *portique peint*; et c'est du mot grec *στοα* (*stoa*), *portique*, que la secte stoïcienne emprunta son nom. Cette école, sans cesse attaquée par les autres sectes, les attaquoit toutes à son tour; et on ne peut nier que dans ce choc d'opinions, de disputes et d'écrits, les contendants, quoique tous philosophes, n'aient paru plus souvent combattre pour la gloire de vaincre que pour faire triompher la vérité. Il étoit réservé aux Romains de donner un nouvel éclat à la philosophie de Zénon: les jurisconsultes latins en firent la base de leur doctrine, et elle devint alors la philosophie des hommes d'état. Elle avoit déjà été honorée dans la personne du fondateur pendant sa vie et après sa mort. Antigonus Gonatas, roi de Macédoine, à son avénement au trône (1), l'avoit invité à venir l'aider de ses conseils. Zénon s'excusa sur son âge avancé, et lui envoya Persée, l'un de ses élèves (2). Le prince, passant par Athènes, alla voir le chef du portique, le traita comme un ami; et lorsque celui-ci succomba à son grand âge, le roi exprima ses regrets par ces paroles:

---

(1) Cette époque a été assurée par les inductions savantes du P. Corsini, F. A., tom. IV, p. 87.

(2) Le roi de Macédoine ne fut pas heureux en employant ce philosophe dans le service militaire; Persée laissa surprendre par Aratus de Sicyone la citadelle de Cortinthe, confiée à sa garde (Pausanias, II, 8; Plutarch. *in Arato*.

« Oh ! quel théâtre va manquer à mes actions (1) ! » On croit que Zénon mourut âgé de plus de quatre-vingt dix ans (2), l'an 260 avant Jésus-Christ. Il fut enterré dans le Céramique, parmi les grands hommes d'Athènes ; et des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire (3).

Je regarde l'hermès du musée du Vatican, dessiné pl. XXIII, sous les n 1 et 2, comme un portrait presque certain de Zénon (4). La courbure du col, qui étoit un defaut naturel de ce philosophe, me paroît être un caractère propre à le faire reconnoître dans cette image (5). Le front sillonné de rides, *frons contracta* (6), le sourcil triste, l'air dur (7), sont encore des particularités que

---

(1) Diogene de Laërte, VII, 15.

(2) C'est l'époque fixée par le P. Corsini, F. A., t. IV, pag. 91. Probablement quelque erreur de chiffre s'étoit glisée dans un écrit de Persée, dans lequel ce stoïcien ne donnoit à son maître que soixante-douze ans de vie. Lucien (*de Macrob.*) est d'accord avec Diogene de Laërte sur le grand âge de Zénon.

(3) Diogene de Laërte, VII, 10; Pausanias, I, 29.

(4) J'ai publié cet hermès dans le *Museo Pio-Clementino*, t. VI, pl. 32.

(5) Τὸν *τράχηλον ἐπὶ θάτερα νενευκὼς ἦν, ὥς φησι* Τιμόθεος ὁ Ἀθηναῖος *ἐν τῷ περὶ βίων·* « Il avoit le col « penché d'un côté, comme l'a dit Timothée Athénien « dans les Vies » (Diog. de Laërt., 1).

(6) *Zenon, fronte contractâ* (Sidon. Apoll., l. IX, *epist.* 9). C'est aussi ce que Diogene de Laërte a voulu signifier par l'expression : *πρόσωπον συνεσπασμένον*, VII, 16.

(7) *Στυγνόν τε εἶναι καὶ πικρόν* (Diog. de Laërt., *loc cit.*).

les anciens n'ont point omis de remarquer dans sa physionomie (1), et on les retrouve dans cette figure. Les portraits de Zénon étoient d'ailleurs très-connus dans l'antiquité : des statues de bronze furent élevées en son honneur, et dans Athènes, et dans sa ville natale (2). Un mouvement de tête si étrange dans un hermès, et si peu d'accord avec le caractère de repos et de simplicité que les anciens artistes donnoient ordinairement aux ouvrages de ce genre, m'a fait penser qu'on n'a pu placer la tête de cet hermès dans une attitude si forcée, sans en avoir un motif puissant, tel que de rendre exactement la vérité, et de faire reconnoître plus facilement le personnage.

---

(1) Ils ajoutent que sa taille étoit grande et maigre, son teint brun. Ces qualités réunies au défaut de son col peuvent avoir donné lieu à ce sobriquet, Αιγυπτία κληματίς, *cep de vigne égyptienne*, qui fut appliqué à Zénon. Voyez Suidas à ces mots ; Diogene de Laërte, VII, 1.

(2) Diogene de Laërte, VII, 6. Cette statue de Zénon fut la seule que Caton d'Utique, en prenant possession de l'île de Chypre pour les Romains, ne mit pas en vente, parcequ'elle étoit la statue d'un philosophe, dit Pline ; et il pouvoit ajouter, d'un stoïcien (liv. XXXIV, 19, § 34.

PLANCHE XXIII *a.*

§ 14. Chrysippe.

Chrysippe, né dans la ville de Soles en Cilicie (1), renonça aux exercices de la palestre, pour se consacrer, dans l'école de Cléanthe, à l'étude de la doctrine de Zénon. Ses succès étonnants dans la philosophie le firent regarder comme la véritable colonne du portique (2). Il montra dans ses nombreux écrits sur la dialectique une pénétration si extraordinaire, que, de l'aveu de Denys d'Halicarnasse (3), aucun autre écrivain ne pouvoit, sous ce rapport, être comparé à Chrysippe. Son style manquoit cependant de grâce et d'harmonie; et ses ouvrages, trop nombreux, n'étoient pas non plus assez soignés pour le fond. Il se répétoit, il se corrigeoit, il se contredisoit, il se commentoit; quelquefois il attaquoit les dogmes de ses maîtres, et n'épargnoit pas toujours

---

(1) Cette ville prit le nom de Pompeïopolis, lorsque le grand Pompée la rétablit pour la faire habiter par les pirates qui avoient déposé les armes.

(2) *Chrysippum qui fulcire putatur porticum stoïcorum*, Cicéron, *Acad Quæst.*, IV, § 24; Diogene de Laërte, VII, 179 et suiv. On peut consulter sur ce philosophe, outre Brucker et Fabricius (*Biblioth. gr.*, t. III, p. 546 de la dernière édition), l'article *Chrysippe*, dans le dictionnaire de Bayle.

(3) Denys d'Halicarnasse, Περὶ συνθ. ὀνομ., page 5 de l'édition de Sylburge.

les siens propres : il ne se lassoit jamais d'entasser exemples sur exemples, et autorités sur autorités ; et souvent ses raisonnements dégénéroient en vaines subtilités peu dignes de la philosophie. Ses explications physiques de la théologie païenne et de l'histoire des dieux lui attirèrent même le reproche d'indiscrétion et d'indécence. Malgré ces défauts, la finesse et la sagacité de son esprit, sa vaste érudition, la multiplicité et la variété des sujets qu'il avoit traités, le firent placer dans la classe des grands écrivains et des grands philosophes de la Grèce. Des souverains recherchèrent son amitié, mais il refusa leurs offres avec un orgueil qui s'accordoit mal avec la sagesse dont il faisait profession. Après sa mort son nom acquit une telle célébrité, qu'il y avoit peu de maisons à Rome, dans le II siècle de notre ére, où l'on ne trouvât l'image de Chrysippe, sinon en marbre, du moins en plâtre (1). Une statue en bronze lui fut décernée par les Athéniens (2). Il étoit âgé de soixante-treize ans, lors-

---

(1) Juvénal, sat. II, v. 4 :

Plena omnia gypso
Chrysippi invenias.

(2) Dans le *Céramique* ou *Tuileries*, au-dedans de la ville. Cicéron l'avoit vue, et l'a décrite (*de fin.* II, c. 11). C'étoit une statue assise et tenant la main étendue et ouverte, *porrectâ manu*, dans l'attitude d'une personne qui parle. Ce geste étoit relatif à une question que Chrysippe avoit proposée aux Épicuriens. M. Fea s'est cependant fondé sur cette attitude peu déterminée pour re-

qu'il cessa de vivre vers l'an 208 avant Jésus-Christ (1). Les Athéniens lui élevèrent un tombeau à côté de celui de Zénon.

Nous avons vu, à la planche VII, n. 4 (2), que, suivant les expressions de Galien, on ne parleroit point de la ville de Soles ou Pompeïopolis, si le poëte Aratus et le philosophe Chrysippe n'avoient pas vu le jour dans ses murs. Nous avons inféré de là, avec une grande probabilité, que les deux portraits qu'on voit sur une médaille de cette ville dévoient être attribués à ces deux hommes célèbres; et nous avons reconnu celui d'Aratus à ses yeux élevés vers le ciel, sujet de ses chants. L'autre portrait, qui représente un vieillard enveloppé dans son manteau, et tenant son poing fermé près du menton, sera celui de Chrysippe. Il est bon d'observer (pl. XXIII *a*, n. 3) que

---

trouver Chrysippe dans une statue de la collection Borghese, représentant, à ce qu'il paroît, un philosophe assis, et accompagnant son discours d'un geste de la main droite qu'il tient ouverte sur ses genoux, mais non pas *étendue, porrectam*, comme la statue d'Athènes. Voyez le tome III, pl. 33 de l'*Histoire de l'Art*, par Winckelmann, traduite en italien, et imprimée à Rome, par Pagliarini, avec les notes de M. Fea. La tête de cette figure n'a aucun rapport avec le portrait de Chrysippe, que nous allons donner d'après un monument moins incertain.

(1) C'est l'époque restituée par Ménage dans le texte de Diogene de Laërte, VII, 184.

(2) Ch. 1, § 14, où nous avons parlé de la même médaille d'Aratus et de Chrysippe qu'on reproduit ici.

cette attitude passoit parmi les stoïciens pour l'emblême de la dialectique (1), et que Chrysippe étoit comparé dans cette science à une divinité (2). Les deux lettres OP sont les vestiges d'une époque qui, sur les médailles mieux conservées, et portant le même type, est exprimée par ces trois lettres numériques, ΘKC: elles marquent l'an 229 de l'ére de Pompeïopolis, qui répond à l'an 162 de l'ére chrétienne (3). André Morel remar-

---

(1) Zénon distinguoit la dialectique de la rhétorique par un mouvement différent de la main : lorsqu'il fermoit le poing, il vouloit indiquer la dialectique; il l'ouvroit pour désigner la rhétorique (Cicero *Oratore*, § 32).

(2) « Si les dieux font usage d'une dialectique, leur « dialectique est celle de Chrysippe. » C'étoit la manière de s'exprimer de certains auteurs sur l'excellence de notre stoïcien dans cette science (Diog. de Laërt., VII, 180).

(3) Cette époque, dont le savant Eckhel paroît douter (D. N., t. 3, p. 69, *a*), ne peut être contestée. La médaille qu'André Morel avoit fait dessiner sur l'original même, gardé de son temps dans le collége de Louis-le-Grand, la présente sans équivoque (*Specim. rei numar.*, tab. XXV): j'ai fait graver un nouveau dessin de cette médaille à la pl. 57, n.° 1, et on retrouve la même époque sur une médaille tout-à-fait semblable, appartenant à la collection de Fulvius Ursinus, et publiée par Antoine Lafrérie. Une autre monnoie de la même ville, mais avec la tête du grand Pompée, son second fondateur, offre les mêmes signes chronologiques. Cette médaille, dont je conserve l'empreinte, appartenoit autrefois au cabinet de mon père. Il devient certain, par cette nouvelle preuve, que, sous le règne de Marc-Aurele, les citoyens de Soles honorèrent sur leurs monnoies les hommes célèbres qui avoient rétabli ou illustré leur ville.

que avec beaucoup de justesse que cette année tombe sous l'empire de Marc-Aurele ; ainsi on peut croire que les Pompeïopolites, en honorant à cette époque la mémoire de leurs célèbres compatriotes, voulurent aussi faire leur cour à l'empereur, qui professoit hautement la philosophie du portique, que Chrysippe avoit tant illustrée.

Sous les n. 4 et 5 (pl. XXIII *a*) j'ai fait graver un hermès offrant le même portrait que nous avons reconnu pour celui de Chrysippe dans la médaille de Pompeïopolis. Cette image du plus grand des stoïciens est la seule en marbre qui soit connue : elle existe à Rome (1), et n'avoit jamais été gravée. Le portrait de Chrysippe y conserve la même disposition de draperie que sur la médaille qui nous l'a fait reconnoître, et qui est gravée sous le n. 3 : mais les traits de ce philosophe y sont mieux développés ; son air concentré et réfléchi annonce la méditation profonde d'un esprit subtil et pénétrant.

PLANCHE XXIV.

§. 15. Posidonius.

Ce philosophe stoïcien étoit né dans la Syrie et avoit fixé son séjour à Rhodes (2). Il a joui

---

(1) A la *villa Albani*. Voyez l'*Indicazione antiquaria* de cette collection, n.° 387 de la deuxième édition.

(2) Il étoit de la ville d'Apamée. Jonsius (*de script.*

d'une grande réputation dans l'antiquité, soit à cause de ses nombreux écrits (1) et des voyages qu'il fit en occident pour enrichir la géographie et l'histoire naturelle, soit par un effet de l'estime dont les Romains les plus illustres de son temps, tels que Cicéron et Pompée, l'avoient honoré (2). Strabon, qui le cite souvent, nous a conservé des morceaux de ses ouvrages (3), où nous apercevons sans peine cet art de parer la science des

---

Hist. philos., l. II, c. 16) a bien assigné les époques de la vie de Posidonius, sur lesquelles Athenée s'étoit trompé, ayant confondu notre philosophe avec Panætius son maître. Voyez aussi Suidas, v. Ποσειδώνιος, et Strabon, l. XVI, p. 753.

(1) Fabricius, *Bibl. gr.*, t. III, p. 573; Vossius, *de Histor. græc.*, l. I, c. 24. Tous les ouvrages de Posidonius ne concernoient pas la philosophie; il avoit écrit des morceaux d'histoire; et quoique Fabricius paroisse porté à regarder ces derniers comme l'ouvrage d'un autre Posidonius, la manière dont s'exprime Cicéron (voyez pag. 283 à la remarque 1) ne nous permet pas de douter que notre philosophe n'eût écrit l'histoire. Il avoit aussi cultivé l'astronomie, l'astrologie et la cosmographie; et quant à ses connoissances géographiques, Strabon nous apprend qu'elles n'étoient pas toutes acquises dans les livres: Posidonius les devoit en partie aux longs voyages qu'il avoit entrepris, à ce qu'il paroît, dans le seul but de s'instruire (Strab., III, p. 144).

(2) Plutarch. *Pompeio*, p. 641; *Cicerone*, p. 862; Pline, VII, 31.

(3) Ces morceaux sont tirés de la description des mines d'Espagne, insérée dans l'ouvrage de Posidonius sur le monde. Strabon, III, pag. 147, où il sera utile de consulter la belle remarque de Casaubon.

ornements de la rhétorique, ce style spirituel et brillant que Pline s'est efforcé d'imiter, et que Séneque, stoïcien comme Posidonius, a porté jusqu'à l'affectation. Cette manière d'écrire, plus propre à fatiguer qu'à plaire, lui concilia néanmoins la faveur et la considération de plusieurs grands personnages qui désiroient sans doute d'être célébrés par lui : Pompée et Cicéron ne furent point eux-mêmes extempts de cette foiblesse (1). Posidonius, quoique tourmenté par la goutte qu'il supportoit d'une manière conforme à ses principes (2), parvint à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (3): il vivoit encore l'an 703 de Rome, 51 ans avant l'ére chrétienne (4).

---

(1) Cicéron, dans ses lettres à Atticus (II, 1), dit qu'il avoit envoyé au philosophe de Rhodes un exemplaire de l'histoire de son consulat, tracée par lui-même, pour que Posidonius s'en servît comme de matériaux pour écrire cette même histoire avec plus d'éclat, *Ut ornatius de iisdem rebus scriberet*. Mais celui-ci désespéra de surpasser le style de Cicéron.

(2) Lorsque Pompée alla le voir, Posidonius étoit tourmenté par un paroxysme de cette maladie ; et dans cet état il soutint, en la présence du général romain, une dispute contre l'orateur Hermagoras, pour prouver que la douleur n'étoit point un mal. « Tu as beau me tour- « menter, ô douleur, s'écrioit le philosophe ; je n'avoue- « rai point pour cela que tu es un mal ; » *Nihil agis, dolor ; quamvis sis molestus, nunquam te esse confitebor malum* (Cicéron, *Tusculan.*, pag. II, 25).

(3) Lucien, *Macrob.*

(4) Cette époque est prouvée par le consulat de M. Marcellus, année du voyage de Posidonius à Rome, suivant Suidas, *loco citato*.

Ce beau buste de la collection Farnésienne (pl. XXIV, n. 1 et 2) que Fulvius Ursinus a déjà fait connoître, doit être regardé comme un portrait authentique du stoïcien de Rhodes, puisqu'on lit son nom écrit en grec sur le bord de la tunique, ΠΟΣΙΔΩΝΙΟΣ, *Posidonius* (1).

---

(1) J. Faber l'a fait graver le premier dans son ouvrage au n. 107; et on l'a répété souvent dans les recueils d'iconographie, toujours d'après cette gravure. Les deux dessins que nous donnons ici ont été faits de nouveau d'après l'original, qui est maintenant à Naples. La dipthongue EI est changée en un simple I dans l'inscription de ce buste, suivant la prononciation qui avoit déjà lieu dans la Grèce au temps de Callimaque ou des successeurs immédiats d'Alexandre-le-Grand (Callimaque, *Epig.* XXX, et dans les *Analecta*, *Epig.* I). Cette ortographe, ainsi que l'autre, c'est-à-dire la diphthongue EI au lieu de l'I long, se rencontre fort souvent sur les marbres antiques et sur les médailles. Dans le fragment d'une table iliaque, rapporté par Fabretti et par d'autres antiquaires (Montf., A. E., *Suppl.*, t. I, pl. 37, n. 2), et qui est maintenant dans la collection du musée de Paris, on lit le nom de Neptune ΠΟΣΙΔΩΝ, avec la même faute d'orthographe: cependant tout annonce que ce monument n'appartient pas à l'âge de la décadence des lettres et des arts. Ce buste, par la place où le nom du sujet a été gravé, ainsi que par les dimensions et par le style, a beaucoup d'analogie avec celui de Carnéade, que nous avons donné à la planche XX, et avec celui de Lysias, que nous donnerons à la planche XXVII, tous tirés de la collection Farnésienne. Il est à croire que ces monuments avoient orné anciennement le même édifice, et qu'ils sont sortis de la même fouille au commencement du XVI siècle. Cette fouille pourroit être celle que Flaminius Vacca a indiquée au

Le num. 1 représente la face; et le num. 2 le profil.

La cornaline antique gravée même planche sous le n. 3 étoit inédite (1). La figure qu'elle présente, qui est d'un travail excellent, m'a paru avoir assez de ressemblance avec le profil du n. 2, pour pouvoir en inférer qu'elle est le portrait du même homme. La disposition de la tunique et de la draperie est presque entièrement la même dans les deux antiques. Mais la tête gravée sur la cornaline est plus garnie de cheveux que celle de marbre, et le philosophe y paroît représenté dans un âge plus voisin de la jeunesse (2).

---

n. 104 de ses *Mémoires*, page XCVI de l'édition de M. Fea, et qui avoit été ouverte sur le mont Esquilin, près des thermes de Dioclétien.

(1) Elle est tirée du cabinet de M. de la Turbie : j'en conserve une empreinte.

(2) Des rapports très-frappants entre la tête de Posidonius, gravée sous les n. 1 et 2, et celle d'une statue assise de la *villa Borghèse*, dont nous avons fait mention à la page 278, note (2), me portent à reconnaître dans cette même statue une image de Posidonius déjà vieux. Une belle tête antique, exactement semblable à celle de la statue en question, se voit à la bibliotèque Mazarine, où l'on pourra la comparer aisément avec la tête gravée dans cette planche. Le prétendu Posidonius du *Musée Capitolin*, tome I, pl. 16, a très-peu de conformité avec le portrait authentique du musée Farnese.

PHILOSOPHES ÉPICURIENS.

PLANCHE XXV.

§ 16. Épicure.

Tandis qu'Athènes retentissoit des disputes des philosophes, et que les différentes sectes réussissoient encore mieux à se décrier mutuellement qu'à propager leur doctrine ; pendant que l'Académie étoit tombée dans le scepticisme, le péripate dans une vaine science de mots ; que les cyniques insultoient la décence ; que les stoïciens, plus sévères, se vantoient de surmonter la nature, Épicure (1), né à Gargette près d'Athènes, d'une famille noble, mais pauvre, et élevé à Samos (2), tâcha de ramener les esprits à l'étude

---

(1) On peut voir, sur Épicure, Diogene de Laërte, au livre X, où il donne un grand développement à la doctrine de ce philosophe ; et les autorités réunies par Ménage dans ses commentaires sur ce biographe, par Brucker, dans l'*Hist. crit. de la phil.*, part. II, l. II, c. 12 ; et par Gassendi, dans son ouvrage sur la vie et la philosophie d'Épicure. Des réfléxions intéressantes sur ce même sujet se trovent aussi à l'article *Épicure* dans le dictionnaire de Bayle.

(2) Son père s'appeloit Néoclès : il est à remarquer que Ménandre, le prince de la comédie grecque, tira de ce nom du père d'Épicure, qui étoit le même que celui du père de Thémistocle, le sujet d'un pompeux éloge de notre philosophe. « Le fils de Néoclès, dit-il, avoit sauvé « la Grèce de l'esclavage ; le fils d'un autre Néoclès l'a

de la vérité, en ne suivant d'autre guide que la nature. Il prit le plaisir honnête et la tranquillité de l'ame et du corps pour l'unique but de la sagesse et de la philosophie, et proposa à ses élèves un systême fondé en grande partie sur la doctrine des atomes, enseignée par Démocrite (1), mais plus lié dans son ensemble, et peut-être mieux coordonné, sous certains rapports, au but et aux besoins de la société, que les autres systêmes philosophiques (2). Épicure avoit fait à Athènes l'ac-

---

« sauvée de la folie » (Brunck, *Anal.*, t. 1, p. 203). Il est à remarquer que Ménandre, disciple de Théophraste, étoit péripatéticien: son épigramme doit en conséquence nous surprendre bien plus que les éloges prodigués à Épicure par Lucrece, dans le poëme où cet auteur latin développe avec tant de grâce la doctrine épicurienne.

(1) Cicéron, *de fin.*, I, 16; Plutarque, *contra Colotem*, II; Ménage, *ad Laërt.*, X, 4.

(2) Diogene de Laërte, X, 10: parle de la conduite civile d'Épicure, de son amour pour la patrie, de son obéissance aux lois et aux magistrats. Les Épicuriens n'étoient pas ambitieux; ils ne se mêloient pas des affaires politiques, excepté en cas de nécessité, ou quand leurs talents ou leur naissance les y appeloient: *Nisi si quid intervenerit* (Seneca, *de otio sap.*, c. 30). Les philosophes des autres sectes, et particulièrement les stoïciens, voulaient au contraire réformer les lois, et cherchoient à prendre part au gouvernement: les cyniques affectoient et prêchoient l'indépendance. Aristote et ses premiers disciples étoient à la vérité exempts de ces reproches; mais la perte de la plupart des ouvrages de ce philosophe, qui ne furent retrouvés qu'à l'époque où la Grèce étoit asservie par les Romains, avoient fait perdre aux péripatéticiens la véritable doctrine de leur maître.

quisition d'un jardin; ce fut là le théâtre de sa philosophie, le siège de son école, l'asile paisible où le maître mettoit en pratique avec ses élèves les vertus qu'il enseignoit. Il y vécut dans l'union la plus intime avec ses amis et ses disciples jusqu'à l'âge de soixante-douze ans, où il mourut d'une maladie de vessie l'an 271 avant l'ére chrétienne (1), laissant un exemple de ce calme imperturbable qui paroît être le plus doux fruit de la sagesse.

Cette union fraternelle se perpétua parmi ses successeurs et ses disciples; et les épicuriens furent dans tous les temps beaucoup plus liés entre eux que les philosophes des autres écoles (2). La calomnie, excitée par la jalousie des sectes rivales, n'épargna pas Épicure. Les stoïciens, plus opposés à sa doctrine que les autres philosophes, fabriquèrent des écrits apocryphes qu'ils lui attribuèrent pour noircir sa réputation et décrier ses mœurs. L'imposture fut découverte : mais ce qui mettra toujours en défaut les apologistes d'Épicure, c'est son opinion sur les Dieux, dont il nioit la providence, qu'il excluoit entièrement du soin de gouverner le monde, et auxquels il n'accordoit un culte qu'à cause de l'admiration qu'excitoit en nous leur perfection divine. Cette idée, qui de

---

(1) Voyez, pour les époques de la vie d'Épicure, qui sont bien assurées, le P. Corsini, F. A., t. IV, p. 26, 63 et 85.

(2) Cicéron, *de fin.*, I, § 20.

l'école ne tarda pas à se répandre dans le monde, affoiblit de plus en plus la morale publique, et acheva de détruire le reste d'idées vagues que le paganisme conservoit encore sur les peines et les récompenses de la vie à venir.

Épicure a été l'un des philosophes qui ont le plus écrit : cependant ses ouvrages n'étoient guère lus que par les partisans de sa doctrine (1). On les regardoit depuis long-temps comme perdus ; mais la bibliothèque d'un épicurien, trouvée de nos jours dans les ruines d'une maison de campagne près d'Herculanum, nous a, dit-on, procuré plusieurs écrits de ce philosophe (2) : aucun néamoins n'a été jusqu'ici communiqué au public.

Plusieurs statues de bronze furent érigées à Athènes en l'honneur d'Épicure (3) ; et ses images furent dans la suite des temps multipliées par ses sectateurs au point qu'il étoit impossible, suivant l'expression d'Atticus dans Cicéron, d'oublier, même en le voulant, la physionomie d'Épicure (4).

---

(1) Cicéron, *Tusculan.*, II, 3 : *Epicurum et Metrodorum non fere, prœter suos, quisquam in manus sumit.*

(2) Voyez le *Magasin Encyclopédique*, année 1805, tom. V, pag. 187.

(3) Diogene de Laërte, X, 9.

(4) Cicéron, *de fin.*, V, 1 : *Nec tamen Epicuri licet oblivisci, si cupiam ; cujus imaginem non modo in tabulis nostri familiares, sed etiam in poculis et annulis habent.* Il existe des pierres antiques gravées où le portrait d'Épicure est représenté. Pline atteste aussi le nombre des images d'Épicure : *Vultus Epicuri per cubicula gestant*

Son portrait étoit sculpté et gravé sur presque tous les meubles et les bagues des épicuriens, de manière que le cours des siècles a été impuissant pour le détruire. Cependant il avoit échappé à l'iconographie jusqu'à ces derniers temps, où l'on a découvert à la fois plusieurs bustes bien authentiques d'Épicure.

Celui du n. 1, pl. XXV, est le petit buste en bronze qui fut trouvé près d'Herculanum, dans la bibliothèque dont nous venons de parler (1): je l'ai fait dessiner ici de la grandeur moitié de l'original. L'inscription, ЄΠΙΚΟΥΡΟϹ, *Épicure*, qu'on lit sur la plinthe ou socle circulaire de ce buste, fait reconnoître ce portrait de manière à ne pas laisser le moindre doute. Cette découverte est encore confirmée par d'autres monuments que nous allons examiner dans l'article qui suit.

---

ac circumferunt secum (XXXV, 2). A la vérité les collections d'antiques offrent plus de portraits d'Épicure que d'aucun autre philosophe grec, excepté Socrate. Trois bustes du sage de Gargette existent dans la seule collection du Capitole, à Rome.

(1) On l'a publié dans les *Antiquités d'Herculanum* (Bronzes, t. II, pl. 19 et 20). Le dessin gravé sur cette planche a été pris sur un petit buste en bronze moulé sur l'antique d'Herculanum, et qui se trouve dans le cabinet de M. Denon.

PLANCHE XXV *a*

§. 17. Métrodore.

L'Athénien Métrodore, le disciple, le compagnon, l'ami d'Épicure (1), a su réunir inséparablement son nom à celui de son maître. Il mourut quelques années avant Épicure; et celui-ci prit dans son testament un tendre soin de la mémoire de son ami, en recommandant à ses élèves de la célébrer avec la sienne, le vingtième jour de chaque mois, par un repas amical. C'est cette institution qui a fait vivre le nom de Métrodore, et qui nous a conservé son portrait; ses ouvrages, estimés par les épicuriens, ayant peri depuis longtemps.

L'hermès à deux têtes que nous publions planche XXV *a*, n. 2, 4, est sans doute un des monuments des *icades*, ou fêtes épicuriennes du vingt de chaque mois, epoque à laquelle Épicure et Métrodore devoient être honorés ensemble, et nous présente réunis les portraits de ces deux amis fidèles (2). Ce marbre du musée Napoléon ne porte

---

(1) Il paroît qu'Athènes étoit la véritable patrie de Métrodore: cependant son séjour à Lampsaque l'a fait regarder par plusieurs écrivains comme natif de ce pays. Voyez l'article *Metrodorus* dans le catalogue des Épicuriens, qui se trouve inséré au liv. III, ch. 11 de la *Bibl. gr.* de J. A. Fabricius.

(2) Diogene de Laërte, X, 18. C'est de ces hermès qui portent à la fois la tête d'Épicure et celle de Métro-

écrit, à la vérité, aucun des deux noms; mais il est aisé de reconnoître le portrait d'Épicure, planche XXV *a*, n. 2, et pl. XXV, n. 3, en le comparant avec le buste pl. XXV du n. 1; et le musée du Capitole possède un autre hermès à deux têtes parfaitement semblables l'une et l'autre à celles du nôtre (1), et où les noms d'Épicure et de Métrodore sont inscrits en lettres grecques sur le haut de la gaîne.

Le portrait de l'ami d'Épicure, gravé sous le n. 4, est donc aussi authentique que celui d'Épicure lui-même.

PLANCHE XXVI.

§. 16. Hermarque.

Successeur d'Épicure, et désigné, par le testament de son maître, pour chef de l'école qu'il

---

dore que j'ai tiré la conséquence que le portrait qui accompagne celui d'Homère dans le double hermès de la planche 2, devoit être celui d'Archiloque, parce que la mémoire d'Homère et d'Archiloque étoit solennisée le même jour.

(1) Cet hermès, le premier des monuments qui ont fait connoître les portraits d'Épicure et de Métrodore, fut déterré à Rome en 1742, lorsqu'on édifioit la nouvelle façade de Sainte-Marie majeure; et à l'occasion de cette découverte l'abbé Bonaccorsi, Florentin, publia en 1744, dans la même ville, une dissertation sur les portraits d'Épicure et de Métrodore, écrite en langue italienne. Les deux bustes adossés ont été gravés assez exactement dans le *Museo Capitolino*, tom. I, pag. 14.

avoit fondée, Hermarque, fils d'Agémarque de Mytilene, fournit dans les fastes de la philosophie un exemple de la plus constante amitié (1). La lettre d'Épicure mourant, que Cicéron nous a conservée, et par laquelle il recommande à son disciple chéri de prendre soin des enfants de Métrodore, est un monument des affections douces et vertueuses qui unissoient entre eux ces philosophes (2).

Plusieurs ouvrages, que Diogene de Laërte appelle excellents (3), avoient été le fruit des études de notre épicurien; mais tous ont péri: le nom d'Hermarque ne nous étoit point parvenu sans altération, et nous n'avons pu le rétablir qu'à l'aide du buste que nous publions.

Ce buste, en bronze, pl. XXVI, n. 1 et 2, de la grandeur du dessin, a été trouvé près d'Herculanum, dans la bibliothèque dont il a été question au paragraphe 17 (4). L'inscription ЄPMAP-

---

(1) Diogene de Laërte, X, 15 à 25. Hermarque étoit né d'un père pauvre; et, avant de s'adonner à la philosophie, il s'étoit appliqué à la rhétorique.

(2) Cicéron l'a insérée tout entière dans le livre II *de Fin.*, § 30. La voici: *Epicurus Hermarcho S. Cum ageremus vitæ beatum et eundem supremum diem, scribebamus hæc. Tanti autem morbi aderant vesicæ et viscerum, ut nihil ad eorum magnitudinem possit accedere. Compensabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoriâ rationum inventorumque nostrorum. Sed tu, ut dignum est tuâ erga me et erga philosophiam voluntate ab adolescentulo susceptâ, fac ut Metrodori tueare liberos.*

(3) Βιϐλία κάλλιστα. Diog. de Laërt., X, 24.

(4) Il a été gravé dans le volume I des *Bronzes d'Herculanum*, aux pl. 17 et 18.

XΟC, *Hermarque*, gravée sur le socle en caractères grecs cursifs, a rectifié le nom de ce philosophe, qui est appelé *Hermachus* dans Diogene de Laërte et dans Cicéron. L'orthographe du bronze, plus correcte et plus étymologique, a été confirmée par un manuscrit en papyrus trouvé à Herculanum, et qui contient un ouvrage de Philodeme sur la rhétorique, dans lequel notre philosophe est cité sous le nom d'Hermarque, comme il est écrit sur le bronze (1): elle a été confirmée aussi par l'inscription d'un autre hermès trouvé en 1780 dans la maison de campagne de Cassius, à Tivoli (2).

Le dessin gravé sous ces deux numéros a été fait à Palerme avec la plus grande exactitude: il est préférable, même sous ce rapport, à celui qui a été publié parmi les *Bronzes d'Herculanum*.

PHILOSOPHES MÉGARIENS.

PLANCHE XXVI.

§ 19. Euclide de Mégare.

Quoique l'école de Mégare soit plus ancienne que la plupart de celles dont nous venons de par-

(1) On peut voir ce fragment dans l'explication des planches ci-dessus indiquées des *Bronzes d'Herculanum*.

(2) Cet hermès, dont il ne restoit que le bas de la gaîne, portoit sur le socle l'inscription ЄΡΜΑΡΧΟΥ, *d'Hermarque*. J'en ai donné la notice dans le tome I du *Museo Pio-Clementino*, pl. VIII.

courir l'histoire, l'obscurité et la courte durée de la secte qu'elle a formée nous ont fait rejeter à la fin de ce chapitre le portrait d'Euclide (1), qui en fut le fondateur. Né à Mégare, près de l'isthme de Corinthe, et disciple de Socrate, il fréquenta les leçons du philosophe athénien avec beaucoup d'ardeur et même au risque de la vie, lorsque l'accès du territoire de l'Attique étoit interdit aux Mégariens, à cause de leur alliance avec les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnese. Euclide se transportoit à Athènes, déguisé en femme: mais il ne paroît pas qu'il fût attiré à l'école de Socrate par le seul amour de la vérité ou de la morale; ce qui le charmoit le plus, c'étoit l'art admirable que le philosophe montroit dans la dispute, et la méthode qu'il employoit pour embarrasser ses adversaires. Les talents d'Euclide, tournés entièrement vers le genre contentieux et vers la dialectique, qui en fournit les règles et les moyens, n'eurent pour objet que la controverse et l'art, ou plutôt la fureur de la chicane (2), qui pouvoit procurer de grands avantages dans cette anarchie démocratique dont la Grèce étoit alors tourmentée. Quelques fragments de la doctrine d'Euclide prouvent qu'il étoit plus jaloux de

---

(1) Diogene de Laërte nous a laissé une courte vie de ce philosophe (II, 106). On trouve sur Euclide un article très-bien fait dans le Dictionnaire de Bayle.

(2) *Λύσσαν ἐρισμοῦ*, disoit Timon dans Diogene de Laërte, II, 107.

renverser les opinions des autres que de démontrer les siennes, qui étoient presque toujours obscures, mal développées, et paradoxales. Le titre d'*éristiques*, ou *contentieux*, donné à ses disciples, peint bien leur étude favorite, et ne fait pas leur éloge.

La conduite d'Euclide dans la persécution de Socrate lui fit plus d'honneur que sa philosophie : les disciples du sage Athénien se réfugièrent auprès du philosophe de Mégare, où ils trouvèrent un asile contre le parti puissant dont Socrate avoit été la victime, et restèrent en sûreté jusqu'à ce que les temps fussent devenus plus heureux.

Spon a donné le portrait d'Euclide d'après une médaille grecque très-rare ayant de l'autre côté la tête d'Adrien (1). Cet antiquaire conjecture, avec beaucoup de probabilité, que la médaille a été frappée dans la ville de Mégare en Grèce, et que le portrait portant le nom d'Euclide ne peut être que celui du philosophe mégarien, disciple de Socrate. Il se trompe néanmoins lorsqu'il paroît faire de ce philosophe et du célèbre mathématicien du même nom, qui vécut presque un siècle plus

---

(1) *Miscellan. erud. antiq.*, sect. IV. Cette médaille présente d'un côte le buste en profil de l'empereur Adrien couronné de laurier, et tourné vers la droite, avec cette épigraphe : ΑΥΤ. ΚΑΙϹ. ΤΡΑΙΑΝ. ΑΔΡΙΑΝΟϹ ϹЄΒ : au revers, une tête à longue barbe portant une couronne de feuilles, et sans aucune draperie, tournée pareillement vers la droite. La légende donne le nom d'Euclide, ЄΥΚΛЄΙΔΗϹ.

tard, et sous le premier des Ptolémées, une seule et même personne (1). Il m'a été impossible de retrouver dans aucune collection la médaille que Spon a publiée, ou d'en rencontrer une empreinte: j'ai cependant découvert dans le cabinet impérial (pl. XXVI, n. 3) celle que Bellori a fait graver (2); mais ici le nom d'Euclide manque, et la légende donne à la place de ce nom celui de la ville où la médaille a été frappée: ΜϾΓΑΡϾΩΝ (monnoie) *des Mégariens.* Euclide, qui dans la médaille de Spon a la tête ceinte d'une couronne de laurier, l'a, dans celle-ci, couverte d'une espèce de voile, *rica.* Les hommes et les femmes se servoient de ce voile pour se garantir de l'ardeur du soleil; et Aulugelle nous apprend qu'Euclide en avoit fait usage dans ses travestissements (3), lorsqu'au mépris de la loi il se transportoit presque tous les jours de Mégare à Athènes pour entendre Socrate.

Le revers représente une figure, avec deux flambeaux à la main, et dont la tunique est relevée par une ceinture. Ce type paroît avoir rapport aux fêtes qu'on célébroit à Mégare en l'hon-

---

(1) Proclus, liv. II, *ad Euclid.*, 20.

(2) Cette médaille se trouvoit dans le gabinet de l'antiquaire Fr. Angeloni; de là elle étoit passée dans la collection du cardinal Massimi, à Rome, et après dans celles de la reine Christine et du Vatican.

(3) *Caput ricâ velatus* (Euclides) *Megaris Athenas; domo suâ ad Socratem commeabat* (Aulugelle, N. A., VI, 10).

neur de Diane. Cette déesse jouissoit d'un culte particulier dans une ville qu'on regardoit comme fondée par son frère Apollon (1).

Eckhel paroît n'avoir pas connu ce monument numismatique, quoiqu'il eut déjà été publié de son temps par Bellori, Canini et Gronovius, et toujours d'après la médaille unique dont nous présentons pour la première fois le revers.

SUPPLÉMENT.

PLANCHE XXVI.

HÉRACLITE.

Ce philosophe éphésien, d'une naissance distinguée, d'une imagination vive, et d'un caractère bizarre (2), fut l'auteur d'un système de physique uni-

---

(1) Pausanias, I, 40 et 42, et l'inscription d'une prêtresse de Mégare, que j'ai publiée dans les *Monum. Gab.*, p. 151, prouvent ce que je viens d'avancer concernant le culte de Diane dans cette ville. D'autres médailles de Mégare présentent le même type.

(2) Diogene de Laërte, l. IX, n.° 1 et suiv.; et Suidas, v. Ηράκλειτος, nous ont transmis beaucoup de matériaux relatifs à la vie et à la doctrine de ce philosophe: Fabricius, *Biblioth. graeca*, liv. II, c. 24, § 4; et Brucker, *Hist. Phil.*, part. II, liv. II, c. 12, en ont compilé et examiné un plus grand nombre. Les écrivains anciens varient sur le nom du père d'Héraclite. L'inscription d'un hermès, copiée par Fulvius Ursinus, le nomme, non Blyson ni Bleuson, mais *Bluson*, ΒΛoΥΣΩΝ□Σ,

verselle, suivant lequel il reconnossoit le feu comme le principe de tout ce qui existe; et, le supposant animé, il en faisoit le dieu, le destin, et l'ame du monde. Héraclite consigna cette doctrine dans un ouvrage qu'il composa sur la nature, et qu'il déposa dans le temple de Diane; mais son style obscur paraissoit mieux convenir à des oracles qu'à un livre didactique. Néanmoins Socrate avouoit que ce qu'il en pouvoit comprendre étoit excellent. Héraclite avoit voulu peut-être cacher au vulgaire une doctrine qu'il croyoit pouvoir lui être dangereuse; ou plutôt il ne se soucioit pas de se faire comprendre par les hommes de son temps qui étoient l'objet de son mépris. Cette disposition fut cause qu'il ne voulut pas accepter la suprême magistrature de son pays, qu'il se refusa aux invitations de Darius, et qu'il se retira dans la solitude. Il ne la quitta que vers la fin de sa vie pour se faire guérir d'une hydropisie dont il étoit attaqué, et à laquelle il succomba (1). Son humeur misantropique et chagrine a donné origine aux contes généralement répandus qui nous représentent Héraclite comme un pleureur, et l'opposent au rieur Démocrite (2).

---

l'o de la diphthongue étant gravé au-dessus de l'Υ. Héraclite étoit né vers l'an 500 avant J.-C., autant qu'on peut le deduire de l'époque marquée par Suidas, et de celle d'Hermodore son contemporain.

(1) M. l'abbé Rossi, dans ses *Commentationes Laërtianae*, § 62, a éclairci quelques passages qui ont rapport aux circonstances de la mort d'Héraclite.

(2) On les trouve déjà dans Sénèque, *de Ira*, liv. II,

Nous avons remarqué ailleurs que l'hermès d'Héraclite, publié par Fulvius Ursinus, avoit été trouvé sans tête (1), et que celle qu'on y a rapportée, et qui a été gravée dans plusieurs recueils, n'étoit pas authentique. Cependant les Éphésiens ont fait frapper, sous les empereurs romains, des monnoies qui ont pour type la figure d'Héraclite (2). Quoiqu'on puisse douter, avec raison, que ces images, d'une très-petite dimension, et d'une exé-

---

c. 10; dans Juvénal, *sat.* X; dans Lucien et dans d'autres anciens.

(1) Dans la *note* placée à la fin du ch. IV de la première partie.

(2) Une médaille de Diaduménien, frappée à Éphese, et ayant pour type du revers la figure d'Héraclite avec son nom dans la légende, a été décrite dans le *Journal de Trévoux*, an 1705, août, p. 1460 (Voyez aussi *l'Histoire de l'Académie des belles-lettres*, t. I, p. 294); et M. l'abbé Sestini a fait graver le dessin d'une médaille semblable dans son dernier ouvrage, qui a pour titre *Descrizione delle medaglie del fu Benkowitz*; Berlino, 1809, in-4.°, pl. I, n.° 10. M. Zoëga avoit fait mention d'une autre médaille avec le même type et la même légende au revers, et représentant du côté de la tête l'effigie de Jules Maximin (*Bassirilievi di Roma*, t. I, p. 136). M. le baron Didélot, ministre plénipotentiaire de sa majesté, à Copenague, m'a fait passer à Paris la médaille originale même. En voici la description : on y voit d'un côté la tête de l'empereur tournée vers la gauche et portant une couronne rayonnante, avec la légende Γ ΙΟΥ ΟΥΗ ΜΑΞΙΜΕΙΝΟϹ. Le revers est le même que celui de la médaille de Philippe, n.° 4, pl. XXVI; mais les deux mots qui composent la légende sont dans le sens inverse.

cution médiocre, soient de véritables portraits du philosophe d'Éphese, néanmoins comme il est probable que dans un temps où le portrait d'Héraclite étoit connu (1) on ne s'en écartoit guère dans les imitations qu'on en faisoit, je donne ici, planche XXVI, n. 4, le dessin d'une de ces médailles. Elle est inédite, et je l'ai trouvée au cabinet de la bibliothèque impériale (2). L'empereur dont elle présente l'effigie est Philippe le père. On lit autour du type du revers les deux mots ΗΡΑΚΛΕΙΤΟϹ ЄΦЄϹΙΩΝ, *Heraclitus* (monnoie) *des Éphésiens ;* et on y voit la figure entière d'Héraclite débout ; la partie supérieure du corps est nue, la partie inférieure est enveloppée d'un manteau. Le philosophe a la main droite levée, dans l'attitude d'un homme qui parle, et de la gauche il tient une massue. Ce symbole fait sans doute à la fois allusion au nom de philosophe, qui est dérivé de celui d'Hercule, et à la force de son ame et de son caractère (3).

---

(1) Christodore a décrit une statue d'Héraclite qu'on avoit transportée à Constantinople, et placée dans le gymnase de Zeuxippe (*Analecta* de Brunck, t. II, p. 469).

(2) On l'a indiquée d'une manière incomplete dans la *Description* souvent citée, t. III, *Jonie*, n.° 427.

(3) Cette force ou plutôt cette rudesse du caractère d'Héraclite sont exprimées à merveille dans une épigramme de Méléagre Syrien, qui est la 118 dans les *Analecta* de Brunck.

Sans rabaisser le mérite de ces hommes laborieux et passionnés pour la science, qui, dans l'antiquité, ont fait du ciel l'objet de leurs études, on peut assurer qu'Hipparque est le prince des anciens astronomes, et qu'aucun d'eux n'a enrichi l'astronomie d'autant de découvertes que cet homme merveilleux (1). Il étoit né dans la ville de Nicée en Bithynie, et florissoit vers l'an 150 avant l'ére chrétienne. Ayant commencé par l'étude du soleil et de la lune, et fixé, par des observations nouvelles et par des méthodes plus scientifiques, leur masses, leur distance, et la mesure de leurs mouvements, il étendit ses recherches sur le ciel tout entier, dont il prétendit compter et décrire toutes les étoiles; travail, dit Pline, dont un dieu même auroit été rebuté (2). C'est ainsi qu'en comparant ses observations avec celles de

(1) Les autorités qui justifient tout ce que j'avance dans cet article se trouvent dans l'*Histoire des Mathématiques* par M. Montucla, part. I, liv. IV, § 9, p. 257 et suiv. du tom. I; et dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, tom. II, p. 94 de la première, et tom. IV, p. 25 de la seconde édition. M. de Lalande a donné un aperçu des découvertes d'Hipparque dans le primier vol., pag. 150 de son Astronomie; et M. Gosselin a traité le même sujet avec plus d'étendue au commencement de ses *Recherches sur la Géographie systématique des anciens.*

(2) Liv. II, § 24. *Idemque ausus, rem etiam deo improbam, adnumerare posteris stellas, ac sidera ad nomen expungere.*

ses prédécesseurs, il s'aperçut de ce mouvement apparent des étoiles fixes qui produit la précession des équinoxes. Descendu du ciel sur la terre, il appliqua la science astronomique au perfectionnement de la géographie : il fut le premier à déterminer les positions des lieux par les latitudes et les longitudes, et à calculer celles-ci par le moyen des éclisses (1). La science de la trigonométrie sortit comme d'elle-même de l'ensemble de ses travaux. Les instruments propres à l'observation prirent entre ses mains un nouveau degré de perfection ; et ses découvertes, suivant la remarque d'un savant, furent comme la semence de celles que les travaux des siècles suivants ont fait éclore (2).

Nous ne connoissons aucune circonstance de la vie d'Hipparque ; nous savons seulement par ses observations qu'il ne resta pas toujours à Nicée, puisque quelques-unes ont été faites à Rhodes. On n'est pas également fondé à croire, ainsi que la plupart des astronomes modernes l'assurent, qu'Hipparque ait habité Alexandrie (3). Le titre

---

(1) Strabon, liv. I, pag. 7.

(2) Montucla, *loco citato.*

(3) Hipparque avoit eu connoissance de plusieurs observations faites à Alexandrie ; mais Ptolémée, qui nous a transmis ce fait, ne dit pas expressément que ces observations avoient été faites par Hipparque lui-même, ainsi qu'il le dit de quelques-autres observations faites à Rhodes et en Bithynie. M. de la Porte du Theil a proposé ces doutes dans des remarques sur le *Discours prélimi-*

d'un de ses ouvrages dans lequel il traitoit de la gravité des corps, prouve qu'il n'avoit pas négligé la physique générale: mais cet écrit d'Hipparque est perdu, ainsi que tous les autres, si on en excepte quelques observations sur des erreurs d'Aratus. Bayle a cru, d'après un passage de Pline, que l'astronome bithynien avoit composé un système de métaphysique sur l'origine des ames humaines; mais je pense que le style emphatique de Pline a induit en erreur ce critique ingénieux (1).

L'image d'Hipparque manquait à l'iconographie; ce n'est que dans ces dernières années que les conservateurs de le bibliothèque impériale ont fait l'acquisition de la médaille gravée sous le n.° 5, pl. XXVI. Elle est de bronze, frappée à Nicée de Bithynie, patrie de l'astronome, et sous le règne d'Alexandre-Sévère, dont elle porte l'effigie (2).

---

naire qu'on doit lire à la tête de la nouvelle traduction de Strabon, aux p. LXXV (2), et LXXVIII (2), et il les appuie sur d'autres cojectures également concluantes.

(1) *Dictionn. Histor. et critiq.*, article *Hipparque*. Lorque Pline a parlé d'Hipparque en ces mots : *Hipparchus ut quo nemo magis adprobaverit cognationem cum homine siderum, animasque nostras partem esse coeli*, ec. (l. II, § 24), il n'a pas voulu dire, à ce que je pense, qu'Hipparque avoit soutenu dans ses écrits que les ames humaines tirent leur origine des astres; mais seulement que ce grand astronome, par sa parfaite connoissance du ciel, prouvoit que nos ames ne sont pas étrangères aux astres, puisqu'elles peuvent expliquer, calculer, et prédire les phénomènes les plus étonnants des sphères célestes.

(2) La légende du côté de la tête est M ΑΥΡ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟϹ ΑΥ, *Marc-Aurele Alexandre Auguste.*

Le type du revers présente un homme à longue barbe, à demi-nu; la partie inférieure du corps est enveloppée dans un *pallium*, costume le plus ordinaire des philosophes dans les ouvrages de l'art, et le même qu'on a donné à Pythagore (1) et à Héraclite sur les médailles. Auprès de lui on voit un globe posé sur une petite colonne, ce qui fait d'autant plus ressembler cette image à celle du philosophe de Samos. La légende, ΙΠΠΑΡΧΟϹ ΝΙΚΑΙЄѠΝ, *Hipparque* (monnoie) *des Nicéens*, indique le nom du personnage représenté, et celui de la ville qui, en faisant frapper cette monnoie, a voulu honorer la mémoire du plus illustre de ses concitoyens.

---

(1) Voyez dans cet ouvrage les nn. 1 et 2 de la pl. 17.

NOTE.

Je vais rendre compte de quelques omissions dont les amateurs d'inconographie pourroient m'accuser au sujet de plusieurs prétendus portraits d'anciens philosophes. Je ne les indiquerai pas toutes, car ce seroit un travail fort ennuyeux et bien peu utile que de rechercher tous les noms illustres que le caprice de quelques antiquaires a imposés à un grand nombre de portraits inconnus qu'on trouve dans les collections d'antiques. Je ferai seulement remarquer qu'on n'a pas donné place dans ce chapître aux portraits d'Anacharsis, d'Archimède, d'Archytas, d'Aristippe, de Démocrite, d'Empédocle, d'Héraclite, de Phérécyde et de Xénocrate, quoiqu'on les voye dans

les recueils de J. Faber et de Bellori, dans le *Trésor* de Gronovius et ailleurs.

Les portraits d'Archimede qu'on a publiés jusqu'à présent ont été tirés de médailles apocryphes, ou copiés sur quelques marbres antiques où le nom de cet illustre mathématicien a été récemment ajouté (*Museo Capitolino*, t. I, pl. 89). M. d'Hancarville assure avoir vu à *Portici* une tête d'Archimede en marbre, *dont le nom étoit écrit avec un pinceau* (Recherches, t. II, p. 15). Je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur ce morceau unique; et je suis bien étonné que depuis tant d'années aucun autre antiquaire, aucun autre voyageur n'ait fait mention d'un portrait aussi intéressant.

Le portrait d'Archytas avoit été tiré d'une médaille sur laquelle on prétendoit retrouver dans un monogramme les premières lettres du nom de ce pythagoricien (Haym, *Tesoro Britan.*, t. I, p. 137); mais, en supposant même cette médaille authentique, on peut observer que ce n'est pas dans les monogrammes frappés sur les médailles qu'on doit chercher l'indication des types: ces signes ne marquent ordinairement que des noms de magistrats ou de villes. En outre, les lettres de ce monogramme, développées, donneroient AKO ou APKO, et jamais APX ou APXY, comme il seroit nécessaire pour commencer le nom d'Archytas. Un hermès de ce philosophe, marqué de son nom, existoit dans la maison de campagne de Cassius, à Tivoli; mais la gaîne, sur laquelle ce nom est gravé, est demeurée sans tête (*Museo Pio-Clementino*, tom. I, pl. VIII).

Le portrait d'Aristippe, publié par Faber, n'étoit appuyé que sur la comparaison d'un autre monument vu par Pyrrhus Ligorius, antiquaire dont la bonne foi n'a qu'un petit nombre de partisans. Ce même portrait n'a pas obtenu plus d'autorité d'une répétition que le célebre graveur romain J. Pichler en a exécutée, il y a vingt-cinq ans, sur une belle calcédoine, quoiqu'une pâte en verre, moulée sur cette calcédoine, ait pu faire illusion à un antiquaire italien d'un véritable mérite.

Quant au buste d'Héraclite, publié par Faber et par Bellori, Fulvius Ursinus nous apprend que la gaîne sur laquelle le nom de ce philosophe d'Ephèse étoit gravé, devoit être regardée comme un monument authentique, mais qu'on y avoit rapporté une tête qui n'appartenoit pas au même hermès (*Præfat. ad Imag.*, p. 6, édit. de 1570). Des gaînes sans tête, comme celle d'Héraclite, nous ont conservé les noms, mais non pas les portraits, de Speusippe, académicien, et de Cratippe de Mytilene, ami de Cicéron. Mais l'Héraclite qui pleure, et le Démocrite qui rit, de Léonard Agostini et de Bellori, ne sont que des figures d'histrions avec leurs masques.

Le Xénocrate de la *villa Albani* n'étoit qu'une tête d'Hippocrate rapportée sur un hermès antique dont la gaîne, avec une inscription grecque, prouvoit qu'elle avoit été autrefois surmontée d'une tête de Xénocrate. Winckelmann avoit cru pouvoir reconnoître dans ce portrait Lycon le péripatéticien. Sa conjecture étoit fondée sur la forme des oreilles, qui lui paroissoient écrasées par l'exercice du pugilat, comme dans plusieurs têtes athlétiques : mais ces oreilles, en grande partie restaurées, ne présentent pas ces rainures transversales qui sont le véritables marques du pugilat ; ce ne sont que les oreilles d'un vieillard, dont la peau est sillonnée de rides.

Je n'ajouterai rien sur l'Anacharsis ni sur l'Empédocle qu'on voit dans Gronovius ; on les a donnés pour les portraits de ces hommes illustres, sans aucune espèce de probabilité. Je n'examinerai pas non plus quelques autres dénominations pareilles : les conjectures sur lesquelles on les a fondées me paroissent trop frivoles, et généralement elles ont été reconnues comme telles.

Je n'ai même point parlé d'un portrait prétendu de *Lesbonax*, philosophe mytilénien, que Cary a publié d'après une médaille frappée à Mytilene, dans une dissertation imprimée à Paris, en 1744, in-12, a la suite de deux autres dissertations, dont l'une est sur l'origine de

Marseille, toutes sans nom d'auteur. Il me paroît évident que la tête empreinte sur la médaille, et représentant un jeune homme couronné de fleurs, et à longue chevelure, n'est point le portrait d'un philosophe. La légende présente à la vérité ces trois mots, ΗΡΩΣ ΝΕΟΣ ΛΕΣΒΩΝΑΞ, qu'on a traduits, *Lesbonax, nouveau héros*. Mais je pense qu'ils seroient mieux traduits par ceux-ci, *le héros, nouveau Lesbonax*; c'est-a-dire, *Nouvel anacte de Lesbos*, nouveau seigneur, nouveau Dieu tutélaire de Lesbos; et je suis persuadé que ce héros est Antinoüs. En effet la physionomie est celle de ce favori d'Adrien, et le costume lui convient. Ainsi *Lesbonax* ne seroit ici qu'une épithète donnée à Bacchus par les Lesbiens; et l'on doit croire que c'étoit par allusion au culte de Bacchus que le nom de Lesbonax étoit porté par quelques-uns de ces insulaires. Quant à Antinoüs la flatterie des Grecs lui déféroit les titres des divinités les plus révérées; c'est ainsi que sur d'autres médailles il prend non seulement le titre de *héros*, mais ceux de *nouveau Pythien* (Apollon), et de *nouvel Jacchus* (Bacchus), ΝΕΩ ΠΥΘΙΩ, ΝΕΩ ΙΑΚΧΩ; tous les peuples, a l'envi, le comparant aux divinités dont le culte étoit le plus répandu dans leur patrie.

CHAPITRE V.

HISTORIENS.

PLANCHES XXVII ET XXVII *a*.

§ 1. Hérodote.

Les talents littéraires des Grecs, dans les premiers temps de leur civilisation, n'avoient presque d'autre but que la gloire poétique ; Hérodote fut le premier qui se proposa d'atteindre à la célébrité des grands poëtes en se frayant une nouvelle route (1). Les essais historiques assez informes d'Hécatée, d'Hellanicus, et de quelques autres, lui firent sentir que ce genre, orné par imagination e par l'art, pouvoit avoir assez d'agrément pour balancer les charmes de l'épopée, de la poësie lyrique et de la tragédie. Ce sentiment s'étoit emparé de l'ame d'Hérodote dès sa première jeunesse, puisqu'à l'âge de vingt-quatre ans (2) il avoit

(1) Voyez, sur Hérodote, Suidas, V, Ηρόδοτος ; Vossius, *de Hist. gr.*, lib. I, c. 3 ; J. A. Fabricius, *Bibl. gr.*, l. II, c. 20 ; Wesselingius, dans la préface de son édition d'Hérodote ; et M. Larcher, dans la *Vie d'Hérodote*, qu'il a mise à la tête de sa traduction française de cet historien.

(2) L'époque de la naissance d'Hérodote est bien cons-

déja formé le projet d'écrire l'histoire des guerres qui avoient eu lieu entre les Grecs et les Perses, et que, dans l'intention de surpasser les historiens antérieurs autant par la variété et par la richesse des matériaux que par l'art de les employer, il quitta la ville d'Halicarnasse, où il étoit né d'une famille distinguée et déja chère aux Muses, pour entreprendre de longs et pénibles voyages chez les nations qui devoient figurer dan son histoire. La plupart de ces nations étoient du nombre de celles que les Grecs appeloient barbares, et qui cependant ne les devançoient pas moins dans les sciences et dans le commerce que dans le perfectionnement de la civilisation. Néanmoins ils les réputoient barbares parcequ'elles ne pouvoient soutenir la comparaison avec eux pour le goût des arts qui tiennent à l'imitation de la nature, ou qui dépendent de l'imagination. Le fils de Lyxès (1) parcourut l'Égypte, la Libye, la Phénicie, la Palestine, visita Babylone (2), remonta jusqu'à la Colchide, et revint en Grèce par la Scythie et par la Thrace; il séjourna très-peu de temps

---

tatée par le témoignage de Pamphila, cité par Aulugelle, XV, 23. Ce fut l'an 484 avant notre ére. Pour le temps, ainsi que pour l'ordre de ses voyages, je me suis conformé aux opinions de M. Larcher, énoncées dans l'ouvrage cité ci-dessus, et dans sa *Table chronologique*, à l'an 460 avant l'ére chrétienne.

(1) Le père d'Hérodote est appelé par d'autres moins correctement Xylus, et même Oxylus.

(2) Le président Bouhier en a donné des preuves certaines.

dans sa patrie, où le poëte Panyasis, son oncle, venoit d'être mis à mort par ordre du tyran Lygdamis, et il fut contraint de se retirer dans l'île de Samos, voisine des côtes d'Halicarnasse.

Hérodote s'appliqua dans cet asile à composer son ouvrage; et cette occupation paisible ne lui fit perdre de vue ni les intérêts de son pays, ni le soin de sa vengeance: il se ménagea des intelligences avec les mécontents d'Halicarnasse; et la conspiration fut conduite avec tant d'adresse et de bonheur, que Lygdamis fut chassé, et le gouvernement républicain rétabli dans la ville.

Le libérateur de sa patrie ne tarda pas à s'appercevoir que l'anarchie et les factions auxquelles les démocraties son ordinairement en proie lui rendroient ce séjour aussi dangereux qu'il l'étoit sous le tyran dont il l'avoit délivrée; il dit un éternel adieu à l'Asie, et borna pour toujours son ambition à la gloire littéraire. Ses succès passèrent ses espérances; il n'avoit pas encore trente ans, lorsque la lecture qu'il fit de quelques morceaux de son histoire dans l'assemblée de la Gréce, aux jeux olympiques (1), le rendit l'objet de l'admiration générale. Son style, à la fois simple, élégant, et dramatique, propre à répandre sur l'histoire tous les agréments de la fable, et à parer celle-ci des couleurs de la vérité, séduisit tous les auditeurs: Hérodote, couvert d'applaudisse-

---

(1) Ce fut à la LXXXI[e] olympiade, comme Dodwell l'a prouvé: *Apparat. ad Annal. Thucydid.*, § 18.

ments, fut comblé de gloire, et éclipsa celle de ces athlètes que la palme olympique avoit paru jusqu'alors élever au rang des Dieux (1).

Cette renommée éclatante, qui fit verser au jeune Thucydide des larmes d'émulation, ne fut qu'un nouvel aiguillon pour l'historien. Desirant de perfectionner son ouvrage, il se livra à l'étude des antiquités de son pays; il visita les monuments; il en examina les inscriptions; et après avoir employé douze années à étudier ces témoins incorruptibles des temps passés, et à continuer son travail, il en fit une nouvelle lecture dans l'assemblée des Panathénées. Ce second essai ajouta encore à sa réputation, et fut en même temps utile à sa fortune; dix talens furent la noble récompense que lui dècerna le peuple d'Athènes. Hérodote, fatigué de la vie errante qu'il avoit menée jusqu'alors, prit le parti de se joindre aux colons athéniens qui alloient en Italie repeupler Sybaris, sous le nouveau nom de Thurium. L'heureux climat de la grande Gréce lui fit oublier le beau ciel de Samos: il eut la satisfaction, pendant le cours d'une longue vie, de mettre la dernière main à cet ouvrage immortel, que l'admiration des contemporains avoit déjà consacré par le nom des neuf Muses, et dont les charmes variés (2) et indépendants des temps et des lieux.

(1) Lucien, *in Herodoto, vel Aëtione.*

(2) Denys d'Halicarnasse remarque plus d'une fois l'art admirable que cet écrivain a mis à varier ses narrations, *de Orat. structurâ*, pag. 9 et 20 de l'édition de Sylburge.

font depuis vingt-trois siècles le plus intéressant et le plus agréable de tous les ouvrages écrits en prose (1). Le père de l'histoire parvint jusqu'à

---

(1) Toute l'antiquité est d'accord sur le charme inexprimable de cet ouvrage; et, suivant Lucien, l'imitation ne étoit même regardée comme impossible (*in Herodoto*). Hérodote cependant, comme la plupart des grands hommes, a eu ses déctracteurs; Plutarque lui-même, poussé par un faux patriotisme, a écrit contre cet historien un traité qui a pour titre, *de la Malignité d'Hérodote*, et qui nous est parvenu. L'abbé Geinoz l'a réfuté dans deux mémoires imprimés dans le recueil de l'Académie des belles-lettres, tom. XIX et XXI. Les remarques de M. Larcher sur ces opuscules, qu'il a reproduits dans le VI volume de son *Hérodote*, achevent d'une manière victorieuse la défense de notre écrivain. Quant à son style : qui a paru aux anciens d'une harmonie si ravissante qu'on pouvoit la comparer à celle des plus beaux poëmes, je suis bien aise de donner ici quelque éclaircissement sur un passage de Cicéron qui paroît contredire ce que dit Denys d'Halicarnasse, *loco citato*, pag. 9; et ce qu'après lui Quintilien, *I. O*, l. IX, c. 4, Lucien, *loc. cit.*, et Athénée, l. III, p. 78, D., ont répété sur l'harmonie et sur le rhythme de la prose d'Hérodote. L'orateur romain s'exprime ainsi (*Orat.* § LV); *Itaque et Herodotus atque eadem superiorque œtas numero caruit, nisi quando temere ac fortuito.* Ce nombre dont parle Cicéron n'a rapport qu'à certaines règles inventées par les orateurs et par les sophistes, suivant lesquelles on poussoit la recherche dans l'arrangement harmonieux des mots jusqu'à exiger qu'on pût y reconnoître quelques genres déterminés de pieds poétiques, entre autres les pieds appelés *pœons*, qui devoient revenir dans la cadence des périodes. Cette espèce de rhythme trop affecté, et dépendant en partie de l'habitude et

l'âge d'environ quatre-vingts ans (1). Après sa mort, les Thuriens, orgueilleux de l'avoir possédé si longs-temps, honorèrent ses cendres d'un tombeau élevé dans la place publique, et dont l'épitaphe en vers est parvenue jusqu'à nous (2). Plésirrhoüs, jeune Thessalien qui avoit su captiver l'amitié du vieillard, fut son héritier (3): et le cénotaphe d'Hérodote, qu'on voyoit dans la ville de Pella (4), a pu être un monument de sa reconnoissance.

---

d'une espèce de convention, étoit ignoré certainement par Hérodote : mais l'harmonie de sa prose n'en vaut pas moins; elle est si douce que, suivant Quintilien, elle paroît renfermer de la musique : *Latentes etiam numeros complexa videtur*. Au contraire Denys d'Halicarnasse a reproché à Théopompe la peine excessive que cet historien avoit prise pour donner du nombre à ses périodes.

(1) Hérodote, liv. I, c. 130, rapporte un évènement arrivé la vingt-quatrième année de la guerre du Péloponnese, lorsqu'il étoit âgé de soixante-dix-sept ans. Voyez la *Vie d'Hérodote*, par M. Larcher, p. LXXXIX.

(2) Etiènne de Byzance, *de Urb.*, V, *Θούριοι*, et le scholiaste d'Aristophane, *Nub.*, v. 333.

(3) Ptolémée Héphestion, *apud Phot. Cod.* CXC.

(4) Suidas en fait mention, et je dois ajouter que, même à une époque où les Thessaliens n'étoient pas soumis aux rois de Macedoine, qui étoient les maîtres de Pella, l'influence de ces princes sur la Thessalie étoit reconnue, et que les Macédoiniens avoient eu de tout temps des relations étroites et fréquentes avec ce pays voisin du leur. Quant à un autre cénotaphe ou tombeau d'Hérodote, dont parle Marcellin dans la vie de Thucydide, et qu'on voyoit, si nous l'en croyons,

Les n.° 1 et 7, pl. XXVII, présentent un hermès à deux faces, monument unique passé de la collection de Fulvius Ursinus dans la collection farnésienne (1), et qui nous a conservé les por-

---

à Athènes, parmi les monuments de la famille de Miltiade et de Cimon, les opinions des érudits étant incertaines (V. Dodwell, *Apparat. ad Annal. Thucyd.*, § XX), j'oserai proposer la mienne. Je regarde le mot Ἡροδότου, *d'Hérodote*, comme une interpolation du texte de Marcellin, insérée en cet endroit par un critique ignorant qui a cru nécessaire à l'intégrité de la phrase l'addition d'un autre nom avant la particule *καὶ*, *et*, placée avant celui de Thucydide; et comme le nom d'Hérodote se joint souvent à celui de Thucydide, il n'a pas hésité à l'y interpoler. Les hellénistes jugeront de cette conjecture par l'examen du texte que voici. Pour prouver que Thucydide étoit parent de Miltiade, l'auteur de sa vie observe que *Πρὸς γὰρ ταῖς Μελίτισι πύλαις καλουμέναις ἐστὶν ἐν Κοίλῃ τὰ καλούμενα Κιμώνια μνήματα, ἔνθα δείκνυται* (Ἡροδότου) *καὶ Θουκυδίδου τάφος.* Le motif que j'ai de supprimer ce mot, qui n'est pas nécessaire à la phrase, est que cette tradition répugne non seulement à la vérité du fait, puisque Pausanias, auteur plus ancien, qui parle de ce monument de Thucydide, n'auroit point passé sous silence celui d'Hérodote s'il avoit existé; mais elle répugne aussi au sens même de l'auteur de cette vie, qui ajoute immédiatement après que nulle personne étrangère à Cimon ne pouvoit avoir un monument parmi la famille de ce grand homme. Hérodote, loin d'être parent de Cimon, n'étoit même pas Athénien: le droit de cité, qu'on prétend lui avoir été conféré par le peuple d'Athènes, et son adoption dans la famille des Eacides, ne sont que des rêves de Dodwell, qui cherche par toutes sortes de moyens de justifier cette prétendue assertion de Marcellin.

(1) Il a été gravé dans l'édition des *Imag. ex Bibl.*

traits d'Hérodote et de Thucydide. Les inscriptions gravées sur les deux bustes, au bas de la poitrine, offrent les noms de ces deux illustres historiens. J'ai fait dessiner sous le n.° 2, pl. XXVII *a*, le buste d'Hérodote vu en face.

Il s'en faut beaucoup que ce marbre, qui est actuellement dans le Musée du roi de Naples, soit aussi intéressant du côté de l'art qu'il l'est par les personnages représentés. A Rome on l'avoit scié en deux pour qu'on pût adosser les deux hermès au mur d'un vestibule orné des fresques de Raphaël, dans le petits palais Farnese, où ce monument étoit placé avant de passer à Naples. Le style de la sculpture, quoique assez négligé, laisse apercevoir que cet hermès est la copie antique d'un ouvrage grec; mais la médiocrité du talent de l'artiste n'a pu retracer que foiblment la manière simple et grandiose de l'original.

L'antiquité possédoit plusieurs images d'Hérodote; et celle qui avoit été transportée dans le gymnase de Zeuxippe à Constantinople, a fait le sujet de quelques vers de Christodore Coptite (1).

La monnoie de la ville d'Halicarnasse, que j'ai

F. Urs.; Romæ, 1570, in-fol. Cet hermès, dans l'édition de 1569, paroît, par une fausse indication, avoir appartenu au cardinal Cesi; et cette faute est corrigée dans l'édition de 1570. Cependant l'exitence de deux hermès d'Hérodote, assurée par Gronovius (*Thes. Ant. gr.*, tom. II, pl. 71), n'a d'autre origine que cette équivoque.

(1) *Analecta*, tom. II, pag. 470.

fait graver sous les nn. 5 et 6, pl. XXVII *a*, étoit inédite jusqu'à ce moment; elle a été frappée sous Antonin Pie, et porte au revers la tête de l'historien qui a donné tant d'éclat à sa ville natale. Ce précieux monument numismatique, dont je conserve une empreinte en soufre, existoit autrefois, à Rome, dans le cabinet du feu prélat Caëtani, frère de M. le duc de Sermoneta. Le dessin a été fait sur cette empreinte.

La tête d'Antonin Pie est sans lauriers (V. le n.° 5); on lit autour la légende suivante: AΥ KAI T AI ANTΩNЄINOC *l'Empereur César Titus Elius Antonin.*

Le type du revers présente le buste d'Hérodote (V. le n.° 6); la légende le fait reconnoître: AΛIKAPNACCЄΩN HPOΔOTOC: (monnoie) *des Halicarnassiens: Hérodote.* En comparant les traits du profil gravé sur la médaille avec la tête d'Herodote, en marbre, dont le profil est représenté, n.° 1, on sera facilement convaincu que les deux monuments offrent le portrait du même personnage.

PLANCHES XXVII, XXVII *a*.

§ 2. Thucydide.

La géographie avoit éclairé l'histoire dès ses premiers pas, et l'histoire des voyages paroît se mêler dans Hérodote avec l'histoire politique, pour lui donner plus de variété et plus de charme. Il

n'en est pas de même de la chronologie ; les fréquentes digressions du père de l'histoire paroissent quelquefois confondre les temps, et ne laissent pas toujours une idée bien nette de la suite des évènements. Thucydide a évité ce défaut en divisant son ouvrage par campagnes ; il est le premier qui ait écrit des annales. Cet Athénien de la plus illustre origine, placé au-dessus des besoins et par ses vastes propriétés et par la fortune de son épouse, eût le malheur d'encourir, comme militaire, le disgrace du peuple, pour n'avoir pu conserver Amphipolis pendant la guerre du Péloponnese (1). Exilé par l'ostracisme, il entreprit d'écrire l'histoire de cette guerre opiniâtre, si fatale à sa patrie ; et l'on peut dire qu'alors seulement il suivit sa véritable vocation. Nous avons vu qu'à l'âge de quinze ans, ayant entendu à Olympie la lecture que fit Hérodote de quelques morceaux de son histoire, un sentiment mêlé de l'amour de la gloire et d'une jalousie inspirée par la plus noble émulation lui avoit arraché des lar-

(1) Thucydide, suivant le témoignage de Pamphila, devoit être né l'an 471 avant J. C. La chronologie de sa vie a été très-bien éclaircie par Dodwell dans l'*Apparatus* à ses *Annales Thucydidei*. Nous avons une vie de Thucydide écrite en grec par un certain Marcellin, et qui paroît être une réunion de trois morceaux différents sus le même sujet ; et une autre vie anonyme qu'Alde Manuce a publiée le premier. Thucydide parle quelquefois de lui-même dans son ouvrage. Suidas donne aussi dans son Dictionnaire un article sur cet historien.

mes. L'ame de ton fils, dit à cette occasion Hérodote au père du jeune Thucydide, brûle du desir d'acquérir des connoissances. Les muses d'Hérodote ne découragèrent pas l'historien d'Athènes, qui, retiré dans ses riches possessions de la Thrace (1), suivoit les évènements de la guerre, et démêloit les différentes intrigues de cette longue tragédie, dont il connoissoit personnellement les principaux acteurs. Ce genre de vie indépendant avoit pour lui de si grands attraits que, rappelé dans sa patrie, il négligea de s'y rendre; mais du fond de sa retraite il profita de la paix pour étendre ses correspondances; et il prodigua sa fortune pour se procurer les moyens de découvrir la vérité, et pour obtenir les lumières et les renseignements propres à faire bien connoître le caractère des hommes qui menoient les affaires, et les causes secrètes des divers évènements (2).

---

(1) L'historien lui-même dit qu'il est propriétaire de quelques mines d'or en Thrace (IV, § 105): elles étoient près d'un endroit qui avoit tiré de ces mines le nom de *Scapte-Hyle* ou *Scaptesyle* (la forêt fouillée). La grand'-mère de Thucydide étoit la fille d'un roi de Thrace. Marcellin ajoute qu'il étendit ses domaines dans cette contrée par les propriétés que sa femme lui apporta pour dot.

(2) Il est vraisemblable que Marcellin se trompe sur l'époque qu'il assigne aux dépenses faites par Thucydide pour parvenir à découvrir la vérité. Il suppose que, voyant la guerre prête à éclater entre les Athéniens et les Lacédémoniens, Thucydide distribua de l'argent aux chefs et aux généraux des deux nations, pour les engager à l'in-

Son histoire, parée des couleurs d'une mâle éloquence, a une teinte plus sombre que celle d'Hérodote ; mais elle n'est ni moins attachante ni moins instructive (1). Il ne jouit point de la glorie à laquelle il avoit tant de titres, il ne put que la prévoir ; elle ne fut entière qu'après sa mort (2). Devenu septuagénaire, il avoit résolu de revoir

---

former exactement des évènements. Il est plus probable que ces recherches eurent lieu après sa retraite en Thrace, lorsque sa condition d'exilé le rendoit étranger aux évènements, et lorsqu'il ne s'occupoit que de son histoire. Cette recherche dispendieuse de la vérité permet de croire que l'accusation d'avarice, portée contre cet historien par l'auteur anonyme de sa vie, n'étoit pas fondée.

(1) La critique de Denys d'Halicarnasse sur Thucydide, et la comparaison qu'il en fait avec Hérodote dans les deux lettres à Pompée et à Ammæus et dans le traité sur le caractère de notre historien, est un chef-d'œuvre de jugement et de goût.

(2) C'est le véritable sens d'un passage de Marcellin qu'une interpolation a rendu très-obscur, et sur lequel Dodwell se croit autorisé à prolonger la vie de Thucydide au-delà de quatre-vingts ans. Voici ce passage tel qu'on le lit maintenant ; j'ai renfermé entre deux parenthèses le mot que je crois interpolé · Καὶ ἐπεὶ μὲν ἔζη (Αρχέλαος), ἄδοξος ἦν ὡς ἐπιπλεῖστον, ὡς αὐτός Πραξιφάνης φησίν. ὕστερον δὲ δαιμονίως ἐθαυμάσθη. « Tant qu'il vécut (Thucydide), n'eut pas une grande « renommée, à ce que Praxiphane affirme ; mais après « sa mort il fut prodigieusement admiré ». Le mot *Archelaüs*, inséré si mal-à-propos dans cette période, a éte, par méprise, transporté de la marge, où on l'avoit sans doute rétabli parcequ'il avoit été omis par un autre copiste dans l'énumération des hommes de lettres contemporains de Thucydide, laquelle énuméra-

Athènes (1); mais des ennemis personnels à qui son retour étoit importun, enhardis par l'anarchie démocratique de ce pays, l'assassinèrent sur la route (2). Son tombeau, élevé dans sa patrie parmi les monuments de Cimon, parent de ses ancêtres, présentoit aux regards des curieux les marques non équivoques d'un cénotaphe (3).

---

tion est renfermée dans ces mots de la période précédente : *Συνεχρόνισε δ' ὥςφησι Πραξιφανης ἐν τῷ περὶ ἱστορίας, Πλάτωνι κωμικῷ, Αγάθωνι τραγικῷ, Νικηράτῳ ἐποποιῷ, καὶ Χοιριδίῳ καὶ Μελανιππίδῃ* (ajoutez) *καὶ Αρχελάῳ* « Il fut contemporain, suivant « Praxiphane, dans son livre sur l'histoire, de Platon « le comédien, d'Agathon le tragique, de Nicératus, « poëte épique, de Chœridius, de Mélannippide, et « (ajoutez) d'Archelaüs ». C'étoit Archelaüs le philosophe, contemporain de Socrate. Le raisonement de Dodwell, qui conclut de ce passage qu'il s'agit ici d'Archelaüs, roi de Macédoine, et que Thucydide lui a survécu, demeure donc tout-à-faît sans fondement. D'ailleurs, le rapport de la durée de la vie de ce roi avec la réputation de Thucydide avoit toute l'apparence d'un contre-sens.

(1) Il est certain, par le témoignage de Thucydide lui-même, qu'il a vu la fin de la guerre du Péloponnese, dont il n'a décrit que les vingt premières années : or, il étoit âgé de quarante ans au commencement de cette guerre, qui dura ving-sept ans : il a donc vécu au-delà de soixante-sept ans. Cependant il ne paroît pas que sa vie se soit encore prolongée un grand nombre d'années, puisqu'à sa mort il n'avoit pas encore mis la dernière main au huitieme livre de son histoire.

(2) Pausanias, I, 23.

(3) Cette marque étoit, suivant des auteurs anciens

Le n.° 7, pl. XXVII, représente le profil; le n.° 3, pl. XXVII *a*, la face de Thucydide d'après l'hermès farnésien dont nous avons parlé au paragraphe précédent.

Cet air pensif que les anciens ont remarqué dans la physionomie de Thucydide se manifeste dans la face du n° 3, Il n'en est pas de même de cette élévation de la partie supérieure du crâne, de laquelle ils font pareillement mention (1). La réunion de sa tête avec celle d'Hérodote sur le même hermès n'a pas permis de bien exprimer cette particularité.

On voyoit à Constantinople une statue qui représentoit la figure entière de Thucydide; elle étoit placée auprès de celle d'Hérodote, et a été décrite par Christodore (2).

---

que Marcellin avoit lus, l'image de la proue ou de la poupe d'un vaisseau, telle que nous la voyons souvent sur plusieurs monuments (voy., par exemple, les n.° 5 et 6 de la pl. 14), et que les antiquaires désignent par les phrases *prora navis, dimidium navis:* le mot dont l'écrivain grec se sert est *ἴκριον*, proprement le *pont d'un vaisseau.* Le pont, dans les vaisseaux les plus anciens, ne couvroit que les deux extrémités. C'est ainsi que *tabulatum navis*, *ἴκριον*, ne signifie ici qu'un bout de navire. Il est probable que cette représentation étoit devenue le signe d'un cénotaphe, par l'usage qu'on en avoit fait pour désigner les tombeaux vides que la piété de leurs parents ou de leurs amis érigeoit à la mémoire des naufragés.

(1) *Σύννουν μὲν τὸ πρόσωπον, τὴν δὲ κεφαλὴν καὶ τάς τρίχας εἰς ὀξὺ πεφυκυίας* (Marcell. *Vit.*, *Thucyd.*, p. 6, édition de Duker).

(2) *Analecta*, tom. II, pag. 470.

PLANCHE XXVII *a.*

§ 3. Théophane de Mytilene.

Puisque Théophane sut gagner l'estime et l'amitié de Pompée (1), au point de devenir le

(1) On trouve des notices sur cet écrivain dans Vossius, *de Histor. gr.*, I, 23 ; dans Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. X, p. 238 de la première édition, et dans Fabretti, *Inscript.*, pag. 439 et 478. Jules Capitolin a confondu Théophane mytilénien avec L. Cornelius Balbus Théophane de Cadix (*Maxim. et Balbin.*) ; mais cette erreur a été reconnue. Il reste encore d'autres points à éclaircir relativement à ces deux personnages. Les savants ne doutent pas que L. Cornelius Balbus n'ait été adopté par Théophane de Mytilene : cependant il paroît que ce fait est encore bien loin de la certitude, et peut-être même de la vraisemblance ; 1.° parceque les meilleurs manuscrits de Cicéron, où il est fait mention de cette adoption, portent *Theophani* ou *Theophanii*, et non pas *Theophanis* au génitif (*pro Balbo*, §. 26) ; ce qui fait supposer que le père adoptif de Balbus s'appeloit Théophanus ou Theophanius, et non pas Théophanes ; 2.° parceque le même orateur atteste que Balbus, par cette adoption, n'avoit obtenu que quelques héritages de ses proches parents (Cicer., ib. : *Ex Theophani adoptione nihil est præterquam propinquorum suorum hæreditatem adsequutus*) : or Balbus étant de Cadix et non pas de Mytilene, il ne paroît pas que l'adoption d'un Mytilénien pût lui être utile à cet égard ; d'autant plus que Théophane de Mytilene avoit des enfants. Il est vrai que Fabretti a trouvé dans une lettre de Cicéron à Atticus (VII ; 7), que l'orateur romain désapprouve l'adoption d'un Gaditain faite par un Mytilénien : mais rien ne nous dit ici qu'il s'agit de Théophane et de

compagnon de ses expéditions (1), et le conseil que ce grand homme écoutoit de préférence (2), nous ne saurions douter ni des talents ni des vertus militaires qui distinguèrent Théophane. Cependant sa mémoire ne nous est point parvenue sans tache ; et si nous sommes forcés de reconnoître son mérite, nous ne devons pas non plus dissimuler que Plutarque l'accuse positivement de fausseté et de noirceur, et que cette accusation paroît porter le sceau de l'opinion générale (3).

Balbus ; et même l'application de la phrase citée à ces deux personnages perd toute vraisemblance, parceque dans la même période Cicéron fait mention expresse de Balbus en l'appelant de son nom : *Placet igitur etiam me expulsum, et agrum Campanum periisse, et adoptatum patricium a plebeio, Gaditanum a Mytilenæo, et Labieni divitiæ et Mamurræ placent, et Balbi horti et Tusculanum.* Il paroît, par l'ensemble de ce passage, que *Balbus* n'est ni le patricien, ni le Gaditain dont il est ici question.

(1) Strabon le dit expressément, liv. XI, pag. 503, et il parle des vertus militaires qui rendirent Théophane cher à Pompée, liv. XIII, pag. 617, 618.

(2) Il est nommé parmi les personnes *cum quibus communicare de maximis rebus Pompeius consueverat* (César, *de Bello civ.*, III, 18).

(3) *In Pompeio*, page 645. Parlant des bruits qui se répandoient contre Pompée, comme si le roi d'Égypte eût quitté Alexandrie sur de vaines terreurs que Théophane lui avoit inspirées pour procurer par-là un nouveau commandement à Pompée, l'historien observe que « La méchanceté (μοχθηρία) de ce Théophane n'avoit « pas tant rendu cela croyable, comme le naturel de « Pompée l'avoit fait tenir pour incroyable » (*traduction d'Amyot*). Et à la page 639 le même historien observe

Pompée, avide de gloire et flatté des éloges que lui prodiguoit l'écrivain de Mytilene, qui s'étoit fait son historiographe (1), le fit citoyen de Rome, lui accorda le pardon et même la liberté de sa patrie qui avoit trahi les Romains dans la guerre contre Mithridate (2), et lui donna une place honorable dans son armée (3). Mais il re-

---

que Théophane avoit forgé un conte sur la prétendue trhaison de Rutilius, et que cet écrivain avoit fabriqué ce mensonge pour venger la mémoire du père de Pompée de la véracité de Rutilius : « On estime avec grande « raison être un mensonge malignement controuvé par « cettuy Théophane ; lequel haïssoit Rutilius pour autant « à l'adventure qu'il ne luy ressembloit en chose quel- « conque » (*traduction d'Amyot*). Il est vrai que Strabon paroît faire les plus grands éloges de Théophane, en disant que cet écrivain avoit été aussi un homme d'état, qu'il avoit mérité principalement par sa valeur l'amitié du grand Pompée, et qu'il l'avoit accompagné dans ses expéditions militaires ; qu'ainsi il avoit été très-utile à sa patrie, tant par ses moyens que par ceux de Pompée, et qu'il étoit devenu le plus illustre de tous les Grecs. Mais il faut observer que Strabon ne parle pas des qualités morales de cet homme, et qu'il écrivoit dans un temps où le petit-fils de Théophane jouissoit de la plus grande faveur auprès de l'empereur Tibère, comme il l'ajoute immediatement après.

(1) Cicéron, *pro Archia*, § 11 ; Plutarque, *in Pompeio*, page 641. L'histoire de la guerre de Pompée en Asie étoit écrite en prose et non pas en vers, comme M. le chanoine Neumann l'a supposé.

(2) Plutarque, *loco citato* ; Velleius, liv. II, 18.

(3) Plutarque, *in Cicerone*, page 688. Théophane, à la bataille de Pharsale, étoit *praefectus fabrûm*, office qui répond à-peu-près à celui de commandant du génie.

cueillit de tristes fruits de son trop de déférence pour les conseils inconsidérés de cet adroit courtisan; car ce fut Théophane qui le détourna du projet de se retirer chez les Parthes, et lui persuada de confier sa vie à la reconnoissance et à la générosité du roi d'Égypte, qui l'attendoit pour l'assassiner (1). Théophane cependant suivit la famille de Pompée dans sa fuite: mais d'un autre côté il sut si bien ménager les vainqueurs, que Mytilene conserva les bienfaits qu'elle avoit reçus de Pompée, et que les descendants de Théophane, qui prenoient le nom de *Pompeius*, parvinrent à jouir d'une grande faveur sous Auguste et sous Tibère (2). Leur fortune néanmoins ne

---

(1) Plutarque, *in Pompeio*, page 659.

(2) M. Pompeius Théophane, petit-fils de l'historien, avoit été sous Auguste *procuratuer* (*ἐπίτροπος*) de l'Asie, et il étoit dans la faveur de Tibère lorsque Strabon écrivoit, c'est-à-dire, vers l'an 18 de l'ére vulgaire. Strabon, à la vérité, dit que ce Pompeius Théophane étoit le fils et non pas le neveu de l'historien; mais je m'en tiens à l'autorité de Tacite, qui est plus conforme à la chronologie, et je pense que le texte de Strabon est fautif, et qu'il fout substituer le mot *υἱωνὸς*, petit-fils, au mot *υἱὸς*, fils, qu'on y lit maintenant. Voici le passage où Tacite parle de la catastrophe de cette famille, et nous apprend quelque chose de très-curieux sur Théophane, c'est-à-dire son apothéose à Mytilene: *Etiam in Pompeiam Macrinam exsilium statuitur, cujus maritum Argolicum, socerum Laconem cum primoribus Achæorum Cæsar* (Tiberius) *adflixerat. Pater quoque illustris eques Romanus ac frater prætorius, cum damnatio instaret, seipsi interfecere. Datum erat crimini, quod Theophanem Mytilenæum proavum eorum Cn. Pompeius inter intimos*

fut pas de longue durée; ce prince soupçonneux les fit mourir; et leur parenté avec Théophane, et les honneurs de l'apothéose, que sa patrie lui avoit accordés, furent comptés parmi les causes de leur disgrace (1).

Nous avons remarqué ci-dessus l'empressement des Mytiléniens à honorer sur leur monnoie la mémoire des personnages illustres qui avoient vu le jour dans leur île (2). Nous devons à des monuments de ce genre les portraits d'Alcée, de Pittacus, de Sapho; nous aurons occasion d'en remarquer plusieurs autres à la planche XXXVII de cet ouvrage. Le portrait de Théophane de Mytilene que nous donnons ici, pl. XXVII *a*, n.° 4, est de ce nombre: la découverte en est due à M. le chanoine Neumann, garde du cabinet des mé-

---

habuisset: quodque defuncto Theophani cœlestes honores Græca adulatio tribueret (*Annal.*, lib. VI, c. 5). Si donc Pompeia Macrina et son frère, qui avoit été préteur, étoient les arrière-petits-fils de Théophane, M. Pompeius Théophane leur père, illustre chevalier romain qui avoit été dans la faveur du prince, n'étoit pas le fils; mais le petit-fils de ce même Théophane. La distance entre le temps auquel Théophane a flueri, c'est-à-dire l'an 66 avant l'ére chrétienne, époque des guerres de Pompée en Asie, et celui où Strabon écrivoit, l'an 18 de la même ére, est trop considérable pour supposer qu'un fils de Théophane ait pu figurer parmi les courtisans du prince, quatre-vingt-quatre ans après l'âge mûr de son père. D'ailleurs la méprise entre les deux mots *υιωνὸς* et *υἱὸς* est facile à commettre.

(1) Voyez le passage de Tacite dans la note précédente.

(2) A la planche 3 et à la planche 11.

dailles de S. M. l'empereur d'Autriche à Vienne. Ce docte antiquaire est le premier qui ait reconnu Théophane sur une médaille tout-à-fait semblable à celle que nous publions ici ; et il s'aperçut en même temps qu'une autre médaille de la collection Tiepolo à Vénise, faussement attribuée à Jules-César, avoit été frappée, ainsi que la sienne, en l'honneur du même historien (1). C'est cette dernière médaille que j'ai fait dessiner sous ce numéro d'après une empreinte qu'on m'a fait passer de Vénise (2).

Le côté de la tête représente celle de Théophane en profil ; sa chevelure est dans le costume romain, puisque cet écrivain étoit devenu citoyen de Rome, et officier dans les armées romaines.

La légende porte, ΘΕΟΦΑΝΗC ΘΕΟC ΜΥ, *Théophane dieu.* (monnoie) *des Mytiléniens.*

Les deux mots de la légende sont disposés de manière qu'il n'est pas nécessaire de tourner la médaille pour la lire, le second mot étant écrit dans le même sens que le premier, et formant une seconde ligne au-dessous de la première.

La tête voilée d'une femme est gravée sur le revers ; et la légende

---

(1) *Populor. et reg. num.*, part. II, p. 32.

(2) Je la dois à l'obligeance de mon savant ami M. Daniel Francesconi, bibliothécaire de Padoue, qui l'obtint facilement de M. Tiepolo, possesseur de ce cabinet, dont le catalogue, ayant pour titre *Musei Theop. ant. numism.*, range cette médaille parmi les médailles grecques de Jules-César, t. II, 824.

ΑΡΧΕΔ	*Arched*
ΑΜ. .	*am..*

en désigne probablement le nom (1). On peut croire que c'étoit la femme de Théophane qui avoit obtenu les honneurs héroïques que la basse flatterie des villes grecques déféroit à tous ceux qui se signaloient par leurs bienfaits envers elle (2). Nous verrons à la planche XXXVII, et sur la monnoie de Mytilene trois autres portraits de femmes inconnues, dont l'un forme, comme ici, le revers d'une médaille qui porte de l'autre côté la tête d'un homme célèbre.

Voilà donc un monument qui confirme ce que dit Tacite des honneurs divins que la ville de Mytilene rendoit à Théophane après sa mort. Cette médaille même peut avoir servi sous Tibère de titre d'accusation contre les descendants de

---

(1) L'auteur du catalogue cité ci-dessus y avoit lu ΑΡΧΕΛΑΟϹ, *Archélaüs.*

(2) Plusieurs monuments écrits, contenant les actes par lesquels les villes grecques décernent les honneurs héroïques et même divins à des particuliers, sont parvenus jusqu'à nous : le comte de Caylus en a publié quelques-uns (*Recueil*, t. II, p. 56). Voyez aussi Eckhel, D. N., t. IV, p. 343.

Une médaille de Théophane, nouvellement découverte, offre tout entière la légende du revers, et on y lit ΑΡΧΕΔΑΜΙϹ, ΘΕΑ, *Archédamis, déesse:* c'étoit, suivant toutes les probabilités, le nom de l'épouse de Théophane. Ce monument numismatique appartient à M. Allier de Hauteroche.

cet historien ; car la différence de fabrique entre celle-ci, et quelques autres monnoies de la même ville, frappées vers le temps des Antonins, me fait croire que la première est plus ancienne ; et il est probable qu'elle date du temps même où Strabon ècrivoit, c'est-à-dire lorsque le petit-fils de Théophane étoit procurateur de l'Asie. Cette circonstance avoit pu engager les Mytiléniens à honorer de nouveau la mémoire d'un homme dont le fils administroit alors au nom de l'empereur les finances de la province (1). En écrivant cet article, j'avois omis de consulter ce que l'abbé Sévin avoit écrit sur Théophane dans le *Memoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, tom. XIV, page 147. Je vois maintenant avec plaisir que, par des routes peu différentes, je suis parvenu aux mêmes résultats que le savant académicien avoit obtenus par ses recherches.

Addition de l'auteur.

J'ai parlé, de cet historien ami de Pompée, et j'ai fait graver son effigie telle qu'elle est em-

---

(1) Ce qui peut confirmer cette conjecture, c'est que les honneurs divins ne furent décernés à Théophane qu'après sa mort, et lorsque la puissance de Pompée ne pouvoit plus influer sur le sort de Mytilene : *Defuncto Theophani cœlestes honores*, dit Tacite, *loco citato*. La consécration de l'aïeul de son favori put paroître à Tibère un attentat contre la souveraineté ; c'étoient des honneurs qu'on devoit désormais réserver à la mémoire seule des Césars.

preinte sur une monnoie de Mytilene, de la collection Tiépolo a Vénise. Les deux médailles que je publie ici ont aussi pour type la tête de cet homme célèbre, et constatent de plus en plus la découverte de l'abbé Neumann, qui á été le premier à reconnoître Thèophane sur des médailles semblables. Celle que j'ai fait graver sous le n.° 7, pl. XXVII *a* est la même dont j'ai fait mention dans la note (2), pag. 329. Les caractères bien conservés, ΑΡΧΕΔΑΜΙΣ ΘΕΑ, *Archédamis*, *déesse*, qu'on lit autour de la tête de femme gravèe sur le revers, servent à fixer le véritable nom de l'épouse de Théophane, et à faire voir, jusqu'à quel point la flatterie des Mytiléniens c'efforçoit d'honorer la mémoire de ceux de leurs compatriotes, qui avoient été les ancêtres d'un Pompée Théophane, procurateur de l'Asie, sous Tibère (1). Nous avons vu combien ces honneurs excessifs contribuèrent à la ruine de cette famille (2).

La medaille, n.° 8, tiré du cabinet de M. Allier, étoit inédite. Le buste de Théophane est empreint sur l'un des côtés : la petite draperie qui enveloppe les épaules est semblable à celle qu'on

---

(1) Dans la *Description de médailles*, etc. par M. Mionnet, tom. III; Lesbos, n. 117, on trouve indiquée une médaille tout-a-fait semblable, qui appartenoit au cabinet de M. Cousinery, et qui doit être aujourd'hui dans celui du roi de Baviere. La tête de Théophane est designée, dans la description, comme une effigie d'Auguste.

(2) Voyez p. 327.

donne sur les médailles aux hommes de lettres et aux philosophes. On le reconnoît à la lègende, quoique mutilèe, ΘΕΟ. . ΑΝΗ. . . *Théophanes.* Le revers offre le nom *des Mytiléniens*, ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΩΝ; et le type représente Diane portée sur un cerf.

La fille de Latone étoit extrêmement révérée à Mytilene: elle est représentée avec différents attributs sur les types de plusieurs monnoies de cette capitale des Lesbiens (1).

(3) Voyez dan le III vol. de la *Description* citée, les médailles de Mytilene; *Lesbos* n.º 136, 164, 180.

NOTE.

Winckelmann avoit cru reconnoître Xénophon dans un hermès de la villa Albani, maintenant du musée Napoléon (*Monum. ined.*, n. 171). Les motifs de cette opinion étoient si foibles, qu'à peine pouvoit-elle passer pour une conjecture. J'ai fait voir que cette tête est celle d'Hercule couronné d'olivier, comme vainqueur aux jeux d'Olympie (*Museo Pio Clementino*, tom. VI, pl. 13, *Antiquités du musée Napoléon*, par Th. Piroli, tom. II, pl. 33).

La P. Montfaucon a fait graver dans sa *Paléographie grecque*, page 24, une miniature tirée d'un précieux manuscrit de la bibliothéque du prince Chigi, à Rome, contenant le texte grec des *Antiquités Romaines*, par Denys d'Halicarnasse. Cet historien, qui a vécu sous Auguste, est représenté avec une fourrure, et dans le costume lévantin. Ces anachronismes prouvent que le portrait est idéal, exécuté à l'époque où ce manuscrit a été fait, c'est-à-dire après le X siecle, et que cette image n'a pas été copiée sur un original authentique. D'après ces motifs, je n'ai pas cru devoir placer dans cet ouvrage les portraits des deux historiens que je viens de nommer.

CHAPITRE VI.

ORATEURS ET RHÉTEURS.

PLANCHE XXVIII.

§ I. Lysias.

L'un des dix orateurs les plus anciens et les plus illustres du barreau d'Athènes, Lysias, ètoit fils d'un étranger (1). Céphale, son père, né à Syracuse, avoit été engagé par l'amitié de Periclès à quitter son pays, et à s'établir à Athènes, où ses richesses et ses mœurs lui avoient attiré beaucoup de considération. Lorsqu'il eut cessé de vivre, Lysias, l'un de ses enfants, désirant recueillir un héritage que son père avoit laissé

(1) La vie de Lysias, parmi celles des dix orateurs d'Athènes attribuées à Plutarque, les remarques sur le même orateur, répandues dans les écrits didactiques de Denys d'Halicarnasse, un article de la Bibliothéque de Photius (*Cod.* CCLVI), et deux autres dans les dictionnaires de Suidas et d'Eudocie (V. Λυσίας), sont les sources principales où l'on peut puiser des renseignements sur Lysias : ils se trouvent réunis et disposés convenablement dans la vie du même orateur écrite par Taylor, et réimprimée dans le tome VI des *Orateurs grecs* de Reiske.

en Italie (1), prit part, quoique âgé seulement de quinze ans, à l'expédition qui se rendit dans la Lucanie pour y peupler la ville de Thurium, l'an 444 avant notre ére (2). Il y vécut assez heureux tant que les affaires d'Athènes prospérerent en Sicile; mais après l'échec de Nicias et de Lamachus, le parti athénien essuya dans cette ville des persécutions; et Lysias, aprés vingt-deux ans de séjour en Lucanie, se vit forcé de retourner dans l'Attique. Il avoit employé utilement son temps en Italie; il s'étoit appliqué à l'étude de l'éloquence sous des maîtres habiles, et il se trouva, lorsqu'il fut de retour à Athènes, en ètat d'exercer avec distinction l'art oratoire. Il composoit des plaidoyers pour ceux qui lui en demandoient; mais il ne les prononçoit pas lui-même à la tribune; et cette occupation n'empêcha pas qu'il ne se mît avec son frère Polémarque à la tête d'une manufacture de boucliers, qui leur procuroit des bénéfices considérables. Dans la révolution d'Athènes les richesses

---

(1) Fabricius n'a pas bien traduit une phrase de la vie de Lysias, κληροῦ τυχών, ou κληροῦ λαχών Il a cru que Lysias avoit obtenu par le sort une magistrature dans la nouvelle colonie. Cette phrase ne signifie cependant qu'un héritage, une portion de terre dont il fut mis en possession. Je releve cette légère méprise d'un homme aussi savant, parceque M. Harless, dans la nouvelle édition de la *Bibliohtéque grecque*, tom. I, pag. 761; n'a pas songé à la redresser.

(2) Je fais usage des *Tables Chronologiques* de M. Larcher.

des deux frères les firent remarquer par les trente tyrans, qui les rangèrent dans le nombre des étrangers suspects au gouvernement; ils obligèrent Polémarque à boire la cigüe: et ils auroient traité de même Lysias, si celui-ci n'avoit trouvé le moyen de se soustraire à leur poursuite (1). Quoique leurs biens eussent été dilapidés ou confisqués, il resta au fugitif assez de ressources pour qu'il pût, de Mégare où il s'étoit réfugié, procurer des secours en hommes, en armes et en argent (2), aux citoyens qui avec Thrasybule renversèrent la domination des trente, et rétablirent la république. Des honneurs extraordinaires furent décernés aux libérateurs de la patrie; et on dut être surpris de voir dans cette circonstance les Athéniens donner encore une preuve de leur ingratitude. Une loi portée par Thrasybule accordoit à Lysias le plein droit de citoyen d'Athènes (3): mais cette loi, par un défaut de forme, fut annullée aussitôt que rendue; et Lysias, malgré ses services et ses talents, resta toute

---

(1) J'ai tiré ces faits du plaidoyer de Lysias contre Hermogène, où l'orateur lui-même fait l'énumeration des pertes qu'il avoit souffertes lorsque lui et son frère furent proscrits par les trente. Hermogène; ayant été de ce nombre, n'étoit pas compris dans l'amnistie.

(2) Il fournit plus de deux talents, trois-cents hommes, et deux-cents boucliers.

(3) Ici Fabricius manque encore d'exactitude, et son savant éditeur néglige aussi cette seconde méprise: il traduit πολίτειαν, *le droit de cité*, comme s'il s'agissoit du mot ἀρχήν, *une magistrature*.

sa vie dans l'une des classes des étrangers établis à Athènes. Ce revers ne découragea pas son talent, et ne refroidit point son zèle pour la chose publique. Il poursuivit en justice le meurtrier de son frère ; et ce fut la seule cause qu'il plaida lui-même : il composa aussi des harangues sur quelques sujets d'un intérêt général. Il mourut âgé de près de quatre-vingts ans, jouissant de la réputation d'avoir surpassé dans ses écrits tous ses contemporains par la pureté et l'atticisme de son élocution (1). Admirable dans l'art d'exposer les faits, il n'avoit pas de ces élans qui rendent l'éloquence vive et entraînante, et cependant il manqua rarement son but : son style simple et facile étoit plus propre aux affaires particulières qu'aux discussions politiques, et ses ouvrages nous en fournissent encore la preuve. Quant à ses aventures galantes avec Métanire, un critique illustre a très-bien fait voir qu'elles appartiennent à un autre Lysias, postérieur de quelques années ; mais, lorsqu'il prétend que le discours érotique inséré dans le Phèdre de Platon ne doit pas être attribué à notre orateur, on peut démontrer qu'il se trompe (2).

---

(1) *Δεινὸτατος ὢν τῶν νῦν γράφειν.* (Platon, *in Phædro*).

(2) Les mêmes raisons chronologiques par lesquelles Taylor a démontré que l'amant de Métanire, dont il est parlé dans le plaidoyer contre la courtisane Néere, attribué à Démosthène, ne pouvoit pas être notre Lysias, prouvent aussi qu'on ne peut regarder sans anachronisme,

La tête représentée sous les nn. 1 et 2 est celle de Lysias, conservée à Naples, et qui existoit autrefois dans la collection Farnésienne; elle a été publiée par Fulvius Ursinus, et répétée ensuite dans la plupart des recueils iconographiques. Jamais ce monument n'avoit été dessiné avec une exactitude aussi parfaite qu'il l'est dans la gravure ci-jointe. Ce portrait nous donne la physionomie de Lysias tel qu'il étoit dans sa vieillesse: un autre hermès le représente un peu moins vieux, et n'ayant pas la tête chauve; nous avons remarqué la même différence dans les portraits d'Aristote. Un passage d'Aristide le sophiste paroît prouver qu'il existoit d'autres portraits qui représentoient Lysias dans sa jeunesse (1), c'étoient probablement des images athlétiques, faites lorsqu'il s'exerçoit à la palestre, à l'exemple ces jeunes gens des premières familles d'Athènes.

---

comme un ouvrage de ce second Lysias, le discours érotique que Platon attribue à un orateur de ce nom, contemporain de Socrate, plus âgé qu'Isocrate, et jouissant dès-lors de la plus haute réputation. On a reproché, il est vrai, des anachronismes à Platon, mais à propos de quelques personnages plus obscurs; et le P. Petau n'a pas laissé subsister sans réplique les objections qu'Athénée avoit faites contre la chronologie du *Phèdre* (*D. T.* IX, 39). Au reste la distinction entre les deux Lysias n'est pas due entièrement à Taylor; Jonsius l'avoit déja remarquée (*de Script. histor. phil.*, lib. I, c. 7, p. 36). Taylor probablement l'ignoroit, puisqu'il ne l'a point cité.

(1) Aristide, *Serm. sacr.*, t. IV, p. 335, édition de Jebb.

Les richesses de Céphale, son père, donnent beaucoup de probabilitè à cette conjecture, qui est confirmée par une image athlétique du jeune Isocrate, émule et contemporain de Lysias: nous en parlerons au paragraphe suivant.

L'étude de l'éloquence, honorée dans la Grèce indépendante, ne le fut pas moins dans la Grèce asservie. Les sophistes succédèrent aux orateurs : ils étoient sous l'empire romain les personnages les plus considérés dans les villes grecques. Ces hommes, qui parvenoient souvent à une assez grande fortune, étoient curieux de rassembler les portraits des rhéteurs et des orateurs plus anciens, et d'en faire l'ornement de leurs maisons (1). C'est ainsi que les portraits de Lysias auront été multipliés d'après d'anciens originaux, de manière que deux avec des inscriptions authentiques sont parvenus jusqu'à nous. Celui que j'ai fait graver est bien supérieur du côté de l'art à celui qu'on voit dans le musée du Capitole.

PLANCHE XXXVIII *a*.

§ 2. Isocrate.

Isocrate, fils de Théodore, possesseur d'une fabrique accréditée d'instruments de musique (2),

---

(1) Philostrate, *Vitæ sophist.*, lib. I, c. 21, § 7.

(2) Αυλοποιὸς, *fabricateur de flûtes*. La vie d'Isocrate, parmi celles des dix rhéteurs, attribuées à Plu-

dut à la fortune de son père l'avantage de recevoir dans Athènes, sa patrie, l'éducation la plus soignée et la plus libérale. Outre les exercices de la gymnastique, dans lesquels le jeune Isocrate excelloit, il cultiva sous les maîtres les plus célèbres l'art oratoire, comme le seul moyen de se distinguer dans un gouvernement démocratique. Bientôt la longue guerre du Péloponnese ayant détruit avec le commerce les ressources du père, le fils fut obligé de faire usage, pour vivre, des talents qu'il avoit acquis dans l'intention de se frayer le chemin des honneurs. Mais la tribune lui étoit interdite par la foiblesse de sa voix, et par une timidité qu'il ne pouvoit surmonter (1). La première ressource qui s'offrit à lui fut de composer des plaidoyers pour des affaires particulières; mais soit que cette occupation lui parût trop obscure, soit que sacrifiant trop aux ornements et à l'harmonie du style, ses plaidoyers ne satisfissent pas assez ni ses clients, ni ses juges, il cessa d'écrire pour le barreau.

Timothée, fils de Conon, l'un des plus illu-

---

tarque, un long morceau de Denys d'Halicarnasse, *περί τῶν ἀρχ. ῥητόρων*; Philostrate, *sophist.*, I; et Suidas, m'ont fourni les autorités que je n'ai pas citées plus particulièrement. L'auteur du *Voyages d'Anacharsis* a parlé d'Isocrate assez au long, et toujours avec l'élégance et le savoir qui font admirer ses écrits.

(1) *Infirmate vocis, mollitiâ frontis quominus in publico diceret impediebatur* (Plin. sec., lib. VI, *Ep. ad Quadr.*).

stres capitaines de son temps, le prit alors avec lui comme secrétaire pour ses dépêches officielles : mais Isocrate, quoique ce général le traitât avec autant d'amitié que de générosité, n'en fut pas moins réduit, après la guerre, à prendre le parti d'enseigner l'art oratoire à la jeunesse (1). Il ne renonça cependant pas aux droits qu'il se connoissoit à une considération plus éclatante, et à une réputation plus solide. Il composa des discours très-éloquents sur les affaires politiques les plus importantes ; il entretint une correspondance honorable avec plusieurs monarques et avec les chefs de divers gouvernements (2). Ses succès passèrent ses espérances ; il lui manqua seulement l'avantage qu'il ambitionnoit le plus, celui de jouir dans sa patrie de cette popularité qui élevoit aux magistratures, et faisoit, des démagogues en faveur, les idoles de la multitude. Cette privation, qui étoit la seule qu'il éprouvât, le rendoit moins sensible à tous les avantages dont il jouissoit, tels qu'une grande considération auprès des princes étrangers, les récompenses magnifiques dont on le combloit, les richesses immenses qu'il avoit amassées, et qu'il augmentoit sans cesse par le prix

---

(1) *Isocrates, cujus domus cunctæ Græciæ quasi ludus quidam patuit atqua officina dicendi, magnus orator et perfectus magister* (Ciceron, *in Bruto*, § 8).

(2) Il organisa la république de l'île de Chio, en l'assimilant à celle d'Athènes ; il entretint une correspondance assez brillante avec les rois de Chypre et ceux de Macédoine.

de ses leçons. Il est vrai qu'il n'exigeoit point ce prix de ses concitoyens ; mais il ne le refusoit pas quand on le lui offroit (1), et il auroit volontiers donné des sommes dix fois plus fortes à quiconque auroit pu lui apprendre le moyen de se procurer la voix et l'assurance nécessaires pour paroître à la tribune (2). Sa timidité n'étoit cependant pas de la lâcheté ; il eut le courage de prendre le deuil à la mort de Socrate ; et peu d'années auparavant il s'étoit présenté avec ce sage et un autre ami pour défendre Théramène de la violence des trente tyrans, qui sans aucune forme envoyoient despotiquement leur collegue à la mort : ce fut Théramène lui-même qui pria ses amis de se désister d'une défense inutile (3).

---

(1) J'ai cru pouvoir concilier ainsi deux passages en apparence contradictoires, et qui se trouvent l'un et l'autre dans la vie d'Isocrate attribuée à Plutarque. L'auteur dit que cet orateur fut assez généreux pour ne recevoir de Démosthene que deux cents mines pour le prix de ses leçons, au lieu de celui de mille qu'il exigeoit ordinairement de ses éleves. Peu après il observe qu'Isocrate n'exigeoit point d'honoraires de ses concitoyens. Démosthene étoit cependant citoyen d'Athènes.

(2) C'est ce qu'il répondit à quelqu'un qui trouvoit ses leçons trop chères.

(3) Fabricius et quelques autres ont pensé que cette belle action d'Isocrate n'avoit d'autre fondement qu'une erreur de nom, et qu'on avoit, par méprise, prêté à Isocrate une action de Socrate. Mais comme les écrivains qui parlent de ce dévouement de Socrate admettent qu'il étoit accompagné par deux autres personnes attachées à Théramène, rien n'empêche de croire que l'une des

La fortune d'Isocrate étoit devenue si considérable, qu'il ne put pas se soustraire à la contribution extraordinaire à laquelle les Athéniens les plus riches étoient seuls soumis, et il fut contraint d'équiper à ses frais un vaisseau de guerre: cependant le luxe et les plaisirs avoient toujours absorbé une partie considérable de ses richesses.

Il paroît difficile d'ajouter foi à ce que pourtant toute l'antiquité atteste unanimement, que notre orateur ayant presque atteint se centième année, se laissa mourir de faim à la nouvelle que Philippe avoit défait les Grecs à Chéronée; d'autant plus qu'Isocrate avoit des raisons pour se croire l'ami de ce roi (1), et qu'il avoit désapprouvé la conduite des Athéniens envers lui (2). Quelques circonstances pourroient faire soupçonner qu'à la dernière époque de sa vie il n'avoit pas entièrement conservé sa raison (3).

---

deux étoit Isocrate, qui avoit autrefois fréquenté les leçons de ce chef infortuné; et on ne doit pas refuser toute croyance au témoignage direct d'un auteur ancien que nulle autre autorité ne contredit.

(1) Durant cette même guerre, et malgré le risque qu'il y avoit, ainsi qu'il le dit lui-même, à faire passer des lettres d'Athènes en Macédoine; Isocrate avoit recommandé à Philippe un certain Diodore et sa famille. Cette lettre existe encore; et le ton d'assurance que prend l'orateur vis-à-vis du monarque est très-remarquable, et suppose l'amitié la plus intime (Isoc., *Ep.* IV).

(2) Isocrate, *Ep.* II.

(3) Le récit qu'il fit de trois prologues de tragédie, tandis qu'il se laissoit mourir de faim, pourroit faire croire que sa tête étoit dérangée.

Nous avons vu que Timothée avoit employé Isocrate comme son secrétaire pour les affaires publiques. Ce général conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut en laisser un monument durable; il lui érigea de son vivant une statue, ouvrage de Léocharès, qu'il consacra dans le temple d'Eleusis. L'épigramme qu'on lisoit audessous de cette statue, et qui est parvenue jusqu'à nous, est encore un témoin des nobles affections de Timothée pour l'orateur (1).

Apharée, qu'Isocrate dans sa vieillesse avoit adopté pour fils, érigea en son honneur, après sa mort, une autre statue placée dans le temple de Jupiter Olympien, à Athènes (2): on l'y voyoit encore du temps de Pausanias; et c'est proba-

---

(1) Voici cette épigramme, que l'auteur de la Vie d'Isocrate nous a conservée ·

Τιμόθεος, φιλίας τε χάριν ξενίην τε προτιμῶν,
Ισοκράτους εἰκω τήνδ' ἀνέθηκε θεαῖς.

Dedicat Isocratis statuam sacratque deabus,
Hospitii et studii nomine, Timotheus:

» Timothée, voulant faire honneur à l'amitié et à « l'hospitalité, a consacré cette image d'Isocrate aux « deux déesses (à Cérès et à Proserpine) ».

(2) Pausanias, I, 18. Apharée, qui avoit érigé cette statue à son père par adoption, avoit encore décoré le tombeau d'Isocrate de la statue en bronze d'une Sirène, symbole, à ce que Philostrate observe (*Sophist.* I, 17), des charmes de son éloquence. Cette statue colossale étoit placée au haut d'une colonne de trente coudées.

blement la statue de bronze qui fut transportée quelques siècles après à Constantinople, et que Christodore a décrite dans le gymnase de Zeuxippe (1).

L'antiquité connoissoit à Athènes deux autres images d'Isocrate (2); l'une le représentoit à cheval, et tel qu'il étoit, lorsqu'il fréquentoit les exercices de la gymnastique. Cette figure équestre du jeune Isocrate n'étoit due probablement qu'à la fortune brillante de son père. La seconde, en peinture, placée dans le *Pompeion* de la même ville, étoit un honneur non suspect rendu aux talents et aux vertus de l'orateur après sa mort. C'est dans le même lieu que nous avons vu qu'on avoit placé une statue de Socrate en bronze.

Neanmoins l'iconographie grecque avoit été privée jusqu'à ce jour du portrait d'Isocrate, celui que l'on voit gravé dans plusieurs collections étant certainement supposé, comme F. Ursinus, le père de l'Iconographie ancienne depuis la renaissance des lettres, l'a fait lui-même observer (3). Je suis assez heureux pour pouvoir donner un portrait authentique de cet orateur, d'après

---

(1) *Analecta*, tom. II, p. 465.

(2) Il en est fait mention dans la même vie d'Isocrate, attribuée à Plutarque.

(3) Dans la préface, à l'édition des *Imagines*, faite à Rome en 1570; mais cet avis n'a pas empêché J. Faber et d'autres iconographes de répéter dans leurs ouvrages le même portrait apocryphe.

un petit buste unique, placé à Rome dans la *villa Albani* (1), à la pl. XXVIII *a*, n.° 3, 4.

L'inscription ЄICOKPATHC, *Isocrate*, qu'on lit au-dessous, nous le fait connoître avec certitude. Il est vrai que le style de la sculpture et l'orthographe du nom prouvent que ce monument n'est pas antérieur à l'ére chrétienne (1): mais

---

(1) *Indicazione antiquaria della villa Albani*, n.° 510 de la premiére édition, et n.° 487 de la seconde.

(2) Les monuments paléographiques et numismatiques nous prouvent incontestablement que, depuis le temps d'Hadrien, l'usage avoit prévalu chez les Grecs de marquer dans l'écriture l'I long par la diphthongue EI. Les noms d'Antonin, de Sabine, de Faustine, etc., se trouvent ordinairement écrits sur les médailles avec cette diphthongue : le marbre du muséee Napoléon, contenant un fragment du catalogue des pièces d'Euripide, disposées par ordre alphabétique, montre que cette nouvelle orthographe étoit suivie par les grammairiens; car on a rangé sous la lettre E les noms d'*Ino* et d'*Iphigénie*, qui, suivant l'orthographe plus correcte, devoient commencer par I. C'est ainsi qu'on a écrit ЄICOKPATHC au lieu de ICOKPATHC, sur le buste de ce numéro. Au reste la substitution de la diphtongue EI à l'I long avoit commencé à une époque plus ancienne; ainsi le mot TЄIMAI, *les honneurs*, au lieu de TIMAI, se trouve écrit avec l'EI sur les médailles de Sauromate I, roi de Bosphore, qui a régné sous Auguste. « M. Coray, « à qui j'avois communiqué le dessin du buste de cet « orateur, en a parlé dans la préface de son édition « d'Isocrate. Il tâche de justifier par l'etymologie l'or- « thographe de l'inscription, ЄICOKPATHC pour « ICOKPATHC : mais comme ses raisons ne pourroient « pas s'appliquer également aux exemples innombrables « qui nous restent de la substitution de l'EI à l'I long

il n'en est pour cela ni moins certain, ni moins authentique. Les portraits d'Isocrate étoient alors, comme nous l'avons remarqué, assez connus; et les sophistes multiplioient à cette même époque les portraits des hommes qui s'étoient rendus célèbres par le talent de la parole.

En considérant ce buste, copié sans doute d'aprés un original plus ancien, et vraisemblablement d'après celui que Léocharès avoit exécuté, on croit y reconnoître cette délicatesse d'organisation qui s'opposoit invinciblement à ce qu'Isocrate pût monter à la tribune, et y obtenir ces applaudissements bruyants, auxquels il mettoit tant de prix; délicatesse à laquelle il dut sans doute cette grace, cette éloquence insinuante, cette harmonie de style qui supposent un tact fin et une sensibilité exquise, et qui font le caractère particulier de ses ouvrages.

§ 3. Démosthene.

Le nom de Démosthene, qui réveille l'idée de l'éloquence la plus mâle et la plus élevée, ap-

---

« dans les inscriptions grecques, j'aime mieux m'en tenir « aux observations plus générales que j'ai exposées sur « l'usage de cette substitution; ce savant helléniste parle « encore des images d'Isocrate qui existoient à Athènes, « et il pense que la statue de cet orateur avoit été placée « non à Eleusis, mais dans l'*Eleusinium*, c'est-à-dire dans « le temple érigé à Athènes aux déesses d'Eleusis: il vou- « droit par conséquent changer dans le texte du faux « Plutarque Ελεσῖνι en Ελευσινίῳ. » *Addition de l'Auteur.*

partient à l'histoire politique autant qu'à celle de la littérature (1). Cet homme, dont Philippe auroit voulu priver Athènes, au prix d'une des places fortes de son royaume (2), entraîné presque dès son enfance vers l'art de la parole par un penchant naturel (3), avoit rencontré dans les défauts de son organe des obstacles qui auroient pu paroître insurmontables (4) à tout autre. Mais son

---

(1) Plutarque a écrit la vie de Démosthene; et une autre vie du même orateur; mais plus succincte, se trouve parmi celles des dix rhéteurs, insérées dans les ouvrages de ce même écrivain. Deux autres vies de Démosthene, écrites en grec, ont été publiées dans le volume IV *des Orateurs*, de Reiske. Denys d'Halicarnasse, Suidas, Libanius, Photius, contiennent plusieurs morceaux sur la vie et les écrits de ce prince de l'éloquence grecque; et un grand nombre d'anciens écrivains ont fait mention de lui, Cicéron et Quintilien sur-tout. L'ouvrage d'André Schott, *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis*; la *Bibliothéque grecques* de Fabricius, tom. II, pag. 816 de l'édition de M. Harless; et les *Prolegomena* de Taylor, publiés dans le volume VIII des *Orateurs grecs* de Reiske, contiennent ou indiquent la plupart de ces matériaux.

(2) Il disoit qu'il auroit volontiers cédé aux Athéniens la ville d'Amphipolis, à condition qu'ils n'eussent point Démosthene dans leurs conseils (Dion Chrysostome, *Oratio* II *de regno*).

(3) Ce penchant se développa dans sa première jeunesse, lorsqu'il sollicita de la complaisance de ses maîtres qu'ils voulussent le mener avec eux au barreau, où ils alloient pour entendre l'orateur Callistrate qui devoit parler dans une cause célèbre.

(4) Les défauts qui pouvoient contrarier le plus sa vocation étoient un grasseyement qui se faisoit sentir prin-

caractère ferme, patient, laborieux, vint à bout de les vaincre. Il étendit et perfectionna ses connoissances à l'école de Platon; ses talents se développèrent à celle d'Isocrate et d'Isée; il forma son débit sur l'exemple des acteurs les plus renommés du théâtre d'Athènes. Bientôt, et trés-jeune encore, il eut occasion, en plaidant contre ses tuteurs infidelles (1), de faire un heureux essai de ses études, et d'en recueillir les fruits. Maître dès-lors d'une fortune honnête (2) que sa

---

cipalement dans la prononciation de la lettre *r*, une voix foible; une respiration entrecoupée, et un mouvement désagréable de l'épaule gauche; enfin un trouble involontaire qui s'emparoit de lui en présence d'une assemblée bruyante. Il s'essaya à déclamer tantôt sur les bords de la mer en courroux pour s'accoutumer au bruit de la multitude tantôt avec des pierres dans la bouche pour rendre sa prononciation plus facile; il régla ses attitudes et ses mouvements à l'aide d'un grand miroir, chose remarquable à une époque où il n'y avoit point de glaces, et où les miroirs, ordinairement fort petits, étoient tous d'une composition métallique. Les auteurs grecs ont imaginé à l'envi des exercices et des privations pénibles, pour rendre cette partie de la vie de Démosthene plus merveilleuse.

(1) Ce plaidoyer existe; il a servi au P. Corsini pour mettre à l'abri de toute contestation la chronologie de Démosthene, qui étoit né l'an 4 de la XCVIII olympiade, 385 années avant J.-C. (*F. A*, t. II, dissertation XI, § 6).

(2) Une manufacture d'armes et de meubles, que Démosthene son père faisoit exploiter par un grand nombre d'esclaves, avoit porté l'aisance dans sa maison. Démosthene le fils, devenu plus riche que son père, fut obligé d'équiper une trireme; il remplit aussi les fonctions très-

réputation croissante au barreau augmentoit chaque jour, il renonça aux affaires particulières, et se livra tout entier aux affaires publiques qui lui présentoient une carrière plus brillante et plus digne de ses moyens. En montant à la tribune: il se décida pour le parti contraire à celui de Philippe, et crut pouvoir opposer une digue à ce torrent qui, descendu de la Macédoine, menaçoit de renverser la liberté de la Grèce. Phocion étoit d'une opinion différente; il pensoit que la résistance étoit trop tardive, et conséquemment vaine, et que le seul moyen de sauver la chose publique étoit de se plier aux circonstances. Mais à l'époque où Démosthene embrassa le parti contraire qui prétendoit soutenir l'indépendance de sa patrie, les talents et la fortune du prince macédonien ne brilloient point encore de cet éclat qui depuis les a immortalisés dans l'histoire. Aucune expérience n'avoit encore appris à la Grèce à connoître la foiblesse des coalitions: et une république que devoit se souvenir avec orgueil qu'Iphicrate, un de ses généraux, avoit par ses ordres affermi sur le trône la famille de Philippe (1), pouvoit espérer qu'elle ne résisteroit pas à ce prince sans quelque succès. Si la réserve de Phocion a été justifiée par l'évènement, les efforts de Démosthene s'accordoient mieux

---

dispendieuses de *chorege*, qui consistoient à fournir, à ses frais, un chœur de musique pour les fêtes solennelles d'Athènes.

(1) Eschine, *de falsâ leg.*, p. 31.

avec la fierté que l'honneur national et la gloire militaire de leurs ancêtres inspiroient aux Athéniens (1). L'orateur ne négligea rien pour attaquer Philippe avec avantage; l'esprit public se réveilla à sa voix: les hommes d'état qui s'étoient laissé corrompre par les ennemis d'Athénes furent confondus; les Thébains: gagnés par son éloquence, déposèrent leur haine jalouse, et firent cause commune avec les Athéniens. Mais la bataille de Chéronée détruisit bientôt, toutes les espérances de la Grèce: néanmoins Démosthene, trahi par la fortune, ne fut pas abandonné par le peuple d'Athènes, qui dans ce moment de danger lui décerna une couronne (2).

Peu de temps après, l'orateur put se flatter que le mort de Philippe alloit changer l'état des affaires; et dans l'ivresse de ses espérances il

---

(1) On peut voir dans les volumes XLIII et XLVI des *Mémoires de l'Académie des inscription et belles-lettres* ce que M. de Rochefort a observé à cet égard en faveur de l'opinion de Démosthene.

(2) Ce fut la récompense des soins qu'il avoit pris pour la restauration des murs de la ville. C'est ici l'endroit où l'on reproche à l'orateur sa lâcheté comme militaire: Pythéas prétendoit qu'il avoit abandonné son bouclier. Mais il ne faut pas se laisser persuader trop facilment par ces reproches qui ont été faits à Démosthene par ses ennemis personnels; il avoit pu être à la suite de l'armée plutôt comme homme d'état que comme guerrier; et il prit la fuite avec les autres dans la déroute générale. Au reste, il est bien certain qu'il n'avoit aucun commandement militaire, et il n'est pas vraisemblable qu'il servi comme simple soldat.

osa parler d'Alexandre avec une sorte de dédain. Le prince, victorieux, ne tarda pas à lui faire entrevoir combien il lui seroit facile de se venger; mais il se laissa fléchir. Démosthene ne fut point abattu par la mauvaise fortune, et sut conserver une partie de sa popularité; il eut la satisfaction de voir le public se déclarer en sa faveur, lorsqu'Eschine, son rival, saisit cette circonstance pour faire juger un ancien procès qui auroit flétri les honneurs décernés autrefois à l'ennemi de Philippe. L'entreprise avorta, et Eschine fut même obligé de quitter Athènes. Peu de temps après, un trésorier infidelle d'Alexandre, nommé Harpalus, se réfugia dans cette ville, et y transporta ses richesses. Plusieurs Athéniens se laissèrent séduire: mais la crainte qu'inspiroit Alexandre triompha de la cupidité chez le plus grand nombre. L'aréopage eut ordre d'examiner la conduite des orateurs; et de les dénoncer au peuple. Démosthene, qui l'auroit pu croire? fut un de ceux qu'on dénonça, et fut condamné à une amende de cinquante talents. Malheureusement cet illustre orateur, que le parti macédonien n'avoit jamais pu corrompre, ne jouissoit pas d'une réputation qui le mît au-dessus de tout soupçon. Cependant l'aréopage n'ayant pas publié les motifs de sa décision, Démosthene et ses amis purent toujours protester qu'il étoit innocent (1). Emprisonné, et bientôt fugitif, il choisit

(1) Pausanias, contemporain de Plutarque, a produit des raisons assez convaincantes pour justifier Démosthene de cette imputation (II, 33).

pour le lieu de sa retraite la ville de Trézene, d'où ses yeux étoient toujours attachés sur les rivages de sa patrie. La mort d'Alexandre ayant ranimé ses espérances; sa voix long-temps muette se fit entendre du fond de son exil pour servir son pays; il réussit par son éloquence à faire échouer les négociations des Macédoniens auprés des villes de l'Arcadie. Athènes alors s'empressa de le rappeler; et tous les citoyens à l'envi volèrent à sa rencontre: mais il s'arracha presque aussitôt des bras de ses amis pour se rendre au camp de Lamia (1), où les Athéniens et leurs alliés venoient de remporter une grande victoire sur Antipater: ces moments furent les dernier où il ait joui de quelque félicité.

Les états coalisés se fatiguèrent bientôt de combattre et de vaincre pour Athènes: quelques-uns rappelèrent leurs troupes; les autres donnèrent à l'ennemi le temps de se remettre de cet échec, et de recevoir des secours: leur infanterie étoit cependant encore la plus forte, lorsqu'après une bataille douteuse chacun d'eux ne songea plus qu'à faire sa paix particulière, sans chercher

(1) Ce fait, attesté par la dernière des lettres de Démosthene, a été omis par tous ceux qui ont écrit jusqu'ici sur sa vie et sur son histoire. Si ces lettres sont apocriphes, elles prouvent au moins quelle étoit la tradition qui étoit reçue dans le temps où l'auteur de ces lettres a vécu. Taylor pense qu'il devoit être plus ancien que celui qui, selon lui, a supposé les lettres d'Eschine. Mais les doutes de Taylor sur les lettres de Démosthene ne présentent pas une grande probabilité.

même à déguiser sa défection. En vain Démosthene s'efforça de leur persuader que les affaires n'étoient pas désespérées, et qu'il falloit continuer la guerre; Athènes fut forcée de céder; et le nom de Démosthene se trouva le premier parmi ceux des proscrits. L'orateur chercha un asile dans le temple de Neptune à Calaurée (1); mais lorsqu'il vit les soldats d'Antipater prêts à violer cet asile, il avala le poison qu'une triste prévoyance lui faisoit toujours porter avec lui; et ses ennemis ne purent être maîtres que de son corps qu'ils abandonnèrent dans l'enceinte sacrée, où plusieurs siècles après on voyoit encore son tombeau. Dans des temps plus tranquilles les Athéniens, qui n'avoient point oublié les services de Démosthene, voulurent les récompenser; une statue de bronze fut élevée en son honneur sur la place d'Athènes (2), et il fut décrété que

(1) Le nom de cette île, consacrée à Neptune, vis-à-vis de Trézene, est écrit de différentes manières. Un oracle en vers, rapporté par Pausanias, *loco citato*, me fait juger que le véritable nom étoit Καλαυρεῖα, *Calaureia*, comme si l'on disoit *bel air*: voyez aussi *Harpocration* à ce mot.

(2) Un passage, mal entendu de la vie de Démosthene, qui se trouve parmi celles des dix rhéteurs, attribuées à Plutarque, a fait croire aux académiciens d'Herculanum, et avant eux à Photius, *Cod.* CCLXIV, que deux statues lui furent élevées par les Athéniens. Mais la seconde statue dont il est fait mention dans cet écrit, celle qui représentoit un orateur armé d'une épée, représentoit, non Démosthene, mais Démocharès son neveu. Le P. Corsini paroît avoir partagé cette méprise.

l'aîné de ses descendants seroit entretenu, dans le prytanée, aux frais de la république.

La statue que je viens d'indiquer étoit l'ouvrage de Polyeucte (1), la même peut-être qui, très long-temps après, fut transportée à Constantinople (2). C'est probablement d'après cet original que les nombreux portraits de Démosthene qui nous restent, et ceux dont il est fait mention chez les anciens avoient été copiés (3). Nous en possédions plusieurs sans les connoître, lorsque les fouilles d'Herculanum firent reparoître au jour, en 1753, deux petits bustes en bronze, sur l'un desquels le nom de Démosthene étoit écrit en grec (4). Cette découverte fut bientôt confirmée par d'autres monuments; et sur-tout par un bas-

---

(1) Plutarque, *Vitæ decem orat.*, t. II, pag. 847. Cette statue fut érigée sous l'archontat de Gorgias, c'est-à-dire l'an 280 avant J.-C.; ainsi l'âge où Polyeucte a fleuri est fixé par cette époque.

(2) Christodore l'a décrite (*Analecta*, II, p. 457). L'orateur paroissoit plongé dans une profonde méditation; et Plutarque observe que les mains de la statue exécutée par Polyeucte avoient les doigts engagés les uns dans les autres; attitude qui sied bien au recueillement et à la méditation. Il raconte à ce propos l'aventure d'un soldat qui avoit déposé de l'argent dans les mains de cette statue, et qui, l'ayant recouvert des feuilles tombées d'un arbre voisin, avoit retrouvé, quelque temps après, son dépôt intact. L'historien ajoute que cet évènement, arrivé de son temps, étoit devenu le sujet de plusieurs épigrammes.

(3) Comme le petit buste en bronze que Cicéron dit avoir vu chez Brutus (*Orator.*, § 31).

(4) *Bronz. d'Hercul.*, t. I, pl. 11, 12, 13 et 14.

relief en terre cuite qui représentoit l'orateur réfugié à Calaurée, et assis sur l'autel de Neptune. Ce morceau précieux, qui est passé en Angleterre, seroit vraisemblablement encore ignoré, si un plâtre moulé sur cette antique et conservé à Rome ne fût pas tombé sous les yeux de Winckelmann, qui y lut l'inscription suivante, gravée en deux lignes sur l'autel même où la figure étoit assise :

ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ	*Démosthene.*
ΕΠΙΒΩΜΙΟΣ	*réfugié à l'autel* (1).

La physionomie de Démosthene est la même sur ce bas-relief que dans le buste d'Herculanum : elle est aussi la même sur un médaillon antique de marbre portant la tête et le nom du même orateur, qui existoit depuis long-temps à Rome, dans le palais de la *villa Panfili* ; mais qui n'a été reconnu qu'après la mort de Winckelmann (2).

Des têtes sans nom, conservées dans plusieurs collections où elles étoient regardées comme des portraits de Térence ou de Pythagore, furent

---

(1) Le mot *ἐπιβώμιος* est ici pour la phrase entière, *ἱκέτης ἐπιβώμιος*, qui se trouve dans une épigramme de Méléagre (*Analecta*, CXVI). On peut voir ce bas-relief, dessiné et gravé d'après le plâtre dont on a fait mention, dans le Winckelmann de M. Fea, volume II, page 256.

(2) Je l'ai fait connoître dans une note à la planche 37, tome VI du *Museo Pio Clementino*. Voyez aussi mes remarques sur la planche 14 du tome III, où j'indique plusieurs autres bustes de Démosthene.

alors restituées au prince des orateurs. Je n'en connois aucune de plus belle et de plus expressive que celle que j'ai fait dessiner sous deux vues aux n.° 1 et 2, pl. XXIX, elle est exposée au musée Napoléon (1). On remarque dans le profil que la levre inférieure paroît collée contre la gencive, configuration propre à donner l'idée d'un homme qui bégaye. On sait que c'étoit un des défauts de l'orateur; et l'on a trés-ingénieusement observé que Michel-Ange, à qui les portraits de Démosthene étoient absolument inconnus, a cependant exprimé ce même défaut dans

---

(1) Elle a été tirée de la *villa Albani*, et se trouve au n.° 621 de l'ancienne *indication* de cette collection. M. Petit-Radel l'a expliquée au volume II, planche 76 du *Musée Napoléon*, par Th. Piroli. On voit, à la planche suivante, une statue assise de Démosthene, qui, du Vatican, est passée dans le même musée, et que j'avois déja fait connoître (*Museo Pio Clementino*, t. III, pl. 14); mais la tête antique de cet orateur a été ajustée au corps d'une autre statue. Je ne saurois dire s'il en est de même ou non de la tête d'une seconde statue de cet orateur, qui du royaume de Naples a été transportée de nos jours dans la collection du duc de Dorset, en Angleterre. Cette statue est debout, et on en peut voir la gravure dans le Winckelmann de M. Fea, tom. II, pl. 6. J'avois cru autrefois qu'elle pouvoit être une copie antique de la statue de Démosthene, exécutée en bronze par Polyeucte; mais à présent je suis persuadé qu'elle ne peut l'être, quand même la tête n'en eût été jamais détachée. La position des mains dans la statue de Poleyucte devoit être bien différente d'après ce que nous avons rapporté ci-dessus à la note (2) de la page 354.

son Moïse par une conformation semblable de la bouche (1). Les traits de cette figure et le front carré annoncent la force du génie; mais il faut convenir que la physionomie n'est pas prévenante, et ne promet pas un caractère aimable.

J'ai fait dessiner sous le n.° 1 de la planche XXIX *a*, un autre portrait de Démosthene: il est tiré d'une améthyste antique gravée en creux, et portant le nom de Dioscoride (2), artiste célèbre du temps d'Auguste. Ce superbe morceau appartient au cabinet du prince Boncompagni, à Rome. Stosch, Winckelmann et Bracci, l'avoient déja publié (3); mais ils n'ont pas même soupçonné le sujet interessant qu'il représentoit. A la vérité les dessins qu'ils en ont donnés ne sont pas ressemblants: celui que je présente a été exécuté ici d'après une empreinte prise sur la pierre originale; il est de la plus exacte fidélité,

(1) Cette remarque a été faite par les antiquaires napolitains qui ont expliqué les *Bronzes d'Herculanum*, tom. I, p. 57, note (2).

(2) On y lit ΔΙΟCΚΟΥΡΙΔΟΥ, (ouvrage) *de Dioscoride*. Cependant on pourroit croire que, malgré le mérite de cet ouvrage, il n'est qu'une copie antique de la pierre sur laquelle ce grand artiste avoit gravé le portrait de Démosthene. L'un des Mercures du cabinet Strozzi, et le buste d'Io dans celui du prince Stanislas Poniatowski, faits l'un et l'autre par Dioscoride, offrent une finesse et une perfection d'exécution qui sont encore au-dessus de ce que nous voyons dans ce portrait.

(3) Stosch et Bracci, parmi les pierres gravées de Dioscoride, Winckelmann, *Monum. ined.*, pag. 107 et XCI.

et il ne paroît plus possibile de n'y pas reconnoître Démosthene.

Le médaillon de marbre pl. XXIX *a*, n.° 2, dont on a parlé ci-dessus étoit inédit ; ce dessin le représente fidèlement avec les défauts qu'on y remarque. Il appartient à une époque où la sculpture étoit en décadence. Il a vraisemblablement été fait dans le courant du III[e] siècle de notre ére. L'inscription, par les fautes d'orthographe et par la mauvaise forme des caractères, paroît se rapporter à la même date, on y lit le nom de Démosthene, gravé sur le fond en quatre lignes, ainsi qu'il suit :

(1)	ΔΗ	*De*
	ΜΟ	*mo*
	ϹΘΕ	*sthe*
	ΝΗϹ	*nes.*

Enfin j'ai cru devoir ajouter ici le buste en bronze trouvé à Herculanum, qui a fait connoître, à l'aide de son inscription, les autres portraits de Démosthene. Le motif qui m'a déterminé à le donner de nouveau, est le manque d'exactitude que l'examen du bronze original m'a fait apercevoir dans la gravure qui le représente, et qu'on trouve dans le recueil des antiquités d'Herculanum. M. Montagny en a pris un nouveau dessin à Palerme avec ce goût et cette fidélité qu'on lui connoît pour copier l'antique : ce dessin est gravé

(1) Cette faute est dans l'original.

sous le n.° 3, pl. XXIX *a*. Le nom de *Démosthene*, ΔΗΜΟϹΘЄΝΗϹ, est écrit sur la poitrine. On peut juger, par la forme des caractères, que cet ouvrage ne peut pas appartenir à une époque plus reculée que le siècle qui a précédé l' ére chrétienne.

PLANCHE XXIX, *b*.

§ 4. Eschine.

Les invectives sans mesure, et les injures grossières que les orateurs d'Athènes se permettoient les uns contre les autres dans leurs débats, ont traversé les siècles à l'aide de leur éloquence, et ont fait que leurs noms ne sont point parvenus jusqu'à nous sans quelque tache (1). C'est ainsi que nous savons que l'état des parents d'Eschine, et sur-tout celui de sa mère, étoit peu honorable, que son éducation fut extrêmement négligée, qu'il traîna les premières années de sa vie dans des emplois très-vils ; qu'après avoir servi dans

(1) Le faux Plutarque, dans les *Vies des dix orateurs* ; Philostrate, dans les *Vies des sophistes*, I, 18; Photius, *Biblioth.*, *cod.* LXI et CCLXIV ; la vie anonyme d'Eschine, et une autre écrite par un grammairien nommé Apollonius, qui se trouvent en tête de l'edition des discours d'Eschine dans les *Orateurs* de Reiske ; l'argument de l'oraison contre Ctésiphon ; et les oraisons mêmes de Démosthene, *de falsâ Legat.*, et *de Coronâ*, et celles d'Eschine en réponse aux précédentes, sont les principales sources où j'ai puisé des notices sur cet orateur.

les milices, il s'essaya sur la scène tragique, où il n'eut aucun succès ; qu'il devint ensuite greffier d'un magistrat subalterne, et qu'au moyen d'un bel organe, de quelques connoissances qu'il sut acquérir dans les lois et dans les affaires, et surtout de la facilité dont la nature l'avoit doué pour l'art de la parole (1), il parvint à s'élever au rang des orateurs. Il prit, dès son début dans les affaires publiques, le parti contraire à celui de Démosthene, soit qu'il désespérât d'égaler cet orateur en soutenant les mêmes opinions, soit qu'il fût déjà séduit par les promesses et par l'or de Philippe. Athènes, qui rendoit justice à ses talents, se défia souvent de ses intentions; et Eschine lui-même ne savoit pas assez les dissimuler. Ambassadeur des Athéniens auprès de Philippe, et leur député à l'assemblée des Amphyctions, il parut avoir trahi, dans l'une et dans l'autre mission, les intérêts de sa patrie. La victoire de Philippe à Chéronée comprima le ressentiment d'Athènes, et l'empêcha d'éclater.

Après la mort de Philippe, Eschine, plein de confiance dans la protection des Macédoniens, s'imagina que le moment étoit favorable pour renverser entièrement Démosthene. Dans ce des-

---

(1) Eschine, suivant Philostrate, se distinguoit singulièrement dans les discours non préparés; son éloquence paroissoit d'autant plus admirable qu'elle étoit excitée par des occasions imprévues ; elle avoit quelque chose qui sembloit surnaturel (Philostrate, *Vit. soph.*, I, 18, § 3).

sein il accusa Ctèsiphon; qui, quelques années auparavant, avoit fait décerner à Démosthene une couronne d'or; mais l'indignation publique, réveillée par la voix de celui-ci, se souleva contre l'accusateur, qui fut forcé d'abandonner Athènes. Il avoit pris le chemin de l'Asie pour aller implorer la vengeance d'Alexandre, lorsque la mort du conquérant déconcerta ses projets: il s'arrêta dans l'île de Rhodes, où il devint le chef d'une école d'éloquence qui parvint à une grande réputation. C'est là que, lisant à ses disciples son plaidoyer et celui de son adversaire dans ce procès célèbre dont il avoit été la victime, et l'auditoire étant saisi d'admiration à la lecture du discours de Démosthene: « Eh! que « seroit-ce, s'écria l'orateur exilé, si vous aviez « entendu ce monstre le prononcer lui-même (1)? » Ainsi, tout en rendant justice à son ennemi, Eschine vouloit faire sentir à ses éleves combien, selon lui, les émotions que l'orateur éprouve ajoutent, dans la déclamation, à l'expression et à la force de l'éloquence. Eschine passa quelque

(1) Pline le jeune, l. II, *epist.* 3. Cette expression d'Eschine, pleine de ressentiment, rend de plus en plus invraisemblable le conte qu'on a fait, que Démosthene rejoignit à cheval Eschine exilé, et que, lorsque le fugitif craignoit tout pour sa vie, son rival généreux lui remit une forte somme pour le soulager dans sa disgrace. Ce conte est répété à une autre occasion dans la vie de Démosthene, et il est probable que ce n'est qu'un de ces embellissements que les biographes grecs n'épargnoient pas dans leurs écrits.

temps après dans l'île de Samos, sans doute pour se rapprocher d'Athènes (1): il espéroit peut-être y rentrer à la faveur d'un parti qui étoit devenu tout-puissant (2), quand la mort le surprit à l'âge de soixante-quinze ans. Son nom a été transmis à la postérité avec celui de son rival; leur haine mutuelle les a réunis à jamais dans la mémoire des hommes; et l'éloquence d'Eschine le cede à peine, au jugement de tous les siècles, à celle de Démosthene (3).

Un faux portrait d'Eschine s'étoit glissé dans l'iconographie: une gaîne portant le nom de cet orateur avoit été publiée par F. Ursinus (4);

---

(1) L'abbé Vatry, dans ses *Récherches sur la vie et les ouvrages d'Eschine*, tome XIV des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, cite Philostrate pour garant de ce voyage de l'orateur: Philostrate n'en dit mot; l'autorité est dans le faux Plutarque et dans Photius, *Cod.* LXI.

(2) C'est ce que craignoient ses ennemis, s'il est vrai, comme Apollonius l'affirme, que sa mort fut violente, *ἀναιρεθεὶς*; nous avons vu la même chose arriver à Thucydide lorsqu'il étoit sur le point de rentrer dans son pays.

(3) Denys d'Halic., *de Demosthen. acumine*, p. 185 de l'édit. de Sylburge.

(4) J. Faber l'a reproduite, *Imagines*, n.° 2, et d'autres après lui. Cet hermès existoit, à ce qu'il dit, parmi les antiques du grand duc de Toscane; mais on l'a cherché en vain dans la galerie de Florence. Il se trouvoit probablement parmi les hermès qui ornoient un jardin des Médicis hors de Rome et dans le voisinage de la maison de campagne de Jules III. Or, la plupart de ces hermès avoient des têtes rapportées qui

cette gaîne étoit surmontée d'une tête qui sans doute étoit rapportée, puisqu'elle représentoit un jeune homme sans barbe, ce qui est contraire au costume athénien. Les fouilles de la maison de campagne de Cassius ont fait reparoître de nos jours le véritable portrait d'Eschine qu'on voit maintenant au Vatican (1). Cet hermès porte le nom d'Eschine, AICXINHC, écrit au-dessous de la poitrine (V. pl. XXIX *b*, n.° 1, 2): on y reconnoît un homme d'une constitution robuste et d'une santé vigoureuse, qualités que les biographes d'Eschine ont remarquées, et qui l'avoient porté dans sa jeunesse à embrasser l'état militaire (2), et même à se faire athlete. L'aspect de sa figure paroît annoncer ces talents qui rendoient son éloquence aussi éblouissante que persuasive. Il est vrai que le nom d'Eschine, sans celui de son père, Atrometus, et sans aucune autre particularité qui le caractérise, pourroit indiquer le portrait d'un autre personnage du même nom; mais il faut observer que l'orateur a joui d'une réputation bien supérieure à celle de tous les autres Eschine: et que les portraits des grands

---

n'avoient pas originairement appartenu aux gaînes qu'elles surmontoient. C'est ce qu'on peut conclure d'une remarque faite par Ursinus, *præf.*, pag. 6.

(1) Je l'ai publié pour la première fois dans le vol. IV du *Museo Pio Clementino*, pl. 36.

(2) Il avoit mérité une couronne pour s'être distingué dans une affaire contre les Thébains, et principalement pour en avoir porté la nouvelle à Athènes avec une célérité merveilleuse.

orateurs et des hommes distingués par leur éloquence étoient aussi les plus multipliés (1). Enfin, ce qui ne laisse plus lieu aux doutes, c'est que ce même portrait a fait chez les anciens le pendant de celui de Démosthene. J'ai remarqué dans le palais du prince Barberini, à Rome, deux hermès parfaitement semblables, qui étoient apparemment sortis de la même fouille, et qui étoient placés en regard, sans qu'on soupçonnât quels étoient les personnages qu'ils représentoient, puisque les portraits de Démosthene et d'Eschine n'avoient pas encore été reconnus: cependant ces hermès étoient les portraits de ces deux orateurs, tels que nous les présentons, pl. XXIX, XXIX *b*.

Nous avons vu au paragraphe 3 un médaillon antique en marbre, avec le nom et le buste de Démosthene; il a pour pendant un médaillon semblable également antique, et qui est le portrait d'Eschine, dessiné au n.° 1 de la pl. XXX: il est sans inscription, comme si celle qui désigne le portrait de Démosthene, dans l'autre médaillon, étoit suffisante pour faire reconnoître son rival dans celui-ci. Ce médaillon étoit inédit.

PLANCHE XXX.

§ 5. Léodamas.

Cet orateur, né dans la bourgade d'Acharnes, prés d'Athènes, étoit contemporain de Démosthene

(1) Philostrate, *Vit. sophist.*, I, c. 21, §. 7.

et d'Eschine, qui avoient une très-grande estime pour ses talents (1). Eschine ne le juge point inférieur à Démosthene, et il ajoute que Léodamas avoit des qualités plus aimables (2). Démosthene, engagé a parler contre Léodamas dans l'affaire de Leptine, ne dissimule pas que cet orateur excelle dans l'art de la parole (3). Léodamas avoit déja fait connoître ce talent dans sa jeunesse, en attaquant un décret par lequel le peuple avoit accordé des honneurs extraordinaires à Chabrias (4). C'est ainsi que les jeunes orateurs de la Grèce s'efforçoient de se signaler, en profitant de la jalousie de la multitude contre les grands noms: pour cette fois le mérite de Chabrias fit taire l'envie.

Léodamas contribua quelque temps après à réconcilier les Thébains avec les Athéniens; et ses discours, si nous en croyons Eschine, facilitèrent les succès qu'obtint ensuite Démosthene (5). Nous ne savons rien de plus sur cet orateur. Une équivoque de nom, qui faisoit de Léodamas le précepteur d'Eschine, a été découverte et corrigée par un habile critique du siècle dernier (6).

---

(1) Ruhnkenius a indiqué les passages les plus classiques sur cet orateur (*Histor. critic. orator, græcor.* V. *Leodamas*).

(2) *Orat. in Ctesiph.*, pag. 531 de l'édition de Reiske.

(3) Démosthene, *in Leptin.*, pag. 501 de l'édition de Reiske.

(4) Démosthene, *ibid.*

(5) Eschine, *loco citato.*

(6) Ruhnkenius, *loco citato,* où il prouve que le nom du précepteur d'Eschine étoit *Alcidamas.*

Fulvius Ursinus avoit trouvé dans les jardins du cardinal Cesi un hermès portant écrit au bas de la poitrine le nom du personnage qu'il représentoit (pl. XXX 2); mais les trois premières lettres étoient effacées; les dernières étoient ΔΑΜΑΣ (*damas*) (1). L'ingénieux antiquaire conjecturoit, avec beaucoup de probabilité, que les trois lettres qui manquoient étoient ΛΕΩ *(Leo)* et que le portrait étoit celui de Léodamas; car, disoit-il, si c'étoit celui d'Alcidamas, autre orateur athénien, il faudroit de la place pour quatre lettres, et il n'y en a que pour trois. Comme ce raisonnement est juste, je n'ai pas cru devoir omettre le portrait de cet orateur, quoique le marbre original ait depuis long-temps disparu. Je l'ai fait copier d'après la gravure qui se trouve dans la première édition de l'ouvrage d'Ursinus, et qui est le type de toutes celles qu'on a données dans plusieurs recueils iconographiques.

---

(1) Dans la gravure de Théodore Galle (Fabri, *Imagines*, n. 84), on n'a pas eu l'attention de laisser assez d'espace en avant de la partie conservée de l'inscription, pour que trois lettres puissent y tenir. Gronovius fonde sur cette inexactitude une nouvelle conjecture, et prétend soutenir que cet hermès appartenoit à quelque Damasus, Damas, Damasius (*Thes. ant. gr.*, t. II, p. 74). Ces erreurs arrivent souvent quand on ne remonte pas aux sources. Un autre hermès, dans le musée du Capitole, présente le nom de Léodamas écrit en latin; mais cette inscription est apocryphe.

PLANCHE XXXI.

§ 6. Mettius Epaphroditus.

Epaphroditus étoit né à Chéronée, dans la Béotie, d'une condition servile (1). Modestus, préfet de l'Egypte, dont il étoit esclave, s'attacha à lui à cause des connoissances qu'il avoit acquises quoiqu'étant dans la servitude (2): il lui confia l'éducation de son fils, et lui donna la liberté.

Epaphroditus se rendit à Rome, probablement à la suite de son ancien maître: il s'y fit une grande réputation, et y vécut dans l'aisance. Sa bibliothèque, composée de trente mille volumes bien choisis et des plus rares, faisoit honneur au goût dont il avoit donné des preuves nombreuses par ses commentaires sur Homère et sur Pindare, et par d'autres ouvrages de littérature. Il ne nous reste rien d'Epaphroditus; mais on peut voir dans les écrits des littérateurs et des scholiastes postérieurs le cas qu'ils faisoient de son auto-

---

(1) Un article bien court, dans le Dictionnaire de Suidas, et qu'on retrouve plus succinct encore dans celui d'Eudocie, est tout ce qui nous reste sur la personne d'Epaphroditus.

(2) Fabricius a fait une méprise (*Bibl. gr.*, l. II, c. 5, § 49) où il a dit qu'Epaphroditus étoit disciple d'Archibius: mais, dans le catalogue des grammairiens (l. V, part. III, chart. 7), il a rétabli le nom véritable du maître, Archias.

rité (1). Ce grammairien florissoit dans la dernière moitié du premier siècle de l'ére chrétienne, depuis Néron jusqu'à Nerva.

La tête, que les n.° 1 et 2, pl. XXXI, nous représentent sous deux vues, est celle d'une petite figure assise qu'on voit dans le palais du prince Altieri, à Rome, et qui porte sur le socle l'inscription suivante, n.° 3, par laquelle nous sommes assurés que cette statue en marbre est le portrait de M. Mettius Epaphroditus, grammairien ou littérateur grec :

MMETTIVS
EPAPHRODITVS
GRAMMATICVSGRAECVS
MMETTIVSGERMANVSLFEC.

Marcus Mettius Epaphroditus
grammairien grec :
Marcus Mettius Germanus son affranchi
lui *a fait* élever cette statue.

Fulvius Ursinus, qui le premier a publié ce monument, l'attribue au grammairien Epaphroditus ; mais il ne dissimule pas qu'il lui reste trop

(1) Kuster, dans ses notes à l'article cité de Suidas, a indiqué les scholiastes qui ont fait usage des remarques de ce grammairien. Fabricius y ajoute Etienne de Byzance dans le fragment sur Dodone. Le scholiaste de Vénise sur l'Iliade a fait, en plusieurs endroits, mention d'Epaphroditus.

d'incertitude pour pouvoir assurer positivement que le M. Mettius Epaphroditus du monument est le même que l'Ephaphroditus affranchi de Modestus. Cependant cette conjecture est fondée non seulement sur l'identité du troisième nom, que nous examinerons ci-après; mais elle l'est encore sur la qualification de grammairien grec; et enfin elle acquiert la plus grande probabilité par le séjour que le grammairien, dont parle Suidas, fit à Rome, et par la célébrité qu'il y acquit, puisque la statue a été trouvée dans cette capitale du monde ancien.

L'examen des trois noms donnés par l'inscription à ce littérateur me paroît propre à confirmer de plus en plus l'opinion que j'avance. Il étoit d'usage à Rome d'avoir trois noms: le premier, le prénom *(prænomen)*, distinguoit la personne; le second, le nom *(nomen)*, désignoit la famille; le troisième *(cognomen)*, surnom ou second nom, indiquoit la branche de la famille, et quelquefois distinguoit plus particulièrement la personne. Un esclave affranchi retenoit le nom qu'il avoit dans la captivité, en le plaçant le troisième, et les deux premiers noms lui étoient donnés par son maître. Cela prouve que le grammairien de Chéronée, quoique appelé par les anciens du seul nom d'Epaphroditus, dut avoir, dès qu'il fut libre, deux autres noms qui étoient ceux de son maître. Le nom de Modestus ne put jamais être porté par Epaphroditus, parceque, suivant l'usage observé chez les Romains, le nom

de Modestus ne pouvoit jamais être l'un des deux premiers noms d'un Romain (1). Epaphroditus portoit donc les deux premiers noms de son maître Modestus, qui ne nous sont pas connus. Une inscription latine du bon temps, que j'ai vue à Rome, prouve que le nom de Modestus étoit porté par des personnages de la famille des Mettius, et que le prénom de Marcus étoit usité dans la même famille (2). Puis donc qu'il y avoit à cette époque un Romain appelé M. Mettius Modestus; puisque Epaphroditus chéronéen étoit grammairien grec, et affranchi d'un Modestus;

(1) Les prénoms romains sont bien connus; et le nombre en est très-borné; les noms de famille, *nomina gentium*, qui étoient les seconds dans l'ordre, se terminoient toujours en *ius*, comme *Mettius*, *Tullius*, *Julius*, etc. *Modestus* ne pouvoit donc être que le troisieme nom, *cognomen*, du préfet de l'Égypte. Or, le troisième nom du maître ne devenoit jamais le nom de l'affranchi, qui prenoit seulement le *prænomen*, prénom, et le nom de famille, *nomen gentis*, de son patron.

(2) Il existe dans la *villa Panfili*, à Rome, l'inscription suivante, rapportée par Muratori, p. 1467; n.° 11:

C. HERENNIO
PISONI
M. METTIVS MODESTVS.
FECIT.

La simplicité de cette inscription, la beauté des caractères, et le petit nombre de noms portés par les personnes dont on y fait mention, prouvent aux connoisseurs en paléographie latine que ce monument appartient très-probablement au Ier siècle de l'ére chrétienne. Il a même un rapport évident avec le style de l'inscription d'Epaphroditus.

puisqu'un grammairien grec, dans un monument authentique, porte les trois noms de Marcus Mettius Epaphroditus, combien n'est-il pas probable que le gouverneur de l'Égypte s'appeloit Marcus Mettius Modestus, et que le grammairien dont parle Suidas étoit le Marcus Mettius Epaphroditus de la statue?

Le même lexicographe nous a laissé quelques détails sur l'habitude corporelle d'Epaphroditus; il dit qu'il étoit noir, et d'une grande taille: on ne peut guere reconnoître ces qualités dans un portrait en sculpture; mais les cheveux, naturellement frisés et presque hérissés, dans un âge mûr, comme le sont ceux de cette tête, supposent assez généralment un teint brun et basané.

On pourroit objecter, contre l'opinion que j'avance, que la barbe ne paroît pas convenir à un homme qui a vécu au temps marqué par Suidas, parcequ'elle annonce le costume du II siècle, et au plutôt celui du règne d'Adrien. Mais cette objection devient nulle quand on considére que l'usage de porter la barbe avoit déja commencé à s'introduire parmi les Romains sous l'empire de Trajan (1), et que probablement les Grecs l'avoient adopté un peu plutôt, et particuliérement les gens de lettres, à l'imitation des philophes, qui n'y avoient jamais entièrement renoncé.

---

(1) Plusieurs personnages romains sont réprésentés portant la barbe sur les bas-reliefs de la colonne Trajane.

§ 7. Elius Aristide, Sophiste.

Rien ne prouve mieux la décadence de la littérature grecque pendant le II siècle de l'ére chrétienne que la grande estime qu'on montroit pour les sophistes, et les honneurs que le public et les souverains eux-mêmes prodiguoient à ces médiocres littérateurs qui abusoient de l'éloquence en l'appliquant à des sujets puérils et romanesques, qui se proposoient plutôt pour objet de forcer les applaudissements d'un auditoire ébloui que de l'éclairer, de l'instruire, et de le persuader; qui enfin dégradoient l'art oratoire par le mélange de la charlatanerie la plus effrontée. Ce fut alors qu'on attacha le plus grand prix à l'éloquence non préparée (1); et on sent bien que les esprits les mieux faits n'étoient pas ceux qui obtenoient le plus de succès dans ces épreuves.

---

(1) Le père d'Hérode Atticus, l'un des hommes les plus riches de l'empire, avoit un desir très vif que son fils se distinguât par cette espèce de talent. Les précepteurs qu'il lui avoit donnés jusqu'à ce jour, en inculquant à leur jeune éleve le goût pour la lecture des grands orateurs de l'antiquité, lui avoient inspiré une modeste réserve qui auroit pu paroître un sûr garant de ses progrès à venir: le père en étoit cependant au désespoir; et dès que le sophiste Scopélianus eut réussi à donner à Hérode de la hardiesse et de la présomption; le père, enchanté de ce changement, mutila à coups de pierres les bustes des grands orateurs qui ornoient les avenues et les galeries de sa maison (Philostrate, *vitæ sophist.*, l. I, c. 21, § 7).

Les talents furent égarés, et de jour en jour ils devinrent plus rares.

Aristide, né au commencement du II siècle de l'ére vulgaire, d'une famille qui jouissoit d'une honnête aisance dans la ville d'Adrianes en Mysie, se livra tout entier à ce genre d'études. Il ne put, à la vérité, acquérir la facilité tant vantée de faire et de réciter des discours impromptu; mais, après une préparation très-courte, et même d'un seul jour, il put commander l'admiration par ce qu'on appeloit alors des prodiges d'éloquence. Les voyages augmentèrent ses connoissances; et ses succès, à son retour, furent si flatteurs, et il en fut tellement enivré, que sa vanité n'eut plus de bornes (1); elle respire dans toutes les pages de ses discours (2), qu'on ne liroit plus s'ils n'étoient pas parsemés de quelque érudition, et si les écrits des anciens n'offroient pas toujours de l'intérêt aux amateurs de l'antiquité et de l'histoire. On compte parmi ses plus

---

(1) Les gens qui ont de la vanité parlent d'eux-mêmes à tout propos. Nous avons la vie d'Aristide presque tout entière dans ses discours. Jean Masson l'en a extraite avec critique et exactitude; son ouvrage a été inséré dans l'édition des œuvres de ce rhéteur, que Samuel Jebb a donnée à Oxford. Philostrate (*Vies des sophistes*, l. II, c. 9) nous a laissé une vie d'Aristide, fondée presque en totalité sur les faits qu'il tenoit du sophiste Damien, son contemporain, et qui l'avoit été d'Aristide.

(2) Il croyoit être un autre Démosthene; il se comparoit à Platon, et, ce qui étoit encore plus ridicule, à Alexandre-le-Grand.

glorieux succès la réédification de Smyrne, détruite par un tremblement de terre. Il est certain que Marc-Aurèle donna des ordres pour le rétablissement de cette ville, sur le récit éloquent qu'Aristide lui fit du désastre qu'elle avoit éprouvé: mais il est vraisemblable, comme le remarque son biographe (1), que cet excellent prince auroit pris la même résolution sans y être excité par le sophiste. Un seul fait suffira pour faire connoître la vanité de ce littérateur.

L'empereur ayant desiré, pendant son séjour en Asie, d'entendre un essai de l'éloquence d'Aristide, celui-ci le pria de trouver bon qu'il amenât au palais un assez grand nombre de personnes de sa connoissance, et de leur permettre, quoiqu'en présence de César, d'applaudir à haute voix, et de battre des mains. Marc-Aurèle répondit avec autant de politesse que de bonté: « Il ne dépendra que de vous qu'on vous applaudisse (1) ».

Aristide mourut âgé de plus de soixante ans, comblé de distinctions par les Grecs asiatiques; et favorisé d'exemptions honorables par le souverain.

La tête gravée sous les deux numeros 4 et 5, pl. XXXI, est celle de la figure assise d'Aristide, qui, trouvée à Rome, sous le pontificat de Pie IV, vers le milieu du XVI siècle, fut placée dans la

(1) Philostrate, *loco citato*, § 2.
(2) Philostrate, *loco citato*.

bibliothèque du Vatican, où elle est encore (1). L'inscription, n.° 6,

ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ	*Aristide,*
ΣΜΥΡΝΕΟΣ	*smyrnéen,*

gravée en deux lignes au bas du siège et du côté gauche de la statue, nous fait reconnoître ce sophiste (2). Aristide, qui se regardoit comme un second fondateur de Smyrne, put prendre le titre de smyrnéen quand il eut obtenu le droit de

---

(1) Bellori, *Imagin. illustr.*, n. 72.

(2) J. Masson avoit élevé quelques doutes sur l'authenticité de cette inscription, et par conséquent sur la certitude de ce portrait; ces doutes étoient fondés sur la fausse orthographe des deux mots, ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ pour ΑΡΙΣΤΕΙΔΗΣ, et ΣΜΥΡΝΕΟΣ pour ΣΜΥΡΝΑΙΟΣ. Joseph Bartoli a répondu à ces objectons frivoles (*Dissertazioni due sul museo veronese, Verona*, 1745, in-4.°, p. 199). Pour l'I au lieu de l'EI, on peut voir ce que nous avons remarqué à la planche 24 sur l'orthographe du nom ΠΟΣΙΔΩΝΙΟΣ au lieu de ΠΟΣΕΙΔΩΝΙΟΣ. A la vérité l'orthographe de ΣΜΥΤΝΕΟΣ pour ΣΜΥΡΝΑΙΟΣ est bien plus fautive, parcequ'elle pêche aussi contre la quantité de la syllabe. Cependant elle est également fondée sur la prononciation de cette diphthongue, prononciation qui avoit lieu du temps même de Callimaque (voyez l'épigramme I de ce poëte dans les *Analecta*), et qui a fait substituer l'E à l'AI sur d'autres inscriptions (Gruter, p. XXII, 1, et p. CCXII, CCXIII), et même sur des médailles. Je ne citerai qu'un exemple; il est tiré d'une médaille de Faustine la jeune, princesse contemporaine d'Aristide: on y lit ΥΠЄΡ ΝΙΚΗΣ

citoyen de cette ville, où il fut aussi honoré de différentes magistratures. C'est ainsi que nous avons vu Hérodote citoyen d'Halicarnasse et de Thurium, Aristomaque citoyen de Soles et d'Athènes, Métrodore citoyen d'Athènes et de Lampsaque. Il est probable que cette statue d'Aristide étoit une copie de la statue de bronze que les Smyrnéens avoient élevé en son honneur sur la place publique, près du temple d'Esculape (1). Le panégyrique de Rome, qu'on trouve parmi ses ouvrages, peut lui avoir mérité une statue dans quelque forum, dans quelque portique, ou du moins dans quelque bibliothèque de cette capitale (2). Si l'inscription de Pie IV, qui fait

---

ΡΩΜЄΩΝ à la place de ΡΩΜΑΙΩΝ. Eckhel a parlé de cette médaille, qui se trouve dans le cabinet de Vienne (*D. N.*, t. III, p. 520).

(1) Philostrate, *loco citato*, § 2; et Oléarius, dans les notes.

(2) Libanius, dans sa lettre MDLI; parmi celles que Wolff a publiées, à la page 704, parle de plusieurs portraits d'Aristide; deux étoient des bustes ou des tableaux à demi-figure; le troisième étoit une figure entière. Quelques expressions de cette lettre feroient supposer qu'Aristide, dans ces portraits, s'étoit fait représenter en Esculape. La cause de cette métamorphose peut être attribuée à la dévotion particulière que le sophiste avoit pour le patron de la médecine, et aux visions fréquentes qu'il croyoit avoir de ce dieu. Un autre monument d'Aristide, qui subsiste encore, est le piédestal d'une statue érigée en son honneur par les villes d'Alexandrie, d'Hermopolis, et d'Antinoée, et par les Grecs établis en Égypte, dans le Delta, et dans l'arrondissement de Thebes. Ce

mention des ruines parmi lesquelles la statue avoit été ensevelie, nous indiquoit le lieu précis où cette découverte a été faite, elle pourroit répandre quelque lumière sur cette question d'ailleurs assez peu intéressante (1).

La sculpture de la statue, quoique un peu molle d'exécution, est d'un bon style; la tête n'avoit jamais été dessinée séparément, ni dans une si grande dimension. On croit, en l'examinant avec attention, y reconnoître un homme de talent, mais dont la modestie n'est pas la principale vertu.

---

monnment curieux, conservé dans le musée de Verone (Maffei, *Mus. Veron.*, p. XLI, 3), nous fait connoître le prénom romain d'Aristide, qui étoit Publius, et confime le surnom de *Théodore* qu'Aristide s'étoit donné lui-même, se regardant comme un don que les dieux avoient fait à ses contemporains.

(1) L'inscription de Pie IV a été rapportée par Bellori, *loco citato*.

NOTE.

Fulvius Ursinus possédoit un hermès de l'orateur athénien Andocide, et il l'a publié: une inscription grecque le faisoit connoître; elle étoit conçue en ces termes:

ΑΝΔΟΚΙΔΗΣ	*Andocide,*
ΛΕΩΓΟΡΟΥ	*fils de Léogoras,*
ΑΘΗΝΑΙΟΣ	*athénien.*

Mais, comme cet hermès étoit sans tête, je n'ai point cru devoir imiter l'exactitude inutile de J. Faber, qui l'a fait graver dans son recueil.

Dans le gymnase de Zeuxippe, à Constantinople, il n'existoit point d'autres portraits d'orateurs et de rhéteurs grecs que ceux d'Isocrate, de Démosthene, et d'Eschine; ce sont du moins les seuls de ce genre que Christodore ait décrits.

Il existe à Rome, dans la *villa Mattei*, une inscription grecque, gravée autrefois au-dessous du portrait de l'orateur Hypéride; la voici:

ΥΠΕΡΙΔΗΣ ΡΗΤΩΡ	*Hypéride le rhéteur.*
ΤΕΥΣΙΑΛΗΣ ΕΠΟΙΕΙ	*Zeuxiade l'a fait.*

Je crois qu'on doit lire ΖΕΥΞΙΑΔΗΣ, *Zeuxiade*, et non ΤΕΥΣΙΑΔΗΣ, *Teusialès.* On la trouve dans les *Miscellanea* de Spon, sect. VI.

CHAPITRE VII.

MÉDECINS, ET PHYSICIENS.

PLANCHE XXXII.

§ I. Hippocrate.

Cet homme à jamais célèbre naquit à Cos l'an 460 (1) avant l'ére chrétienne : il étoit destiné par la nature à la médecine, puisqu'il étoit issu de la famille des Asclépiades, qu'on croyoit descendre d'Esculape (2); mais il dut à l'esprit infatigable

(1) Cette année étoit fixée par Histomachus dans le le traité qu'il avoit écrit sur la secte ou sur l'école des médecins qui reconnoissoient pour chef Hippocrate. On cite cette autorité dans la vie grecque d'Hippocrate, faussement attribuée à Soranus de Cos : mais cet écrit n'est pas un guide sûr pour nous conduire à la connoissaince certaine de l'histoire de ce grand médecin, particulièrement lorsque les faits qu'on y lit ne sont point confirmés par quelque autorité plus respectable. Le docteur Ackermann, professeur d'Altorff, a donné un excellent abrégé de la vie d'Hippocrate, fondé sur les témoignages les plus authentiques, tels que ceux de Platon, d'Aristote, et d'Hippocrate lui-même, dans ses ouvrages les moins contestés. Cette vie a été insérée par M. Harless dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, tom. II, p. 506.

(2) Platon, *Protagora et Phœdro*. Il étoit de la bran-

d'observation, à la justesse exquise de jugement dont il étoit doué, à une pratique assidue et toujours réfléchie, la gloire d'avoir réussi à porter l'art des prognostics à une certitude à laquelle on n'espéroit pas qu'il pût atteindre, et d'avoir répandu sur la science des lumières nouvelles qui éclairent encore la postérité.

Non content des avantages que lui présentoit le trésor d'observations recueillies pendant plusieurs siècles dans l'école des Asclépiades de sa patrie (1), il entreprit de les comparer avec celles d'une école rivale, l'école de Gnide (2), et d'y ajouter les observations nouvelles que l'étude des maladies lui fourniroit dans d'autres pays et sous d'autres climats. Dans ce projet il parcourut l'Asie mineure, dont l'île de Cos étoit voisine, la Libye, la Scythie, quelques villes de la Thrace, la Macédoine et la Thessalie (3). Il paroît avoir plus particulièrement

---

che de Nebros, suivant le témoignage d'Etiènne de Byzance. V. Κῶς.

(1) Pline, l. XXXIX, § 2, où il rapporte, d'après Varron, la fable qu'Hippocrate avoit incendié le temple qui contenoit ce dépôt. M. Ackermann observe judicieusement que ceux qui débitoient ce fait n'etoient pas bien d'accord entre eux, puisque quelques-uns lui faisoient brûler le temple d'Esculape à Cos, et d'autres celui qui étoit à Gnide.

(2) Hippocrate, *de diœcta acut.*, p. 268, 269, tom. II, édition de Van der Linden.

(3) L'énumération de ces contrées a été tracée d'après l'autorité d'Hippocrate lui-même. Voyez le docteur Ackermann, *loco citato*, pag. 511.

affectionné cette dernière contrée dont il donna le nom à l'un de ses enfants, et dont les habitants le comblèrent d'honneurs même après sa mort (1). Cependant il étoit revenu dans sa patrie, où ses leçons rendirent l'école de Cos la plus florissante de toutes les écoles de la Grèce, tandis que ses nombreux écrits portoient l'instruction dans tous les pays, et chez tous les peuples. Sa réputation devint immense après sa mort, qui arriva, suivant des traditions anciennes, lorsqu'il étoit dans sa quatre-vingt-cinquième année. L'imposture lui attribua plusieurs écrits apocryphes; on mêla du merveilleux au récit des évènements de sa vie; on en augmenta le nombre par des fables, à peine la critique la plus sévère a pu en purger son histoire, et former le catalogue de ses ouvrages authentiques (2).

Un tel homme ne pouvoit manquer d'avoir des images dans l'antiquité; aussi étoient-elles encore singulièrement vénérées du temps de Lucien (3).

---

(1) L'un des fils d'Hippocrate s'appeloit Thessalus. Le faux Soranus atteste que le tombeau, probablement le cénotaphe, du médecin de Cos existoit encore de son temps près de Larissa en Thessalie.

(2) André Dacier, qui nous a donné une vie d'Hippocrate, et Daniel Leclerc, dans son *Histoire de la médecine*, n'ont pas été bien scrupuleux sur les faits qu'ils y ont admis. L'invitation de se rendre à la cour de Darius, et le traitement de la peste dans la ville d'Athènes, sont du nombre de ces évènements qu'une critique plus rigoureuse auroit supprimés.

(3) *Philopseude.* Pline dit qu'Hippocrate avoit obtenu,

Le costume le plus ordinaire qu'on donnoit à ses portraits étoit une espèce de bonnet, ou plutôt une draperie roulée autour de sa tête, presque à la manière d'un turban; costume que les antiquaires ont remarqué dans d'autres portraits de médecins, et même dans les images du dieu de la médecine (1).

---

dans la Grèce, des honneurs divins semblables à ceux qui avoient été autrefois décernés à Hercule (l. VII, § 37).

(1) Voici le passage de sa vie où il est parlé du costume adopté par les peintres dans le portrait d'Hippocrate: *Εν δὲ ταῖς πολλαῖς εἰκόσιν ἐσκεπασμένος τὴν κεφαλὴν ἀυτοῦ γράφεται· ὡς μέν τινες λέγουσὶν, ἐν πίλῳ, παράσημον ἐυγενείας, καθάπερ Οδυσσεὺς ἄλλοι δὲ τῷ ἱματίῳ· καὶ τόυτων οἱ μὲν δἰ ἐυπρέπειαν, ἐπεὶ φαλακζὸς ἦν. οἱ δὲ διὰ τὸ ἀσθενὲς τῆς κεφαλῆς· οἱ δὲ δι' ἔμφασιν τοῦ δεῖν τὸ τοῦ ἡγεμονικοῦ χωρίον φρουρεῖν· οἱ δέ τοῦ φιλαποδήμȣ τεκμήριον· οἱ δὲ τῆς ἐν τοις συγγράμμασιν ἀσαφείας· οἱ δὲ πρὸς παράσΊασιν τοῦ δεῖν κᾂν τῷ ὑγιάινειν φυλάττεσθαι τὰ βλάπτοντα· τινὲς δὲ ὅτι χειρίζων, πρὸς τὸ τῶν Χείρων ἀπαραπόδιστον, συμπεριλαμβάνων τὸ ἱμάτιον, περικεχυμένον ἐπετίθει τῇ κεφαλῇ.* « Hippocrate est « peint, dans plusieurs de ses images, avec la tête « couverte. Quelques-uns disent qu'il a un bonnet, et « que c'est un symbole de sa noblesse héroïque, comme « le bonnet d'Ulysse; d'autres disent que sa tête est « couverte d'une simple draperie; et que c'est pour ca- « cher un défaut; puisqu'il étoit chauve; d'autres pen- « sent qu'il est coiffé de la sorte parcequ'il étoit d'une « mauvaise santé; d'autres croient que c'est pour nous « avertir qu'il faut prendre un soin particulier de cette « partie du corps, qui est le siège de la raison. Sui-

Cependant les portraits d'Hippocrate qui nous sont parvenus nous le montrent avec la tête chauve, tel que ses biographes nous l'ont décrit. Le plus certain de ses portraits est tiré d'une médaille portant

« vant d'autres, c'est le costume d'un voyageur; suivant d'autres encore, c'est un emblême de l'obscurité de ses écrits. Quelques-uns regardent cette coiffure d'Hippocrate comme un avertissament pour faire entendre-que, même en jouissant d'une bonne santé; il ne faut pas omettre les précautions les plus efficaces pour la conserver; quelques autres enfin disent qu'il a un voile autour de la tête, parceque, exerçant la chirurgie, et voulant avoir les mains libres, il s'est euveloppé la tête de l'étoffe qu'il avoit entre ses mains ». Ce passage est curieux, parcequ'il paroît dicté par un antiquaire qui ramasse, avec peu de critique, des conjectures de toute espèce. Cependant Beger, Spanheim et le sénateur Bonarroti ont observé un chapeau ou un voile roulé autour de la tête sur plusieurs images d'Esculape et de quelques médecins (Beger, *Observat. et Conject.*; Bonarroti, *Medaglioni*, p. 115). Une statue et un buste d'Esculape, au musée Napoléon, sont coiffés de même (*Antiq. du musée Napoléon*, par M. Piroli, t. I, pl. 46 et 47); et deux bustes, que je crois de deux médecins inconnus, et qu'on trouve, l'un dans les *Bronzes d'Herculanum*, (t. I, pl. 29 et 30), l'autre dans le *Musée du Capitole* (t. I, pl. 88), offrent ce même ajustement. Le motif le plus probable de ce costume des médecins grecs est celui qu'en donne Bonarroti, en disant que la tête couverte indique des personnes qui font des visites, et même des voyages en tout temps et à toute heure. On peut y ajouter encore un des motifs indiqués par l'auteur grec, qui conjecture que c'est pour donner l'exemple de ces précautions salutaires que ceux qui professent la médecine tâchent de faire observer aux autres.

la tête et le nom d'Hippocrate. Nous la donnons au n° 1, pl. XXXII.

Cette médaille existoit autrefois dans la collection de Fulvius Ursinus, où Théodore Galle l'avoit dessinée (1). Il paroît que du temps du Dr Mead on ne l'avoit pas encore perdue de vue; mais peu de temps après on ignoroit dans quel cabinet elle étoit passée (2); et je l'ai fait copier d'après l'ouvrage de J. Faber. La légende du revers fait mention des citoyens de Cos, ville où cette monnoie avoit été frappée, et ce revers a pour type le serpent et le bâton d'Esculape (3).

L'hermès gravé sous les n° 2 et 3, pl. XXXII est regardé comme un autre portrait d'Hippocrate (4). Cette opinion est fondée sur la ressem-

---

(1) Fabri, *Imagines*, n. 71.

(2) Rasche, *Lex. Numar.*, t. II, pl. 11, p. 323.

(3) Je dois avertir ici que, par mes récherches au cabinet de la bibliothèque impériale, j'ai réussi à retrouver la médaille d'Hippocrate qu'on y avoit vue autrefois, mais que depuis long-temps on y cherchoit en vain. Ainsi l'authenticité de cette médaille, authenticité qui avoit été le sujet des doutes d'ailleurs peu fondés du savant Eckhel (*D. N.*, 2, 11, p. 599), est hors de toute contestation: les connoisseurs pourront la vérifier de leurs propres yeux. La planche qui présente le portrait d'Hippocrate étant déja imprimée, j'ai fait graver cette médaille, planche XXXII, n. 4. Une autre médaille semblable à celle-ci se trouve décrite et gravée dans le *Catalogue des médailles de la comtesse de Bentinck*, Amsterdam, 1787, in-4.°, pl. 1, p. 78.

(4) Il est parmi les antiques du musée Napoléon, dans la *Notice*, n.° 194; dans les *Antiques du musée Napoléon*, par M. Piroli, tom. II, pl. 78.

blance qu'on remarque entre la physionomie de l'hermès et celle qui est sur la médaille du n° 1. Plusieurs hermès avec le même portrait, qui existent dans d'autres collections, ne laissent aucun doute sur la célébrité du personnage qu'ils représentent (1).

Si dans aucun de ces hermès nous ne voyons Hippocrate la tête couverte, on peut observer que cette particularité n'a été remarquée par l'auteur de la vie de ce médecin que dans quelques-uns de ses portraits en peinture (2). On sait que de tous les arts la peinture est celui qui peut, avec le plus de facilité, représenter fidèlement le véritable costume des personnages (3). Les sculpteurs qui copioient le portrait d'Hippocrate en hermès

---

(1) Il en existe de semblables au Capitole, à Rome, et dans la galerie de Florence (Bottari, *Mus. Capit.*, t. I; pl. 19). Un troisième se trouve aussi dans le musée Napoléon: on peut le voir gravé par M. Piroli (*Antiq. du mus. Napol.*, t. II, pl. 79). Celui-ci est un peu plus maigre, mais on y retrouve les mêmes formes. A la *villa Albani*, où il étoit placé autrefois; il portoit le nom de Xénocrate, parcequ'on avoit adapté une autre tête pareille à celle-ci sur une gaîne sur laquelle le nom de ce philosophe étoit gravé. Bellori n'a point pris garde à la restauration lorsqu'il a donné cet hermès comme celui de Xénocrate, *Imagines*, pl. 39.

(2) Bonarroti se trompe lorsqu'il assure que, suivant l'auteur de cette vie, les portraits d'Hippocrate en sculpture portoient un bonnet (*Medagl.*, p. 127).

(3) Nous verrons, depuis peu (pl. XXXII *b*, n.° 5), un portrait d'Hippocrate en miniature; avec la tête couverte d'une draperie.

pouvoient suivre l'usage le plus général, qui étoit de représenter les hommes illustres avec la tête nue.

Addition.

J'avais promis de donner le dessin exact de la médaille authentique d'Hippocrate qui avoit disparu, mais qui n'a pu échapper à mes recherches (1). C'est la même qui avoit été copiée dans un ouvrage du D.r Mead, et elle est semblable à celle que Fulvius Ursinus avoit fait connoître (2). Les dessins qu'on en avoit publiés n'étant pas de la même dimension que la médaille originale, la physionomie d'Hippocrate y étoit plus ou moins altérée. J'ai tâché que ce reproche ne pût être fait au dessin gravé sous le n° 4, pl. XXXII.

Dans l'article où j'ai parlé d'Hippocrate (3) j'ai inséré un long passage de sa vie, écrite en grec, dans lequel on indique le costume que les peintres anciens donnoient aux images de cet homme étonnant, c'est-à-dire le bonnet ou la draperie qui enveloppoit sa tête. On remarque cette coiffure dans une miniature du quatorzième siècle, pl. XXXII, *a*, qui orne un manuscrit des ouvrages d'Hippocrate, appartenant à la bibliothèque impériale, à la tête duquel la figure entière du médecin de

---

(1) V. pag. 384.

(1) On la trouve dessinée, d'aprés la gravure de Théodore, Galle, planche XXXII, n.° 1.

(3) V. pag. 382, n. (2).

Cos est représentée (1). Cette particularité porte à conjecturer que la peinture dont il s'agit, ainsi que quelques autres dont on a parlé dans le cours de cet ouvrage, conserve encore quelques traces d'un original ancien et authentique. Hippocrate, assis sur un siège demi-circulaire, est vêtu d'une tunique et d'une chlamyde dont un des pans relevé forme une espèce de voile autour de sa tête. Sa physionomie, vue de face, offre la plupart des traits qu'on retrouve sur la médaille, et que les hermès de marbre présentent avec plus de développement. Sa tête est chauve dans la miniature, ainsi que sur la médaille et dans les hermès (2).

---

(1) M. Boivin l'a fait graver tres-exactement dans ses notes sur Nicéphore Grègoras, pag. 777. Le dessin que j'en offre pl. XXXII *a*, n.° 5. Est copié de celui que Boivin à donné; mais auparavant il a été comparé avec la miniature originale.

(2) La tunique d'Hippocrate est de couleur bleue, la chlamyde qui couvre sa tête est couleur de pourpre; les ornements sont dorés. On lit au dessus de la figure, Ο ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ ΚωΟϹ, *Hippocrate de Cos.* Dans le livre ouvert est écrit le commencement de ces aphorismes; Ο Βίὸς Βραχὺς, ἡ δε τεχνὴ μακρὰ, ὁ δὲ καιρὸς ο ξύς; *Vita brevis, ars longa, occasio prompta*, ec. Les Δ, par l'impérité du peintre, sont transformés en des A.

PLANCHE XXXII *b*.

§. 2. Asclépiade.

Aucun médecin de l'antiquité ne s'est élevé à la réputation d'Hippocrate, si ce n'est Asclépiade, né dans la ville de Prusa en Bithynie (1). On auroit tort cependant si l'on prétendoit en conclure qu'Asclépiade égaloit en mérite le médeçin de Cos, ou même qu'il ne lui étoit pas très-inférieur. Le mérite d'Asclépiade étoit d'un genre tout-à-fait différent. Ce Bithynien s'étoit adonné dès sa jeunesse au barreau (2); et quand il vit que ses succès répondoient mal à ses desirs, il quitta Thémis pour Hygiée, Le défaut absolu de ces connoissances positives, de cette observation soutenue, de cette pratique longue et pénible, qui paroissent indispensablement nécessaires pour exercer avec honneur la profession

---

(1) Antiochus l'académicien; cité par Sextus Empiricus, *adver. Mathemat.*, l. VII, n. 201, 202, dit qu'Asclépiade, en médecine, ne le cédoit à personne, *ὀυδενὸς δέυτερος*. Apulée, *Florid.*, n. 19, assure qu'il est le prince des médecins après Hippocrate, *Si unum Hippocratem excipias, ceteris princeps.* Celui qui nous a conservé le plus de renseignements sur la vie et le caractère de ce médecin est Pline (l. VII, § 37, et liv. XXVI, § 7); Celse et Galien viennent après lui : ceux de leurs passages qui regardent Asclépiade sont cités par Daniel Leclerc (*Histoire de la médecine*, part. II, liv. III, ch. 4).

(2) Pline, liv. XXVI, § 7.

de médecin, ne le découragea point : il suppléa facilement à ce qui lui manquoit en créant des systêmes; il appela à son secours l'éloquence et l'érudition; il alla s'établir à Rome; il imagina une méthode nouvelle de traiter les maladies agréablement (1); il réduisit la science à un petit nombre de règles; il ne savoit prescrire que les frictions, la gestation et le régime; et ce régime n'étoit rien moins que sévère (2). Tout le monde desiroit, dit Pline, que ce qui étoit devenu si facile fut vrai (3); mais l'art de la médecine; qui, depuis Hippocrate, reposoit sur les bases solides de l'expérience et de l'observation raisonnée, abandonné à des théories toujours incertaines et flottantes, devint entre les mains d'Asclépiade entièrement hypothétique et conjectural (4). S'il fallut de l'impudence (5) au médecin de Bithynie pour bouleverser la méthode médicale de son siècle, l'adage, *que la fortune seconde les audacieux*,

---

(1) *Jucunde*, dit Celse, liv. III, c. 19.

(2) Pline, *loco citato.*

(3) Pline, *loco citato: Faventibus cunctis ut essent vera quæ facillima erant.*

(4) Asclépiade prétendoit cependant avoir rétabli la doctrine d'Hippocrate, et son école se rangeoit dans la secte des *dogmatiques;* pour se distinguer de l'école *empirique*, qui ne vouloit suivre d'autre guide que l'expérience. La véritable doctrine d'Hippocrate paroissoit néanmoins se rapprocher davantage de celle-ci que de celle de la secte des dogmatiques.

(5) C'est de ce défaut que Galien l'accuse (*de Element.*, l. II, c. 3).

n'a jamais été plus vrai que pour lui : il osa arrêter un convoi funèbre, et il eut le bonheur de rendre à la vie un homme déjà étendu dans le cercueil (1) Son éloquence lui procura l'amitié et les éloges de Cicéron et de Pompée (2) : sa réputation engagea Mithridate à l'appeler auprès de lui : mais Asclépiade se contenta d'envoyer au roi de Pont ses consultations par écrit (3); et son refus de se rendre auprès du monarque augmenta sa célébrité. Il avoit été assez téméraire pour dire en public qu'un médecin qui ne se portoit pas toujours bien ne méritoit aucune confiance; et il parvint, sans la moindre indisposition, jusqu'à l'âge de la décrépitude, où il mourut, non d'une maladie, mais d'une chûte (4). Son nom, auquel étoit attachée une grande célébrité, engagea plusieurs médecins à suivre ses traces; et les Asclépiadéens (5) formèrent une école contre laquelle Galien a souvent eu occasion de s'élever.

Le buste que nous présentons sous les nº 4 et 3, pl. XXXII, *b*, est un monument unique : il fut découvert

---

(1) Pline, liv. III, § 37.

(2) Cicero *de Oratore*, l. I, § 14.

(3) Pline, liv. XXV, § 3.

(4) Pline, liv. VII, § 37.

(5) Le nom d'Asclépiadéens a donné lieu à une équivoque : attendu la ressemblance des deux mots grecs Ασκληπιαδῶν et Ασκληπιαδείων, on a quelquefois confondu les disciples d'Asclépiade avec les descendants d'Esculape. Voyez ma remarque sur Sextus Niger, ci-dessus, au § 6 de ce même chapitre.

à Rome, au commencement du dernier siècle, dans un tombeau qui étoit placé en-dedans de l'enceinte élevée par Aurélien, et peu éloigné de la voie Appienne (1). Le nom écrit sur la plinthe qui tient au buste est celui d'*Asclépiade*, ΑΣΚΛΗΠΙΑΔΗΣ.

Quoique ce nom ait été commun à plusieurs hommes qui, à des époques diverses et en différents genres, ont obtenu de la réputation, il paroît que le portrait dont il s'agit doit être attribué au célèbre médecin de ce nom par deux considérations principales. La première est qu'aucune désignation n'ayant été jointe à ce nom propre, il semble qu'on ait voulu par cette omission même désigner le plus célèbre des Asclépiades; et tel étoit le médecin dont nous parlons, sur-tout à Rome, où le monument a été trouvé (2). La seconde est que l'usage de porter la barbe courte, comme on le voit dans ce buste, est précisement celui qui avoit lieu parmi les Grecs dans le tems du grand Pompée : on peut s'en convaincre en comparant cette tête avec celle de Posidonius, stoïcien illustre de cette même époque (3).

---

(1) On peut voir la lettre de Bl. Garofolo, dans le XI[e] volume du *Giornale de' letterati d' Italia*, article x. La traduction française d'une partie de cette lettre se trouve dans l' *Historie de la médecine*, page 410.

(2) C'est ainsi que Galien cite souvent notre Asclépiade, sans joindre à son nom aucune désignation.

(3) Voyez ci-dessus pl. 24, page 284.

Le portrait d'Asclépiade que nous donnons a déjà été publié dans différens ouvrages (1); mais il a été dessiné de nouveau pour celui-ci, et beaucoup plus fidèlement, d'après le marbre original qui est à Rome dans le musée du Capitole.

PLANCHE XXXIII.

§. 3. Xénophon de Cos.

Tout ce que nous connoissons de ce médeçin, nous le devons à Tacite (2); c'est lui qui nous apprend que Xénophon, né à Cos, de la famille d'Esculape ou des Asclépiades, reçu dans le palais des Césars sous l'empire de Claude, y jouit d'une faveur si distinguée; qu'un sénatus-consulte, sollicité par l'empereur lui-même, déclara la patrie du médeçin libre à perpétuité de tout impôt (3).

---

(1) *Museo Capitolino*, t. I, pl. 3.

(2) Tacite, *Annal.*, l. XII; § 61 et 67. Diogene de Laërte a fait aussi mention de Xénophon de Cos, médecin (II, 59); mais il n'indique aucune particularité de sa vie. Je ne sais pas comment Fabricius s'étoit persuadé que le médecin de Claude, Xénophon de Cos, pouvoit être différent de celui dont le biographe des philosophes a fait mention. Sûrement cet homme très-savant n'avoit sous les yeux, en proposant ce doute, que le § 67 du livre XII de Tacite. Aussi cet endroit de l'historien est-il le seul qu'il cite à propos du médecin Xénophon, dans l'*Elenchus medicorum veterum*, inséré dans le XIIIe volume de sa *Bibliotheca græca*, première édition.

(3) *Precibus ejus (Xenophontis) dandum, ut omni*

Cependant, plus dévoué aux intérêts d'Agrippine que reconnoissant des bienfaits de Claude, Xénophon, si nous ajoutons foi au récit de ce même historien, poussa jusqu'à un tel point la complaisance criminelle pour cette femme ambitieuse, qu'il hâta par une seconde dose de poison la mort de son maître (1).

Cette médaille unique du cabinet impérial, pl. XXXIII. n° 1, a été attribuée par Pellerin à Xénophon de Cos (2). Eckhel a adopté cette opinion sans hésiter (3). On voit d'un côté la tête sans barbe de Xénophon, désignée par la légende ΞΕΝΟΦΩΝ, *Xénophon.*

Le revers représente la figure d'Hygiée, déesse de la santé, avec ses attributs ordinaires, la patère et le serpent; aucun autre type ne convenoit mieux à la médaille d'un médecin et d'un descendant d'Esculape. Le croissant qu'on aperçoit au-dessus de la figure peut avoir trait à l'identité, ou, pour mieux dire, à la confusion de la déesse de la santé avec Isis, dont le culte à cette

---

tributo vacui in posterum Coi, sacram et tanti dei (Aesculapii) ministram insulam colerent (Tacite, *Annal.*, XII, 61).

(1) Il lui mit dans le gosier, comme pour le faire vomir, une plume enduite d'un poison trés-prompt: *Ille tanquam nisus evomentis adjuvaret, pinnam rapido veneno illitam faucibus ejus demisisse creditur; haud ignarus summa sceleris incipi cum periculo, peragi cum prœmio* (Tac., *Annal.*, XII, § 67).

(2) Rois, pag. 206.

(3) *D. N.* tom. II, p. 599.

époque s'étoit répandu par tout l'empire : il pourroit aussi être un emblême des doctrines astrologiques, mêlées trop souvent chez les anciens médecins avec la véritable science. La légende, ΚΩΙΩΝ, (monnoie) *des citoyens de Cos*, montre que cette médaille est un monument de la reconnoissance de la patrie de Xénophon envers lui.

L'analogie parfaite qu'il y a entre cette médaille, dont l'authenticité est reconnue, et celle d'Hippocrate, dont nous avons parlé au paragraphe premier, pag. 386, peut servir à mieux constater l'authenticité de cette dernière. En revanche la médaille d'Hippocrate dépouille de toute apparence de probabilité l'opinion de ces antiquaires qui prétendroient reconnoître dans la tête auprès de laquelle on lit le nom de Xénophon un autre portrait que celui du médecin de ce nom (1). D'ailleurs les traits de la coiffure de cette tête présentent un caractère si particulier, qu'ils la distinguent de tous les portraits connus des empereurs romains.

---

(1) L'usage de graver les portraits des empereurs sans leurs noms, sur les médailles grecques; n'a guere d'exemples que sous le règne des premiers empereurs, et ces exemples sont très-rares. Ceux qui voudroient reconnoître Auguste dans la tête gravée sur la médaille dont il s'agit, et qui supposeroient que le nom de Xénophon qu'on y lit est celui d'un magistrat de Cos, n'auroient pas fait attention à l'énorme différence de fabrication et de style qui existe entre cette médaille et quelques autres frappées à Cos sous le règne d'Auguste. Nous en verrons un exemple à la planche XLIII.

§. 4. Asiaticus.

Tandis que les médecins empiriques et les dogmatiques combattoient les uns contre les autres, on imagina une méthode qui devoit rendre la science et la pratique de la médecine beaucoup plus faciles et plus courtes. Cette méthode étoit fondée sur une classification générale des maladies, par laquelle on les réduisoit à deux seules espèces, le resserrement et le relâchement. Il y avoit conséquemment deux manières de les traiter; et la pratique se renfermoit dans des bornes assez étroites. Cette méthode inventée à Rome, sous l'empire d'Auguste, par Thémison de Laodicée, fut mieux développée par Thessalus et par Soranus sous les règnes de Néron et de Trajan (1).

Parmi les noms des méthodiques dont il est fait mention dans les écrits des médecins, et notamment dans ceux de Célius Aurélianus, qui étoit de la secte, on ne trouve pas celui de Marcus Modius Asiaticus : cependant il étoit élève de cette école; et c'est le beau buste gravé au n° 2 et 3 de cette planche XXXII qui nous apprend à le connoître. Ce monument trouvé à Smyrne, et qui est maintenant placé dans le cabinet de la bibliothèque impériale, est accompagné

---

(1) On peut voir les maximes principales de cette école, et les noms des médecins qui s'y sont distingués, savamment exposés dans l'*Histoire de la médecine*, par Daniel Leclerc, IIe partie, liv. IV, sect. 1.

de deux inscriptions; l'une, en vers. gravée sur la poitrine; l'autre en prose, écrite sur le piédouche qui est du même bloc (1) : celle-ci, composée exprès pour indiquer le nom et la profession du sujet, est ainsi conçue :

M . ΜΟΔΙΟC . ACIATIKOC .
ΙΑΤΡΟC . ΜΕΘΟΔΙΚΟC (2).

Marcus Modius Asiaticus ,
médecin méthodique.

Les deux premiers noms montrent qu'Asiaticus

---

(1) Ce buste fut envoyé de Smyrne au chancelier de Pont-Chartrain, qui étoit alors ministre de la marine. Il le fit mouler et jeter en bronze par Girardon. Un de ces bronzes avoit été connu par Montfaucon, qui l'a donné dans le *Supplément de son A. E.*, t. III, pl. 8, mais qui paroît avoir ignoré le marbre original. Une autre copie est dans la collection du comte de Pembroke, à Wilton-House. Après la mort du chancelier, le marbre fut acheté par le duc de Valentinois, qui le légua, par son testament, au cabinet du roi. Le comte de Caylus l'a publié dans son Recueil, t. VI, pl. 42, n. 2 et 3, où il a fait l'histoire de ce monument.

(2) Il est à remarquer que la lettre *sigma*, dans l'inscription en prose, est formée en croissant, comme un C latin ; dans celle en vers, elle conserve sa forme plus ancienne, Σ. Ce mélange de caractères, qui se trouve souvent sur les médailles grecques, ne prouve pas que les deux inscriptions aient été gravées à des époques différentes; il prouve seulement qu'on a mis plus de soin à la gravure de l'inscription poétique.

avoit obtenu les droits de citoyen romain; et qu'il avoit par conséquent adopté, suivant l'usage, un nom et un prénom romains. Son véritable nom étoit Asiaticus : aussi lui donne-t-on seulement ce dernier dans l'inscription en vers que voici :

ΙΗΤΗΡ ΜΕΘΟΔΟΥ ΑΣΙΑΤΙΚΕ ΠΡΟΣΤΑΤΑ
ΧΑΙΡΕ
ΠΟΛΛΑ ΜΕΝ ΕΣΘΛΑ ΠΑΘΩΝ
ΦΡΕΣΙ ΠΟΛΛΑ ΔΕ ΛΥΓΡΑ (1)

---

(1) *Ἰητὴρ μεθόδου, Ἀσιατικὲ πρόστατα, χαῖρε;*
Πολλὰ μὲν ἐσθλὰ παθὼν φρεσὶ, πολλὰ δὲ λυγρά.

Le premier de ces deux vers est un hexamètre; le second, imité d'Homère (*Odys.*, liv. IV, v. 230), est une portion d'hexamètre, composée de quatre dactyles et d'une partie du cinquième. L'harmonie sensible de ces vers, quoique mutilés, avoit introduit chez les Grecs l'usage de se permettre ces portions de vers dans les inscriptions de quelques monuments (Pausanias, l. V, c. 19), de même que les poëtes dramatiques se les permettoient dans leurs pièces, où l'on avoit donné à ces vers coupés le nom latin de *Clausulæ* (Bentley, *de Metris Terent.*, à la tête de son édition de Térence; Isidore, *Orig.*, I, 38). Virgile, qui, dans l'Enéide, a emprunté à la poésie dramatique plusieurs de ses beautés, a fait un usage merveilleux de ces vers, qui, placés avec autant d'art que de goût à la fin de quelques périodes, donnent plus d'effet à la divine versification de ce poëme. La plupart des commentateurs n'ont pas senti ce charme, et ils regardent encore ces vers mutilés comme des négligences qui auroient disparu si le grand poëte eût pu mettre la dernière main à son ouvrage.

Adieu, Asiaticus, mon patron, médecin méthodique, toi qui as éprouvé dans ton cœur bien des satisfactions et bien des amertumes.

Cet adieu, *χάιρε*, *vale*, fait présumer que le buste étoit placé sur le tombeau d'Asiaticus, et que ce monument avoit été élevé à sa mémoire par quelqu'un de ses clients ou de ses affranchis (1).

---

(1) L'usage de placer les bustes des morts sur leurs tombeaux a été général dans l'antiquité, et le nom même de buste en est la preuve; car le mot *bustum*, dans les temps plus anciens, désignoit les lieux où l'on brûloit les morts; dans les temps postérieurs, les tombeaux même ont porté ce nom. Aux preuves sur lesquelles j'ai autrefois appuyé cette conjecture (*Mus. Pio Clement.*, t. VI, préf., p. XI) je puis ajouter maintenant deux autres exemples tirés de monuments inédits: l'un est le buste de Titius Gemellus, trouvé à Marseille; et placé maintenant dans le cabinet de M. l'abbé de Tersan. Ce buste a sur le piédouche une inscription grecque conçue en ces termes:

ΤΙΤΙΟϹΓϾ
ΜϾΛΛΟϹ
ϾΑΥΤΩ
ΤΗΝΠΡΟΤΟΜΗΝ
ΜΝΗΜΗϹ
ΧΑΡΙΝ
ϾΠΟΙΗϹϾΝϾΠΙΤΩ ΑΥΤΟΝ (Ce mot est ajouté).
ϾΝΘΑΔϾΚΗΔϾΥΘΗΝΑΙ

Titius Gemellus sibi protomen, memoriæ gratiâ, fecit, ut ipsi hîc justa solvantur.

« Titius Gemellus a fait (faire) son buste en sa mémoire, afin, « que les cérémonies de ses funérailles soient faites ici ».

Les antiquaires qui ont parlé de ce marbre avant moi ont rapporté le mot *πρόστατα (prostata)* au précédent *μεθόδου (methodou)*, et les ont expliqués comme si Asiaticus avoit été le chef de la secte méthodique : mais ni l'ordre naturel de la phrase ni la valeur du mot, *προστάτης (prostates)*, ne peuvent admettre cette interprétation; jamais on n'a donné le titre de *prostates* à un chef d'école.

Asiaticus, à ce qu'on peut juger par son portrait sépulcral, étoit mort à la fleur de l'âge : sa carrière avoit été parsemée en mesure égale de roses et d'épines, si nous devons en croire l'épigramme gravée sur son buste. Mais ce mélange de bonheur et de malheur n'avoit produit dans sa vie que des chagrins et des consolations sans éclat : c'est du moins ce que le mot *φρεσὶ (dans son cœur)* me paroît indiquer.

L'autre est le buste de la fille d'un affranchi de Marc-Aurèle. Il est exposé au musée Napoléon, parmi les marbres provenant de la conquête de Berlin. On lit au bas de la poitrine l'inscription suivante, qui se prolonge sur le cartel et sur le piédouche antiques :

D . M
AVR . MONNINAE
FILIAE
DVLCISSIM
PARENT . FECERVNT
ALEXANDER . AVG . LIB
ET
VMBRICIA . AMMIAS
VIX . AN . XVIII.

L'interprétation que je viens de donner au mot *προστάτης (patron)* diminue beaucoup de la célébrité de ce médeçin méthodique, regardé par d'autres, ainsi que nous venons de le dire, comme un chef de l'école.

J'ai été moi-même en doute si je devois placer son buste dans ce recueil d'hommes illustres : mais l'excellence de la sculpture le rend un des plus beaux morceaux de ce genre qui nous restent de l'antiquité, et paroît devoir mériter au personnage qu'il représente une espèce de célébrité posthume

PLANCHE XXXIII, *a*.

§. 5. Claudius Agathémerus.

Claudius Agathémerus, Lacédémonien, médecin de profession, s'étoit appliqué à la philosophie sous Annéus Cornutus; et ce fut à Rome dans la maison de celui-ci, et sous l'empire de Claude, qu'il sut gagner l'amitié et exciter l'émulation de l'un de ses condisciples, de Perse, l'auteur des satires, qui étoit du même âge que lui. Agathémerus étoit aussi recommandable par la science et les lumières qu'il avoit acquises que par la pureté et la douceur de ses mœurs. Voilà tout ce que nous savons de lui, et c'est Suétone qui nous l'apprend (1).

---

(1) Suétone; dans la vie de Perse, s'il est vrai toute-

On croit que le bas-relief sépulcral, pl. XXXIII, *a*, n. 4, représentant le buste d'un homme en habit romain, à côté de celui de sa femme, nous offre le portrait de ce médecin estimable (1). Le fondement de cette conjecture est l'inscription par laquelle nous sommes assurés que ce buste est celui de Claudius Agathémerus, médecin. Il est vrai que l'omission du nom du pays rend un peu moins complèttes les preuves de l'identité que nous croyons exister entre l'Agathémerus de marbre et celui dont parle Suétone : mais quelques autres particularités viennent encore à l'appui de l'opinion que j'énonce. Le Claudius Agathémerus du marbre étoit grec, ainsi que le condisciple de Perse; et sa coiffure et son menton sans barbe,

---

fois que cet écrit ancien soit de Suétone : *Usus est (Persius) convictu doctissimorum et sanctissimorum virorum acriter tum philosophantium, Claudii Agatherni (l. Agathemeri) medici lacedæmonii et Petronii Aristocratis magnetis, quos unice miratus est et æmulatus, cum æquales essent et Cornuto minores.* Sur une observation de Reinésius, les critiques ont jugé unanimement qu'il est nécessaire de changer le nom d'*Agathernus*, qu'on lit dans les manuscrits, et qui n'est ni grec ni latin, et tout-à-fait inoui, en celui d'*Aghatemerus*, qui s'en rapproche beaucoup. Reinésius, *Inscript.*, p. 610 ; Fabricius, *Biblioth. gr.*, t. IV, p. 617 de la seconde édition; et dans l'*Elench. medicor.*, t. XIII de la premiére.

(1) Ce bas-relief est dans la collection de l'université d'Oxford; il y a été transporté du Levant, et on l'a publié dans les différentes éditions des *Marmora Oxoniensia.*

ainsi que la coiffure de sa femme (1), s'accordent parfaitement avec le costume du temps où l'Agathémerus de Suétone a fleuri. Si l'Agathémerus du buste étoit différent, il faudroit supposer que, non-seulement il y a eu deux Claudius Agathémerus, médecins grecs, mais qu'ils ont été contemporains l'un de l'autre.

Je transcris ici l'épigramme qui fait connoître les portraits du mari et de la femme (2) : elle prouve qu'Agathémerus avoit fait exécuter ce tombeau de son vivant :

ΚΛΑΥΔΙΟΣ ΙΗΤΗΡ ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣ ΕΝΘΑΔΕ ΚΕΙΜΑΙ – ΠΑΝΤΟΙΗΣ ΔΕΔΑΩΣ ΚΡΑΙΠΝΟΝ ΑΚΕΣΜΑ ΝΟΣΟΥ -- ΞΥΝΟΝ ΤΟΥΤΟ Δ ΕΜΟΙ ΚΑΙ ΜΥΡΤΑΛΗ ΕΙΣΑ ΣΥΝΕΥΝΩ -- ΜΝΗΜΑ ΜΕΤ ΕΥΣΕΒΕΩΝ Δ ΕΣΜΕΝ ΕΝ ΗΛΥΣΙΩ.

Je gis ici, Claudius Agathémerus, médecin, -- qui avois appris des remèdes prompts pour toutes sortes de maladies. -- J'ai fait élever ce monument pour moi et pour Myrtalé mon épouse. -- Nous sommes dans l'Elysée, en compagnie des âmes pieuses.

---

(1) C'est à-peu-près la même coiffure qu'on remarque dans les portraits d'Agrippine, la mère de Néron, dans ceux de Poppée, de Julie, fille de Titus, et de Domitia, l'épouse de Domitien.

(2) Brunk l'a insérée dans ses *Analecta*, parmi les *adespota*, n. DXCII.

PLANCHE XXXIV.

§ 6. Médeçins et Botanistes

DONT LES IMAGES SONT TIRÉES DES MINIATURES D'UN ANCIEN MANUSCRIT (1).

L'un des manuscrits les plus anciens, et en même temps les plus remarquables dans l'histoire de l'art diplomatique, est sans doute le manuscrit de la bibliothèque de Vienne, qui contient les ouvrages de Dioscoride (2). Exécuté à Constantinople, vers la fin du Ve siècle de l'ère chrétienne, pour la fille d'un empereur d'Occident (3), il n'y

---

(1) La miniature est du cinquième siècle, et la planche de la grandeur de l'original.

(2) On trouve une description très étendue de ce manuscrit dans les *Commentarii de bibliethecâ Vindobonensi*, de Pierre Lambécius, liv. II, ch. 7; un résumé de cette description dans la *Paléographie grecque* de Montfaucon, liv. III, c. 2, p. 195; et un autre plus court dans la *Bibliotheca græca* de Fabricius, t. IV, p. 683 de la nouvelle édition. Ce précieux manuscrit fut acheté à Constantinople, pour la bibliothèque de Vienne, du temps de l'empereur Maximilien, par Augier Busbeq, voyageur et négociateur célèbre, qui l'avoit trouvé chez un Juif.

(3) Julienne Anicia étoit fille d'Olybrius, le plus noble des sénateurs romains de son temps, et qui, avant de devenir empereur d'Occident, s'étoit retiré à Constantinople, et y avoit eu Julienne de son épouse Placidie, fille de Valentinien III. Julienne fut mariée à Aréobinde, et devint mère d'Olybrius le jeune, consul en 491, et

manque aucun des ornements qui à cette époque rendoient un livre précieux. Mais, parmi les miniatures dont il est enrichi, celles qui ont fixé le plus l'attention des savants sont les deux tableaux sur fond doré, renfermés dans des bordures en arabesques, et dont chacun présente les images de sept médecins ou botanistes les plus célèbres. Ils sont assis les uns près des autres, comme s'ils étoient en consultation ensemble. Sur la marge, à côté de chaque figure, est le nom, écrit en grec, du personnage qu'elle représente : ainsi ces deux miniatures nous donnent quatorze images; et, à l'exception de deux qui sont idéales, on peut, avec beaucoup de probabilité, regarder les douze autres comme des copies anciennes des portraits authentiques de ces mêmes personnages (1).

---

de Dagalaïfe. Les auteurs ecclésiastiques ont loué la magnificence de cette princesse; et en effet, la figure allégorique de la Magnanimité, Μεγαλοψυχία, accompagne le portrait de Julienne dans une autre miniature de ce même manuscrit, que l'on voit gravée dans l'ouvrage de Lambécius. Tillemont, *Histoire des Empereurs; Léon I*er, art. VIII; Ducange, *Familles Bizantines*, p. 174; Lambécius, *loco citato*, § 8.

(1) Ces miniatures ont été gravées dans les deux éditions de Lambécius, et dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne*, par Nessell, part. III, n.° 1, p. 3. Bellori les a reproduites à la fin de ses *Imagines virorum illustrium*, gravées par P. Santi Bartoli, qui, en les embellissant suivant son usage, les a rendues avec très peu de fidélité. De là les mêmes

Voici quels sont les motifs qui me paroissent établir cette probabilité.

Le premier, d'où dérivent tous les autres, est l'usage où étoient les anciens d'orner leurs manuscrits les plus précieux des portraits des auteurs. Cet usage, qui étoit observé dès les premiers temps de l'empire romain, tiroit son origine du luxe que les Attales et les Ptolémées avoient déployé quelques siècles auparavant dans les bibliothèques de Pergame et d'Alexandrie (1). Sénèque en a fait le sujet de quelques vaines déclamations qui n'ont peut-être jamais produit d'effet plus utile que de bien constater cet usage (2). A l'époque où vivoit le précepteur de Néron, l'amour de l'iconographie ou le goût des portraits étoit généralement répandu à Rome; les productions des arts y avoient été réunies des trois parties du monde, et les originaux des portraits des hommes illustres n'avoient pas été oubliés : le seul recueil de Varron

---

images sont passées dans les volume II et III du *Trésor* de Gronovius, qui les a données telles qu'elles se trouvent dans les deux estampes de Santi Bartoli, et, en outre, en a répété séparément la plupart des figures. Les gravures insérées dans l'ouvrage de Lambecius étoient, jusqu'à présent, les moins infidelles.

(1) Lipsius, *de Bibliothecis*, ch. 10.

(2) Seneca, *de Tranquill. animi*, c. 9, assure qu'on voyoit dans les bibliothèques de son tems, *Cum imaginibus suis descripta sacrorum opera ingeniorum*. Voyez aussi l'épigr. 184 du liv. XIV de Martial.

en fournissoit un grand nombre (1). Mais on peut demander si le peintre qui a pris soin d'embellir le manuscrit dont nous parlons, pour le rendre digne d'être présenté à Julienne (2), a copié les portraits sur de bons originaux, ou, ce qui revient au même, sur des copies transmises par des manuscrits plus anciens? Plusieurs raisons nous portent à pencher vers l'affirmative.

D'abord les poses des figures, simples, gracieuses, et tout-à-fait dans l'ancien style, offrent un contraste frappant avec l'incorrection et la foiblesse de l'exécution; le costume des personnages est en tout point convenable à leur siècle, à leur nation, à leur profession; on peut même y remarquer des particularités savantes que j'aurai soin de relever dans l'explication des sujets. Ce manuscrit est en cela bien différent de plusieurs manuscrits anciens, ornés pareillement de portraits en miniature, qui choquent au premier coup d'œil par des anachronismes évidens en ce qui concerne les costumes, et qui dès-lors ne méritent aucune confiance (3).

---

(1) Pline, XXXV, § 2. Nous avons traité ce sujet dans le discours préliminaire, pag. 28 et 29.

(2) Le sujet de la miniature où cette princesse est représentée, et où l'on voit la Reconnoissance, Ε'υχαριστία, prosternée à ses pieds, me fait conjecturer que ce manuscrit a été offert à Julienne par quelque personne comblée de ses bienfaits.

(3) Telle est, par exemple, la figure de Denys d'Halicarnasse, dont nous avons parlé dans la note placée à

J'observe en second lieu que, si parmi les personnages peints dans le manuscrit il s'en trouve quelqu'un dont le portrait nous soit parvenu à l'aide d'autres monuments, et que ces portraits se ressemblent, cette ressemblance est une preuve qu'ils ont été tirés l'un et l'autre d'un original plus ancien (1); j'observe enfin que, si quelqu'un des portraits en question est répété dans les miniatures du même manuscrit sans aucune différence dans les traits de la physionomie, rien ne peut faire penser que ce portrait soit idéal (2).

Tels sont les motifs qui m'ont fait admettre ces miniatures parmi les monuments authentiques de l'iconographie ancienne. Il faut cependant avouer que l'état de décadence où se trouvoient les arts à la fin du V[e] siècle peut avoir fait tort à la justesse et à l'exactitude des traits caractéristiques des physionomies, auxquels la petitesse des proportions n'a pas permis de donner un développement suffisant; et que d'ailleurs treize siècles qui se sont écoulés depuis que ces peintures ont été faites, y ont nécessairement causé des dégradations considérables. On a retracé fidèlement ce qui en

---

la fin du chapitre V; tels sont, pour la plupart, les portraits des hommes illustres dans le Recueil de Thevet. V. le *Discours préliminaire*, pag. 35 n. (2).

(1) Nous vérifierons cette observation dans le portrait de Galien, pl. 35.

(2) Le portrait de Dioscoride, pl. 35, n. 3, et celui que nous produirons à la planche 36, prouvent ce que j'avance ici.

reste encore, sans en corriger les défauts, sans en suppléer les parties effacées, mais en rendant avec la plus scrupuleuse exactitude les calques des miniatures originales, tels qu'ils nous ont été envoyés de la bibliothèque impériale de Vienne.

Chiron.

Ce personnage mythologique (pl. XXXIV, n° 1), nous fournit une preuve assez forte que les images en question n'ont pas été tracées au hasard, ou suivant le caprice d'un artiste du Ve siècle. Chiron, centaure, c'est-à-dire né dans un canton de la Thessalie où l'art de l'équitation avoit fait les premiers progrès, passoit parmi les anciens pour avoir découvert la vertu médicale de plusieurs plantes (1) : son nom même annonce l'adresse de ses mains pour traiter les maladies qui sont du ressort de la chirurgie (2). La manière dont le peintre a indiqué les connoissances botaniques du centaure est la même que celle qu'avoient employé les plus anciens artistes. Chiron tient dans sa main gauche un mortier, dans la droite un pilon qu'il plonge dans le mortier, comme s'il

---

(1) On peut consulter, sur la doctrine médicale de Chiron, et sur ses découvertes, l'*Histoire de la médecine*, part. I, l. I, c. 10; et la *Bibliotheca græca* de Fabricius, l. I, c. 3.

(2) Le mot *cheir*, *χειρ*, *main*, est l'étymologie du nom de Chiron et celui de la chirurgie.

étoit dans l'action d'exprimer le suc de quelques herbes. Deux figures de femmes, emblêmes de la médecine, étoient représentées avec les mêmes symboles sur le coffre de Cypsélus à Olympie, production des arts primitifs de la Grèce. « Elles « ont, dit Pausanias, des mortiers à la main, et « des pilons qu'elles plongent dans les mortiers. « L'opinion regarde ces deux femmes comme ins- « truites dans la connoissance des médicaments (1) ». La peau d'une bête fauve couvre les épaules du centaure, comme sur plusieurs autres monuments; la partie postérieure qu'il tient du cheval est couchée et de couleur grise (2).

Sextius Niger.

Sextius Niger (pl. XXXIV, n. 2), étoit un Romain d'une naissance élevée, qui, embrasé de l'amour de la philosophie, et d'une ambition peu commune, refusa la dignité de sénateur que Jules-César lui déféroit, et alla s'établir en Grèce pour y créer une secte, ou plutôt pour renouveler celle des Pythagoriciens (3). La médecine étant

---

(1) Pausanias, V, 18.

(2) Dans les belles eaux-fortes de Santi Bartoli, le mortier dans les mains de Chiron est devenu un livre carré, et les jambes et la croupe de cheval ont été changées en un manteau de philosophe.

(3) Sénèque le philosophe, *ép.* 98 et 59; et Sénèque le déclamateur, *Controvers.*, liv. II, *procem.* Les remarques de Lipse et de Nicolas Lefevre sur les endroits

une des sciences les plus particulièrement cultivées dans cette école, Niger en fit un des principaux objets de ses études, et il adopta la doctrine des disciples d'Asclépiade (1) : ses livres sur cette science ont été souvent cités par Pline (2). Ceux qu'il avoit composés sur la botanique, et où il parloit des vertus des plantes, sont loués par Dioscoride, et plus encore par Galien, qui les place au premier degré de mérite après ceux de Dioscoride (3). Sextius Niger eut un fils qui paroît avoir suivi la même carrière que son père (4).

Le peintre a donné au portrait de cet écrivain le costume de philosophe, et la barbe par laquelle se distinguoient alors dans la société ceux qui faisoient ouvertement profession de la philosophie : le rouleau indique les écrits de Niger.

---

cités donnent beaucoup d'autres notices sur Sextius Niger. Voyez aussi Lambécius, *loco citato*, § 4; et Fabricius, dans l'*Elench. médicor.*, tom. XIII de la *Bibliothèque grecque*, première édition, v. *Niger*, v. *Sextius*; et dans le *Catalogue des Pytaghoriciens*, v. *Sextius*, t. I, p. 870 de l'édition de M. Harless.

(1) Il est cité par Galien, *procem.* l. VI, *de Simpl. medic. facult.* avec le titre d'*Asclépiadéen*. Dioscoride (*procem.*, l. I *de Mater medic.*) le range aussi parmi Asclépiades : il a voulu dire sans doute parmi les Asclépiadéens, ou parmi ceux qui avoient adopté les maximes d'Asclépiade le Bithynien.

(2) En plusieur endroits, entre autres au livre XVIII, § 68, 3.

(3) *Loco citato.*

(4) Séneque, *ép.* 98.

Héraclide de Tarente.

Ce médecin, (pl. XXXIV, n° 3), dont les ouvrages ont été en grande estime dans l'antiquité, étoit très-renommé dans la secte empirique. Il avoit quité celle des dogmatiques, dont il suivoit auparavant la doctrine, s'étant formé à l'école de Mantias. Si celui-ci étoit éleve d'Hérophile luimême, comme on le croit généralement, Héraclide a fleuri sous les successeurs immédiats d'Alexandre-le-Grand. Les Grecs italiotes ne portoient point de barbe à cette époque ; aussi n'en paroît-il pas dans le portrait d'Héraclide ; autre particularité qui dépose en faveur des originaux d'après lesquels on a copié ces portraits. Au premier aperçu, voyant le romain Niger avec une longue barbe, et le grec Héraclide avec le menton rasé, on pourroit soupçonner que ces portraits sont d'un genre idéal : mais une lègere réflexion suffit pour prouver que Niger, devenu pythagoricien, a dû porter la barbe, et qu'Héraclide, grec d'Italie, ne devoit pas en avoir, non plus que les rois siciliens Gélon et Hiéron, dont les portraits nous sont connus.

Les ouvrages d'Héraclide sur la matière médicale, particulièrement sur les vertus des plantes, ont dû faire placer son portrait dans les miniatures qui ornent le manuscrit de Dioscoride (1).

---

(1) Daniel Leclerc, *Hist. de la médec.*, part. II, l. II, c. 7 ; Fabricius, *Elench. medicor.*, v. *Heraclides*

Mantias.

Nous savons de Mantias (pl. XXXIV, n. 4), qu'il étoit disciple d'Hérophile, et qu'il fut le maître d'Héraclide de Tarente; mais nous ignorons le pays où il étoit né, et presque toutes les circonstances de sa vie. Galien a parlé avec éloge de plusieurs ouvrages que Mantias avoit composés, et qui concernoient la botanique, la pharmacie; et en général la science des médicaments: il fait aussi remarquer que Mantias fut toujours fidèle à la secte d'Hérophile et des dogmatiques, exemple que son disciple Héraclide ne jugea pas à propos d'imiter (1).

Xénocrate Aphrodisien.

Nous devons encore à Galien la plupart des renseignements qui nous sont parvenus sur cet écrivain et sur ses ouvrages (2), (pl. XXXIV,

---

Tarentinus, et v. *Tarentinus;* Lambécius, *loc. cit.*, § 4, fournissent ou citent les autorités des anciens qui ont parlé de ce médecin botaniste. On peut consulter encore à ce sujet les ouvrages cités par M. Schweighaeuser, dans la table des auteurs, tom. XIII de son édition d'*Athénée*, à l'art. *Heraclides Tarentinus*.

(1) Voyez, sur Mantias, les auteurs cités par Lambécius, *loco citato;* par Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. XIII, *Elench. medicor.*, v. *Mantias;* et v. Daniel Leclerc, *Hist. de la médecine*, p. 325.

(2) Cependant Aëtius, Clément d'Alexandrie et Artémidore ont fait mention de Xénocrate. Outre ce qu'en

n. 5). Il doit avoir été contemporain de Pline (1); et l'un de ses traités, qui a pour titre *De la nourriture que fournissent les animaux aquatiques*, subsiste encore. On trouvoit dans les écrits de Xénocrate beaucoup d'inepties et de pratiques superstitieuses mêlées à quelques connoissances utiles. On y lisoit, au rapport de Galien, plusieurs instructions ridicules ou pernicieuses, et même criminelles, telles que des recettes pour faire naître l'amour ou la haine, pour procurer des songes tels qu'on les souhaite, pour faire souffrir quelqu'un, et même pour le faire mourir.

---

ont dit Daniel Leclere, *loco citato*, p. 618, et les auteurs cités dans la remarque précédente, on trouve un article sur Xénocrate et sur les éditions de ce qui nous est resté de lui dans le Xe volume de la *Bibl. gr.* de Fabricius, p. 746, édition de M. Harless.

(1) On ne sait pas comment tous ceux qui ont parlé de Xénocrate l'ont fait vivre sous Tibère ou sous Néron; ils se sont appuyés sur l'autorité de Galien, qui assure que Xénocrate vivoit du temps de ses grands pères *de simpl. medicam. focult. in princ.*): mais il m'a paru qu'on donne trop d'étendue à cette indication chronologique. Lorsqu'un auteur désigne un temps comme celui de ses grands-pères, il ne peut signifier qu'une génération, ou trente-trois ans avant sa naissance. Galien étoit né en 131, et Xénocrate devoit vivre en 98, c'est-à-dire du temps de Trajan. Cépendant, s'il est le même auteur cité par Pline; ce qui n'est nullement prouvé, on peut croire qu'il a devancé de quelque temps l'époque de cet empereur, et qu'il a eu une longue vie; mais il ne sera jamais nécessaire de le placer sous le règne de Néron, et encore moins sous celui de Tibère.

L'image de Xénocrate, telle qu'on la voit dans la miniature, présente un de ces accessoires qui la font reconnoître pour une copie de quelque ancien original. Cet accessoire est la petite draperie (*rica* ou *theristron*) qui lui enveloppe la tête. Nous avons parlé de cette coiffure usitée par les anciens médecins, dans l'article où nous avons examiné le portrait d'Hippocrate.

PAMPHILE.

Lambécius a confondu sans raison Pamphile, médecin et botaniste, dont il est ici question, (pl. XXXIV, n. 6), et dont Galien a fait mention dans plusieurs endroits de ses ouvrages (1), avec un autre Pamphile né à Alexandrie, dont Suidas a parlé, qui étoit grammairien, disciple d'Aristarque, et qui vivoit sous les premiers Pto-

---

(1) La méprise de Lambécius vient de ce que Suidas attribue au grammairien un ouvrage dont les articles étoient distribués suivant l'ordre alphabétique des matieres; et Galien reconnoît le botaniste pour auteur d'un traité des herbes, disposé par alphabet. Lambécius ne s'est pas aperçu que Galien cite des exemples tirés de quelques articles de Pamphile qui commencent par A; et Suidas, au contraire, atteste que Pamphile d'Alexandrie n'étoit pas lui-même l'auteur des articles contenus dans les quatre premières lettres: ces articles étoient l'ouvrage de Zopyrion, que Pamphile avoit continué. D'ailleurs rien ne nous apprend que le Dictionnaire de Zopyrion, continué par Pamphile d'Alexandrie, eût la botanique pour objet.

lémées. Daniel Leclerc paroît s'être également trompé lorsqu'il pense que Pamphile le médecin a vécu sous le règne de Claude (1). L'opinion de Fabricius, qui le fait contemporain de Galien, est beaucoup plus probable, puisqu'elle est confirmée par un passage de Galien lui-même (2). Au reste celui-ci paroit faire très-peu de cas de la science de Pamphile; on voit seulement, par son empressement à le décréditer, que cé botaniste, auteur d'une description des plantes, par ordre alphabétique, avoit obtenu dans le vulgaire plus de succés qu'il n'en méritoit.

Quant à la miniature qui représente Pamphile, on peut observer que la barbe convient parfaitement au costume usité dans le siècle des Antonins.

MACHAON.

Ce personnage mythologique est le dernier du cercle (planche XXXIV, n. 7); ainsi il se trouve placé près de Chiron, par lequel nous avons commencé. Machaon et Podalire son frère ètoient

(1) Daniel Leclerc a confundu, à ce qu'il paroît, le Pamphile botaniste avec le Pamphile pharmacien, ou, comme Galien l'appelle, *μιγματοπώλης*.

(2) *Elench. medicor.*, art. *Pamphilus qui de herbis, etc.*; *Biblioth. gr.*, t. XIII de la 1re édit. Galien, dans son traité *de Simpl. medic. pot.*, a placé Pamphile parmi les *νεώτεροι*, ou *les auteurs les plus récents*, et il le nomme avec Archigene, contemporain de Trajan.

les deux enfants d'Esculape qui prirent part avec les Grecs à la guerre de Troie (1). Machaon y mourut (2); il étoit l'aîné de deux frères (3), et il est le seul des deux qu'Homere ait mis en action dans l'Iliade. C'est probablement pour ces raisons que le peintre lui a donné la préférence sur Podalire. Machaon, dans la miniature a l'air pensif; on ne voit dans ses mains ni rouleau ni livre, sans doute parceque l'antiquité ne connoissoit aucun ouvrage qui lui fût attribué. Il occupe cependant a bon droit une place parmi les botanistes, soit à cause de son habileté dans la connoissance des plantes, soit pour l'art avec lequel il savoit les employer à la guérison des blessures (4).

PLANCHE XXXV.

Galien.

La réunion de la littérature à la science de la médecine a rendu recommandables à la postérité la mémoire et les écrits de Galien (5); ses

---

(1) Homere, *Iliade*; II, v. 732.

(2) Quintus de Smyrne, *Paralip.*, VI, v. 406.

(3) Le même Quintus, *Paralip.* VII, v. 59.

(4) Homere, *Iliade*, IV, v. 218.

(5) Deux opuscules latins de Philippe Labbe, l'un contenant l'éloge historique de Galien, l'autre la vie de Galién tirée de ses propres ouvrages, réimprimée dans la première édition de la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. III, l. IV, c. 17, étoient les meilleurs guides à suivre pour bien connoître l'histoire de ce grand médecin,

connoissances dans la clinique le firent passer dès son vivant pour un homme extraordinaire qui opéroit des miracles (1); sa doctrine a dominé pendant une longue suite de siècles dans les écoles de médecine chez les Grecs, chez les Romains, chez les Arabes, et même, aprés la renaissance des lettres, dans les universités de toute l'Europe (2).

---

qui, dans ses écrits, parle souvent de lui-même et de ses contemporains. A présent le long article que M. Ackermann, professeur d'Altorf, a inséré dans la nouvelle édition de la *Bibliotèque gr.* (t. V, p. 378), sur la vie et les ouvrages de Galien, l'emporte, par l'érudition et par le jugement, sur tout ce qu'on a écrit sur le même sujet. Quant à la doctrine de Galien, ceux qui desirent en avoir une idée peuvent lire l'*Histoire de la médecine* par Daniel Leclerc, part. III, liv. III.

(1) Pour les rendre plus croyables, on a fait de lui un chrétien; et Chartier, dans la vie de Galien, imprimée à la tête de l'édition qu'il a donnée des ouvrages de ce médecin, réunis à ceux d'Hippocrate, avoit adopté cette opinion. Un passage de Galien prouve combien elle s'éloigne de la vérité, et même de la vraisemblance: « Il est plus facile, dit-il en parlant des sectes des mé« decins et des philosophes de son temps, il est plus « facile de faire changer de croyanee un juif et un « chrétien, que de persuader ces personnes de quelques « vérités contraires aux dogmes de leur secte « (*de different. pulsuum*, l. II, c. 3, p. 86, t. VII de l'édition de Chartier).

(2) On l'a regardé comme l'auteur d'un nouveau systême en médecine, fondé principalement sur les humeurs du corps humain. Ce systême, depuis quelques années, a perdu de son crédit dans les écoles; néanmoins le mérite de Galien dans les diverses parties de la science n'a

Il étoit né à Pergame, l'an 131 de l'ère vulgaire, d'un père qui étoit architecte et savant. Après avoir reçu une éducation très-soignée, il se consacra spécialement à la médecine, dont il suivit l'étude à Smyrne sous Pélops, à Corinthe sous Numisien, et enfin dans les écoles d'Alexandrie qui avoient le plus de réputation. Ses observations particulières et ses voyages dans la Grèce et dans l'Asie augmentèrent ses connoissances (1). Elles embrassoient la médecine dans toute son étendue, et même la chirurgie : les belles-lettres étoient son délassement (2); et il a donné dans ses ouvrages plusieurs exemples de la critique littéraire la plus juste et la plus ingénieuse (3).

De retour dans sa patrie, il fut chargé par le magistrat du traitement des gladiateurs blessés ; mais peu de temps après il se rendit à Rome,

---

pas été méconnu par Haller, qui lui rend justice dans ses différentes *Bibliothèques*, *d'anatomie*, *de chirurgie*, *de botanique*, et sut-tout dans celle *de médecine pratique*.

(1) Pour mieux observer la nature, il fit à pied une grande partie de ses voyages (Galen., l. II, *de motu musc.*, c. 4, et l. IX, *de simpl. medicam. fasc.*, c. 1, n.° 2, pag. 246, tom. XIII de l'édition de M. Chartier).

(2) C'est le témoignage que Suidas (v. Γαληνὸς) et Athénée (l. I, p. 1, E. F.) lui rendent. Ce polygraphe l'a mis, dans son ouvrage, au nombre des interlocuteurs. M. Ackermann, en faisant l'énumération des écrivains grecs qui ont parlé de Galien, a, je ne sais pas comment, omis l'auteur des *Dipnosophistes*.

(3) M. Villoison en a réuni quelques-uns dans sa préface à l'édition des scholiastes d'Homère, tirés d'un manuscrit de Venise, p. xxxvi.

où il se concilia par ses talents la confiance et les bonnes graces des empereurs. Marc-Aurèle l'y appela une seconde fois, et lui confia le soin de la santé de son fils unique (1). Galien paroît être resté dans cette capitale sous le règne de Commode et sous celui des empereurs suivants; et on voit, par un passage de ses écrits, qu'il étoit encore le médecin de la cour sous Septime Sévère (2). S'il a vécu soixante-dix ans, comme l'assurent les auteurs dont le récit a été adopté par Suidas, il est mort sous le règne de ce prince, l'an 200 de l'ère vulgaire.

La deuxième miniature (3) du manuscrit de Dioscoride, pl. XXXV, n. 1, nous présente Galien au haut du tableau, assis à la place d'honneur, sur un siége ayant un marche-pied : sa barbe et sa chevelure sont épaisses, et donnent beaucoup de majesté à sa physionomie. On remarque une barbe et une chevelure pareilles dans une figure gravée sur un médaillon de Commode, frappé à Pergame, et reconnue par Fabretti et par Bonarotti pour une image de Galien (4). Cette

---

(1) Galen. *præc. ad Post.*, c. 12, Class. VI, *oper.*

(2) Galen. *de Antidot.*, l. III, c. 13. Ce passage a été parfaitement éclairci par M. Ackermann, dans la nouvelle édition de la *Biblioth. gr.* de Fabricius, tom. V, p. 384.

(3) J'ai déja observé que la miniature est du cinquième siècle, et que la planche est de la grandeur de l'original.

(4) Fabretti, *de Columna Trajana*, c. 7, p. 212; Bonarotti, *Medaglioni*, VII, 10, p. 124, segg., ont appuyé cette opinion sur des conjectures qui ne sont pas loin de l'évidence.

conformité fournit une nouvelle preuve que les figures du manuscrit de Vienne, quoique d'une touche incorrecte et grossière, sont toutefois la copie d'originaux anciens et authentiques. Pour rendre cette conformité plus sensible, j'ai fait graver, pl. XXXV, *a*, n. 8, le médaillon sur lequel le médecin de Pergame y est représenté avec le manteau et le bâton d'Esculape (1), et tenant à la main la petite statue de ce dieu.

PLANCHE XXXV, XXXVI.

Dioscoride.

Nous savons de Dioscoride (pl. XXXV, n. 2), et c'est lui-même qui nous l'apprend (2), que,

---

(1) Ce médaillon du cabinet impérial se trouve dans la *Description des médailles* par M. Mionnet, t. II, *Mysie*, n.° 602. Le n.° 603 indique un autre médaillon semblable, à un autel près, qui est placé entre les deux figures. Celle de Galien, sur le médaillon que Bonarroti a publié, paroît avoir sur la tête une espèce de chapeau qu'on donnoit, comme nous l'avons déja remarqué, aux images des médecins. A la place de la petite statue d'Esculape, on voit sur d'autres médaillons semblables un groupe représentant le même Dieu avec le petit Télesphore à ses pieds, divinité subalterne qui présidoit à la convalescence. Le médaillon que j'ai fait graver, offrant la figure de Galien avec la tête nue, fait mieux sentir le rapport qu'il y a entre la chevelure de cette figure et celle de Galien tel qu'il est représenté dans la miniature.

(2) Lambécius (tom. II, pag. 195 et suivantes de la

né en Cilicie, dans la ville d'Anazarbe (1), il avoit commencé sa carrière par le métier des armes; que son désir de connoître la nature et son goût pour la botanique lui avoient fait trouver dans ses marches le temps d'examiner les plantes, de s'instruire de leurs propriétés médicales, et d'acquérir pareillement la connaissance des mineraux des différentes contrées qu'il parcouroit. Ces recherches continuées sans relâche rendirent Dioscoride le plus grand botaniste de l'antiquité après Théophraste; et ses écrits ont eu même plus de succès que ceux du péripatéticien. Dioscoride ne considérant les objets que la nature présente presque sous aucun autre rapport que sous celui de

---

deuxième édition) avoit judicieusement distingué trois divers Dioscoride dont il est fait mention dans les écrits de Galien. Nul doute que celui dont nous voyons ici l'image en miniature ne soit l'auteur de l'ouvrage qui nous reste sur la matière médicale, et dont le manuscrit nous a fourni les figures que nous examinons. C'est encore à M. Ackermann que nous sommes redevables d'une notice savante sur ce naturaliste, insérée dans la *Biblioth. gr.* de Fabricius, t. VI, p. 673 de la nouvelle édition.

(1) Ceux qui ont prétendu que cette ville ne portoit pas le même nom du temps de Néron se trompent. Il est vrai que, depuis Auguste, elle s'appeloit aussi Césarée; mais les écrivains continuoient de l'appeler Anazarbe, ou Césarée près du mont Anazarbe, pour la distinguer entre un grand nombre de villes qui portoient le nom de Césarée. Sous Marc-Aurèle, elle recommença de nouveau à porter le seul nom d'Anazarbe. Voyez le mémoire sur les médailles de cette ville, par l'abbé Belley, tome XXXII de l'*Académie des belles lettres*.

leur usage en médecine, ses ouvrages sont devenus pour ainsi dire le code de la matière médicale; et les écoles anciennes et modernes s'y sont conformées jusqu'à nos jours presque sans variation.

Quoique nous ne sachions rien de certain sur l'époque où florissoit Dioscoride, il paroît très-probable qu'il a vécu sous Néron. Il parle dans ses écrits d'un Aréus, médecin de la secte d'Asclépiade (1), et il dit que Lécanius Bassus, romain de la plus haute distinction, étoit l'ami de ce médecin : or Lécanius Bassus fut consul sous Néron, l'an 64 de l'ère chrétienne.

Dioscoride, ainsi qu'on peut l'inférer de son premier nom de Pédanius (2), avoit acquis les droits de citoyen romain; et cependant nous le voyons avec une longue barbe : mais c'étoit un usage assez suivi par les Grecs, particulièrement par ceux qui faisoient profession des lettres et de la philosophie. Nous avons vu Asiaticus, médecin méthodique, portant aussi la barbe. Contemporain de Dioscoride, et Cilicien comme lui, saint Paul, quoique citoyen romain la portoit pareillement. Ses portraits, transmis par une tradition non interrompue, et gravés sur les coupes de verre des

---

(1) Lambécius, qui a pris l'Aréus dont parle Dioscoride pour le philosophe de ce nom, l'un des confidents d'Auguste, a dû se tromper sur l'époque où le naturaliste d'Anazarbe a vécu.

(2) D'autres manuscrits l'appellent Pedacius, moins correctement sans doute.

anciens chrétiens, nous le représentent dans le même costume que Dioscoride (1).

J'ai fait graver à la planche XXXVI un autre portrait de ce botaniste, tiré du même manuscrit. (2). Ce portrait assuré par l'inscription qui l'accompagne, le représente occupé de la composition de ses ouvrages, et faisant copier par un peintre la racine de la mandragore : une figure de femme allégorique, que son nom fait reconnoître pour ЄΥΡЄϹΙϹ, *la découverte*, présente au peintre cette racine; à laquelle la superstition plutôt que la science attribuoit tant de merveilles (3).

Ici le portrait de Dioscoride ressemble parfaitement, dans les traits principaux, malgré l'igno-

---

(1) Philippe Bonarrotti, dans ses *Osservazioni sopra alcuni frammenti di vasi antichi di vetro*, etc., aux pages 75 et 76, a prouvé par des autorités respectables l'authenticité des portraits de S. Paul. La conformité du costume avec celui qu'on remarque dans les portraits de Dioscoride est une preuve de plus de cette authenticité.

(2) C'est de la grandeur de l'original, d'après une miniature du cinquième siècle.

(3) Les anciens étoient étonnés d'une certaine ressemblance qu'ils croyoient avoir remarquée entre la racine de la mandragore et le corps humain, ressemblance que les jongleurs de leur temps augmentoient par des supercheries, comme au temps de Mattioli (*Comment. ad Dioscor.*, liv. IV, c. 76): de là l'épithète de *semihominis*, donnée à cette plante par Columelle (l. X, v. 20). Les anciens attribuoient à ce végétal tantôt une qualité narcotique, tantôt une vertu aphrodisiaque (Pline, l. XXV, § 94; Dioscoride, l. IV, c. 76).

rance du peintre, à celui de la miniature précédente; nouvelle preuve que ces portraits n'ont pas été faits au hasard, ou sans avoir sous les yeux des originaux anciens.

NICANDRE.

Ce poète, (pl. XXXV, n. 3), qui a excellé dans le genre didactique, étoit de Claros, petite ville qu'un oracle d'Apollon avoit rendue célèbre, et qui dépendoit de Colophon, l'une des villes les plus considérables de l'Ionie (1). Nicandre a été regardé comme Colophonien; mais quelques auteurs l'ont dit Etolien, parce qu'il s'étoit fixé en Etolie, contrée dont il avoit fait le sujet d'un de ses ouvrages. Ceux de ses poëmes qui sont parvenus jusqu'à nous concernent la médecine; l'un a pour titre *Theriaca*, et traite des remèdes et des antidotes contre la morsure des serpents et

---

(1) Nicandre lui-même nous a transmis ces notices sur son compte (*Alexipharm.*, v. 9, et *Theriac.*, v, *ult.*); Suidas, Eudocie, et les auteurs grecs anonymes de la vie de Nicandre et de celle d'Aratus, en confirmant les mêmes faits, nous apprennent l'époque où ce poète florissoit. Ce qu'ils ajoutent sur sa vie est inexact et mêlé de fables: voyez aussi les savantes observations de M. Schneider, dans la préface à son édition des *Alexipharmaca*, et dans ses remarques au v. 9. Cet habile critique paroît trop déprécier les images tirées du manuscrit de Dioscoride, grossièrement exécutées, à la vérité, mais toutefois conservant des traces de leurs originaux plus anciens.

d'autres animaux venimeux; l'autre traite aussi des antidotes, mais il enseigne à se garantir des poisons qui peuvent infecter les boissons et les aliments : ce poëme porte le titre d'*Alexipharmaca.* Nicandre en avoit dédié un troisième au dernier Attale, roi de Pergame, et par conséquent il devoit l'avoir écrit vers l'an 137 avant l'ère chrétienne.

Le poète, dans la miniature, paroît agacer un serpent avec la pointe de la baguette qu'il tient à la main; allusion manifeste à son poëme des *Thériaques* (1).

Rufus.

Des ouvrages d'anatomie, de botanique, de physiologie et de médecine, écrits avec une brièveté aussi claire qu'élégante, avoient fait à Rufus d'Ephèse (pl. XXXV, 4), une grande réputation chez les anciens; la lecture du petit nombre d'écrits qui nous sont restés de lui n'a point démenti cette opinion. Rufus vivoit sous le règne de Tra-

(1) Winckelmann a cru reconnoître Nicandre au serpent qu' il tient dans la main, dans une mosaïque représentant sept médecins en consultation (*Monum ined.*, n.° 185); mais ce symbole, propre à tous les médecins, désigne peut-être un Asclépiade, ou l'un des descendants d'Esculape; le bandeau blanc qui lui ceint la tête peut indiquer qu'il appartient à cette famille sacrée : cette figure d'ailleurs est sans barbe, et présente les traits d'un jeune homme.

jan (1); et Galien, qui naquit sous celui d'Adrien en faisant l'éloge de ce médecin, a eu raison de le compter parmi les écrivains modernes (2).

Rufus, grec asiatique, mais sans doute admis au nombre des citoyens romains, puisque son nom même en fait foi; porte une longue barbe, comme nous l'avons vu sur les portraits de quelques-uns de ses contemporains.

Andréas.

Ce médecin (pl. XXXV, n. 5), né à Caryssos, dans l'île d'Eubée, avoit fait fortune en Égypte, à la cour du quatrième des Ptolémées, surnommé Philopator (3). Andréas, ayant accompagné le roi

---

(1) Suidas, v. Ροῦφος.

(2) Les notices sur Rufus d'Ephèse se trouvent dans Lambécius et dans Fabricius (*Bibl. gr.*, l. IV, c. 5) et principalement dans la dissertation de Guillaume Clinch, imprimée à Londres, en 1726, à la tête des ouvrages de ce physiologiste. Rufus seroit plus ancien d'un siècle, si on devoit rapporter à lui un passage de Démocratès, que M. de Metthei a signalé (*Rufi Ephes. opuscula et fragmenta. Mosquæ*, 1806 : in-8°, p. XIX), et qui se trouve dans Galien (*de Antidot.*, l. II, c. 2, t. XIII, p. 901 de l'édit. de Chartier); mais il me paroît plus probable que Démocratès parle de Ménius Rufus, autre médecin cité par Galien (*de Compos. medicam. sec. gen.*, l. VII, c. 12, t. XIII, 850, édit. de Chartier), et non de Rufus d'Ephèse.

(3) L'article *Andréas*, dans l'*Elenchus medicorum* de Fabricius (*Biblioth. gr.*, tom. XIII, pag. 75 de la premiere édition); indique les passages des anciens dans les-

au camp de Raphia, pendant la guerre qu'il soutenoit contre Antiochus-le-Grand, y périt de la manière la plus extraordinaire. Théodore, étolien, qui servoit dans l'armée du roi de Syrie, voulut renouveler l'action hardie de son ancien compatriote Diomède, qu'Homère a chanté dans le X$_e$ livre de l'Illiade. Ayant pénétré seul, pendant la nuit, dans le camp des Égyptiens, il s'avança jusqu'à la tente du roi, qui par bonheur n'y étoit pas couché, et il y tua deux des personnes attachées à son service, dont une étoit son archiatre Andréas (1).

Les écrits de ce médecin sur la botanique, l'histoire naturelle et la médecine, sont cités honorablement par les anciens. Eratosthène, qui étoit avec lui à la cour du roi d'Égypte, paroît cependant l'avoir accusé de plagiat; et Galien le taxe de superstition et de charlatanisme : aussi n'a-t-il dû, suivant la conjecture de Lambécius, le surnom de *thaumastos*, *merveilleux*, que des écrivains postérieurs lui ont donné, qu'à l'alliage qu'il savoit faire de l'imposture et de la science (2).

Andréas, dans la miniature, est assis à terre, à demi-nu, enveloppé seulement de son manteau,

---

quels il est mention de ce médecin. Fabricius observe qu'il est appelé quelquefois Andron au lieu d'Andréas. Je pense que c'est par une forme de diminutif ou d'*hypocoristicon*.

(1) Polybe, liv. V, c. 81.

(2) *Loco citato*, pag. 195 de la 2e édit.

à la manière d'Esculape (1). Le rouleau de ses écrits est dans ses mains.

Apollonius de Memphis.

Parmi plusieurs médecins de ce nom, Lambécius est resté en doute si celui qui a été peint dans le manuscrit de Dioscoride (pl. XXXV, n. 6), est Apollonius de Pergame, ou Apollonius de Memphis, l'un et l'autre ayant composé des ouvrages sur quelques parties de la matière médicale, et sur la botanique (2). Pour moi je ne doute pas que ce ne soit l'Égyptien, parce que son portrait est sans barbe, suivant l'usage de ce pays. On ne peut pas assigner au juste le siècle où il a vécu : Galien est le plus ancien des auteurs qui le citent.

Apollonius, vêtu de la tunique, recouverte en partie par le manteau, tient sa main droite élevée dans une attitude qui chez les anciens, étoit usitée dans la dispute et dans la déclamation (3). Trois

---

(1) . . . . *Retorto*
Pæonium in morem senior succinctus amictu.
VIRG., Aen., XII, v. 400.

(2) Lambécius, *loco citato*, pag. 193, 194, à conjecturé, d'après un passage du scholiaste de Nicandre (*Theriac.*, v. 52), que l'auteur du livre *περὶ βοτανῶν* *sur les plantes*, étoit Apollonius de Memphis. Fabricius n'a pas fait assez d'attention à ce passage lorsqu'il attribue l'ouvrage *περὶ βοτανῶν* à Apollonius de Pergame (*Elenchus medicorum* ; v. *Apollonius*).

(3) J'ai parlé de ce geste dans les explications du *Mus. Pio-Clementino*, tom. IV, pl. XV.

figures de ces miniatures sont représentées faisant ce même geste.

Cratévas.

Il y a eu pareillement deux Cratévas (1), l'un très-ancien, et qu'on a supposé contemporain d'Hippocrate; l'autre auteur de plusieurs ouvrages, et qui n'a fleuri qu'un siècle avant l'ère chrétienne, puisqu'il a donné à une plante le nom de *Mithridatia*, sans doute pour faire sa cour au

---

(1) Daniel Leclerc (*Hist. de la Médic.*, pag. 429) a reconnu, d'apres les observations de Saumaise, un seul Cratévas, contemporain de Mithridate; on a cru qu'il n'y avoit d'autre motif pour en admettre un plus ancien que la lettere d'Hippocrate, qui est évidemment apocryphe. J'observe toutefois qu'un autre botaniste célèbre de ce nom doit avoir existé dans un temps antérieur de beaucoup à celui du second Cratévas. Alexis, poète comique, contemporain de Ménandre, mais plus âgé que lui, avoit donné une comédie dont le titre étoit *Cratévas*, ou l'*Apothicaire* (Φαρμακοπώλης), titre qui contenoit une allusion manifeste à Cratévas, connu déjà comme un célèbre herboriste (Athén., VIII, 340, et ailleurs). Ceux qui ont forgé la lettre apocryphe d'Hippocrate à Cratévas l'avoient donc adressée à un personnage réel, et cette imposture étoit fondée sur la tradition qui reconnoissoit un ancien botaniste Cratévas. Pour les ouvrages cités par Pline et par d'autres, je pense, comme Daniel Leclerc, qu'on doit les attribuer tous au second Cratévas, puisque Pline qui les cite souvent, et qui parle de Cratévas contemporain de Mithridate, ne distingue pas deux botanistes de ce nom: par conséquent il paroît démontré qu'il n'existoit point d'écrits attribués au plus ancien.

grand roi de ce nom, qui, comme on sait, avoit cultivé les sciences naturelles et la médecine (1). Il ne paroît pas douteux que la figure représentée dans la miniature, pl. XXXV, n. 7, ne soit le portrait de celui-ci ; car elle tient un rouleau dans ses mains ; et rien ne nous indique que l'autre Cratévas ait publié aucun ouvrage. Le Cratévas dont nous parlons avoit mérité, par ses écrits sur les végétaux, le surnom de *rhizotomos*, ou d'*herboriste*.

Telles sont les observations que j'ai cru devoir faire sur les quatorze portraits que le manuscrit de Dioscoride nous a conservés. Je dois cependant remarquer encore que le nombre de sept figures dans chacune des deux miniatures ne paroît pas un effet du hasard, et d'autant moins que les médecins consultants, dans la mosaïque de la *villa Albani*, sont aussi au nombre de sept (2).

Je pense qu'on doit attribuer cette conformité de nombre à la superstition qui s'étoit glissée dans toutes les parties de la médecine ancienne. Les mystères et les vertus occultes attribués au nombre sept (3), préjugé auquel la nature sembloit avoir donné naissance par les périodes septénaires ob-

---

(1) Pline, XXV, § 26.

(2) Ce rapport n'étoit pas échappé à Winckelmann (*Monum. ined.*, n.° 185).

(3) On peut consulter à ce sujet le chapitre 10 du livre III des *Noctes Atticæ* d'Aulugelle, et le chapitre 9 du *Denarius Pythagoricus* de Meursius, tom. IX du *Trésor* de Gronovius.

servées dans la physiologie et dans la patologie, ont été probablement la cause du choix de ce nombre pour les tableaux dont il s'agit. Il ne seroit point étrange que les médecins, qui, dans le traitement des maladies, consultoient les dogmes de l'astrologie judiciaire, pour savoir quelle planète étoit dominante à l'heure où le malade s'étoit alité [*horâ decubitus* (1)], eussent été dans l'usage de se réunir au nombre de sept, lorsqu'il s'agissoit de discuter des points importants de la science, ou d'en faire l'application a quelque maladie dangereuse : « Ce nombre, dit Censorin (2), « est spécialement affecté à la médecine du corps « humain, et il est consacré à Apollon. » Le dieu des poètes étoit ainsi que son fils Esculape, l'un des patrons de la medecine, qu'on croyoit qu'il avoit le premier enseignée aux hommes. C'étoit par des motifs du même genre que le nombre de sept étoit fixé par d'anciens usages pour plusieurs cérémonies religieuses et civiles.

---

(1) C'est, à ce que je conjecture, le sujet de la mosaïque dont je viens de parler. Les sept médecins réunis autour d'un cadran solaire observent sur un globe céleste l'influence des astres. Il existe encore des ouvrages grecs d'astrologie judiciaire appliquée à la médecine, et donnant des régles sur les vaines observations. Les livres intitulés *Iatromathematica*, ou *de decubitu infirmorum*, attribués à Hermès, sont de ce nombre.

(2) *De die natali*, c. 14 : *Septenarium* (*numerum*) *ad corpus*... *pertinere*... *medicinæ corporis*, et *Apollini attributum*.

PLANCHE XXXVII.

§ 7. Sextus l'empirique.

Nous ne pouvons douter que ce philosophe pyrrhonien, qui a exposé avec autant d'érudition que de génie, dans deux ouvrages encore existants, les dogmes exagérés de sa secte, n'ait été médecin de profession (1). On ne sauroit cependant assurer que l'auteur célèbre des *Hypotyposes* soit le même Sextus dont le portrait est gravé sur une monnoie des Mytiléniens, et auquel cette ville avoit déféré les honneurs héroïques. La coiffure de la femme, dont la tête est gravée au revers de cette médaille, pl. XXXVII, n. 1, indique la mode qui étoit en usage sous les règnes de Marc-Aurèle et de son fils; Sextus l'empirique n'appartient pas à une époque postérieure (2).

---

(1) J. A. Fabricius a réuni à la tête de l'excellente édition qu'il a donnée des ouvrages de Sextus, à Léipsig, en 1713, tout ce qui nous a été transmis par les auteurs anciens à l'égard de cet écrivain. Quant au titre de médecin, c'est lui même qui nous assure, en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il exerçoit cette profession, et il nous apprend qu'il avoit aussi écrit quelques livres sur cette science (*Adv. Mathem.*, I, § 260, et VII, § 202). On peut consulter utilement sur Sextus les remarques ajoutées par M. Harless à la nouvelle édition de la *Bibliotèque grecque*, t. V, p. 527.

(2) L'opinion la plus reçue le fait vivre vers la fin du II[e] siècle de l'ère chrétienne) Saxius *Onomast.*, t. I, p. 332, seq.). J'observe cependant qu'Hérodote, son précepteur dans la philosophie sceptique, étoit fils d'Areus

Mais dans ce même temps vivoit un autre Sextus, né à Chéronée, dans la Béotie, oncle de l'historien Plutarque. Ce Sextus, philosophe stoïcien, fut le précepteur de Marc-Aurèle. Spon, qui a publié le premier la médaille sur laquelle est gravé le portrait dont il s'agit, ne balance pas à l'attribuer au stoïcien (1). Je ne puis être de son avis. Les Mytiléniens n'ont fait graver sur leurs monnoies que les portraits des hommes et des femmes illustres qui avoient reçu le jour dans leur ville (2), et le stoïcien Sextus étoit né dans un autre pays. Si ce Béotien avoit été honoré à Mytilène par une médaille, on n'auroit point omis, pour le désigner d'une manière plus précise, d'ajouter à son nom le nom de son pays, ou du moins celui de sa profession (3). Aucune désignation, il

---

de Tarse (Diog. Laërt., IX, 116); et qu'Aréus, auquel la protection de Lécanius Bassus, consul en 64, avoit fait donner le nom de Lécanius Aréus (Fabric., *Elench. medicor.*, v. *Aréus*), étant contemporain de Néron, nous ne pouvons placer Sextus, le disciple du fils d'Aréus, au plus tard que vers le milieu du siècle suivant.

(1) Spon, *Miscell. erud. ant.*, sect. IV.

(2) C'est ainsi que nous avons vu sur la monnoie de Mytilene les portraits de Sapho, d'Alcée, de Pittacus et de Théophane, tous Mytiléniens.

(3) Spon prétend inférer de ce manque de désignation que le Sextus de la médaille est le précepteur de l'empereur. Comme il n'avoit pas déchiffré la légende de l'autre côté, il ne savoit pas que la médaille étoit frappée non dans une ville de la Béotie, mais à Mytilene. Quand à l'autre observation du même antiquaire, que le nom de Sextus est écrit en grec, CЄΞCTOC, *Sexstus*, avec

est vrai, n'accompagne, dans cette médaille le nom de Sextus; mais ce silence même est une forte raison pour croire que le personnage représenté étoit mytilénien. Cette observation me paroît exclure Sextus de Chéronée de tout droit sur cette médaille; et, puisque nous sommes obligés d'y reconnoître un homme illustre de ce nom, et contemporain des Antonins, nos conjectures ne peuvent se porter que sur Sextus l'empirique, ou, pour mieux dire, le sceptique. Il résulte de là que la médaille de Mytilène feroit connoître la patrie de ce pyrrhonien, qui étoit ignorée jusqu'à ce jour. A ces raisons, sur lesquelles est fondée l'opinion que j'énonce, j'ajoute en note quelques autres probabilités qui peuvent lui prêter un nouvel appui (1).

---

la même orthographe usitée par Suidas dans l'article qui concerne le philosophe de Chéronée, cet argument ne peut avoir aucune force dès qu'on réfléchit que cette orthographe du nom Sextus étoit reçue par les écrivains grecs du temps des Antonins, comme nous le voyons dans le nom d'un autre Sextus dont il est fait mention dans les ouvrages de Galien (tom. III, pag. 458); et que Suidas a écrit de même le nom de Sextus le stoïcien, et celui de l'empirique.

(1) Fabricius et M. Harless ont fait le dénombrement des pays qui, suivant des passages tirés des écrits de Sextus, ne peuvent pas être considérés comme sa patrie. Ils prouvent de même qu'il n'étoit pas Africain, *Lybis*, comme Suidas le suppose. On pourroit conjecturer que ce mot *Λιβυς*, *Libys*, qu'on lit maintenant dans Suidas, n'est qu'une corruption du mot *Λέσβιος*, *Lesbios*, Lesbien. La médaille de Sextus, frappee à Myti-

La médaille de Sextus est gravée sous le n. I, pl. XXXVII; on y voit d'un côté son portrait en profil; sa barbe et sa chevelure sont dans le costume grec. La légende porte, CΕΞCΤΟΝ ΗΡΩΑ, à l'accusatif : (les Mytiléniens honorent) *le héros Sextus*.

Sur le revers est le portrait en profil d'une femme dont la coiffure, comme nous l'avons remarqué, a du rapport avec celle de Faustine la jeune, épouse de Marc-Aurèle. On n'avoit jamais pu déchiffrer la légende qui est gravée autour de ce portrait; je crois y avoir réussi. Les lettres qu'on y lit forment ces mots : ΦΛΑ ΝΕΙΚΟΜΑΧΙC, ΜΥΤΙΛ, *Fla. Nicomachis Mytil.*; c'est-à-dire, « Flavia Nicomachis : (monnoie) des Mytiléniens. » Je ne trouve aucune indication de cette Nicomachis ni dans les écrivains, ni dans les monuments de l'antiquité. Elle étoit vraisemblablement l'épouse de Sextus, et l'honneur que les Mytiléniens lui déféroient, en faisant graver son portrait sur leur monnoie, n'étoit dû qu'à la célébrité de son mari (1).

---

lene, capitale, comme on sait, de l'île de Lesbos, paroît autoriser cette conjecture; et la mention que Sextus fait, en quelques endroits de ses œuvres, des mœurs et des usages des habitants de Cos, île voisine de Lesbos, pourroit encore ajouter un autre degré de vraisemblance à l'opinion que je viens d'énoncer.

(1) C'est ainsi que nous avons vu la tête d'Archédamis, épouse de Théophane, au revers d'une autre médaille frappée à Mytilene, et qui présente de l'autre côté le portrait de cet historien. Voyez ci-dessus, p. 329, n. (2).

J'ai fait graver sous les n° 3 et 4 de cette planche XXXVII deux autres médailles frappées dans la même ville en l'honneur de deux autres femmes qu'on décore du titre d'héroïnes : l'une s'appeloit Julia Procla, et l'autre Nausicaa. La coiffure de la première ressemble à celle de Faustine, épouse d'Antonin Pie; la coiffure de la seconde à l'une de celles de Faustine la jeune. Ces femmes étoient donc contemporaines de Nicomachis, ou lui étoient antérieures de peu d'années : l'histoire n'en a gardé non plus aucun souvenir: elles ne doivent qu'à ces médailles la conservation de leur nom (1).

---

(1) La légende de la première, du côté de la tête, est celle ci: ΙΟΥ ΠΡΟΚΛΑΝ ΗΡΩΙΔΑ, *Julia Procla, héroïne*, à l'accusatif: on y sous-entend, « Les Myténiens honorent Julia, etc. » Le revers représente Sapho assise et jouant de la lyre. Sur une autre médaille la poëtesse est debout; et la lyre, bien moins conservée, a pu être prise pour une pierre par quelques antiquaires : la légende est; ЄΠΙ CΤΡΑ ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΜΥΤ., *sous le prétur Apollonius* : (monnoie) *des Myténiens*. Les noms romains de cette femme n'empêchent pas qu'on ne puisse la croire Mytilénienne. Les Grecs qui obtenoient le droit de citoyens romains, prenoient, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, les noms de leurs patrons; et il est fait mention de plusieurs Julius Proclus dans l'histoire et dans les monuments. On trouve aussi une Grecque nommée *Julia Procla*, dont l'épitaphe a été lue à Smyrne par Spon (*Miscellanea*, sect. X, n.° 90); mais je n'oserois assurer qu'elle soit la Julia Procla de la médaille. Le revers de Sapho feroit croire que Julia Procla cultivoit la littérature; mais on peut avoir placé une femme célèbre de Mytilene au revers

Quoique ces monuments numismatiques soient presque étrangers à l'objet de cet ouvrage, j'ai pensé qu'on ne devoit pas les omettre. Ils démontrent avec combien peu de réserve on accordoit, à Mytilène, les honneurs héroïques; et, cette vérité une fois connue, nous ne serons plus étonnés de les voir accordés à Sextus l'empirique, auteur de plusieurs écrits qu'on pouvoit compter parmi les productions les plus ingénieuses que cette génération eût vu paroître. Ils nous démontrent encore combien peu est probable l'opinion de ces antiquaires qui, sur le prétexte le plus léger, se refusent à reconnoître, sur les médailles de Mytilène et sur celles de quelques autres villes grecques, les portraits des hommes illustres qu'elles honoroient : ils s'obstinent à considérer les noms qui les désignent comme de simples noms de magistrats, et les têtes qu'on y voit gravées comme des portraits peu ressemblants de l'empereur qui régnoit.

---

d'une autre femme qu'on vouloit honorer dans la même ville; tout est incertitude.

La légende de la seconde médaille est ΝΑΥϹΙΚΑΑΝ ΗΡΩΙΔΑ, (Les Mytiléniens honnorent) *Nausicaa, héroïne.* Le revers, qui a pour type Sapho, comme celui de la médaille de Procla, a pour légende ЄΠΙ ΙЄΡΟΙΤΑ ΜΥΤΙΛ., *sous Hierœtas:* (monnoie) *des Mytiléniens.* Spon et les autres numismatistes n'ont pas bien lu le nom du magistrat Hierœtas, qu'ils ont appelé Hiéroclés. La médaille du cabinet impérial ne laisse aucun doute sur ce nom.

NOTE.

Suétone nous apprend qu'une statue avoit été érigée à Rome, par un décret du sénat, en l'honneur d'Antonius Musa, médecin qui avoit guéri Auguste d'une maladie dangereuse, et que cette statue avoit été placée auprès de celle d'Esculape, dans son temple (*Aug.*, c. 59). Ce médecin etant un affranchi, et son frère s'étant appelé du nom grec d'Euphorbe, il est vraisemblable qu'ils n'étoient pas Romains. Ainsi Antonius Musa auroit pu tenir une place dans l'*Iconographie grecque*; mais son portrait n'est point parvenu jusqu'à nous. On doit dire la même chose de celui de Praxagoras, médecin de Cos, qui a vécu vers l'époque d'Alexandre-le-Grand. Ce portrait avoit fait le sujet d'une épigramme de Crinagoras, qu'on trouve dans les *Analecta*, n.° 16.

CHAPITRE VIII.

FEMMES CÉLÈBRES.

PLANCHE XXXVII.

§ 1. Laïs.

Les monuments numismatiques nous ont conservé le portrait de cette courtisane célèbre, qui occupe encore tant de place dans la littérature grecque. Puisque le nom de Laïs se trouve, dans l'histoire, à côté de quelques noms illustres ; puisque la ville de Corinthe se vantoit de lui avoir offert une patrie, et s'honoroit de posséder son tombeau, on ne sera point étonné de voir ici son image à côté de celles de tant de grands hommes (1).

Laïs, née à Hyccara, en Sicile, captive des Athéniens à sept ans, et transportée à Corinthe (2), augmenta dans cette ville, la plus corrompue de la Grèce, le nombre des femmes qui se consa-

---

(1) Bayle nous a donné dans son Dictionnaire un long article sur Laïs. Il a relevé la confusion qui règne à ce sujet entre les écrivains, sans se soucier trop de la dissiper. Cependant presque tous les passages des anciens qui ont parlé de Laïs se trouvent cités par ce critique.

(2) Schol. Aristoph., *ad Plut.*, v. 179.

croient à Vénus. Sa beauté et ses graces attirèrent dans la foule de ses adorateurs des personnages d'un mérite reconnu : elle plut à l'austère Diogène autant qu'au voluptueux Aristippe. Quoiqu'une avidité sans bornes formât le fond de son caractère, elle parut quelquefois oublier son intérêt en faveur de sa vanité ou de ses caprices. Elle finit sa vie à Corinthe, sans avoir renoncé à sa manière de vivre, même depuis qu'elle fut avancée en âge (1). Après sa mort on lui érigea un tombeau, sur lequel on voyoit un groupe représentant une lionne qui déchiroit un bélier, emblême de son insatiable avidité. Le monument étoit placé auprès du temple de Vénus Mélanide (2).

Toutes les contradictions, tous les anachronismes qu'on découvre dans les écrivains de l'antiquité, au sujet de cette courtisane, et que Bayle s'est tant plu à relever, tirent leur origine de la confusion qu'on a faite de deux Laïs, dont l'une vécut une génération plus tard que l'autre, et du temps de Démosthène et d'Alexandre (3). La

---

(1) L'ensemble d' un long passage du poëte Philetærus, rapporté par Athénée (liv. XIII, p. 587), me persuade que l'idée que j'énonce dans le texte est la seule que le poëte a voulu exprimer par ce vers,

Λαΐς μὲν τελευτῶς' ἀπέθανε βινουμένη.

que d'autres philologues ont expliqué trop littéralement.

(2) Pausanias, II, c. 2. Venus, avec le surnom de Mélanide, avoit été l'objet de la dévotion particulière de Laïs pendant sa jeunesse, à ce qu'il paroît par un conte qu'Athénée nous a conservé.

(3) Cette seconde Laïs étoit fille d'une courtisane corinthienne attachée à Alcibiade : les anciens ne s'accor-

ressemblance de leur nom avec ceux de quelques autres courtisanes célèbres, telles que Thaïs et Naïs, a été la source d'autres erreurs.

La description que Pausanias nous a laissée du tombeau de Laïs, et le soin qu'il a pris de nous apprendre que les Corinthiens tiroient vanité d'avoir possédé pendant sa vie une femme d'une si méprisable célébrité, ne nous permettent pas de douter que la médaille gravée sous ce numéro ne nous présente son portrait et son monument. Cette médaille est frappée à Corinthe, et porte d'un côté la tête de Laïs (1), au revers le groupe de la lionne et du belier, tel que Pausanias le dé-

---

dent pas sur le nom de la mère; tantôt ils l'appellent Timandra, tantôt Damasandra, tantôt Epimandra (Athén., II, pag. 535, B, et XII, p. 574, E; *Schol. Aristoph.*, *loc. cit.*), La plus jeune Laïs n'étoit donc pas la fille de la plus ancienne, comme Brunck l'a cru (*ad Aristoph.*, Plut., v. 179), induit en erreur par des expressions équivoques de Paulmier de Grantemesnil (*Exercitat.*, pag. 368). Sur la confusion des deux Laïs avec Naïs et Thaïs, on peut voir Périzon (*ad Æl.*, V. H., l. X, c. 2).

(1) On peut croire que ce portrait a été copié sur la médaille d'aprés une image de Laïs, exécutée, suivant Tatien (*ad Nationes*, p. 55), par un artiste qu'il nomme Turnus, mais qu'il ne désigne ni comme peintre ni comme statuaire. On lit dans une lettre à Philocalus, parmi celles qu'on attribue à Aristenete, la description d'une Laïs. Bayle a très-bien observé que le nom de Laïs n'est ici qu'un nom choisi à plaisir par le sophiste auteur de ces lettres qui d'ailleurs n'offrent rien d'historique.

crit en parlant du tombeau de cette courtisane. Le groupe est posé au-dessus d'un chapiteau qui sans doute couronnoit la colonne élevée sur ce monument. Les lettres latines COR désignent le nom de la ville de Corinthe, devenue colonie romaine depuis Jules-César, et qui avoit adopté la langue des maîtres du monde. Ainsi la ruine et l'incendie de cette capitale de l'Achaïe, qui avoient fait disparoître tant de superbes monuments consacrés aux Dieux ou érigées en l'honneur de héros, de princes et d'hommes illustres, avoient épargné, par un hasard singulier, le tombeau de Laïs.

§ 2. Eucharis.

A la suite de Laïs, je place ici une jeune actrice admirée à Rome, sur la scène grecque, où elle ne fit que se montrer. Si nous en croyons son épitaphe, les Muses même paroissoient avoir élevé de leurs propres mains cette jeune affranchie, la bien aimée de Licinie sa maîtresse. Sa renommée croissoit de jour en jour, lorsque le ciseau de la Parque trancha, à quatorze ans, la trame de sa vie. Une réputation si précoce et de si peu de durée n'auroit pas suffi pour faire classer cette jeune fille parmi les femmes célèbres; mais les Muses, qui avoient pris soin de former sa jeunesse, ne l'ont pas oubliée lorsqu'elle a été descendue dans le tombeau. L'épigramme pleine de graces qu'on avoit gravée sur son monument

peut être placée, dans la poésie latine, parmi les beaux morceaux de ce genre; et, depuis la renaissance des lettres, les philologues et les érudits n'ont jamais cessé de la citer, de l'éclaircir, et de la reproduire (1). Nous la donnons dans la

---

(1) Fulvius Ursinus l'avoit publiée dans son Recueil iconographique, ainsi que le portrait d'Eucharis. L'illustre archevêque de Tarragone, Ant. Augustin, ne dédaigna pas de commenter cette épigramme qui, après avoir passé par les mains de plusieurs philologues et de plusieurs antiquaires, a été reproduite dans l'Anthologie latine de Burmann (tom. II, l. IV, ep. 353), accompagnée de nombreuses remarques. Voici l'inscription sépulcrale d'Eucharis, et l'épigramme qui la suit, selon la leçon qui m'a paru la plus exacte :

EUCHARIS LICINIAE L
DOCTA ERODITA OMNES ARTES VIRGO VIXIT AN XIIII.
HEVS OCVLO 1 ERRANTE QVEI ASPICIS LETI DOMVM
MORARE GRESSVM ET TITVLUM NOSTRVM PERLEGE
AMOR PARENTIS 2 QVEM DEDIT NATAE SVAE
VBI 3 SE RELIQVIAE CONLOCARENT CORPORIS

HEI 4 VIRIDIS AETAS CVM FLORERET ARTIBVS
CRESCENTE ET AEVO GLORIAM CONSCENDERET
PROPERAVIT HORA TRISTIS FATALIS MEA
ET DENEGAVIT VLTRA VEITAE SPIRITVM
DOCTA ERODITA PAENE MVSARVM MANV
QVAE MODO NOBILIVM LVDOS DECORAVI CHORO
ET GRAECA IN SCAENA PRIMA POPVLO APPARVI
EN HOC IN TVMVLO CINEREM NOSTRI CORPORIS
INFESTAE 5 PARCAE DEPOSIERVNT CARMINE
STVDIVM PATRONAE CVRA AMOR LAVDES DECVS
SILENT AMBVSTO CORPORE ET LETO IACENT 6
RELIQVI FLETVM NATA GENITORI MEO
ET ANTECESSI GENITA POST LETI DIEM
BIS HIC SEPTENI MECVM NATALES DIES
TENEBRIS TENENTUR DITIS AETERNA DOMV
ROGO VT DISCENDENS TERRAM MIHI DICAS LEVEM.

(Les six mots ci-après étoient écrits sur le marbre ainsi qu'il suit :
1 OCULE, 2 PARENTEIS, 3 UBEI, 4 HEIC. 5 INFISTAE, 6 TACENT).

remarque ci-jointe. Ainsi le nom d'Eucharis est devenu célèbre parmi tous les hommes qui s'occupent de la littérature ancienne ; et je n'ai pas dû exclure de l'iconographie un portrait authentique placé par Fulvius Ursinus parmi ceux des

---

« Eucharis, affranchie de Licinie, jeune fille instruite « dans tous les arts, qui a vécu quatorze années.

« O toi qui, promenant tes regards incertains, aper« çois cette maison de la mort, arrête tes pas, et lis : « c'est l'amour d'un père qui a consacré ce monument « aux cendres de sa fille.

« Hélas ! tandis que ma jeunesse florissoit dans la cul« ture des arts, et que ma renommée croissoit avec mes « années ; mon heure fatale s'est hâtée d'arriver, et m'a « privée du souffle de la vie. Habile dans la musique, « elevée pour ainsi dire par la main des Muses, je fai« sois l'ornement des chœurs dans les spectacles donnés « par la noblesse ; j'avois paru la première à Rome sur « la scène grecque ; et les Parques cruelles m'ont pré« cipitée dans le tombeau. L'affection de ma maîtresse, « les tendres soins, l'amour, les louanges, les attraits, « tout se tait sur mon bûcher, et est englouti par la « mort. Je ne laisse que des larmes à mon père que je « devance au tombeau. Mes quatorze ans sont enchaînés « avec moi dans les ténebres de la demeure éternelle « de Pluton. En t'éloignant, souhaite, je te prie ; que « cette terre soit légère à ma cendre ».

Ces spectacles de la noblesse, *nobilium ludi*, et cette scène grecque, indiquent les jeux célébrés par la jeunesse de Rome la plus distinguée, sous l'empire de Néron, l'an 59 de l'ère chrétienne, jeux qui portèrent le nom de *Juvenalia*; et les *Quinquennales* ou *Néroniens*, institués l'année suivante. Voyez Tacite, *Annales*, l. XIV, § 15, 20, et seqq.

hommes illustres, et que les amateurs des muses latines auroient réclamé (1).

Quelques érudits ont pensé qu'Eucharis avoit vécu dans le IIe siècle de l'ère chrétienne. Je crois, au contraire, qu'elle a fleuri dans le premier, et sous le règne de Néron. L'élégance de l'épigramme permet même à peine de penser qu'elle ait été composée si tard. L'orthographe des mots est celle du siècle d'Auguste; et si je ne suppose pas Eucharis contemporaine de ce prince, c'est uniquement parce qu'il est dit qu'elle avoit paru la première sur la scène grecque, et que je ne vois nulle part qu'on ait donné au peuple des spectacles grecs avant l'année soixante de l'ère chrétienne, où Néron institua les jeux qui portèrent son nom (2). Ainsi l'époque à laquelle Eucharis a vécu ne paroît pas incertaine.

Le dessin gravé sous le n° 5, pl. XXXVII, est copié d'après celui qui se trouve dans le recueil de Fulvius Ursinus. Il m'a été impossible de découvrir le lieu où le marbre original est placé, quoiqu'il soit probable qu'il est caché dans l'immense collection farnésienne.

On voit par ce dessin qu'Eucharis n'avoit pas été aussi favorisée par Vénus que par les Grâces et par les Muses : cependant ses grands yeux donnent beaucoup de caractère à sa physionomie,

---

(1) Ainsi Bellori et Gronovius ont inséré ce portrait dans leurs recueils, quoiqu'il eût été omis par J. Faber.

(2) Suétone, *Nerone*, 12; Dion, l. LXI, p. 699.

qui annonce une maturité au-dessus de son âge. Elle est couronnée de lauriers comme une nouvelle muse. On a donné à son portrait la forme d'hermès, pour l'assimiler à ceux des personnages illustres. Son nom est écrit en grec au haut de la gaîne,

ΕΥΚΑΡΙϹ *Eucharis*
ΛΙΚΙΝ... *Liciniæ (liberta).*

« Eucharis (l'affranchie) de Licinie. »

La langue de cette inscription, et la mention de la scène grecque, indiquent le pays où Eucharis étoit née. C'est par ce motif que je lui ai donné place dans l'iconographie grecque, quoique sa vie et sa réputation n'aient eu d'autre théâtre que Rome, qui la vit aussi terminer sa courte carrière.

NOTE.

Les portraits de quelques autre femmes célèbres ont été placés avec ceux des hommes qui se sont illustrés par le même genre de talents : ainsi l'on trouvera celui de Sapho parmi les portraits des poëtes (chap. I.er § 5, pag. 90), le buste d'Aspasie auprès de celui de Périclès (chap. III, § 4, pag. 191). Les portraits de quelques reines, gravés sur leurs médailles, trouveront place dans les différentes suites de rois qui composent la seconde partie de cet ouvrage.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU TOME PREMIER.

PLANCHES

CONTENUES

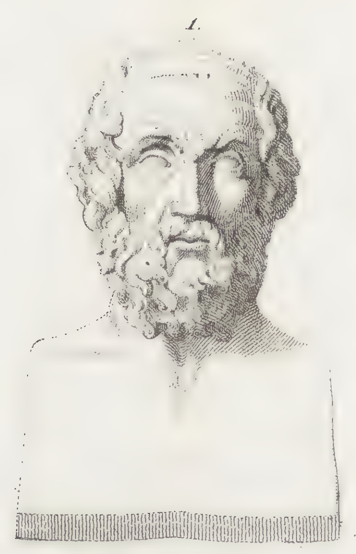
DANS LE TOME PREMIER.

Pl. 1. Homère.
« 2. Homère - Archiloque et Homère - Archiloque.
« 3. Tyrtée - Alcée - Pittacus - Sapho - Anacreon - Eschyle - Stesichore.
« 4. Sophocle.
« 5. Euripide.
« 6. Menandre.
« 6, *a*. Posidippe.
« 7. Moschion - Aratus - Chrysippe.
« 8. Lycurgue.
» 9. Periandre.
« 9, *a*. Solon.
« 10. Bias.
« 10, *a*. Thalés.
« 11. Pittacus - Alcée - Chilon - Anaxagore.
« 12. Esope.
« 13. Miltiade.
« 14. Thémistocle.
« 15. Périclés.
« 15, *a*. Aspasie.
« 16. Alcibiade.
« 16, *a*. Alcibiade.
« 17. Pytaghore - Apollonius de Tyane - Zenon d'Elée.
« 18. Socrate.
« 18, *a*. Platon.
« 19. Carnéade.
« 19, *a*. Théon de Smyrne.
« 20. Aristote.
« 20, *a*. Aristote.
« 20, *b*. Aristote.

Pl. 20, *c*. Aristote.
« 20, *d*. Aristote.
« 21. Théophraste.
« 21, *a*. Aristomaque.
« 22. Antisthene.
« 22, *a*. Diogène.
« 23. Zénon de Chypre.
« 23, *a*, Chrysippe - Aratus.
« 24. Posidonius.
« 25. Epicure - Métrodre.
« 25, *a*. Epicure - Métrodore.
« 26. Ermarchus - Euclide - Heraclite - Hipparque.
« 27. Hérodote - Thucydide.
« 27, *a*. Hérodote - Thucydide - Théophane.
« 28. Lysias.
« 28, *a*. Isocrate.
« 29. Démosthene.
« 29, *a*. Démosthene.
« 29, *b*. Aeschine.
« 30. Aeschine - Léodamas.
« 31. Epaphroditus - Aelius Aristides.
« 32. Hippocrate.
« 32; *a*. Hippocrate.
« 32. *b*. Asclépiade.
« 33. Xénophon de Coos - M. Modius Asiaticus.
« 33. *a*. Claudius Agathèmerus.
« 34. Chiron - Sextius Niger - Heraclide - Mantias - Xénocrate - Pamphilus - Machaon.
35. Galien - Dioscoride - Nicandre - Rufus - Andréas - Apollonius - Cratevas.
« 35, *a*. Galien.
« 36. Dioscoride d'Anazarbe.
« 37. Sextus - Nicomachis - Laïs - Iulia Procla - Nausicaa - Eucharis.

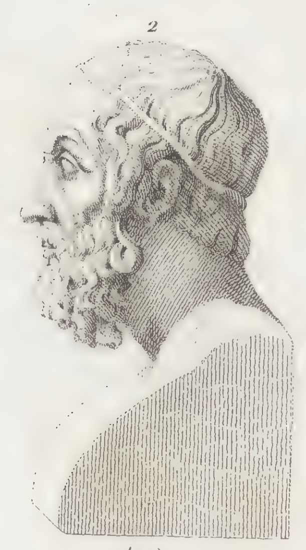
Ic. Gr.

1.



OMERO

2



Homère

T. I.



Homère

Ic. Gr.

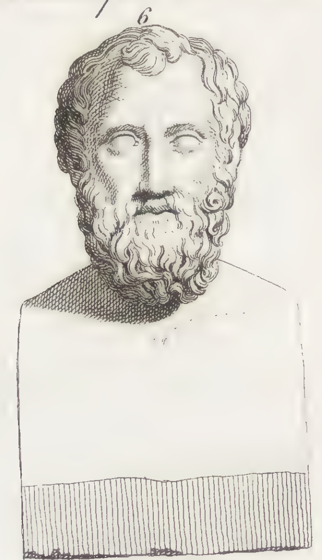
5



ARCHILOCO E OMERO

Archiloque et Homère

6



ARCHILOCO

Archiloque



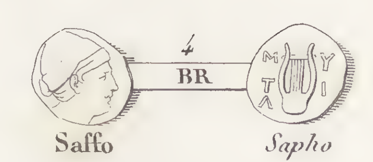





Homère

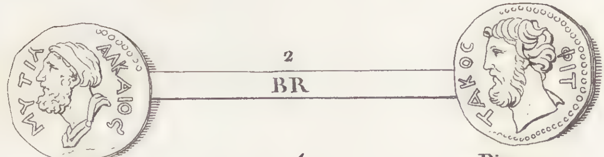
Ic. Gr.

4



Saffo *Sapho*

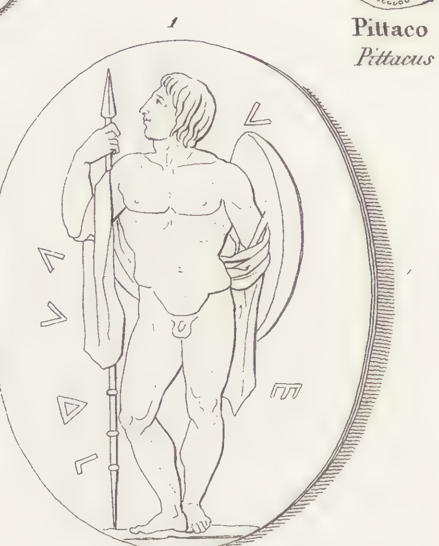
2

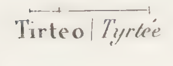


Alceo *Alcée*

Pittaco *Pittacus*

1





Tirteo | *Tyrtée*

5

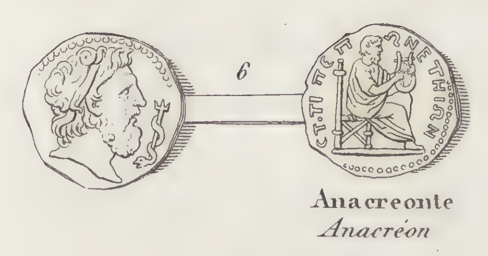
Saffo *Sapho*

3



Alceo *Alcée*

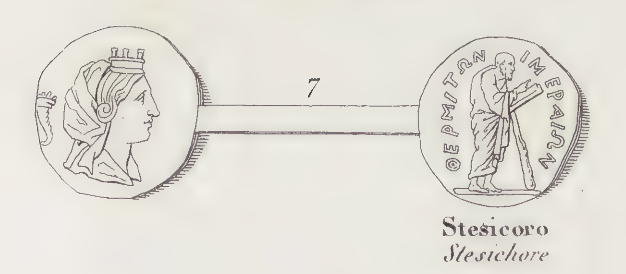
T. IIII



Anacreonte
Anacréon



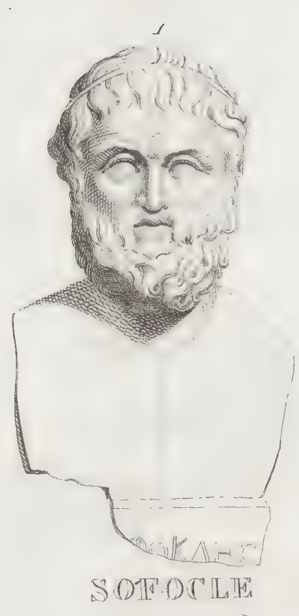
Eschilo | *Eschyle*



Stesicoro
Stesichore

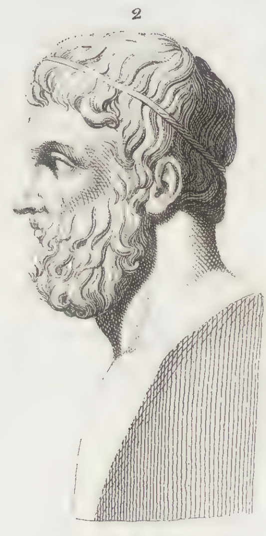
Ic. Gr.

1



SOFOCLE

2



Sophocle

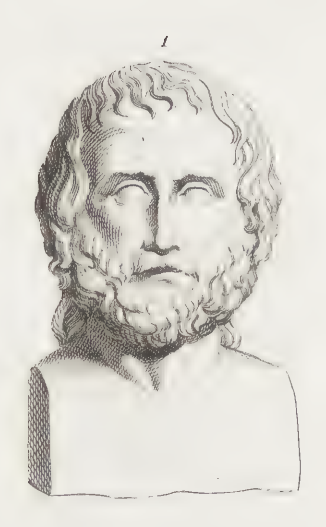


SOFOCLE

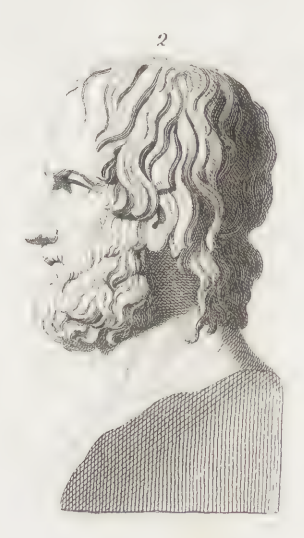
Sophocle

Ic. Gr.

1

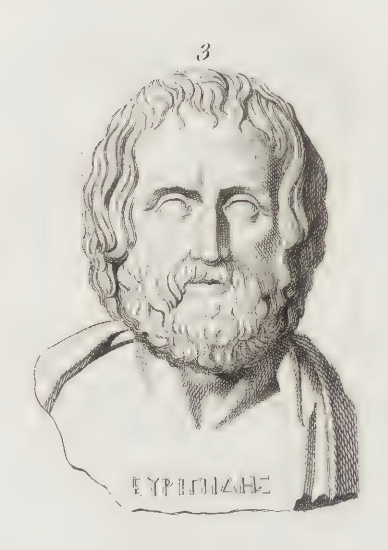


2



EURIPIDE

3



4

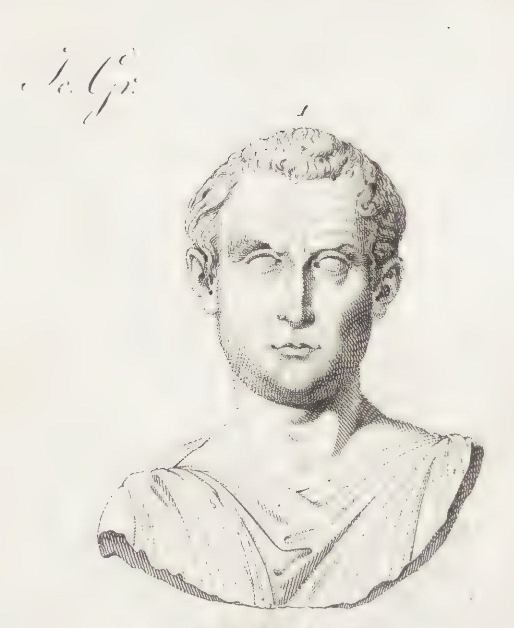


Euripide



Ic. Gr.

1



MENANDRO

2



Ménandre

T. VI.



4



6

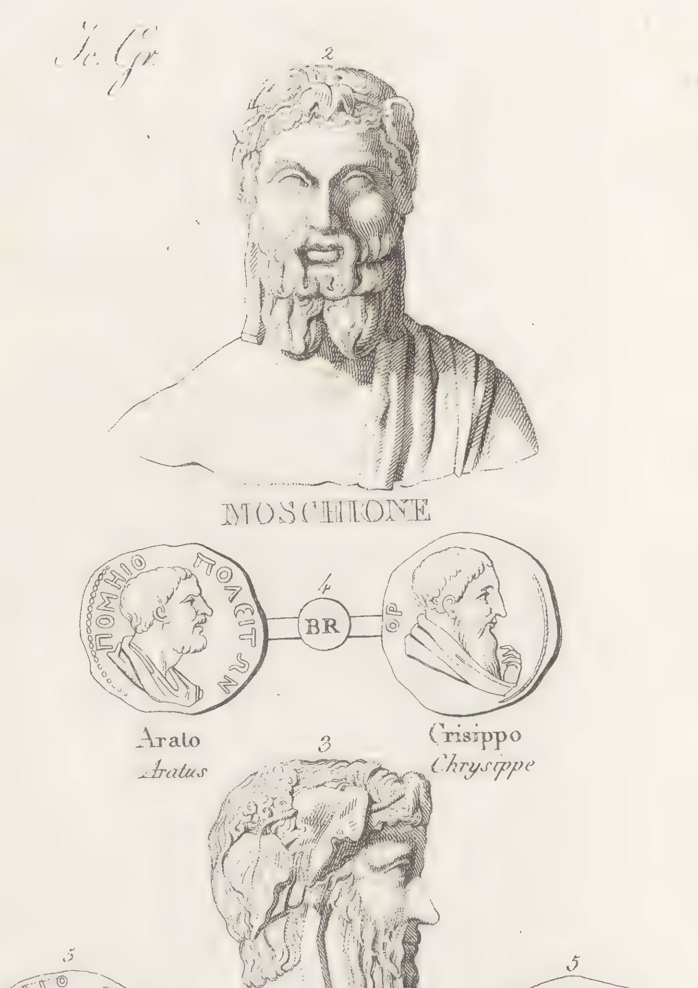
ΠΟΣΕΙΔΙΠΠΟΣ

5



POSIDIPPO | *Posidippe*

Ic. Gr.



5

5

Arato
Aratus

Crisippo
Chrysippe

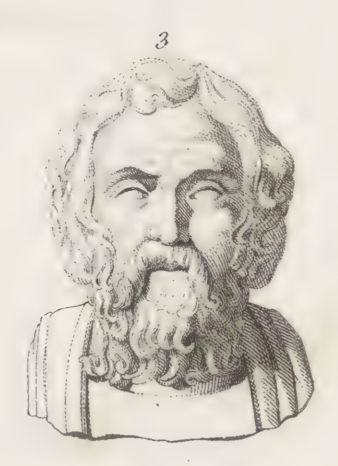
Moschion



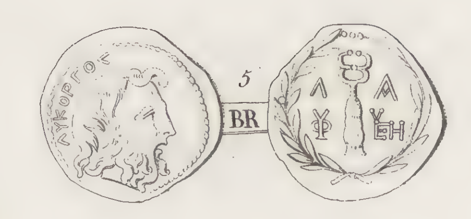
MOSCHIONE | *Moschion*

Ic Gr.

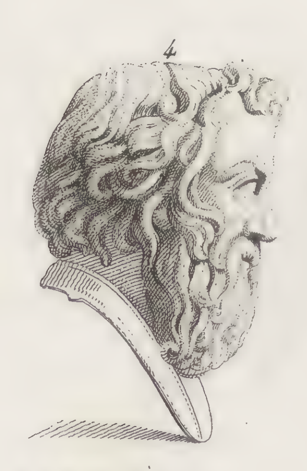
3



5

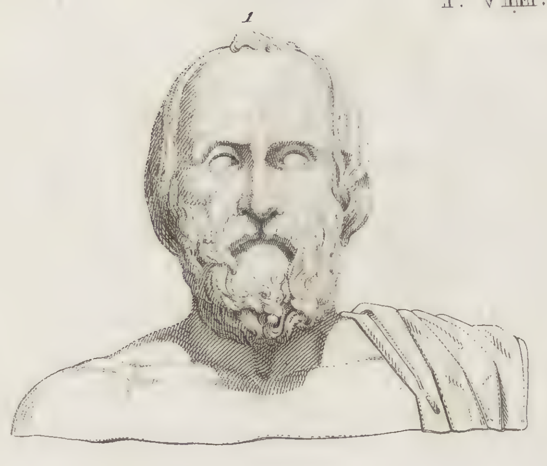


4



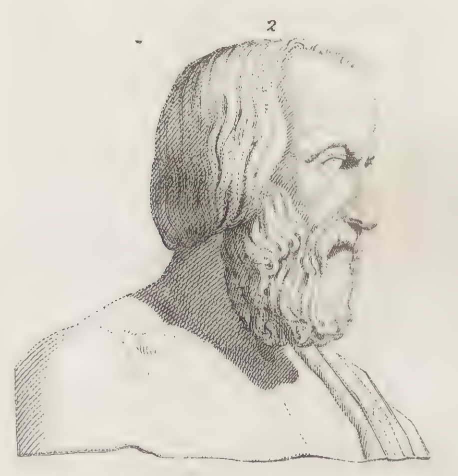
LICURGO

1



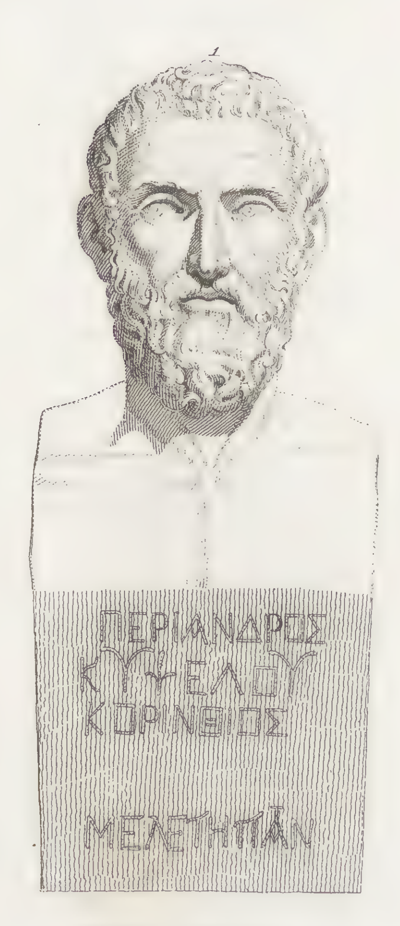


2



Lycurgue

Ic. Gr.



PERIANDRO



Periandre

3



SOLONE

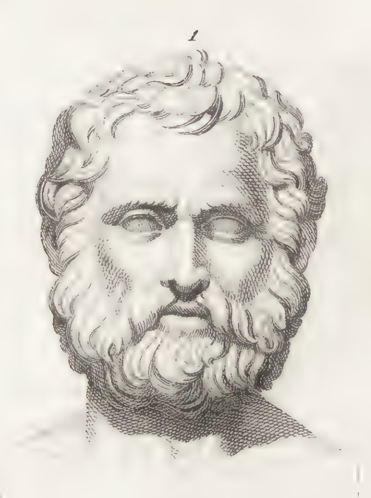
4



Solon

Ic. Gr.

1



ΒΙΑΣ
ΠΡΗΝΕΥΣ
ΟΙ ΠΛΕΙΣΤΟΙ
ΑΝΘΡΩΠΟΙ
ΚΑΚΟΙ

BIANTE

T. X.

2



Bias

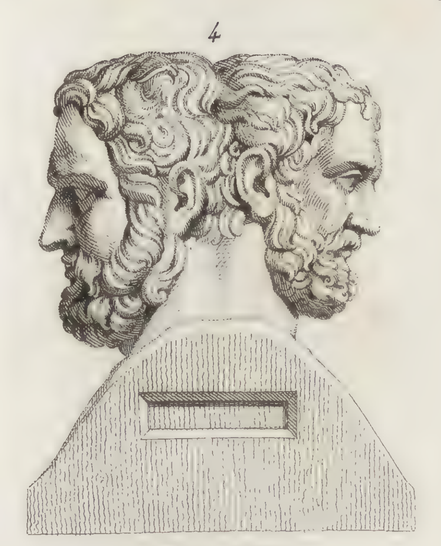
3

BR

Biante

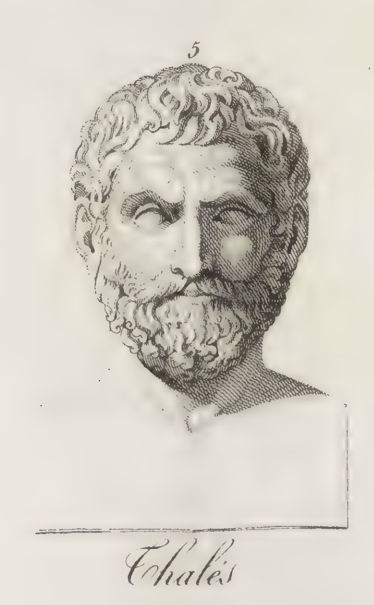
Bias

4



TALETE

5



Thalès


1
Pittaco
Pittacus
3
CHILONE
Chilon
4
Anassagora
BR
Anaxagore
2
BR
Pittaco
Pittacus
Alceo
Alcée

Ic. Gr.



ESOPO



Esope

Ic. Gr.



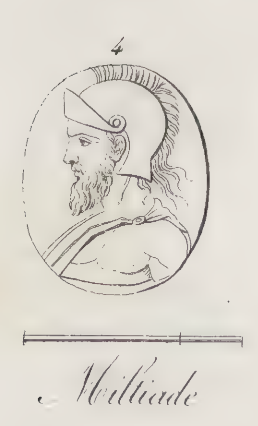


MILZIADE

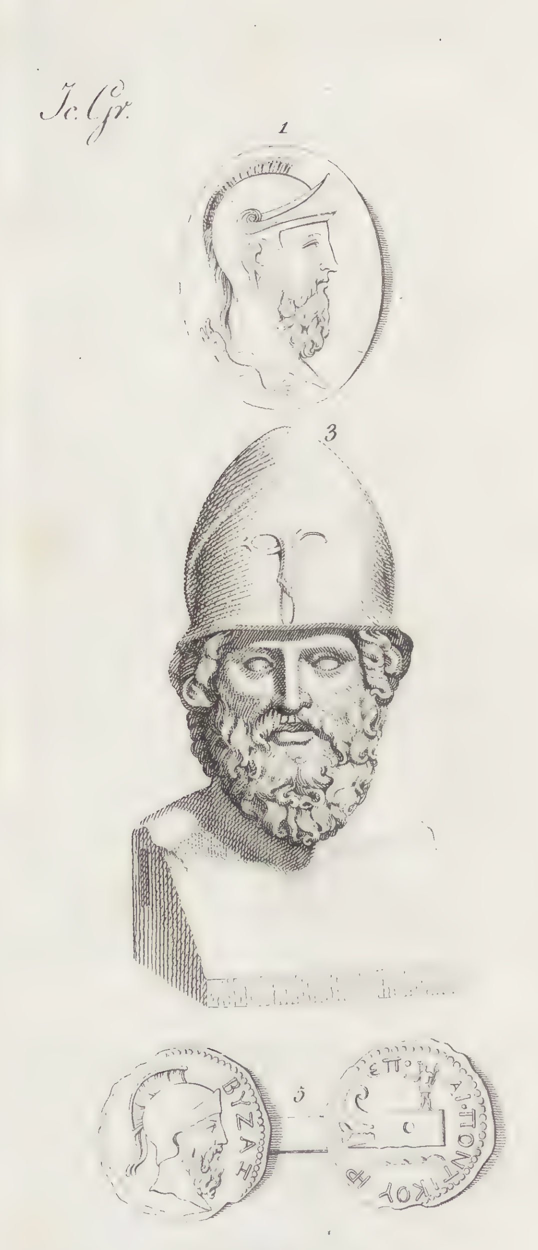
1



4

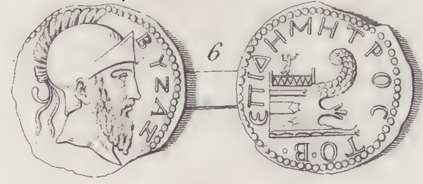


Milziade



TEMISTOCLE





Thémistocle

Ic. Gr.



PERICLE

2



Périclès

3



ΑΣΠΑΣΙΑ

4



ASPASIA | *Aspasie*

Ic. Gr.



ALCIBIADE

T. XVI.

2



Alcibiade

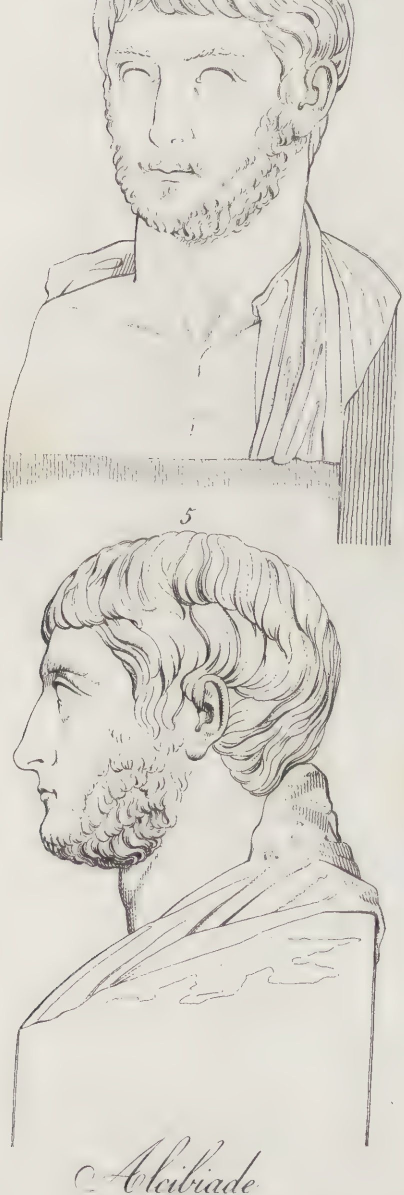
Ic. Gr.

3



ALCIBIADE

T. XVI. *a.*



Alcibiade



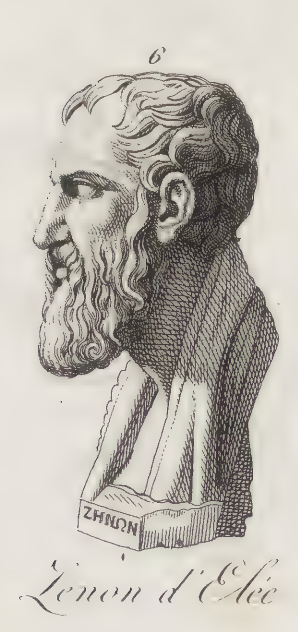
Ic. Gr.
4
Apollonio Teaneo
APOLLONIVS TEANEVS
3
Pitagora
ΠΥΘΑΓΟΡΗC
BR
BR
NIC
Apollonius de Tyane
Pytaghore
2
ΚΟΙΜΟΥ
ΑΥΤ.Κ.ΤΡΑΙΑΝΟC.ΔΕΚΙΟC.
BR
1
ΠΥΘΑΓΟΡΗC.CΑΜΙΩΝ.
Pitagora
Pytaghore

5



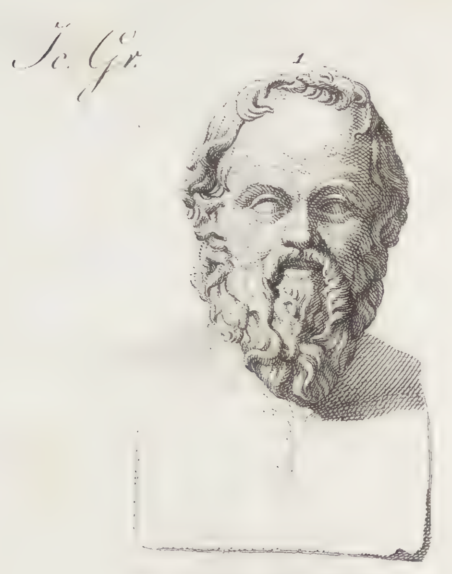
ZENONE ELEATE

6



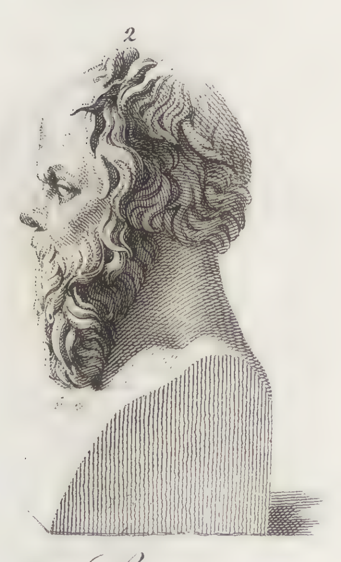
Zenon d'Elée

1



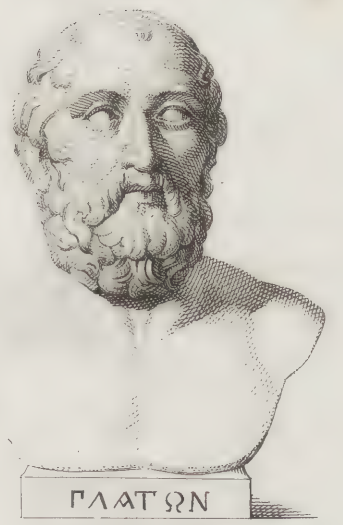
SOCRATE

2



Socrate

3



PLATONE

4



Platon

2



CARNEADE

1



Carnéade

Ic. Gr.

3



TEONE SMIRNEO

T. XIX. a.

4

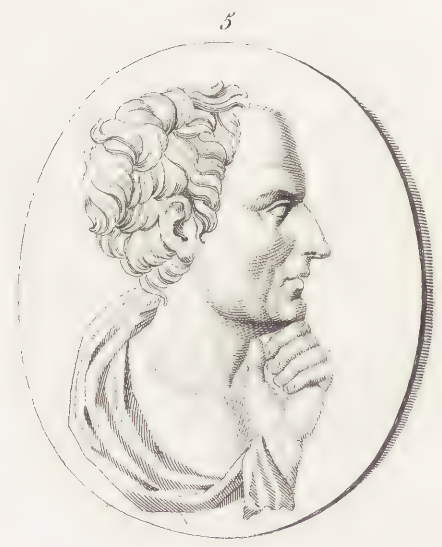


Théon de Smyrne

1



5



ARISTOTELE | *Aristote*



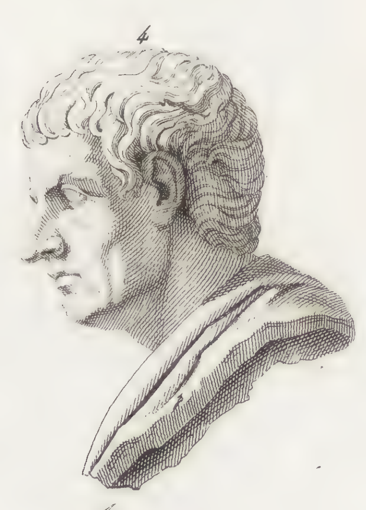
ARISTOTELE | Aristote.

3



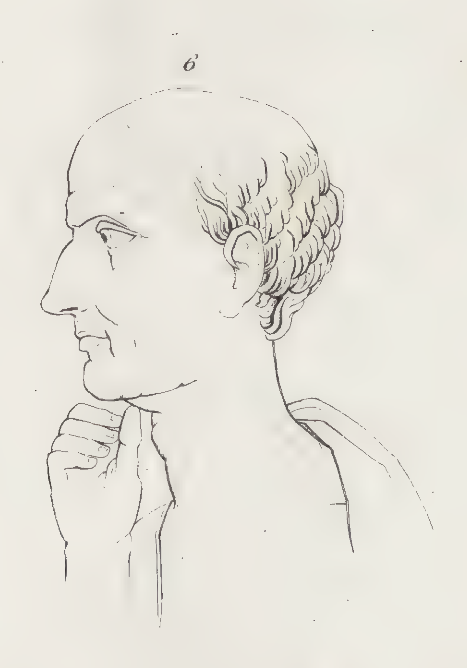
ARISTOTELE

4



Aristote

6



ARISTOTELE | Aristote



ARISTOTELE | Aristote



TEOFRASTO

T. XXI.

2.



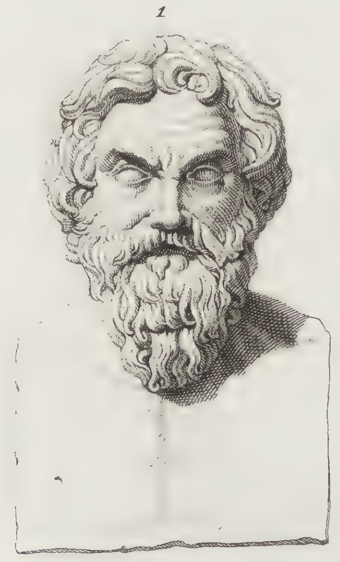
Théophraste

3



ARISTOMACO | Aristomaque

1

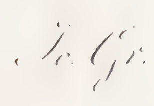


ANTISTENE

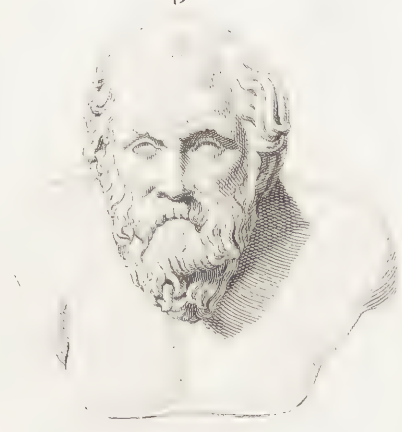
2



Antisthene



3



4



DIOGENE

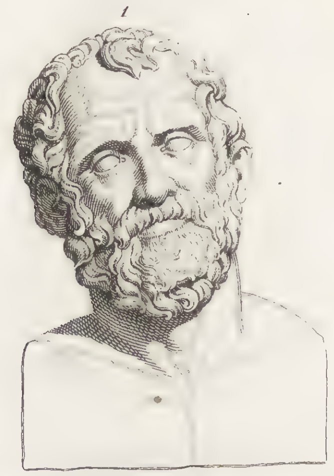
5



Diogène

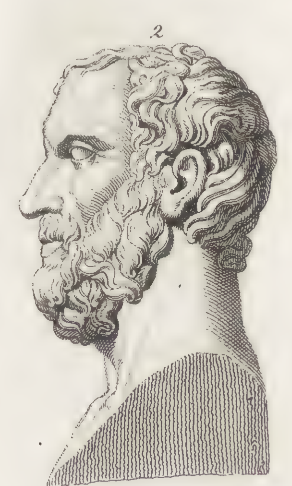
Ic. Gr. T. XXIII.

1



ZENONE DI CIPRO

2



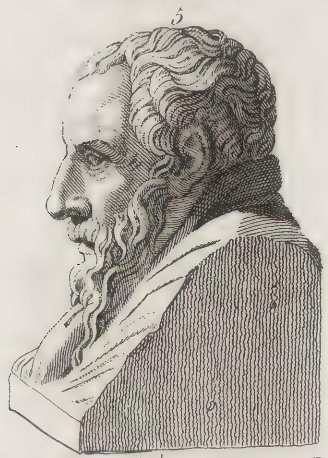
Zénon de Chypre

4

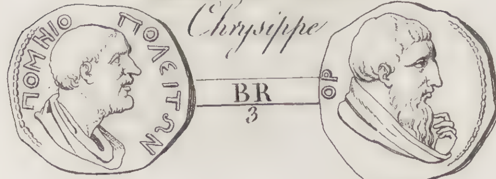


CRISIPPO

5



Chrysippe



Arato
Aratus

Crisippo
Chrysippe

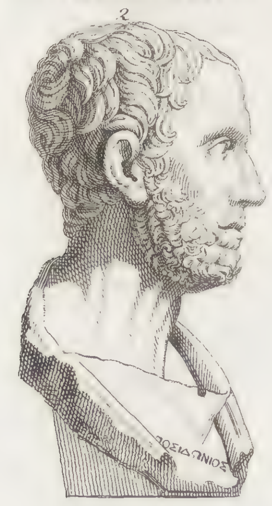
Ic. Gr.

1



POSSIDONIO

2



Posidonius

T. XXIV.

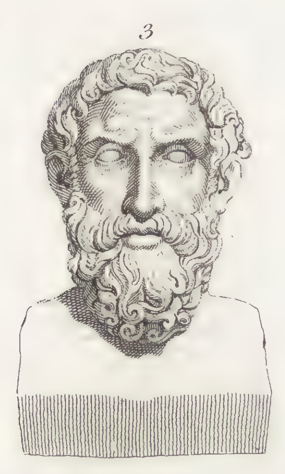
3



POSSIDONIO

Posidonius

3



EPICURO

Epicure

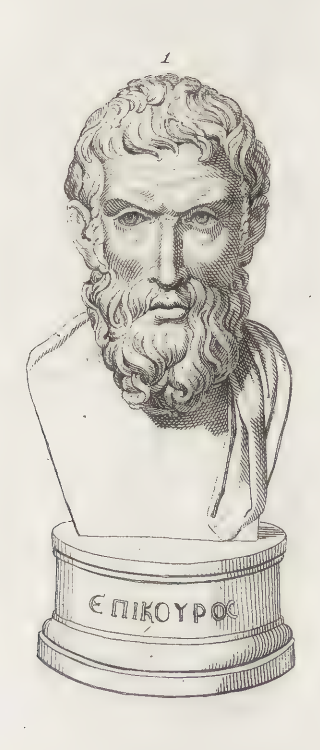
4



METRODRO

Métrodore

T. XXV.





EPICURO METRODORO

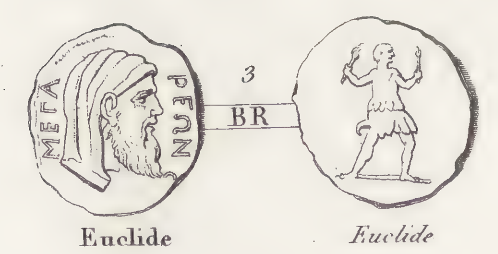
Epicure *Metrodore*

Ic. Gr.

1



ERMARCO



Euclide *Euclide*

T. XXVI



Hermarchus

Ipparco *Hipparque*

Eraclito *Héraclite*

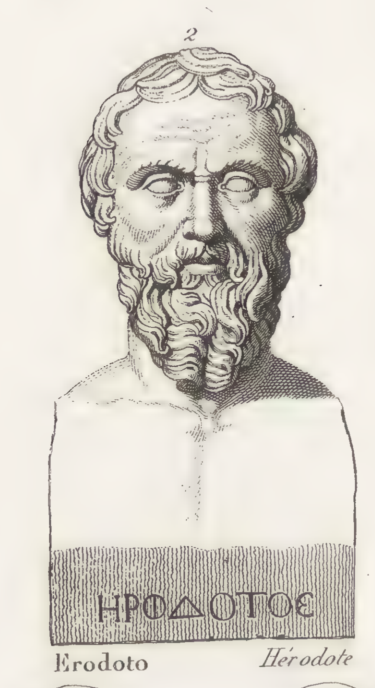


ERODOTO　　　TUCIDIDE

Hérodote　　　*Thucydide*

Ic. Gr.

2



Erodoto *Hérodote*




4

BR

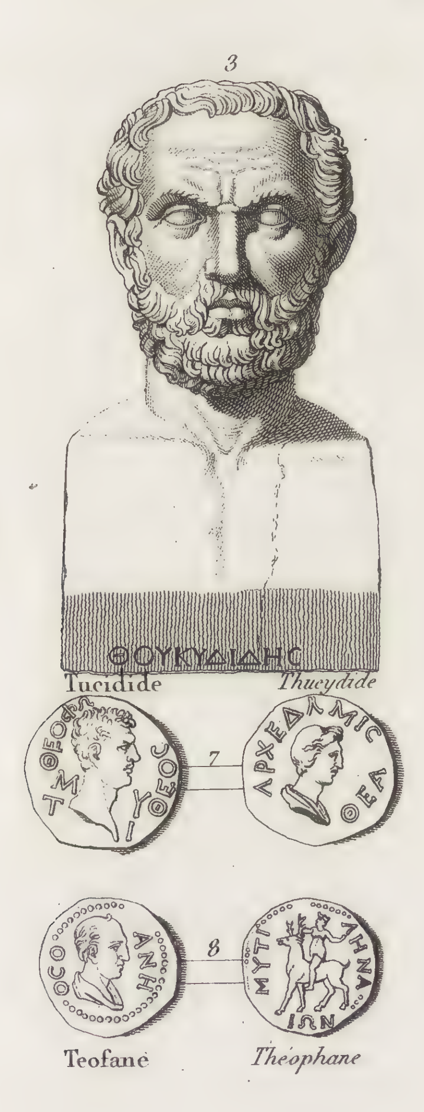
Teofane
Théophane

6 5



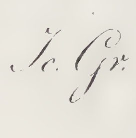

Erodoto *Hérodote*

T. XXVII *a*.



Tucidide *Thucydide*

Teofane *Théophane*

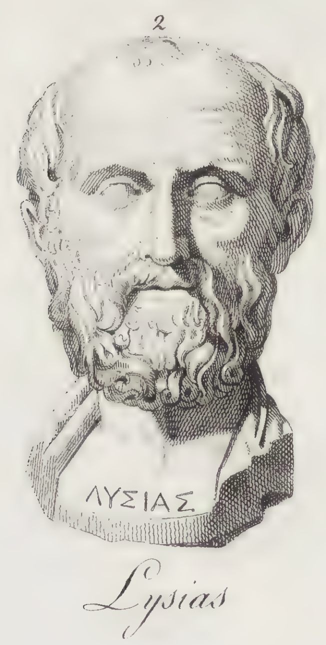


1



LISIA

2



Lysias

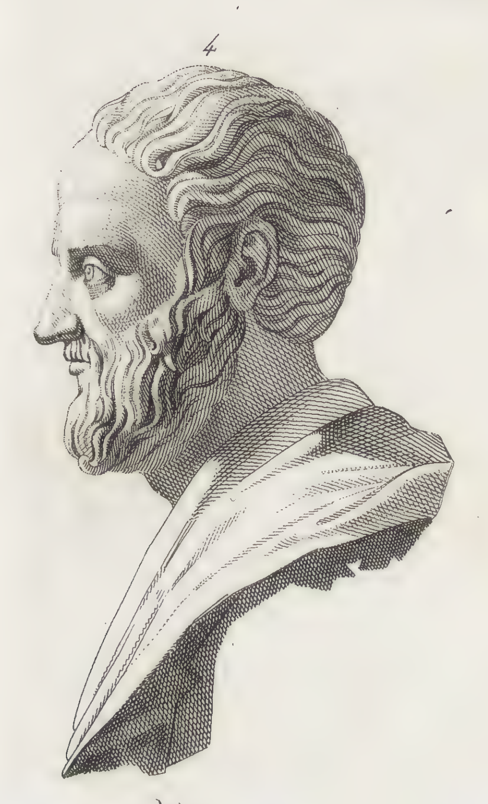
Ic. Gr.

3



ISOCRATE

4



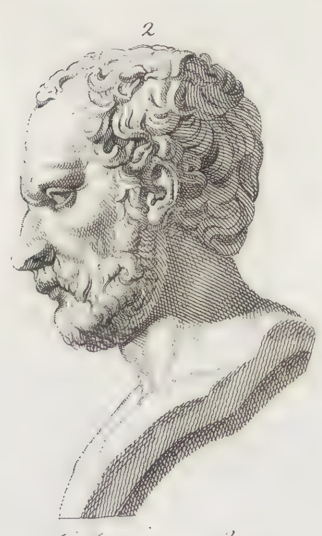
Isocrate

1



DEMOSTENE

2



Démosthene

Ic. Gr.

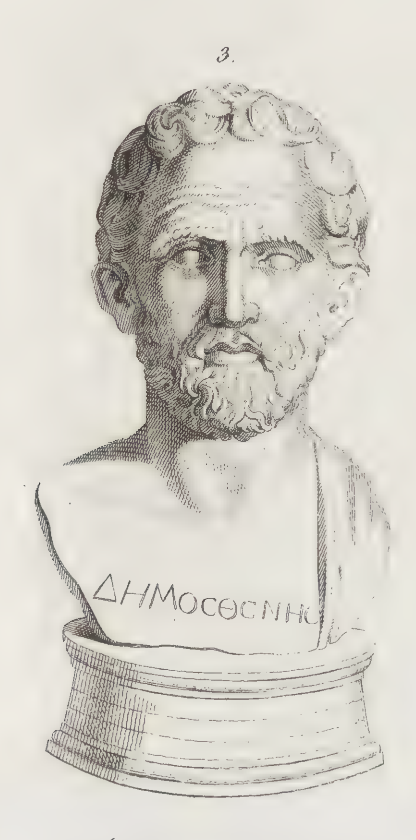
1.



2.



DEMOSTENE



Démosthène

Ic. Gr.

1.

ΑΙΣΧΙΝΗΣ

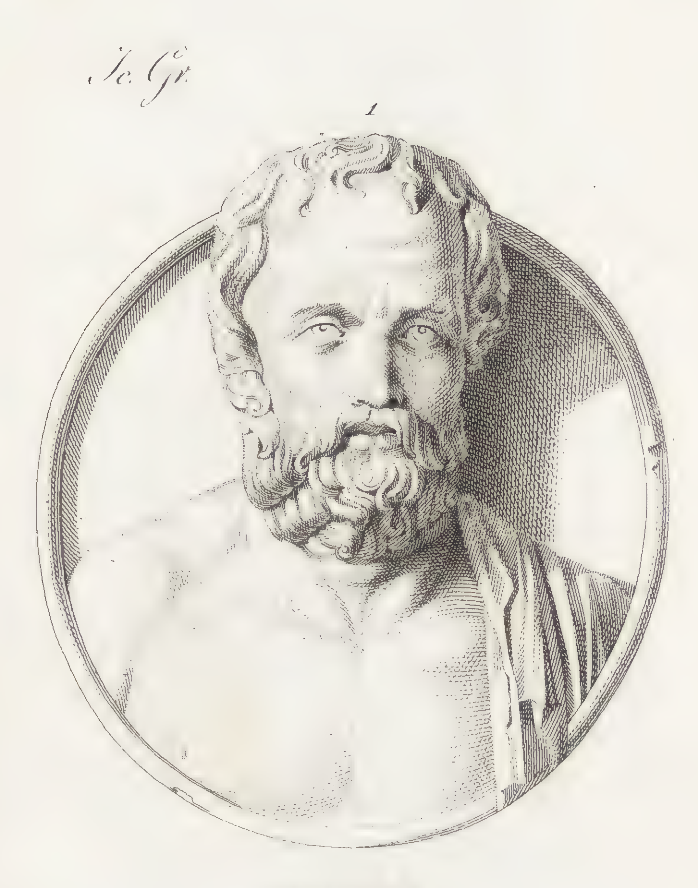
ESCHINE



Aeschine

Ic. Gr.

1



ESCHINE

Eschine

2



LEODAMANTE

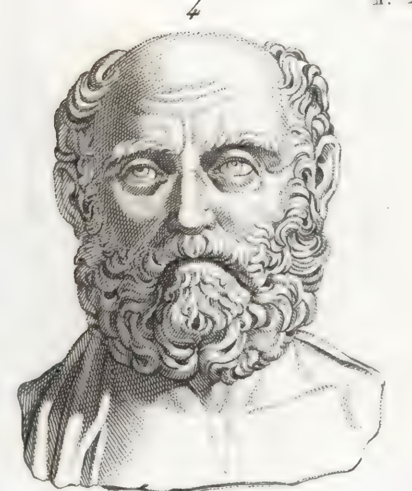
Léodamas

1

3

MMETTIVS
EPAPHRODITVS
GRAMMATICVSGRAECVS
MMETTIVSGERMANVSLFEC

4



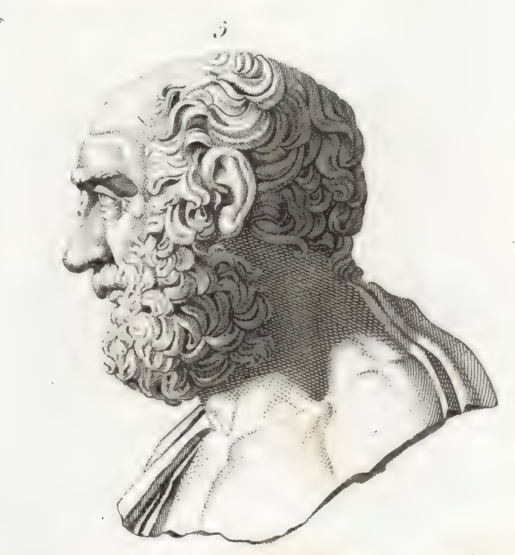
2



6

ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ
ΣΜΥΡΝΕΟΣ

5



EPAFRODITO | *Epaphroditus*

ELIO ARISTIDE | *Aelius Aristides*

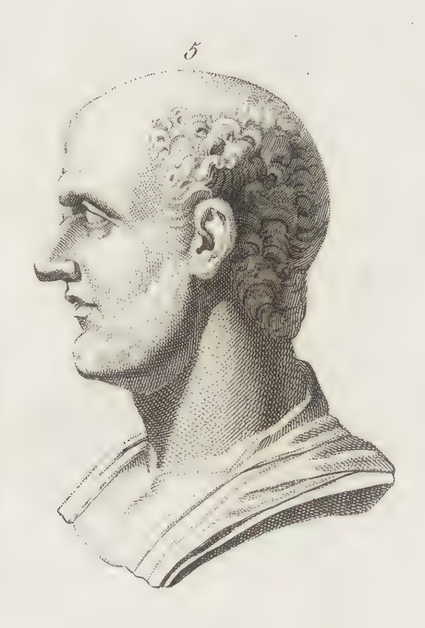


IPPOCRATE | *Hippocrate*

Ic. Gr.



ASCLEPIADE



Asclépiade

Ic. Gr.

Xenofonte di Coo

Xenophon de Coos

1

BR

2



M. MODIO ASIATICO

3



M: Modius Asiaticus

4



ΚΛΑΥΔΙΟΣΙΗΤΗΡΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣΕΝΘΑΔΕΚΕΙΜΑΙ
ΠΑΝΤΟΙΗΣΔΕΔΑΩΣΚΙΑΙΠΝΟΝΑΚΕΣΜΑΝΟΣΟΥ
ΞΥΝΟΝΤΟΥΤΟΔΕΜΟΙΚΑΙΜΥΡΤΑΛΗΕΙΣΑΣΥΝΕΥΝΩ
ΜΝΗΜΑ ΜΕΤΕΥΣΕΒΕΩΝΔΕΣΜΕΝΕΝΗΛΥΣΙΩΙ.

CLAUDIO AGATEMERO | *Claudius Agathémerus*



CHIRONE, SESTIO NEGRO, ERACLIDE, MANTIA, XENOCRATE, PAMFILO E MACAONE

Chiron, Sextius niger, Heraclide, Mantias, Xénocrate, Pamphilus et Machaon



GALENO, DIOSCORIDE, NICANDRO, RUFO, ANDREA, APOLLONIO, CRATEVATE.

Galien, Dioscoride, Nicandre, Rufus, Andréas, Apollonius, Cratevas.



8



GALENO

nel rovescio d'un medaglione di Commodo Imperatore

Galien

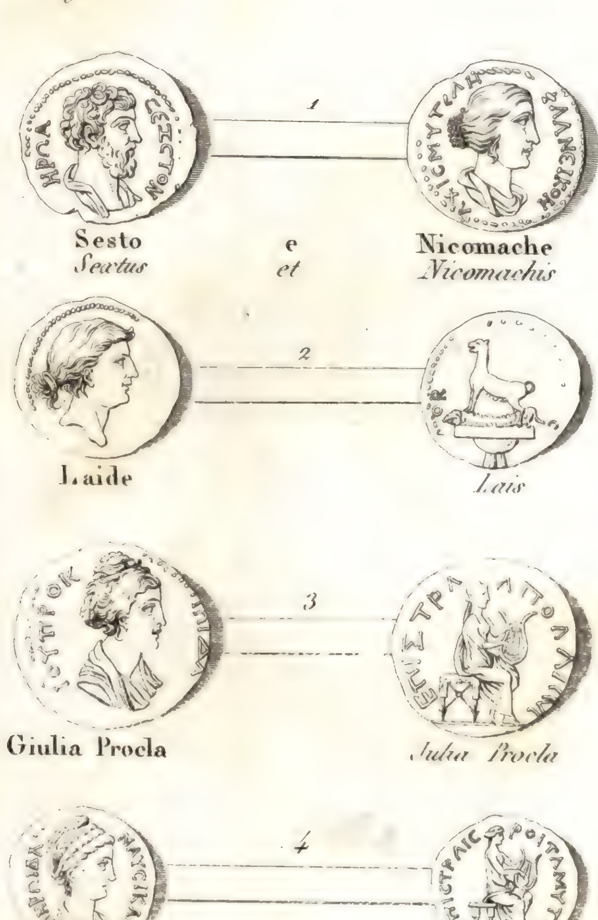
dans le revers d'un medaillon de l'Emper. Commode



DIOSCORIDE D'ANAZARBO

Dioscoride d'Anazarbe

Ic. Gr.



1 — **Sesto** *Sextus* **e** *et* **Nicomache** *Nicomachis*

2 — **Laide** *Lais*

3 — **Giulia Procla** *Julia Procla*

4 — **Nausicaa** *Nausicaa*

5



EUCARIDE

Eucharis



